BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

DES AUTEURS LATINS



PARIS

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n. 14.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. AJASSON DE GRANDSAGNE

ANNOTÉE

PAR MM. BEUDANT, BRONGNIART, G. CUVIER,
DAUNOU, ÉMERIC DAVID, DESCURET, DOÉ, E. DOLO, DUSGATE,
FÉE, L. FOUCHÉ, FOURIER, GUIBOURT, ÉLOI JOHANNEAU,
LACROIX, LAFOSSE, LEMERCIER, LETRONNE, LOUIS LISKENNE,
L. MARCUS, MONGÈS,
C. L. F. PANCKOUCKE, VALENTIN PARISOT,
QUATREMÈRE DE QUINCY, P. ROBERT, ROBIQUET,
H. THIBAUD, THUROT, VALENCIENNES, HIPP. VERGNE.

TOME DIX-NEUVIÈME.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14.

M DCCC XXXIII.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

C. PLINII SECUNDI

HISTORIARUM MUNDI

LIBER XXXIII.

METALLORUM NATURÆ.

De metallis.

I. Metalla nunc, ipsæque opes, et rerum pretia dicentur, tellurem intus exquirente cura multiplici modo : quippe alibi divitiis foditur, quærente vita aurum, argentum, electrum, æs : alibi deliciis gemmas et parietum digitorumque pigmenta : alibi temeritati ferrum, auro etiam gratius inter bella cædesque. Persequimur omnes ejus fibras, vivimusque super excavatam, mirantes dehiscere aliquando, aut intremiscere illam, ceu vero non hoc etiam indignatione sacræ parentis exprimi possit. Imus in viscera ejus, et in sede Manium opes quærimus, tamquam parum benigna fertilique, quaqua secatur. Et inter hæc minimum remediorum gratia scrutamur : quoto enim cuique fodiendi causa medicina est? Quamquam et hæc summa sui parte tribuit, ut minime parca,

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

LIVRE XXXIII.

HISTOIRE NATURELLE DES MÉTAUX.

Des métaux.

I. MAINTENANT il faut parler des métaux, ces richesses par excellence, ces signes effectifs de toute valeur, que tant d'intérêts divers arrachent au sein de la terre; ici c'est l'avarice qui va y chercher, pour les exigences de la vie usuelle, l'or, l'argent, l'électrum et l'airain; là, c'est le luxe qui en tire les pierreries, et les ornemens des lambris et des doigts: plus loin, un courage téméraire sollicite le fer, qu'on préfère même à l'or au milieu des batailles et des massacres. Ainsi les hommes déchirent jusqu'au bout les fibres du globe, et respirent sur les excavations pratiquées par eux-mêmes. Puis ils s'étonnent que quelquefois la terre s'ouvre spontanément ou tremble, comme si l'indignation ne suffisait pas pour exciter ces phénomènes dans le sein sacré de notre mère. Nous scrutons ses entrailles, nous quêtons des richesses dans le domaine des Mânes, comme si elle ne déployait pas, dès qu'on l'entame, sa munificence et sa

facilisque in omnibus quæcumque prosunt. Illa nos premunt, illa nos ad inferos agunt, quæ occultavit atque demersit, illa quæ non nascuntur repente. Mens ad inane evolans reputet quæ deinde futura sit finis sæculis omnibus exhauriendi eam : quousque penetratura avaritia. Quam innocens, quam beata, immo vero et delicata esset vita, si nihil aliunde, quam supra terras, concupisceret, haberetque nonnisi quod secum est!

De auro.

II. Eruitur aurum, et chrysocolla juxta, ut pretiosior videatur, non natura. Parum erat unam vitæ invenisse pestem, nisi in pretio esset auri etiam sanies. Quærebat argentum avaritia : boni consuluit interim invenisse minium, rubentisque terræ excogitavit usum. O prodiga ingenia! quot modis auximus pretia rerum? Accessit ars picturæ; et aurum argentumque cælando carius fecimus. Didicit homo naturam provocare. Auxere et artem vitiorum irritamenta. In poculis libidines celebraverunt, ac per obscenitates bibere. Abjecta deinde sunt hæc, et sordere cœpere : et auri argentique nimium fuit. Mur-

fertilité. Rarement ces attaques ont pour but de trouver des remèdes : quel entrepreneur fouilla la terre pour être utile à la médecine? Et d'ailleurs, c'est à sa superficie que la terre présente les substances salutaires, tant sa libéralité est prompte à donner à l'homme tout ce qui peut être utile. Ce qui irrite nos désirs, ce qui nous entraîne dans la route des enfers, c'est ce qu'elle cache à nos yeux, ce qu'elle enveloppe dans ses profondeurs, ce dont la formation exige des siècles. Que l'imagination, s'élançant dans le vague, calcule où s'arrêtera, dans la suite des temps, ce désir d'épuiser la terre; à quelle profondeur pénètrera la cupidité humaine. Ah! que la vie serait innocente, fortunée, délicieuse même, si l'homme ne désirait que ce qui fleurit à la surface de la terre, et ne possédait que ce qu'il a sous la main!

De l'or.

II. On exploite l'or, et, avec l'or, la chrysocolle, que son nom semble rendre précieuse en dépit de la nature. C'était trop peu d'un fléau pour les sociétés humaines; il fallait attribuer un prix à la sanie même de l'or. L'avarice cherchait l'argent; en attendant elle se félicite de la découverte du minium, et imagine des usages pour une terre rouge. Bizarre prodige du génie de l'homme! que de sagacité pour ajouter à la valeur des objets! Au prix de l'or, de l'argent, est venu s'adjoindre l'art du peintre; la ciselure en a décuplé la valeur. L'homme s'est appris à défier la nature; l'art même a dû des progrès à ce qui a irrité les vices. Les coupes ont porté sur leurs bas-reliefs des images impures, et l'on a bu dans des représentations infâmes. Bientôt on a re-

rhina et crystallina ex eadem terra effodimus, quibus pretium faceret ipsa fragilitas. Hoc argumentum opum, hæc vera luxuriæ gloria existimata est, habere quod posset statim totum perire. Nec hoc fuit satis, turba gemmarum potamus, et smaragdis teximus calyces : ac temulentiæ causa tenere Indiam juvat : et aurum jam accessio est.

Quæ prima commendatio ejus.

III. 1. Utinamque posset e vita in totum abdicari auri sacra fames, ut celeberrimi auctores dixere! Proscissum est conviciis ab optimis quibusque, et ad perniciem vitæ repertum. Quantum feliciore ævo, quum res ipsæ permutabantur inter se, sicut et trojanis temporibus factitatum Homero credi convenit! Ita enim (ut opinor) commercia victus gratia invecta. Alios coriis boum, alios ferro captivisque rebus mutasse tradit : quamquam et ipse mirator auri, æstimationes rerum ita fecit, ut centum boum arma aurea permutasse Glaucum diceret cum Diomedis armis novem boum. Ex qua consuetudine multa legum antiquarum pecore constat, etiam Romæ.

noncé à ces découvertes; tant de luxe a semblé mesquin : l'or, l'argent, sont choses trop communes; ce sont les vases myrrhins et le cristal qu'on arrache à la terre; et ici c'est la fragilité qui donne du prix à l'objet. La preuve évidente de l'opulence, la vraie gloire en fait de luxe, c'est d'acquérir, à grands frais, ce qu'un instant peut anéantir. Enfin, peu satisfaits encore, nous nous sommes mis à boire dans une masse de pierreries; nous avons revêtu nos coupes d'émeraudes; nous ne nous enivrons que les richesses de l'Inde à la main : l'or n'est plus qu'un accessoire.

En quel crédit il fut d'abord.

III. 1. Plût au ciel qu'on pût bannir à jamais de la vie, comme le disent de célèbres auteurs, la criminelle soif de l'or! l'or, objet des reproches de toutes les nobles âmes; l'or, de toutes les découvertes, la plus pernicieuse pour l'humanité. Qu'ils nous surpassaient en bonheur, les hommes qui vécurent au temps où il ne se faisait que des échanges en nature! temps que Troie vit encore fleurir, s'il faut en croire Homère. Les besoins relatifs à la subsistance avaient, je le pense, introduit cet usage. Ainsi les uns donnaient, pour prix d'un achat, des peaux de bœufs, les autres du fer, des dépouilles enlevées aux ennemis : ce qui n'empêche pas, qu'admirateur de l'or, Homère lui-même, dans ses évaluations, estime les armes d'or de Glaucus cent bœufs, et neuf bœufs seulement celles de Diomède. C'est par suite du même usage que les codes anciens, notamment à Rome, stipulent en têtes de bétail le montant des amendes.

De annulorum aureorum origine.

IV. Pessimum vitæ scelus fecit, qui id primus induit digitis. Nec hoc quis fecerit traditur. Nam de Prometheo omnia fabulosa arbitror, quamquam illi quoque ferreum annulum dedit antiquitas : vinculumque id, non gestamen, intelligi voluit. Midæ quidem annulum, quo circumacto habentem nemo cerneret, quis non etiam fabulosiorem fateatur? Manus et prorsus sinistræ maximam auctoritatem conciliavere auro, non quidem romanæ, quarum in more ferreum id erat, ut virtutis bellicæ, insigne. De regibus romanis non facile dixerim. Nullum habet Romuli in Capitolio statua, nec præter Numæ Serviique Tullii alia, ac ne Lucii quidem Bruti. Hoc in Tarquiniis maxime miror, quorum e Græcia fuit origo, unde hic annulorum usus venit, quamquam etiam nunc Lacedæmone ferreo utuntur. Sed a Prisco Tarquinio omnium primo filium, quum in prætextæ annis occidisset hostem, bulla aurea donatum constat : unde mos bullæ duravit, ut eorum qui equo meruissent filii, insigne id haberent, ceteri lorum. Et ideo miror Tarquinii ejus statuam sine annulo esse. Quamquam et de nomine ipso ambigi video : Græci a digitis appellavere, apud nos prisci ungulum vocabant : postea et Græci et nostri symbolum. Longo certe tempore ne senatum quidem romanum ha-

Origine des anneaux d'or.

IV. Plus funeste encore fut celui qui, le premier, en revêtit ses doigts. On ne nous a pas transmis le nom du coupable; car l'histoire de Prométhée n'est, à mes yeux, qu'un tissu de fables. C'est à lui que l'antiquité a donné le premier anneau en fer; mais l'antiquité présente cet anneau comme une entrave, et non un ornement. L'anneau de Midas, cet anneau qui rendait invisible quand on le tournait d'une certaine manière, est évidemment encore plus fabuleux. C'est donc la main, la main gauche, si bien nommée sinistre, qui a valu à l'or tant de considération. Cependant n'accusons point les mains romaines, qui, comme insigne de la vaillance militaire, ne portaient qu'un anneau de fer. J'aurais de la peine à dire quel fut sur ce point l'usage des rois de Rome. La statue de Romulus au Capitole n'a point d'anneau, pas plus que celles des autres rois, sauf Numa et Servius; Brutus même n'en porte pas. Cette absence me semble surprenante, surtout chez les Tarquins, originaires de la Grèce, à laquelle nous avons emprunté l'usage des bagues. A Sparte pourtant elles sont vulgairement en fer, même de nos jours. Tarquin l'Ancien donna le premier à son fils une bulle d'or, pour le récompenser d'avoir, ne portant encore que la prétexte, costume de l'adolescence, tué de sa main un ennemi; et de là l'usage des bulles d'or pour les enfans de ceux qui ont servi dans la cavalerie, des bulles de cuir pour tous les autres. On doit donc s'étonner de voir la statue de Tarquin sans bague. Du reste on varie sur le nom même de cet ornement. En grec il est tiré du mot doigt (*dactylion*); en vieux latin,

buisse aureos manifestum est. Siquidem his tantum qui legati ad exteras gentes ituri essent, annuli publice dabantur : credo, quoniam ita exterorum honoratissimi intelligebantur. Neque aliis uti mos fuit, quam qui ex ea causa publice accepissent; vulgoque sic triumphabant. Et quum corona ex auro etrusca sustineretur a tergo, annulus tamen in digito ferreus erat, æqua fortuna triumphantis, et servi coronam sustinentis. Sic triumphavit de Jugurtha C. Marius : aureumque non ante tertium consulatum sumpsisse traditur. Hi quoque, qui ob legationem acceperant aureos, in publico tantum utebantur his : intra domos vero ferreis. Quo argumento etiam nunc sponsæ muneri ferreus annulus mittitur, isque sine gemma.

Equidem nec iliacis temporibus ullos fuisse annulos video : nusquam certe Homerus dicit, quum et codicillos missitatos epistolarum gratia indicet, et conditas arcis vestes, ac vasa aurea argenteaque, et ea colligata nodi, non annuli, nota. Sortiri quoque contra provocationem duces non annulis tradit. Fabricam etiam deum fibulas, et alia muliebris cultus, sicut inaures, in primordio factitasse, sine mentione annulorum. Et quisquis primus instituit, cunctanter id fecit, lævisque manibus,

il s'appelait *ongle*. Depuis, la Grèce et Rome se sont accordées pour le nom de *symbole*. Il est constant que, pendant fort long-temps, les sénateurs mêmes ne connurent point l'usage des bagues d'or. Cependant on en donnait aux commissaires envoyés chez les nations étrangères : l'état alors en faisait la dépense. Le but sans doute était de faire regarder les députés comme les plus honorables des Romains. Ceux-là seulement étaient dans l'usage d'en porter, à qui le trésor en avait ainsi décerné. Ceux des triomphateurs venaient de la même source; et encore, tandis que derrière le héros du triomphe on soutenait une couronne étrusque en or, la bague n'était que de fer : compensation faite pour égaler la haute fortune du triomphateur à celle de l'esclave qui soutenait la couronne. Tel fut le spectacle que présentait le triomphe de Marius sur Jugurtha. La bague d'or n'orna la main de ce général qu'à son troisième consulat. Ceux mêmes qui, pour cause d'ambassade, avaient reçu des anneaux d'or, ne les portaient qu'en public; dans l'intérieur, ils usaient d'anneaux de fer. La bague nuptiale, en fer et sans pierreries, est une preuve de cet usage.

Je ne vois pas qu'à l'époque de la guerre de Troie on ait connu les anneaux. Jamais Homère n'en parle, bien qu'il fasse mention de tablettes envoyées en guise de lettres, et de coffrets renfermant des habits et des vases d'or ou d'argent; des nœuds, et non un sceau imprimé par la bague, sont la marque du propriétaire qui les y enferme. Il ne dit pas non plus que les chefs grecs, lorsqu'ils tirent au sort pour combattre Hector, aient fait usage de cachets. Enfin, dans son dénombrement des objets fabriqués pour les dieux, il parle d'agrafes, de boucles d'oreilles, et d'autres élémens de la toilette des déesses,

latentibusque induit : quum, si honos securus fuisset, dextra fuerit ostentandus. Quod si impedimentum potuit in eo aliquod intelligi, etiam serioris usus argumentum est, majus in læva fuisse, qua scutum capitur. Est quidem apud eumdem Homerum virorum crinibus aurum implexum : ideo nescio an prior usus a feminis cœperit.

De modo auri apud antiquos.

V. Romæ ne fuit quidem aurum nisi admodum exiguum, longo tempore. Certe quum a Gallis capta Urbe pax emeretur, non plus quam mille pondo potuere. Nec ignoro M. Crassum duo millia pondo auri rapuisse suo et Pompeii secundo consulatu, e Capitolini Jovis solio, a Camillo ibi condita, et ideo a plerisque existimari duo millia pondo collata. Sed quod accessit, Gallorum præda fuit, detractumque ab his in parte captæ Urbis delubris. Gallos autem cum auro pugnare solitos, Torquatus indicio est. Apparet ergo Gallorum templorumque tantumdem, nec amplius fuisse : quod quidem in augurio intellectum est, quum Capitolinus duplum reddidisset. Illud quoque obiter indicare convenit, quoniam de annulis sermonem repetimus, æditumm custodiæ ejus com-

mais point de bagues. Quel qu'en ait été l'inventeur, il faut qu'il ait eu honte de l'invention, puisque c'est à la main gauche qu'il a glissé le furtif ornement; tandis que, s'il eût regardé le fait comme honorable, c'était à la droite qu'il devait l'étaler. Mais, dit-on, l'anneau aurait embarrassé la main droite : cette objection ne détruit pas ce que j'avance, car l'anneau alors embarrassait bien plus la main gauche qui doit saisir le bouclier. On voit encore dans Homère les guerriers tresser leurs cheveux avec de l'or : aussi ne puis-je dire si ce sont les femmes qui ont les premières introduit cette mode.

De la quantité de l'or chez les anciens.

V. Long-temps Rome ne posséda que très-peu d'or. Lorsque les Gaulois, maîtres de cette ville, lui vendirent la paix, on n'en put trouver que mille livres pesant. Je sais que Crassus et Pompée, dans leur consulat, en trouvèrent deux mille dans le trône de Jupiter Capitolin. C'était Camille qui l'y avait consacré; et généralement on a conclu qu'on avait ramassé, pour le rachat des Romains, deux mille livres d'or. Le fait est que le surplus des mille livres venait du butin des Gaulois et des temples dépouillés par eux dans la partie de Rome dont ils étaient maîtres. D'ailleurs les Gaulois marchaient souvent au combat parés d'or, témoin Torquatus. Ainsi l'or gaulois et l'or des temples complétèrent probablement la somme trouvée; c'est du moins ce que l'on dut présumer, lors de cette découverte, double de ce qu'on attendait. Ajoutons en passant, puisque nous en sommes sur les anneaux, que le gardien préposé à la statue capitoline, ayant brisé dans sa bouche la pierre de sa bague, mou-

prehensum, fracta in ore annuli gemma, statim exspirasse, et indicium ita exstinctum. Ergo ut maxime duo tantum millia pondo, quum capta est Roma anno CCCLXIV fuere, quum jam capitum liberorum censa essent CLII millia, quingenti LXXIII. In eadem post annos CCCVII quod ex capitolinæ ædis incendio ceterisque omnibus delubris C. Marius filius Præneste detulerat, tredecim millia pondo, quæ sub eo titulo in triumpho transtulit Sulla, et argenti VI millia. Idem ex reliqua omni victoria pridie transtulerat auri pondo XV millia, argenti pondo centum et quindecim millia.

De jure annulorum aureorum.

VI. Frequentior autem usus annulorum non ante Cn. Flavium Annii filium deprehenditur. Hic namque publicatis diebus fastis, quos populus a paucis principum quotidie petebat, tantam gratiam plebis adeptus est (alioqui libertino patre genitus, et ipse Appii Cæci scriba, cujus hortatu exceperat eos dies, consultando adsidue sagaci ingenio, promulgaveratque), ut ædilis curulis crearetur cum Q. Anicio Prænestino, qui paucis ante annis hostis fuisset, præteritis C. Pœtelio et Domitio, quorum patres consules fuerant. Additum Flavio, ut simul et tribunus plebis esset. Quo facto tanta senatus indignatione exarsit, ut annulos ab eo abjectos fuisse in

rut aussitôt, et fit ainsi disparaître le seul témoin qui pût dire la vérité sur ce fait. Ainsi Rome ne possédait au plus que deux mille livres d'or l'an 364 de sa fondation, et à une époque où sa population libre était de cent cinquante-deux mille cinq cent soixante-treize âmes. Cette même Rome, trois cent sept ans après, lors de l'incendie du Capitole et des autres temples, fournit au jeune Marius treize mille livres pesant qu'il emporta à Préneste, et que Sylla fit rentrer dans Rome lors de son triomphe, avec six mille livres d'argent. Il avait, la veille, porté de même en triomphe quinze mille livres d'or et cent quinze mille livres d'argent, fruit de toutes ses autres victoires.

Du droit de porter des anneaux d'or.

VI. Ce n'est qu'au temps de Cn. Flavius, fils d'Annius, que l'on voit s'étendre l'usage des bagues. Fils d'un affranchi, et long-temps secrétaire d'Appius Cécus, par le conseil duquel il réussit, en suivant assidûment les plaidoiries, à saisir le secret des jours fastes qu'il promulgua dans la suite, ce Romain, par la publication d'un mystère pour lequel jusque-là les citoyens avaient été obligés de recourir à quelques grands, avait acquis la faveur du peuple à un si haut degré, qu'on le nomma, au préjudice de Pételius et de Domitius, concurrens issus de pères consulaires, édile curule avec Quintus Anicius de Préneste, qui, quelques années auparavant, était ennemi de Rome. A cette nomination, les sénateurs conçurent tant d'indignation, qu'ils déposèrent leurs anneaux. C'est à tort que l'on pense vulgairement que l'ordre

antiquissimis reperiatur annalibus. Fallit plerosque, quod tum et equestrem ordinem id fecisse arbitrantur. Etenim adjectum hoc quoque, « sed et phalera posita, » propter eaque nomen equitum adjectum est. Annulos quoque depositos a nobilitate, in Annales relatum est, non a senatu universo. Hoc actum P. Sempronio, P. Sulpicio consulibus. Flavius vovit ædem Concordiæ, si populo reconciliasset ordines. Et quum ad id pecunia publica non decerneretur, ex multatitia feneratoribus condemnatis ædiculam æream fecit in Græcostasi, quæ tunc supra Comitium erat. Inciditque in tabella ærea eam ædem, ducentis quatuor annis post capitolinam, dedicatam. Ita CCCCXLIX a condita Urbe gestum est : et primum annulorum vestigium exstat : promiscui autem usus alterum secundo punico bello : neque enim aliter potuissent trimodia illa annulorum Carthaginem ab Annibale mitti. Inter Cæpionem quoque et Drusum ex annulo in auctione venali, inimicitiæ cœpere : unde origo socialis belli, et exitia rerum. Ne tum quidem omnes senatores habuerunt : utpote quum memoria avorum multi prætura quoque functi, in ferreo consenuerint, sicut Calpurnium et Manilium, qui legatus Caii Marii fuerat Jugurthino bello, Fenestella tradit : et multi L. Fufidium illum, ad quem Scaurus de vita sua scripsit : in Quinctiorum vero familia aurum, ne feminas quidem, habere

équestre imita cet exemple : l'addition, dans les mémoires du temps, de ces mots, « les phalères furent même déposées, » fit ajouter le nom des chevaliers. On lit aussi dans les Annales, que la noblesse seule, mais non le sénat tout entier, quitta ses anneaux. Cet évènement eut lieu sous le consulat de P. Sempronius et de P. Sulpicius. Flavius fit vœu d'élever un temple à la Concorde, s'il parvenait à réconcilier les trois ordres ; et comme on n'avait pas assigné de fonds publics à cet effet, il rassembla l'argent des amendes prononcées pour délits usuraires, et du produit il fit construire une petite chapelle d'airain dans la Grécostase, qui alors était au dessus des Comices : on grava sur une table d'airain, que la dédicace de la chapelle était de deux cent quatre ans postérieure à celle du Capitole. C'est donc en l'an 449 de Rome qu'eurent lieu ces évènemens ; et c'est à cette année que se rapportent les plus anciennes traces de l'usage des anneaux. Il était fréquent dès le commencement de la troisième guerre punique ; autrement, comment expliquer ces trois boisseaux d'anneaux envoyés à Carthage par Annibal? C'est aussi un anneau, qui, dans une vente publique, donna naissance à l'inimitié de Cépion et de Drusus ; inimitié dont la guerre Sociale et la dissolution de l'état furent les suites. A cette époque même les bagues d'or n'étaient pas communes à tous les membres du sénat. Nos grands pères ont vu des hommes, qui avaient été préteurs, vieillir la bague de fer au doigt. Tels furent, selon Fenestella, Calpurnius et Manilius, cet ex-lieutenant de Marius dans la guerre de Jugurtha ; tel fut L. Fufidius, à qui sont adressés les mémoires de Scaurus sur sa vie. Dans la famille Quinctia, personne, pas même les femmes, ne portait d'or. Enfin les

mos fuerit : nullosque omnino annulos major pars gentium hominumque, etiam qui sub imperio nostro degunt, hodieque habeat. Non signat Oriens aut Ægyptus etiam nunc, litteris contenta solis.

Multis hoc modis, ut cetera omnia, luxuria variavit, gemmas addendo exquisiti fulgoris, censuque opimo digitos onerando, sicut dicemus in gemmarum volumine : mox et effigies varias cælando, ut alibi ars, alibi materia esset in pretio. Alias deinde gemmas violari nefas putavit : ac ne quis signandi causam in annulis esse intelligeret, solidas induit. Quasdam vero neque ab ea parte quæ digito occultatur, auro clusit, aurumque millibus lapillorum vilius fecit. Contra vero multi nullas admittunt gemmas, auroque ipso signant : id Claudii Cæsaris principatu repertum. Nec non et servitia jam ferrum auro cingunt : alia per sese mero auro decorant : cujus licentiæ origo nomine ipso in Samothrace id institutum declarat.

Singulis primo digitis geri mos fuerat, qui sunt minimis proximi : sic in Numæ et Servii Tullii statuis videmus. Postea pollici proximo induere, etiam deorum simulacris : dein juvit et minimo dare. Galliæ Britanniæque medio dicuntur usæ. Hic nunc solus excipitur : ceteri omnes onerantur, atque etiam privatim articuli minoribus aliis. Sunt qui tres uni minimo congerant :

bagues sont inconnues à l'immense majorité des hommes, des peuples, même de ceux qui sont soumis à notre empire, même aujourd'hui. L'Orient, l'Égypte, ne scellent point les lettres, et se bornent à la simple écriture.

Le luxe y a apporté des modifications nombreuses, ainsi qu'à tout ce qu'il touche; ici, ce sont des pierres précieuses qui jettent les feux les plus vifs : une fortune entière brille au doigt d'un homme, comme nous le dirons dans le volume des pierreries ; là, ce sont des figures gravées : de sorte que tantôt l'art, tantôt la matière fait de la bague un objet de prix. Il est des pierres que le luxe défend au burin d'altérer : on doit les porter unies. Gardez-vous de croire qu'elles puissent être utiles à quelque chose, fût-ce à cacheter. Certaines bagues sont couvertes de pierreries, même à la surface que cache le doigt; et l'or semble ne plus avoir de prix au milieu de son riche entourage. En revanche, d'autres bannissent les pierres, et ne scellent qu'avec l'or même. Ce procédé date du règne de Claude. Déjà même les esclaves enveloppent d'or le fer de leurs anneaux, ou vont jusqu'à employer l'or pur : cet abus est originaire de Samothrace, ainsi que le prouve le nom même des anneaux.

Primitivement, on portait les bagues au doigt dit annulaire : c'est ce que nous voyons dans les statues de Numa et de Servius Tullius. On en orna ensuite le doigt index, et même celui des dieux; plus tard, on en mit au petit doigt. En Gaule, en Bretagne, dit-on, l'on en portait au doigt du milieu. De nos jours, ce doigt est le seul qui n'en porte jamais; tous les autres en sont chargés. On a même des bagues plus petites pour les arti-

alii vero et huic unum tantum, quo signantem signent. Conditus ille, ut res rara, et injuria usus indigna, velut e sacrario promitur : et unum in minimo digito habuisse, pretiosioris in recondito supellectilis ostentatio est. Jam alii pondera eorum ostentant. Aliis plures quam unum, gestare labor est. Alii bracteas infarcire leviore materia, propter casum, tutius gemmarum sollicitudini putant. Alii sub gemmis venena cludunt, sicut Demosthenes summus Græciæ orator, annulosque mortis gratia habent. Denique ut plurimum opum scelera annulis fiunt. Quæ fuit illa priscorum vita, qualis innocentia, in qua nihil signabatur? At nunc cibi quoque ac potus annulo vindicantur a rapina. Hoc profecere mancipiorum legiones, et in domo turba externa, ac servorum quoque causa nomenclator adhibendus. Aliter apud antiquos, singuli Marcipores Luciporesve dominorum gentiles, omnem victum in promiscuo habebant : nec ulla domi custodia a domesticis opus erat. Nunc rapiendæ comparantur epulæ, pariterque qui rapiant eas, et claves quoque ipsas signasse non est satis : gravatis somno aut morientibus annuli detrahuntur : majorque vitæ ratio circa hoc instrumentum esse cœpit, incertum a quo tempore. Videmur tamen posse in externis auctoritatem ejus rei intelligere, circa Polycratem Sami tyrannum, cui dilectus ille annulus in mare abjectus, capto relatus est pisce, ipso

culations inférieures. Ainsi quelques personnes en portent trois au petit doigt : quelquefois aussi on n'en met qu'une pour distinguer celle qui sert de sceau. Souvent on renferme cette dernière, comme chose rare, et qu'un usage trop fréquent profanerait. On la tire de l'écrin comme d'un sanctuaire. Ne porter qu'une bague au petit doigt, c'est dire avec orgueil qu'on en a sous clef de plus précieuses. Les uns font parade du poids de leurs bagues ; d'autres regardent comme fatigant d'en avoir plus d'une. Quelques-uns les enchâssent dans des matières plus légères, s'imaginant, dans leur tendre inquiétude pour leur gemme, prévenir ainsi les suites fatales de leur chute. Quelquefois sous les pierres de l'anneau on enferme des poisons. Ainsi agit Démosthène, ce prince des orateurs de la Grèce. On a donc des bagues afin de mourir ; enfin les bagues sont les instrumens de presque tous les crimes de l'avarice. Quel calme, quelle innocence dans ces âges antiques où l'on ne scellait point d'acte ; aujourd'hui il faut mettre le sceau sur les alimens pour prévenir le vol. Voilà où nous ont conduits ces légions d'esclaves, cette foule étrangère qui encombre nos maisons, et qui nécessite la création d'un nomenclateur domestique. Qu'il y a loin de là aux mœurs de nos aïeux, chez qui les Marcipores, les Lucipores, n'ayant de nom que celui de leurs maîtres, n'avaient de table que la leur. Alors la maison n'avait rien à craindre de ceux qui l'habitaient. Aujourd'hui nous achetons à grands frais et les comestibles qu'on cherche à voler, et les voleurs. Le sceau imprimé sur les clefs n'est pas une précaution suffisante : ne peut-on soustraire l'anneau d'un maître qui dort, ou d'un maître à l'agonie? Voilà pourtant sur quelles

circiter CCXXX annum urbis nostræ interfecto. Celebratior quidem usus cum fenore cœpisse debet : argumento est consuetudo vulgi, ad sponsiones etiamnum annulo exsiliente, tracta ab eo tempore, quo nondum erat arrha velocior : ut plane adfirmare possimus, nummos ante apud nos, mox cœpisse annulos. De nummis paulo post dicetur.

De decuriis judicum.

VII. Annuli distinxere alterum ordinem a plebe, ut semel cœperant esse celebres, sicut tunica ab annulis senatum : quamquam et hoc sero : vulgoque purpura latiore tunicæ usos invenimus etiam præcones, sicut patrem Lucii Ælii Stilonis, Præconini ob id cognominati. Sed annuli plane medium ordinem, tertiumque, plebi et patribus inseruere : quod antea militares equi nomen dederant, hoc nunc pecuniæ judices tribuunt. Nec pridem id factum : divo Augusto decurias ordinante, major pars judicum in ferreo annulo fuit : iique non equites, sed judices vocabantur. Equitum nomen subsistebat in turmis equorum publicorum. Judicum quoque non nisi quatuor decuriæ fuere primo : vixque singula millia in decuriis

bases se fonde toute notre sûreté. Depuis quand? on l'ignore. Cependant c'est de l'étranger que nous vint cette mode, vers le temps de Polycrate, tyran de Samos, qui recouvra, par la capture d'un poisson, l'anneau favori qu'il avait jeté dans la mer. Polycrate fut mis à mort vers l'an de Rome 230. L'usage des bagues doit avoir pris de l'extension en même temps que l'usure : ce que prouve l'habitude conservée par le vulgaire, de tirer son anneau pour arrhe; habitude qui remonte au temps où c'était le gage le plus facile à trouver. Ainsi nous pouvons assurer que l'usage de la monnaie s'introduisit le premier, mais que les bagues suivirent de près. Il sera plus bas question des monnaies.

Des décuries d'où se tirent les juges.

VII. Les anneaux distinguèrent long-temps l'ordre équestre du peuple, comme la tunique distinguait le sénat de l'ordre équestre : distinction tardive toutefois, puisqu'il fut un temps où les tuniques, à larges bandes de pourpre, étaient portées par des crieurs, témoin le père de L. Élius Stilo, qu'on surnomma, pour cette raison, Préconinus. Les anneaux ont facilité la fusion de l'ordre intermédiaire, troisième corps de l'état, avec le sénat et le peuple. Jadis un cheval de guerre donnait droit au titre de chevalier, aujourd'hui l'argent confère le titre de juge. Ce changement est tout moderne; quand Auguste organisa les décuries, la plus grande partie des juges n'avait au doigt que des bagues de fer, et on leur donnait, au lieu du nom de chevaliers, celui de juges. Le premier n'était réservé que pour les escadrons de chevaliers honorés d'un cheval par le trésor. Origi-

inventa sunt, nondum provinciis ad hoc munus admissis : servatumque in hodiernum est, ne quis e novis civibus in iis judicaret.

2. Decuriæ quoque ipsæ pluribus discretæ nominibus fuere, tribunorum æris, et selectorum, et judicum. Præter hos etiamnum nongenti vocabantur, ex omnibus selecti ad custodiendas cistas suffragiorum in comitiis. Et divisus hic quoque ordo erat superba usurpatione nominum : quum alius se nongentum, alius selectum, alius tribunum appellaret.

De equestri ordine.

VIII. Tiberii demum principatus nono anno in unitatem venit equester ordo : annulorumque auctoritati forma constituta est, C. Asinio Pollione, C. Antistio Vetere coss. anno Urbis conditæ DCCLXXV quod miremur, futili pæne de causa, quum C. Sulpicius Galba, dum juvenalem famam apud principem popinarum pœnis aucupatur, questus esset in senatu, vulgo institores ejus culpæ defendi annulis. Hac de causa constitutum, ne cui jus id esset, nisi cui ingenuo ipsi, patri avoque paterno sestertia CCCC census fuisset, et lege Julia theatrali in XIV ordinibus sedendi. Postea gregatim insigne id adpeti cœptum. Propterque hæc discrimina Caius princeps de-

nairement aussi on ne comptait que quatre décuries de juges, et à peine chaque décurie se composait-elle de mille membres. Les provinces n'étaient point admises à ces fonctions, et aujourd'hui même il y a incapacité légale, par les citoyens nouveaux, de faire partie de la décurie.

2. Les décuries même furent distinguées par des dénominations diverses; c'étaient les tribuns du trésor, les juges, les élus, et enfin les neuf-cents, choisis sur tous les membres pour veiller sur les scrutins à suffrages dans les comices. Superbe et hautaine distinction, qui fomentait les divisions dans l'ordre dont l'un se vantait d'être un des neuf-cents, tandis que l'autre se qualifiait d'élu ou de tribun.

De l'ordre équestre.

VIII. La neuvième année du règne de Tibère, on réunit enfin l'ordre équestre en un seul corps. On fixa, par des formules, le droit de porter l'anneau, sous le consulat de C. Asinius Pollion, et de C. Antistius Vetus, l'an de Rome 775; et, chose remarquable, un incident futile donna lieu à ce changement. C. Sulpicius Galba, cherchant à se concilier les bonnes grâces du prince par des actes de jeune homme, avait établi des amendes sur les contraventions des maîtres de taverne. Il vint se plaindre au sénat de quelques résistances. Les entrepreneurs de délits, dit-il, échappent à l'amende, grâce à leur anneau. On statua que personne ne porterait l'anneau équestre, à moins qu'il ne fût, ainsi que son père et son aïeul, de condition libre, qu'il ne possédât quatre cent mille sesterces, et qu'il ne fût, au

curiam quintam adjecit : tantumque natum est fastus, ut quæ sub divo Augusto impleri non potuerant decuriæ, non capiant eum ordinem, passimque ad ornamenta ea etiam servitute liberati transiliant : quod antea numquam erat factum, quoniam in ferreo annulo equites judicesque intelligebantur : adeoque promiscuum id esse cœpit, ut apud Claudium Cæsarem, in censura ejus, unus ex equitibus Flavius Proculus, quadringentos ex ea causa reos postularet. Ita dum separatur ordo ab ingenuis, communicatus est cum servitiis.

Judicum autem appellatione separari eum ordinem, primi omnium instituere Gracchi, discordi popularitate in contumeliam senatus : mox ea debellata, auctoritas nominis vario seditionum eventu circa publicanos substitit : et aliquamdiu tertiæ vires publicani fuere. Marcus Cicero demum stabilivit equestre nomen in consulatu suo, Catilinanis rebus, ex eo se ordine profectum esse celebrans, ejusque vires peculiari popularitate quærens. Ab illo tempore plane hoc tertium corpus in republica factum est, cœpitque adjici senatui populoque romano, et equester ordo. Qua de causa et nunc post populum scribitur, quia novissime cœptus est adjici.

terme de la loi Julia théâtrale, admis à siéger dans les quatorze premiers rangs. D'après la publication de ce règlement, les candidats à la dignité équestre se présentèrent par masses. Ces différences firent instituer par Caligula une cinquième décurie; et, depuis, le faste en est venu au point que les décuries dont, sous Auguste, on ne pouvait remplir les cadres, sont aujourd'hui plus qu'au complet, et que, de toutes parts, on voit ces insignes de l'ordre équestre envahis par des esclaves dont on vient de briser la chaîne, tandis qu'autrefois les chevaliers et les juges n'avaient d'autre distinction que l'anneau de fer. Cet abus est devenu si fréquent, que, pendant la censure de Claude, Flavius Proculus, chevalier, traduisit à son tribunal quatre cents prévenus pour cette cause. Ainsi, la règle qui devait séparer un ordre noble d'avec les hommes libres, n'a servi qu'à confondre cet ordre avec les esclaves.

Ce sont les Gracques qui, les premiers, imaginèrent la distinction équestre à l'aide du titre de juge : acte démocratique, dont le but était d'abaisser le sénat. Bientôt un autre ordre intermédiaire se trouva, après la chute du système des Gracques, constitué par les vicissitudes des séditions : ce fut l'ordre des publicains, regardés, pendant quelque temps, comme le troisième corps de l'état. Enfin Cicéron, lors de son consulat et de l'affaire de Catilina, consolida la grandeur de l'ordre équestre. Sans cesse il se vantait d'être sorti de cet ordre, dont il se concilia la puissante assistance par une affabilité spéciale. C'est donc à partir de ce temps que réellement les chevaliers furent le troisième corps de la république, et qu'à cette formule, « le sénat et le peuple romain, » on ajouta ces mots, « et l'ordre équestre. »

Quoties nomen equestris ordinis immutatum.

IX. Equitum quidem etiam nomen ipsum sæpe variatum est, in his quoque qui ad equitatum trahebantur. Celeres sub Romulo regibusque appellati sunt : deinde flexumines : postea trossuli, quum oppidum in Tuscis citra Volsinios passuum IX M sine ullo peditum adjumento cepissent ejus vocabuli : idque duravit ultra C. Gracchum. Junius certe, qui ab amicitia ejus Gracchanus appellatus est, scriptum reliquit his verbis : « Quod ad equestrem ordinem adtinet, antea trossulos vocabant, nunc equites vocant : ideoque quia non intelligunt trossulos nomen quid valeat, multos pudet trossulos vocari. »

De donis militaribus, aureis, et argenteis.

X. Sunt adhuc aliquæ non omittendæ in auro differentiæ. Auxilia quippe et externos torquibus aureis donavere, at cives non nisi argenteis. Præterque, armillas civibus dedere, quas non habent externi.

Quando primum corona aurea data.

XI. Iidem (quod magis miremur) coronas ex auro de-

Aujourd'hui encore il est cité après le peuple dans les actes publics, parce que son rang ne fut fixé que le dernier.

Combien de fois on changea le nom de l'ordre équestre.

IX. Le nom même des chevaliers qui servaient dans la cavalerie a varié; appelés célères sous Romulus et sous les rois, ils prirent ensuite le nom de flexumines, puis celui de trossules, lorsqu'ils s'emparèrent, sans aucun renfort d'infanterie, de Trossule, en Toscane, à neuf milles de Volsinies. Cette dénomination dura jusqu'après Caïus Gracchus. Junius Gracchanus, ainsi nommé de son amitié pour ce tribun, s'exprime en ces termes dans ses mémoires : « Quant à l'ordre équestre, le nom de chevalier a remplacé celui de trossule, et nombre de chevaliers rougissent de cette dénomination, parce qu'ils en ignorent le sens. »

Des dons militaires, tant en or qu'en argent.

X. L'or donna lieu encore à quelques distinctions remarquables. Ainsi, les troupes auxiliaires et les étrangers reçoivent, comme décorations, des colliers d'or; on ne donne aux Romains que des colliers d'argent. De plus, on doit remarquer que les citoyens seuls, et non les étrangers, reçoivent des brasselets.

A quelle époque fut donnée la première couronne d'or.

XI. Nos législateurs réservent aussi, ce qui doit nous

dere civibus. Quis primum donatus sit ea, non inveni: equidem quis primus donaverit, à L. Pisone traditur A. Postumius dictator: apud lacum Regillum castris Latinorum expugnatis, ei cujus maxime opera capta essent, hanc coronam ex præda is dedit. Item L. Lentulus cos. Servio Cornelio Merendæ, Samnitum oppido capto: sed huic quinque librarum. Piso Frugi filium ex privata pecunia donavit; eamque coronam testamento ei prælegavit.

De reliquo usu auri feminarum.

XII. 3. Deorum vero honori in sacris nihil aliud excogitatum est, quam ut auratis cornibus hostiæ, majores dumtaxat, immolarentur. Sed in militia quoque in tantum adolevit hæc luxuria, ut M. Bruti in philippicis campis epistolæ reperiantur frementes, fibulas tribunicias ex auro geri. Ita hercules: idem enim tu, Brute, mulierum pedibus aurum gestari tacuisti: et nos sceleris arguimus illum, qui primus auro dignitatem per annulos fecit, ut habeant in lacertis jam pridem et viri, quod e Dardanis venit, itaque et dardanum vocabatur. Viriolæ celticæ dicuntur: viriæ celtibericæ. Habeant feminæ in armillis digitisque totis, collo, auribus, spiris: discurrant catenæ circa latera, et in secreto margaritarum sacculi e collo dominarum aureo pendeant, ut in somno

étonner, les couronnes d'or pour les citoyens. Je n'ai lu nulle part le nom du premier qu'on en a décoré; mais on sait, par L. Pison, que le dictateur A. Postumius décerna le premier cette distinction, lorsqu'il eut forcé le camp latin, auprès du lac Régille. Une couronne d'or, trouvée dans le butin, fut la récompense de celui qui le premier était entré dans le camp. Servius Cornelius Merenda en reçut une de L. Lentulus, après la prise d'une ville samnite : elle pesait cinq livres. Pison Frugi en donna une à son fils de ses propres deniers, et la lui légua par testament.

Autres usages de l'or pour les femmes.

XII. 3. Le comble de la magnificence dans les fêtes religieuses, a été de dorer les cornes des grandes victimes. L'or s'est aussi introduit dans les camps, et ce genre de luxe y a fait un tel progrès, que nous avons, dans le recueil épistolaire de Brutus aux champs de Philippes, des lettres où il frémit de voir des tribuns porter des agrafes d'or. Qui en doute, ô Brutus? mais tu as oublié de parler de l'or qui pare les chaussures des femmes. Accusons, condamnons aussi celui qui, le premier, employa l'éclat de l'or à ces larges anneaux que les hommes même portent aujourd'hui au bras, qu'on nomme or dardanien, parce que cet usage vient de la Dardanie. Leur nom, en celte, est viriole; en celtibère, virie. Ah! que les femmes portent de l'or aux doigts, aux bras, au cou, aux oreilles, aux cheveux; que des chaînes d'or serpentent autour de leur corsage; que, dans l'intérieur même, des sachets de perles pendent à leur cou étincelant d'or; que, dans le sommeil même, elles

quoque unionum conscientia adsit : etiamne pedibus induitur, atque inter stolam plebemque hunc medium feminarum equestrem ordinem facit? Honestius viri pædagogiis id damus : balineasque dives puerorum forma convertit. Jam vero etiam Harpocratem, statuasque ægyptiorum numinum, in digitis viri quoque portare incipiunt. Fuit et alia Claudii principatu differentia insolens his, quibus admissionem liberti ejus dedissent, imaginem principis ex auro in annulo gerendi, magna criminum occasione : quæ omnia salutaris exortus Vespasiani imperatoris abolevit, æqualiter publicando principem. De annulis aureis eorumque usu hactenus dictum sit.

De nummo aureo. Quando primum signatum est aurum et argentum. Antequam ea signarentur, quis mos in ære : et quæ maxima pecunia primo censu. Quoties et quibus temporibus auctoritas æreis nummis signatis.

XIII. Proximum scelus fecit, qui primus ex auro denarium signavit : quod et ipsum latet, auctore incerto. Populus romanus ne argento quidem signato, ante Pyrrhum regem devictum usus est. Librales (unde etiam nunc libella dicitur, et dupondius) adpendebantur asses. Quare æris gravis pœna dicta. Et adhuc expensa in rationibus dicuntur : item impendia, et dependere. Quin

sentent et sachent qu'elles ont des perles rares; mais faut-il que l'or revête leurs pieds, et que, pour distinguer la stole des matrones de la tunique plébéienne, il soit créé un ordre équestre femelle? Les hommes montrent plus de dignité en abandonnant ces riches chaussures à leurs pages, et en décorant les salles de bains de ces opulentes figures d'esclaves. Du reste, les hommes même commencent à porter au doigt Harpocrate et des effigies de déités égyptiennes. Le règne de Claude vit naître une mode insolite : c'était celle de porter sur l'anneau le portrait du prince gravé en or. Il fallait en obtenir le droit de ses affranchis. Cet usage donna lieu à nombre d'accusations, rendues impossibles aujourd'hui par l'heureux avènement de Vespasien à l'empire. Ce prince décréta que l'image de l'empereur appartenait à tous les sujets. En voilà suffisamment sur les anneaux et sur leur usage.

De la monnaie d'or. Quand on commença à battre monnaie en or et en argent. Quel était l'usage de l'airain avant que l'or et l'argent fussent monnayés. A quelle somme d'argent s'éleva le maximum des fortunes particulières à l'époque du premier cens. Combien de fois et à quelle époque on changea la valeur des monnaies de cuivre.

XIII. Le second coupable de lèse-humanité, est celui qui frappa un denier d'or. On ignore aussi son nom. Le peuple romain ne fit point marquer de monnaie avant la défaite de Pyrrhus. L'as pesait véritablement une livre; d'où les noms encore subsistans de *libella* et de *dupondius*. De là les anciennes amendes à tant de cuivre de poids; de là aussi, dans les comptes, les mots *expensa*, *impendia*, *dependere* : dans les camps s'em-

et militum stipendia, hoc est, stipis pondera, dispensatores, libripendes dicuntur : qua consuetudine in his emptionibus, quæ mancipii sunt, etiam nunc libra interponitur. Servius rex primus signavit æs. Antea rudi usos Romæ Timæus tradit. Signatum est nota pecudum : unde et pecunia appellata. Maximus census CX M assium fuit illo rege : et ideo hæc prima classis. Argentum signatum est anno Urbis CCCCLXXXV, Q. Ogulnio, C. Fabio coss., quinque annis ante primum bellum punicum. Et placuit denarium pro decem libris æris, quinarium pro quinque, sestertium pro dupondio ac semisse. Librale autem pondus æris imminutum bello punico primo, quum impensis respublica non sufficeret : constitutumque ut asses sextantario pondere ferirentur. Ita quinque partes factæ lucri, dissolutumque æs alienum. Nota æris fuit ex altera parte Janus geminus, ex altera rostrum navis : in triente vero et quadrante, rates. Quadrans antea teruncius vocatus a tribus unciis. Postea Annibale urgente Marcum Minucium, Q. Fabio Maximo dictatore, asses unciales facti : placuitque denarium sedecim assibus permutari, quinarium octonis, sestertium quaternis. Ita respublica dimidium lucrata est. In militari tamen stipendio semper denarius pro decem assibus datus. Notæ argenti fuere bigæ atque quadrigæ : et inde bigati quadrigatique dicti. Mox lege Papiria semunciales

ploient de même ceux de *stipendia* (solde) pour *stipis pondera*, *dispensatores*, *libripendes*; enfin, c'est par suite du même usage que, dans les contrats de ventes en toute propriété, on se sert encore de la balance. Servius, le premier, fit mettre une marque au cuivre; auparavant, selon Timée, Rome ne se servait que du métal sans empreinte. La marque de Servius était une brebis (*pecus*), d'où le nom de *pecunia* pour toute somme d'argent. Le cens le plus élevé sous ce prince n'allait qu'à 110,000 as; ceux qui possédaient cette somme composaient la première classe du peuple. C'est en 485 de Rome, sous le consulat de Q. Ogulnius et de C. Fabius, cinq ans avant la première guerre punique, que l'on commença à frapper la monnaie d'argent. On représenta par le denier, dix livres de cuivre; par le *quinarius*, cinq livres; par le sesterce, deux livres et demie. Le poids réel de la livre fut réduit dans la première guerre punique, vu que la république ne pouvait suffire à ses dépenses, et l'on décréta qu'on frapperait des as de deux onces. L'état gagna ainsi cinq sixièmes, et paya ses dettes. La marque du nouvel as était d'un côté un Janus à deux faces, et de l'autre un éperon de navire. Le *triens* et le *quadrans* portaient des vaisseaux. Anciennement le quadrans s'était appelé *teruncius*, parce qu'il valait trois onces. Lorsqu'Annibal pressait vivement M. Minucius, sous la dictature de Q. Fabius Maximus, on frappa des as d'une once, et, de plus, on décréta que le denier représenterait 16 as, le quinarius 8, le sesterce 4; nouveau gain de la moitié pour la république. Cependant on continua, dans la paie militaire, à donner le denier pour dix as. L'argent avait pour empreinte des biges et des quadriges, d'où les noms de *biga* et de *quadriga*. Plus

3.

asses facti. Livius Drusus in tribunatu plebis octavam partem æris argento miscuit. Qui nunc victoriatus appellatur, lege Clodia percussus est. Antea enim hic nummus ex Illyrico advectus, mercis loco habebatur. Est autem signatus Victoria, et inde nomen. Aureus nummus post annum LXII percussus est, quam argenteus, ita ut scripulum valeret sestertiis vicenis : quod effecit in libras, ratione sestertiorum, qui tunc erant, sestertios DCCCC. Post hæc placuit X XL signari ex auri libris : paulatimque principes imminuere pondus : minutissime Nero ad XLV.

Æstimatio de cupiditate auri.

XIV. Sed a nummo prima origo avaritiæ, fenore excogitata, quæstuosaque segnitia. Nec paulatim exarsit rabie quadam, non jam avaritia, sed fames auri : utpote quum Septimuleius, Caii Gracchi familiaris, auro rependendum caput ejus excisum ad Opimium tulerit, plumboque in os addito parricidio suo rempublicam etiam circumscripserit : nec jam Quiritium aliquo, sed universo nomine romano infami, rex Mithridates Aquilio duci capto aurum in os infudit : hæc parit habendi cupido. Pudet intuentem tantum nomina ista, quæ subinde nova græco sermone excogitantur, expresso argenteis vasis auro aut incluso : quibus deliciis veneunt tam

tard la loi Papiria réduisit l'as à une demi-once. Livius Drusus, tribun du peuple, fit une loi qui donnait à l'argent un huitième d'alliage en cuivre. Les victoriats ont été frappés en vertu de la loi Clodia. Cette monnaie, venue d'abord d'Illyrie, n'était reçue que comme article de commerce; l'empreinte de la pièce était une Victoire, d'où lui vint son nom. On ne frappa de monnaie d'or que soixante-deux ans après les monnaies d'argent; vingt sesterces étaient censés valoir un scrupule de ce métal: ainsi la livre d'or valait neuf cents des sesterces contemporains. Plus tard, il fut réglé que l'on frapperait quarante deniers d'or à la livre. Peu à peu les empereurs ont fait faiblir le poids; et sous Néron on est venu à en frapper quarante-cinq à la livre.

Considérations sur la soif de l'or.

XIV. A l'invention de la monnaie se rattachent l'avarice, l'usure, et la vogue de l'oisiveté lucrative; cette soif de l'or, car le mot de cupidité serait trop faible, s'est graduellement changée en une rage véritable. C'est par elle que Septimuleius, intime ami de Caïus Gracchus, trancha, puis alla porter aux pieds d'Opimius, la tête que le consul avait mise à prix. Il avait versé du plomb dans le crâne, parricide horrible, dans lequel il escroquait la république! Déjà Rome entière, et non un Romain, était diffamée dans le monde, quand Mithridate fit verser de l'or dans le gosier d'Aquilius, son prisonnier: cruels résultats de la cupidité! On rougit pour notre siècle en songeant à ces noms récens, tirés du grec, pour désigner ces vases d'argent plaqués d'or, dans l'intérieur ou à la surface, et à quels indignes usages le luxe

inaurata quam aurea, quum sciamus interdixisse castris suis Spartacum, ne quis aurum haberet aut argentum. Tanto fuit plus animi fugitivis nostris. Messala orator prodidit, Antonium triumvirum aureis usum vasis in omnibus obscenis desideriis, pudendo crimine, etiam Cleopatræ. Summæ apud exteros licentiæ fuerat, poculo aureo pulvinis subdito, Philippum regem dormire solitum. Agnonem Teium Alexandri Magni præfectum aureis clavis suffigere crepidas. Antonius apud nos in contumeliam naturæ vilitatem auro fecit : proscriptione dignum, sed Spartaci.

Qui plurimum auri et argenti possederint.

XV. Equidem miror populum romanum victis gentibus in tributo semper argentum imperitasse, non aurum : sicut Carthagini cum Annibale victæ XII M pondo annua in quinquaginta annos, nihil auri. Nec potest videri penuria mundi id evenisse. Jam Midas et Crœsus infinitum possederant. Jam Cyrus devicta Asia pondo XXXIV M invenerat, præter vasa aurea, aurumque factum, et in eo folia ac platanum, vitemque. Qua victoria argenti quingenta millia talentorum reportavit, et craterem Semiramidis, cujus pondus quindecim talenta colligebat. Talentum autem ægyptium pondo LXXX patere Varro tradit. Jam regnaverat in Colchis Salauces

fait servir l'or et la dorure; et cependant on sait que Spartacus avait interdit dans son camp tout usage de l'argent et de l'or. Ainsi des esclaves fugitifs de Rome avaient dans l'âme plus de noblesse que les Romains! L'orateur Messala raconte qu'Antoine le triumvir usait de vases d'or, même pour les besoins les plus impurs : reproche qui ferait rougir même Cléopâtre! Le plus haut degré de licence auquel soient arrivés les étrangers, est d'avoir placé une coupe d'or sous le chevet de leur lit : c'était l'usage de Philippe. Agnon de Téos, lieutenant d'Alexandre-le-Grand, avait des clous d'or à sa chaussure. Parmi nous, Antoine a outragé la nature dans sa plus rare production : homme digne d'être proscrit, mais par Spartacus!

Quels hommes ont possédé le plus d'or et d'argent.

XV. Un fait surprenant, c'est que le peuple romain, en imposant des tributs aux nations vaincues, a toujours voulu de l'argent; de l'or, jamais. Ainsi Carthage, vaincue avec Annibal, devait payer par an, et cinquante ans durant, 12,000 livres pesant d'argent, mais point d'or : ce qu'il ne faut pas attribuer à la rareté de ce métal. Déjà Midas et Crésus en avaient possédé en très-grande quantité. L'Asie conquise en avait fourni à Cyrus 34,000 pesant, sans compter les vases d'or et l'or travaillé par le ciseleur, des guirlandes, un platane et une vigne. C'est aussi dans le cours de ses victoires qu'il s'empara de 500,000 talens d'argent, et d'une coupe qui avait appartenu à Sémiramis, et dont le poids allait à 15 talens. Or, le talent égyptien, selon Varron, est de 80 livres. Déjà avaient régné en Colchide Salaucès et

et Esubopes, qui terram virginem nactus, plurimum argenti aurique eruisse dicitur in Suanorum gente, et alioqui velleribus aureis inclyto regno. Sed et illius aureæ cameræ, et argenteæ trabes narrantur, et columnæ, atque parastaticæ, victo Sesostri Ægypti rege, tam superbo, ut prodatur annis quibusque sorte reges singulos e subjectis jungere ad currum solitus, atque ita triumphare.

Quando primum argenti apparatus in arena. Quando in scena.

XVI. Et nos fecimus, quæ posteri fabulosa arbitrentur. Cæsar qui postea dictator fuit, primus in ædilitate munere patris funebri, omni apparatu arenæ argenteo usus est : ferasque argenteis hastis incessivere tum primum noxii, quod etiam in municipiis æmulantur. C. Antonius ludos scena argentea fecit. Item L. Muræna, et Caius princeps in Circo pegma duxit, in quo fuere argenti pondo CXXIV M. Claudius successor ejus, quum de Britannia triumpharet, inter coronas aureas, VII M pondo habere, quam contulisset Hispania Citerior, IX C quam Gallia Comata, titulis indicavit. Hujus deinde successor Nero, Pompeii theatrum operuit auro in unum diem, quod Tiridati regi Armeniæ ostenderet. Et quota pars ea fuit aureæ domus ambientis urbem?

Ésubopès, qui, dans des mines vierges du pays des Suanes, avaient trouvé des masses énormes d'argent et d'or, et, de plus, leur empire était célèbre par ses toisons d'or. On parle aussi avec emphase des chambres d'or, des poutres, des colonnes, des pilastres d'argent, qui devinrent la proie de l'ennemi, après la défaite de Sésostris, ce monarque d'Égypte, dont l'orgueil allait au point de se faire traîner en triomphe par les rois qu'il avait vaincus, et qu'il attelait chaque année à son char, à mesure que le sort les désignait.

Quand on vit briller l'argent dans l'arène et sur la scène.

XVI. Et nous aussi, nous avons des merveilles que la postérité traitera de fables. Quand César, depuis dictateur, mais alors édile, donna des jeux funèbres en l'honneur de son père, tout ce qui devait servir dans l'arène était d'argent : des lances d'argent brillaient dans les mains des criminels, et perçaient les bêtes farouches, exemples qu'imitent maintenant de simples villes municipales. Aux jeux d'Antoine, la scène était d'argent. L. Muréna et Caligula firent paraître dans le Cirque un échafaud chargé de 124,000 livres pesant d'argent. Claude, son successeur, dans son triomphe sur les Bretons, fit paraître, entre autres couronnes d'or, celle de l'Espagne Citérieure, qui pesait 7,000 livres, et celle de la Gaule Chevelue, qui en pesait 900, selon les inscriptions qui y étaient attachées. Néron, son successeur, fit revêtir d'or, pour un jour, le théâtre de Pompée, pour le montrer à Tiridate, roi d'Arménie. Mais qu'était-ce que ce théâtre, auprès du Palais d'or dont l'enceinte enfermait la ville?

Quibus temporibus plurimum in ærario populi romani auri et argenti fuerit.

XVII. Auri in ærario populi romani fuere, Sex. Julio, L. Aurelio coss., septem annis ante bellum punicum tertium, pondo XVI M DCCCX, argenti XXII M LXX, et in numerato $\overline{\text{LXII}}$ LXXXV M CCCC. Item Sex. Julio, L. Marcio coss., hoc est, belli socialis initio, auri pondo $\overline{\text{XVI}}$ XX M DCCCXXIX. C. Cæsar primo introitu Urbis, civili bello suo, ex ærario protulit laterum aureorum XV M, argenteorum XXXV M, et in numerato H-S $\overline{\text{CCCC}}$. Nec fuit aliis temporibus respublica locupletior. Intulit Æmilius Paulus, Perseo rege victo, e macedonica præda H-S $\overline{\text{MM}}$ $\overline{\text{CCC}}$, a quo tempore populus romanus tributum pendere desiit.

Quando primum lacunaria inaurata.

XVIII. Laquearia, quæ nunc et in privatis domibus auro teguntur, post Carthaginem eversam primo inaurata sunt in Capitolio, censura L. Mummii. Inde transiere in cameras quoque et parietes, qui jam et ipsi tamquam vasa inaurantur : quum sua ætas varia de Catulo existimaverit, quod tegulas æreas Capitolii inaurasset primus.

Quibus de causis præcipua auctoritas auro.

XIX. Inventores auri, sicut metallorum fere omnium

A quelle époque le trésor du peuple romain posséda le plus d'or et d'argent.

XVII. Le trésor du peuple romain, sous le consulat de Sex. Julius et de L. Aurelius, sept ans avant la troisième guerre punique, contenait 16,810 livres d'or, et 22,070 livres d'argent non monnayé, et, en espèces, 6,285,400 sesterces. Sous le consulat de Sex. Julius et de L. Martius, au commencement de la guerre Sociale, la somme était montée à 1,620,829 pesant d'or. César, lorsqu'il entra dans Rome pour la première fois pendant la guerre civile, tira du trésor 15,000 lingots d'or, 35,000 d'argent, et, d'argent monnayé, 40,000,000 de sesterces. Jamais l'état n'a été plus riche. Paul-Émile, après la défaite de Persée, avait apporté, parmi les dépouilles de la Macédoine, 230,000,000 de sesterces. C'est à partir de cette époque que le peuple romain a cessé de payer des impôts.

Quand on commença à dorer les lambris.

XVIII. Les lambris revêtus d'or se trouvent aujourd'hui jusque dans les maisons des particuliers. Les premiers furent vus à Rome dans le Capitole, après la destruction de Carthage, sous la censure de L. Mummius. Bientôt ce luxe s'étendit aux voûtes, aux murs, que l'on dore à présent comme des vases. Que nous sommes loin du temps où Catulus était blâmé pour avoir le premier doré les tuiles de cuivre du Capitole!

Pourquoi, de tous les objets, l'or a le plus de prix.

XIX. Nous avons donné les noms, dans le septième

septimo volumine diximus. Præcipuam gratiam huic materiæ fuisse arbitror, non colore, qui in argento clarior est, magisque diei similis, et ideo militaribus signis familiarior, quoniam is longius fulget : manifesto errore eorum, qui colorem siderum placuisse in auro arbitrantur, quum in gemmis aliisque rebus non sit præcipuus. Nec pondere, aut facilitate materiæ prælatum est ceteris metallis, quum cedat per utrumque plumbo. Sed quia rerum uni nihil igne deperit, tuto etiam in incendiis rogisque. Quinimmo quo sæpius arsit, proficit ad bonitatem. Aurique experimentum ignis est, ut simili colore rubeat, ignescatque : id ipsum obrussam vocant. Primum autem bonitatis argumentum est, quam difficillime accendi. Præterea mirum, prunæ violentissimæ igni indomitum, palea citissime ardescere : atque ut purgetur, cum plumbo coqui. Altera causa pretii major, quam minimum usu deteri, quum argento, ære, plumbo, lineæ producantur, manusque sordescant decidua materia. Nec aliud laxius dilatatur, aut numerosius dividitur, ut pote cujus unciæ in septingenas et quinquagenas, pluresque bracteas, quaternum utroque digitorum, spargantur. Crassissimæ ex his prænestinæ vocantur, etiamnum retinentes nomen, Fortunæ inaurato ibi fidelissime simulacro. Proxima bractea quæstoria appellatur. Hispania strigiles vocat auri parvulas massas, quod super omnia

livre, de ceux qui ont découvert l'or et la plupart des autres métaux. Qui a fait donner le plus haut rang à l'or? ce n'est pas sa couleur; celle de l'argent est plus brillante, plus semblable à l'éclat d'un beau jour, et, par conséquent, plus fréquente dans les enseignes militaires, où elle brille de plus loin. Remarquons en passant l'erreur de ceux qui croient que ce que l'on aime dans l'or, c'est sa nuance rivale de celle des étoiles : on estime peu cette nuance dans les pierreries et d'autres objets précieux. Ce n'est pas non plus au poids et à la facilité avec laquelle se travaille la matière, qu'on a voulu donner la palme : le plomb possède ces deux propriétés à un plus haut degré. Ce qui fait admirer l'or, c'est que, seul dans la nature, il ne subit aucun déchet dans le feu, et qu'il brave les incendies et les flammes du bûcher. Il y a plus, sa qualité augmente à mesure qu'il subit l'épreuve du feu. Un moyen d'éprouver l'or, en effet, est de le mettre dans les flammes. Il doit en prendre la teinte, et, en quelque sorte, l'incandescence : cet or se nomme *obrussa*. La première preuve de sa qualité est de le voir se fondre difficilement. Ce qui étonne encore, c'est qu'il résiste au feu de charbon le plus violent, qu'il cède avec promptitude au feu de paille, et que, pour le purifier, il faille le faire fondre avec du plomb. La seconde cause qui donne du prix à l'or, c'est qu'il perd très-peu par l'usage et le frottement, tandis que l'argent, le cuivre, le plomb, laissent sur les corps des traces métalliques, et que les parcelles qui s'en détachent salissent les mains. Il n'est point de substance qui se prête à une extension plus considérable, à une division poussée plus loin. Une once peut fournir sept cent cinquante et quelques feuilles de quatre doigts de long

solum in massa aut ramento capitur. Quum cetera in metallis reperta igni perficiantur, hoc statim aurum est, consummatamque materiam protinus habet, quum ita invenitur. Hæc enim inventio ejus naturalis est : alia quam dicemus, coacta. Super cetera non rubigo ulla, non ærugo, non aliud ex ipso quod consumat bonitatem, minuatve pondus. Jam contra salis et aceti succos domitores rerum, constantia : superque omnia netur, ac texitur lanæ modo, et sine lana. Tunica aurea triumphasse Tarquinium Priscum Verrius docet. Nos vidimus Agrippinam Claudii principis, edente eo navalis prœlii spectaculum, adsidentem ei, indutam paludamento, auro textili sine alia materia. Attalicis vero jampridem intexitur, invento regum Asiæ.

Ratio inaurandi.

XX. Marmori et iis quæ candefieri non possunt, ovi candido illinitur : ligno, glutini ratione composita : leucophoron vocant. Quid sit hoc, aut quemadmodum fiat, suo loco docebimus. Æs inaurari argento vivo, aut certe hydrargyro, legitimum erat : de quibus, ut dicemus, illorum naturam reddentes, excogitata fraus est. Namque æs cruciatur in primis, accensumque restinguitur

sur quatre de large. Les feuilles d'or épaisses s'appellent feuilles de Préneste, en mémoire de la statue de la Fortune qu'on voit dans cette ville, et dont la dorure est si durable. Les secondes en épaisseur sont les feuilles questoriennes. En Espagne on appelle strigiles de petites masses d'or, qui sont comme isolées au dessus du lingot ou du minerai. Les autres mineraux, après leur extraction, achèvent d'être formés à l'aide du feu; mais l'or dont il s'agit ici est or dès qu'on le découvre : la matière qui le constitue est, dès cet instant, complètement élaborée; c'est ce qu'on appelle or natif : l'autre espèce, dont nous parlerons plus bas, est artificielle. De plus, ni rouille, ni vert-de-gris, rien n'en altère la qualité ou n'en diminue le poids. Le sel, le vinaigre, ces dissolvans actifs, le trouvent inattaquable. Enfin on le file, on le tisse comme de la laine, et sans l'auxiliaire de la laine. Selon Verrius, Tarquin l'Ancien triompha revêtu d'une tunique d'or. J'ai vu la femme de Claude, Agrippine, assister près de son mari au spectacle d'une naumachie, couverte d'une tunique d'or pur tissé. Les étoffes attaliques, invention des rois d'Asie, sont d'or et de laine.

Comment on dore.

XX. L'or s'applique à l'aide d'un blanc d'œuf sur le marbre et sur les matières qui ne peuvent supporter l'incandescence; sur le bois à l'aide d'une composition glutineuse dite leucophore, dont la formation et la nature seront décrites en temps et lieu. Le meilleur procédé pour dorer le cuivre est d'employer le vif-argent, ou, du moins, l'hydrargyre, deux substances que l'art imite ou falsifie, comme nous le dirons plus tard. La dorure se fait en

sale, aceto, alumine. Postea exarenatur, an satis recoctum sit, splendore deprehendente : iterumque exhalatur igni, ut possit edomitum, mixtis pumice, alumine, argento vivo, inductas accipere bracteas. Alumen in purgando vim habet, qualem esse diximus plumbo.

De inveniendo auro.

XXI. 4. Aurum invenitur in nostro orbe : ut omittamus indicum, a formicis, aut apud Scythas gryphis erutum. Apud nos tribus modis : fluminum ramentis, ut in Tago Hispaniæ, Pado Italiæ, Hebro Thraciæ, Pactolo Asiæ, Gange Indiæ. Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso trituque perpolitum.

Alio modo puteorum scrobibus effoditur, aut in ruina montium. Quare utraque ratio dicetur. Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt : ita vocatur indicium. Alveus hic est : arenæque lavantur, atque ex eo quod resedit, conjectura capitur. Invenitur aliquando in summa tellure protinus, rara felicitate : ut nuper in Dalmatia principatu Neronis, singulis diebus etiam quinquagenas libras fundens. Gummi inventum est in summo cespite, talutatium vocant, si et auro ea tellus subest. Cetero montes Hispaniæ aridi sterilesque, et in quibus nihil

tourmentant le cuivre, puis le faisant rougir, l'éteignant dans sel, vinaigre, alun ; dégageant sa surface de toute scorie, jusqu'à ce qu'enfin son éclat indique qu'il est suffisamment décapé; après quoi on chauffe de nouveau jusqu'à évaporation parfaite de toute humidité. Alors le métal, complètement dompté, reçoit les feuilles d'or qu'on applique à l'aide d'un amalgame de pierre-ponce, d'alun et de vif-argent. L'alun opère sur le cuivre comme le plomb sur l'or : il l'épure.

Comment on trouve l'or.

XXI. 4. L'or se trouve dans le monde romain. Nous ne parlons point de l'Inde, où il est exploité par des fourmis; de la Scythie, où les gryphes le tirent de terre. Chez nous on distingue trois modes d'extraction. 1°. On recueille les paillettes aux embranchemens des fleuves. Ainsi le Tage en Espagne, le Pô en Italie, l'Hèbre en Thrace, le Pactole en Asie, le Gange dans l'Inde, fournissent de l'or. Il n'en est point de plus parfait, le mouvement et le frottement ayant concouru à l'affiner.

2°. On creuse des puits jusqu'à ce qu'il se présente un filon, ou bien on met à profit les éboulemens des montagnes. Décrivons ces deux procédés. Ceux qui cherchent de l'or enlèvent d'abord le ségulle : c'est une terre qui fait reconnaître le gisement de l'or; là est une mine. On lave le sable, et, par le résidu de ce lavage, on juge de la richesse de la veine. Quelquefois le métal se trouve à fleur de terre, mais rien de plus rare. Telle fut la veine aurifère, trouvée sous Néron en Dalmatie : elle rendait chaque jour cinquante livres. Quand sous la couche d'or existe aussi du ségulle, celui-ci prend le nom de talitat. Les monts de l'Espagne, d'ailleurs arides, stériles et

aliud gignatur, huic bono coguntur fertiles esse : quod puteis foditur, canalicium vocant, alii canaliense : marmoris glareæ inhærens, non illo modo, quo in Oriente sappiro atque thebaico, aliisque in gemmis scintillat, sed micas amplexum marmoris. Vagantur hi venarum canales per latera puteorum, et huc illuc, inde nomine invento : tellusque ligneis columnis suspenditur. Quod effossum est, tunditur, lavatur, uritur, molitur in farinam, ac pilis cuditur. Vocant argentum, quod exit a fornace : sudorisque, qui e camino jactatur, spurcitia, in omni metallo scoria appellatur. Hæc in auro tunditur, iterumque coquitur. Catini fiunt ex tasconio. Hoc est terra alba similis argillæ. Neque enim alia flatum, ignemque, et ardentem materiam tolerat.

Tertia ratio opera vicerit Gigantum. Cuniculis per magna spatia actis cavantur montes ad lucernarum lumina. Eadem mensura vigiliarum est : multisque mensibus non cernitur dies. Arrugias id genus vocant : siduntque rimæ subito, et opprimunt operatos : ut jam minus temerarium videatur e profundo maris petere margaritas : tanto nocentiores fecimus terras. Relinquuntur itaque fornices crebri montibus sustinendis.

Occursant in utroque genere silices. Hos igni et aceto

improductifs, sont forcés par l'homme à lui livrer cette production : l'or extrait des puits est dit or canalique ou canalien. Il est alors adhérent à du sable de marbre, et il ne paraît pas en grains à la surface, comme celui qui brille sur le saphir oriental ou la pierre thébaïque ; au contraire, il est engagé dans les molécules marbreuses. Les veines d'or canalique circulent çà et là le long des parois des puits ou des galeries : de là le nom dn minerai. On soutient la terre par des piliers de bois. Quand la masse a été extraite, on bat, on lave, on brûle, on moud en poudre grossière ; enfin on triture dans un mortier. La substance, ensuite retirée du fourneau, prend le nom d'argent. Les transsudations impures que jette le fourneau, s'appellent, ainsi que celles de tout métal, scorie. Mais la scorie de l'or subit un second battage, un second chauffage. On la place alors dans des creusets de tasconium, terre blanche analogue à l'argile, et la seule qui puisse soutenir l'action du soufflet, de la flamme et de l'ébullition des matières fusibles.

3°. La troisième méthode d'extraction laisse loin derrière elle les tentatives des Géans. On creuse les monts, on prolonge à d'énormes distances des galeries qu'éclaire la lueur de la lampe. Les veilles n'ont d'autre mesure que ces astres artificiels. On reste des mois entiers sans voir le jour. Arrugies est le nom technique de ces galeries. Souvent des crevasses, des éboulemens, arrêtent les mineurs écrasés. Ainsi, la témérité des plongeurs qui cherchent des perles au fond des abîmes, le cède à l'audace d'une autre entreprise ; grâce à nous, la terre est plus fatale que les eaux. En conséquence, on a soin de soutenir les monts de voûtes puissantes et nombreuses.

Dans les deux dernières méthodes, il n'est pas rare

rumpunt. Sæpius vero, quoniam in cuniculis vapor et fumus strangulat, cædunt, fracturis CL libras fere agentibus : egeruntque humeris noctibus ac diebus, per tenebras proximis tradentes : lucem novissimi cernunt. Si longior videtur silex, latus sequitur fossa, ambitque. Tamen in silice facilior existimatur opera. Est namque terra ex quodam argillæ genere, glareæ mixta (candidam vocant) prope inexpugnabilis. Cuneis eam ferreis adgrediuntur, et iisdem malleis : nihilque durius putant, nisi quod inter omnia auri fames durissima est. Peracto opere, cervices fornicum ab ultimo cædunt. Dat signum ruina, eamque solus intelligit in cacumine montis ejus pervigil. Hic voce ictuve evocari jubet operas, pariterque ipse devolat. Mons fractus cadit ab sese longe, fragore qui concipi humana mente non possit, et flatu incredibili. Spectant victores ruinam naturæ. Nec tamen adhuc aurum est : nec sciere esse, quum fodere. Tantaque ad pericula et impendia satis fuit causæ, sperare quod cuperent.

Alius par labor, ac vel majoris impendii, flumina ad lavandam hanc ruinam jugis montium ducere obiter a centesimo plerumque lapide. Corrugos vocant, a corrivatione, credo : nimirum et hic labor est. Præcepisse

de rencontrer des barrières de silex; on s'en débarrasse à l'aide du feu et du vinaigre: mais plus ordinairement, comme la fumée et la vapeur étoufferaient les mineurs, on brise la roche en fragmens d'environ cent cinquante livres, qu'on enlève nuit et jour et au sein des ténèbres, à force d'épaules. Le plus éloigné passe le bloc à son voisin; le dernier seulement aperçoit la lumière. Dans le cas où le silex aurait trop d'épaisseur, on conduit sur ses flancs un canal qui le tourne. Le silex n'est pas l'obstacle le plus difficile à surmonter dans les mines : il s'y trouve une espèce de terre argileuse mêlée de gravier, et qu'on nomme terre blanche. L'entamer est presque chose impossible; on l'attaque avec des coins en fer et à coups de marteau : il n'est point de substance plus dure; la soif de l'or seule est plus opiniâtre qu'elle. L'ouvrage achevé, on attaque les piliers des voûtes. La chute prochaine de la masse s'annonce par un tremblement visible pour celui-là seul qui veille sans interruption sur la cime de la montagne. Il crie ou frappe aussitôt pour rappeler les travailleurs, et fuit lui-même en diligence. La montagne brisée croule loin de l'emplacement qu'elle occupait avec un fracas que l'imagination ne peut concevoir : un vent puissant s'échappe de ses flancs. Les mineurs victorieux contemplent cette catastrophe de la nature. Cependant ce n'est pas encore là de l'or : ils ont creusé sans être certains d'en découvrir. Pour décider à tant de dangers, à tant de frais, il a suffi de l'espérance.

Un autre travail, plus dispendieux peut-être, c'est d'amener, sur les flancs du mont, des fleuves qui coulent à cent milles de distance, pour laver ces éboulemens. Cette opération s'appelle corruge, probablement du mot *corrivatio*. Voici en quoi elle consiste : il faut d'abord s'assurer

libramentum oportet, ut furat is qua influat : itaque altissimis partibus ducitur. Convallis et intervalla substructis canalibus junguntur. Alibi rupes inviæ cæduntur, sedemque trabibus cavatæ præbere coguntur. Is qui cædit, funibus pendet, ut procul intuentibus species ne ferarum quidem, sed alitum fiat. Pendentes majore ex parte librant, et lineas itineri præducunt. Itaque insistentis vestigiis hominis locus non est. Manus trahunt omne vitium in sportis. Id genus terræ urium vocant. Ergo per silices calculosve ducuntur, et urium evitant. Ad capita dejectus in superciliis montium piscinæ cavantur : ducentos pedes in quasque partes, et in altitudinem denos. Emissaria in his quina pedum quadratorum ternum fere linquuntur, et repleto stagno excussis obturamentis erumpit torrens tanta vi, ut saxa provolvat.

Alius etiamnum in plano labor. Fossæ per quas profluat, cavantur : agangas vocant : eæ sternuntur gradatim ulice. Frutex est roris marini similis, asper, aurumque retinens. Latera cluduntur tabulis, ac per prærupta suspenduntur, canali ita profluente de terra in mare. His de causis jam promovit Hispania. In priore genere,

d'une pente, afin que l'eau courre avec plus de force sur le point qu'elle arrose; c'est donc des lieux les plus élevés possibles qu'on fait tomber le corruge. S'il se trouve une vallée ou une fissure sur la ligne qu'il doit suivre, on rétablit l'uniformité de la pente à l'aide d'aquéducs. Ailleurs on taille des rochers inaccessibles, on les perce, et leurs ouvertures reçoivent de grosses poutres. Pour pratiquer l'ouverture, l'ouvrier est suspendu à des cordes, de sorte qu'en voyant de loin cette opération étrange, on croit avoir sous les yeux, non pas des bêtes sauvages, mais des oiseaux. Ainsi suspendus, ils prennent le niveau et déterminent la ligne que suivra le corruge, sans jamais trouver d'endroits où ils puissent poser le pied. Toute terre vicieuse s'enlève à la main, puis est mise dans des corbeilles : c'est ce que l'on nomme *urium*. L'art consiste donc à faire passer le conduit dans le silex ou sur le gravier, et à éviter l'urium. La prise d'eau se trouve sur quelques points élevés de la montagne. Là on creuse des réservoirs de deux cents pieds de long sur deux cents de large et sur dix de profondeur. On y pratique cinq ouvertures de trois pieds carrés, qu'on bouche avec des bondes; puis on remplit le réservoir et on ouvre les cinq bouches. L'eau s'élance en torrent, et avec tant de violence, qu'elle entraîne des quartiers de roc.

En plaine commence un nouveau travail. Il faut creuser, pour l'écoulement des eaux, des conduits qu'on nomme aganges ; de distance en distance la pente est ralentie par un lit d'ulex, arbuste assez semblable au romarin, épineux et propre à retenir l'or. Les parois de l'agange sont revêtues de planches, et les canaux qu'elles forment passent au dessus des précipices pour

quæ exhauriuntur immenso labore, ne occupent puteos, in hoc rigantur. Aurum arrugia quæsitum non coquitur, sed statim suum est. Inveniuntur ita massæ. Nec non in puteis etiam denas excedentes libras. Palacas Hispani, alii palacurnas : iidem quod minutum est, balucem vocant. Ulex siccatus uritur, et cinis ejus lavatur substrato cespite herboso, ut sidat aurum. Vicena millia pondo ad hunc modum annis singulis Asturiam atque Gallæciam et Lusitaniam præstare quidam prodiderunt, ita ut plurimum Asturia gignat. Neque in alia parte terrarum tot sæculis hæc fertilitas. Italiæ parci vetere interdicto patrum diximus : alioqui nulla fecundior metallorum quoque erat tellus. Exstat lex censoria Ictimulorum aurifodinæ, vercellensi agro, qua cavebatur, ne plus quinque millibus hominum in opere publicani haberent.

De auripigmento.

XXII. Aurum faciendi est etiamnum una ratio ex auripigmento, quod in Syria foditur pictoribus, in summa tellure, auri colore, sed fragili, lapidum specularium modo. Invitaveratque spes Caium principem avidissimum auri : quamobrem jussit excoqui magnum pondus : et plane fecit aurum excellens, sed ita parvi ponderis, ut

se rendre à la mer. Les sédimens ainsi formés ont déjà reculé les limites de l'Espagne. C'est aussi dans de pareils canaux qu'on lave l'or si péniblement extrait des puits, sinon ceux-ci seraient bientôt obstrués. L'or fourni par les arrugies n'est point soumis à la fusion, il est parfait dès cet instant. On en trouve des blocs. Les puits aussi fournissent des masses de plus de dix livres : c'est ce qu'on appelle en Espagne palaque, ou bien palacurne. L'or en grain se nomme baluce. L'ulex tiré de l'eau, on le brûle, et on lave sa cendre sur un lit de gazon où l'or se dépose. Selon des auteurs, l'Asturie, la Gallécie et la Lusitanie donnent ainsi annuellement vingt mille livres pesant d'or. L'Asturie est la plus féconde des trois contrées; nulle autre sur le globe ne montre une abondance si marquée et si soutenue. J'ai dit plus haut qu'un antique sénatus-consulte prescrivit aux mineurs d'épargner l'Italie. Sans cette loi, nul lieu dans le monde ne se vanterait de plus de richesses métalliques. On a encore un édit censorial par lequel il est interdit aux publicains d'employer plus de cinq mille hommes aux mines d'Ictimule, dans le district de Verceil.

De l'orpiment.

XXII. On obtient aussi de l'or en opérant sur l'orpiment; ce minerai se trouve en Syrie, à fleur de terre. Les peintres en usent; il offre la nuance de l'or, mais la fragilité de la pierre spéculaire. Dans l'espoir de satisfaire son extrême cupidité, Caligula fit jeter dans les fourneaux quantité d'orpiment. L'or obtenu était excellent, mais en si petite quantité, qu'il y avait de la perte; ce prince avare le sentit, quoique la livre d'orpiment

detrimentum sentiret, illud propter avaritiam expertus: quamquam auripigmenti libræ XI V permutarentur: nec postea tentatum ab ullo est.

De electro.

XXIII. Omni auro inest argentum vario pondere, alibi nona, alibi octava parte. In uno tantum Galliæ metallo, quod vocant albucrarense, tricesima sexta portio invenitur: ideo ceteris præest. Ubicumque quinta argenti portio est, electrum vocatur. Scrobes eæ reperiuntur in canaliensi. Fit et cura electrum argento addito. Quod si quintam portionem excessit, incudibus non resistit. Et electro auctoritas, Homero teste qui Menelai regiam auro, electro, argento, ebore fulgere tradit. Minervæ templum habet Lindos, insulæ Rhodiorum, in quo Helena sacravit calycem ex electro. Adjicit historia, mammæ suæ mensura. Electri natura est, ad lucernarum lumina clarius argento splendere. Quod est nativum, et venena deprehendit. Namque discurrunt in calycibus arcus, cælestibus similes, cum igneo stridore: et gemina ratione prædicunt.

Primæ aureæ statuæ.

XXIV. Aurea statua prima omnium nulla inanitate,

ne valût que quatre deniers. Personne n'a, depuis, renouvelé l'expérience.

De l'électrum.

XXIII. Tout or contient de l'argent, mais en quantité variable : ici un neuvième, là un huitième. En Gaule, dans la seule mine d'Albucrare, l'argent n'est qu'un trente-sixième ; aussi est-ce là que se trouvent les plus riches minerais d'or. Quand l'argent forme un cinquième, la masse se nomme électrum. On trouve des filons de cette espèce dans l'or canalique. L'art fabrique aussi l'électrum, en ajoutant à l'or un volume d'argent ; si la proportion de ce dernier dépasse un cinquième, le mélange ne peut résister au marteau. L'électrum n'est pas sans prix ; témoin Homère, qui nous montre le palais de Ménélas resplendissant d'or, d'électrum, d'argent et d'ivoire. Dans le temple de Minerve, à Linde, dans l'île de Rhodes, Hélène consacra une coupe d'électrum ; la tradition ajoute que la forme en avait été prise sur une mamelle de la princesse. Le caractère de l'électrum est d'avoir, aux lumières, un éclat plus vif que l'argent. De plus, l'électrum natif décèle la présence du poison ; car, dès qu'on en verse dans la coupe, des iris se promènent sur sa surface, avec un bruissement pareil à celui de la flamme : double indication du danger.

Premières statues d'or.

XXIV. La première statue d'or massif, antérieure

et antequam ex ære aliqua illo modo fieret, quam vocant holosphyraton, in templo Anaitidis posita dicitur (quo sit situ terrarum nomen hoc significavimus), numine gentibus illis sacratissimo. Direpta est Antonii parthicis rebus. Scitumque narratur dictum unius veteranorum Bononiæ, hospitali divi Augusti cœna, quum interrogaretur, « essetne verum, eum qui primus violasset hoc numen, oculis membrisque captum exspirasse? » Respondit enim, « tum maxime Augustum de crure ejus cœnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex ea rapina. » Hominum primus et auream statuam et solidam Gorgias Leontinus Delphis in templo sibi posuit, LXX circiter olympiade. Tantus erat docendæ oratoriæ artis quæstus.

Medicinæ ex auro, VIII.

XXV. Aurum plurimis modis pollet in remediis. Vulneratisque, et infantibus adplicatur, ut minus noceant, quæ inferantur, veneficia. Est et ipsi superlato vis malefica, gallinarum quoque et pecorum feturis. Remedium est abluere illatum, et spargere eos quibus mederi velis. Torretur et cum salis gemino pondere, triplici miseos, et rursum cum duabus salis portionibus, et una lapidis, quem schiston vocant : ita virus tradit rebus una crematis in fictili vase, ipsum purum et incorruptum. Reliquus cinis servatus in fictili, et ex aqua illitus, liche-

même aux statues de bronze, nommées holosphyrates, a été celle du temple de Diane Anaïtide; nous avons dit plus haut en quel lieu ce temple était situé. Cette statue était l'objet des hommages les plus solennels; des soldats se la partagèrent dans l'expédition d'Antoine contre les Parthes. On a répété un bon mot d'un vétéran de Bologne : il recevait Auguste à sa table. « Est-il vrai, demanda l'empereur, que le premier qui a porté la main sur cette statue, soit mort aveugle et paralytique? Auguste, dit le vétéran, vous avez soupé de la jambe de la déesse. C'est moi qui l'ai touchée le premier, et toute ma fortune vient de là. » Le premier qui se soit fait ériger une statue d'or massif, est Gorgias de Léontium : il l'a placée à Delphes, dans le temple, vers la soixante-dixième olympiade. Tant alors un rhéteur pouvait acquérir de richesses!

Remèdes tirés de l'or, 8.

XXV. L'or fournit plusieurs remèdes : on l'applique aux blessés et aux enfans, pour diminuer la puissance des maléfices. Lui-même il agit comme maléfice, surtout sur les poussins et les jeunes agneaux, lorsqu'on en passe sur leur tête. Le remède alors est de donner un lavage au métal, et d'en asperger ensuite ceux qu'on veut guérir. On peut aussi torréfier de l'or, avec deux fois son poids de sel, trois fois son poids de misy, dans un vase de terre, et, de plus, avec deux parties de sel et une de la pierre qu'on appelle schiste. Ainsi brûlé, l'or, sans perdre de sa pureté, communique un principe fatal à tous les autres ingrédiens. Le résidu est une cendre

nas in facie sanat. Lomento eum convenit ablui. Fistulas etiam sanat, et quæ vocantur hæmorrhoides. Quod si tritus pumex adjiciatur, putria ulcera et tetri odoris emendat. Ex melle vero decoctum cum melanthio, et illitum umbilico, leniter solvit alvum. Auro verrucas curari M. Varro auctor est.

De chrysocolla.

XXVI. 5. Chrysocolla humor est in puteis, quos diximus, per venam auri defluens, crassescente limo rigoribus hibernis usque in duritiam pumicis. Laudatiorem eamdem in ærariis metallis, et proximam in argentariis fieri compertum est. Invenitur et in plumbariis, vilior etiam auraria. In omnibus autem iis metallis fit et cura, multum infra naturalem illam : immissis in venam aquis leviter hieme tota, usque in junium mensem, dein siccatis in junio et julio : ut plane intelligatur nihil aliud chrysocolla, quam vena putris. Nativa duritia maxime distat : luteam vocant. Et tamen illa quoque herba, quam lutum appellant, tingitur. Natura est, quæ lino lanæve, ad succum bibendum. Tunditur in pila, deinde tenui cribro cernitur : postea molitur, ac deinde tenuius cribratur. Quidquid non transmeat, repetitur in pila, dein molitur. Pulvis semper in catinos digeritur, et ex aceto maceratur, ut omnis duritia solva-

qu'on garde dans des vaisseaux de terre, et qui, détrempée dans de l'eau, est bonne pour dessécher les dartres de la figure. On doit ensuite se laver avec une décoction de fèves. La même cendre guérit les fistules et les hémorrhoïdes. En y ajoutant de la pierre-ponce broyée, on dissipe les ulcères purulens et fétides. Bouillie dans le miel avec du mélanthium, et appliquée en liniment sur le nombril, elle forme un laxatif doux. Selon Varron, l'or guérit les verrues.

Chrysocolle.

XXVI. 5. La chrysoçolle est une eau qui coule le long des filons dans les puits ci-dessus décrits, et y forme, pendant l'hiver, des concrétions de la dureté de la pierre-ponce. Il est prouvé que la meilleure est celle que donnent les mines d'airain, celle des mines d'argent n'a que le second rang. On en trouve aussi dans les mines de plomb; mais elle vaut moins encore que celle des mines d'or. Du reste, l'art peut en obtenir de tous les métaux ci-dessus; seulement la qualité en est toujours inférieure. Pour y parvenir, on introduit pendant l'hiver, sur le filon, de légères veines d'eau qu'on y laisse séjourner jusqu'en juin; en juin et juillet, on laisse sécher le filon; on voit donc que la chrysocolle n'est autre chose que le métal même décomposé. La chrysocolle native se distingue par sa consistance. On l'appelle chrysocolle jaune. Cependant on la teint encore à l'aide de l'herbe *lutum* (gaude). Cette chrysocolle a, comme le fil et la laine, la propriété de boire les sucs. On peut la broyer dans un mortier, la tamiser dans un crible fin, la moudre ensuite, et enfin arriver, par un nouveau tamisage, à une poudre impalpable. Ce qui ne passe point est remis

tur : ac rursus tunditur, dein lavatur in conchis, siccaturque. Tunc tingitur alumine schisto, et herba supra dicta : pingiturque, antequam pingat. Refert quam bibula docilisque sit. Nam nisi rapuit colorem, adduntur scytanum atque turbystum : ita vocant medicamenta sorbere cogentia.

Ratio ejus in picturis.

XXVII. Quum tinxere pictores, orobitin vocant, ejusque duo genera faciunt : luteam, quæ servatur in lomentum : et liquidam, globulis sudore resolutis. Hæc utraque genera in Cypro fiunt. Laudatissima in Armenia, secunda in Macedonia, largissima in Hispania. Summa commendationis, colorem in herba segetis læte virentis quam simillime reddat. Visumque jam est Neronis principis spectaculis arenam Circi chrysocolla sterni, quum ipse concolori panno aurigaturus esset. Indocta opificum turba tribus eam generibus distinguit : asperam, quæ taxatur in libras denariis VII : mediam, quæ denariis quinis : adtritam, quam et herbaceam vocant, quæ X III. Sublinunt autem arenosam, priusquam inducant, atramento, et parætonio. Hæc sunt tenacia ejus et colori blanda. Parætonium, quoniam est natura

au mortier, puis à la meule. On met la poudre dans des cuves, où on la fait macérer avec du vinaigre, afin d'enlever ce qui lui reste de consistance. On broie de nouveau, on lave dans des conques, on fait sécher : alors on procède à la teinture, à l'aide d'alun schiste et de lutum ; ainsi la substance colorante reçoit préalablement des couleurs factices. Il est essentiel de rendre d'abord la chrysocolle bibace et souple ; en cas d'absence de ces deux qualités, on ajoute le scytane et le turbyste. Ces deux substances rendent la chrysocolle apte à boire tous les sucs.

Son emploi dans la peinture.

XXVII. La chrysocolle employée par les peintres prend le nom d'orobitis ; elle est de deux sortes : l'une, jaune, se conserve en bol ou pâte ; l'autre, liquide, est formée par la solution de globules solides. L'une et l'autre se font dans l'île de Cypre : la meilleure vient d'Arménie ; la seconde de Macédoine ; la plus riche en partie colorante est celle d'Espagne. On estime surtout celle dont la nuance est celle du blé tendre dans sa verdure la plus fraîche. Sous Néron, on a vu, dans les jeux donnés par ce prince, l'arène du Cirque sablée tout entière en chrysocolle ; l'empereur devait y conduire lui-même un char, en costume de même couleur. La foule ignorante des ouvriers distingue trois espèces de chrysocolle : l'âpre, qui vaut sept deniers la livre ; la moyenne, à cinq deniers ; la pilée, ou herbacée, qui en vaut trois. Avant d'employer la première, qui est comme graveleuse, on applique de l'atrament et du parétonium. Ces compositions font tenir la chrysocolle, et rendent la nuance plus douce à l'œil. Le parétonium étant très-gras, très-

pinguissimum, et propter lævorem tenacissimum, atramento adspergitur, ne parætonii candor pallorem chrysocollæ adferat. Luteam putant a luto herba dictam, quam ipsam cæruleo subtritam, pro chrysocolla inducunt, vilissimo genere atque fallacissimo.

Ex chrysocolla medicinæ VI.

XXVIII. Usus chrysocollæ et in medicina est ad purganda vulnera cum cera et oleo. Eadem per se arida siccat et contrahit. Datur et in angina, orthopnœave, lingenda cum melle. Concitat vomitiones : miscetur et collyriis ad cicatrices oculorum : ac viridibus emplastris, ad dolores mitigandos, et cicatrices trahendas. Hanc chrysocollam medici acesin appellant, quæ non est orobitis.

De aurificum chrysocolla, sive saterna.

XXIX. Chrysocollam et aurifices sibi vindicant adglutinando auro : et inde omnes appellatam similiter utentes dicunt. Temperatur autem ea cypria ærugine, et pueri impubis urina, addito nitro. Teritur cyprio ære in cypriis mortariis : santernam vocant nostri. Ita ferruminatur aurum, quod argentosum vocant. Signumque est, si addita santerna nitescit. E diverso ærosum contrahit se, hebetaturque, et difficulter ferruminatur. Ad id glu-

lisse, et dès-lors très-tenace, c'est lui qu'on fixe le premier. L'atrament superposé empêche l'effet du parétonium, dont la blancheur rendrait la chrysocolle pâle. La lutea (tel est le nom de la chrysocolle jaune) s'appelle ainsi de l'herbe lutum. Elle se broie quelquefois avec du bleu, et se débite sous le nom de chrysocolle; c'est, de toutes les espèces, la moins estimée et la moins bonne.

Six remèdes tirés de la chrysocolle.

XXVIII. La chrysocolle est aussi d'usage en médecine. Avec la cire et l'huile, elle nettoie les blessures; seule et à l'état sec, elle est siccative et raffermit. On l'administre dans l'angine et dans l'orthopnée; on la fait alors lécher avec du miel. C'est, de plus, un vomitif. Elle entre dans les collyres pour les cicatrices des yeux, et dans les emplâtres verts dont le but est de diminuer les douleurs ophthalmiques et de faire disparaître les cicatrices. La chrysocolle des médecins se nomme acésis, et diffère de l'orobitis, ou chrysocolle des peintres.

De la chrysocolle des orfèvres, ou saterne.

XXIX. Les orfèvres emploient aussi la chrysocolle pour souder l'or. De là même le nom générique de chrysocolle. A cet effet, on la combine avec le verdet, l'urine d'enfant impubère, et le nitre. On broie le tout avec un pilon, et dans un mortier de cuivre : le mélange s'appelle santerne. C'est l'or dit argenteux qu'on soude de cette manière; on le reconnaît à l'éclat qu'il prend dès qu'on applique la santerne. L'or mêlé de cuivre, au contraire, semble se contracter, s'émousser, et ne prend que difficilement la soudure. On fait encore de la

tinum fit, auro, et septima parte argenti ad supradicta additis, unaque contritis.

Mirabilia naturæ, glutinandis inter se, et perficiendis metallicis rebus.

XXX. Contexi par est reliqua circa hoc, ut universa naturæ contingat admiratio. Auri glutinum est tale. Argilla ferro, cadmia æris massis, alumen laminis, resina plumbo et marmori : sed plumbum nigrum albo jungitur, ipsumque album sibi oleo. Item stannum æramentis, stanno argentum. Pineis optime lignis æs ferrumque funditur : sed et ægyptia papyro : paleis aurum. Calx aqua accenditur, et thracius lapis : idemque oleo restinguitur. Ignis autem aceto maxime, et visco, et ovo. Terra minime flagrat. Carboni major vis exusto, iterumque flagranti.

De argento.

XXXI. 6. Ab his argenti metalla dicantur, quæ sequens insania est. Nonnisi in puteis reperitur, nullaque sui spe nascitur: nullis, ut in auro, lucentibus scintillis. Terra est alia rufa, alia cineracea. Excoqui non potest, nisi cum plumbo nigro, aut cum vena plumbi. Galenam vocant, quæ juxta argenti venas plerumque reperitur. Et eodem opere ignium descendit pars in plumbum, ar-

soudure pour or, en ajoutant aux ingrédiens déjà nommés, et en broyant ensemble de l'or et un septième d'argent.

Merveilles de la nature dans la soudure et l'affinage des métaux.

XXX. Groupons autour de ces indications quelques détails analogues; que nulle des merveilles de la nature ne nous échappe ici. On soude l'or avec la chrysocolle; le fer avec l'argile; le cuivre en masse avec la cadmie (calamine); le cuivre en lame avec l'alun; le plomb et le marbre avec la résine; le plomb noir avec du blanc; le blanc avec de l'huile et sa propre substance. De plus, l'étain se soude avec la limaille de cuivre; l'argent avec l'étain; le bois de pin est parfait pour la fusion du cuivre et du fer : le papyrus d'Égypte n'est pas moins bon; le feu de paille fond l'or avec rapidité. La chaux, ainsi que la pierre de Thrace, s'enflamme par le contact de l'eau; l'huile en fait cesser la combustion; le vinaigre, la glu, les œufs, éteignent le feu à merveille. Rien n'est moins combustible que la terre. Le charbon brûle mieux quand, après une première combustion, on l'allume de nouveau.

De l'argent.

XXXI. 6. De l'or passons à l'argent, notre seconde folie. On ne l'extrait que des puits : nul indice ne fait présumer son existence. Jamais de paillettes qui, comme celles de l'or, étincellent çà et là à notre œil; c'est une terre tantôt rousse, tantôt couleur de cendre. La fusion est impossible si l'on n'ajoute au minerai du plomb noir ou de la galène, sorte de minerai de plomb qu'on trouve d'ordinaire à côté des filons argentifères. Dans la fonte,

gentum autem superne innatat, ut oleum aquis. Reperitur in omnibus pæne provinciis, sed in Hispania pulcherrimum : id quoque in sterili solo, atque etiam montibus : et ubicumque una inventa vena est, non procul invenitur alia. Hoc quidem et in omni fere materia : unde metalla Græci videntur dixisse. Mirum, adhuc per Hispanias ab Annibale inchoatos puteos durare, sua ab inventoribus nomina habentes. Ex queis Bebulo appellatur hodieque, qui CCC pondo Annibali subministravit in dies, ad mille quingentos jam passus cavato monte, per quod spatium Aquitani stantes diebus noctibusque egerunt aquas lucernarum mensura, amnemque faciunt. Argenti vena, quæ in summo reperta est, crudaria appellatur. Finis antiquis fodiendi solebat esse alumen inventum : ultra nihil quærebatur. Nuper inventa æris vena infra alumen alba, finem spei fecit. Odor ex argenti fodinis inimicus omnibus animalibus, sed maxime canibus. Aurum argentumque quo mollius, eo pulchrius. Lineas ex argento nigras produci plerique mirantur.

De argento vivo.

XXXII. Est et lapis in his venis, cujus vomica liquoris æterni argentum vivum appellatur : venenum rerum omnium. Exest ac perrumpit vasa permanans tabe dira. Omnia ei innatant, præter aurum : id unum

le plomb tombe au fond; l'argent surnage, comme l'huile sur l'eau. Toutes nos provinces presque nous en fournissent; mais c'est d'Espagne que vient le plus beau. C'est encore aux localités stériles, aux monts, qu'il faut le demander. Au reste, dès qu'on y trouve un gîte d'argent, on est sûr d'en découvrir bientôt un autre. Ce phénomène se reproduit presque pour tous les métaux; et de là peut-être le nom que les Grecs leur ont donné. Des puits ouverts en Espagne par Annibal, et qui portent le nom des inventeurs, fournissent encore de l'argent. Un d'eux, celui qu'on nomme Bébulon, donnait par jour trois cents livres pesant au général. Il a été poussé dans le mont sur une longueur de quinze cents pas; et dans tout cet espace, on voit jour et nuit des Aquitains occupés à jeter l'eau et à faire un courant qui l'entraîne. Le filon argentifère qu'on trouve le premier se nomme veine crue. Anciennement on cessait les fouilles dès qu'on arrivait à une couche d'alun. Aujourd'hui on ne renonce à l'espoir que quand, sous l'alun, se trouve un lit de cuivre blanc. Les exhalaisons qui s'échappent des mines d'argent sont funestes à tous les animaux, mais surtout aux chiens. Moins l'or et l'argent ont de consistance, plus ils ont de beauté. Une particularité surprenante aux yeux de bien des gens, c'est la couleur noire des lignes tracées avec de l'argent.

Du vif-argent.

XXXII. Les mêmes mines donnent une pierre d'où s'échappe une substance qui reste perpétuellement liquide, et qu'on appelle vif-argent; c'est un dissolvant universel qui ronge et perce les vases à travers lesquels transsude le fluide destructeur. Toutes les substances sur-

ad se trahit. Ideo et optime purgat, ceteras ejus sordes exspuens crebro jactatu fictilibus in vasis, alutis injectis. Sed ut ipsum ab auro discedat, in pelles subactas effunditur, per quas sudoris vice defluens, purum relinquit aurum. Ergo et quum æra inaurantur, sublitum bracteis pertinacissime retinet. Verum pallore detegit simplices aut prætenues bracteas. Quapropter id furtum quærentes, ovi liquore candido usum eum adulteravere : mox et hydrargyro, de quo suo dicemus loco. Et alias argentum vivum non largum inventum est.

De stimi, sive stibi, sive alabastro, sive larbaso, sive platyophthalmo.

XXXIII. In iisdem argenti metallis invenitur, ut proprie dicamus, spumæ lapis candidæ nitentisque, non tamen translucentis : stimi appellant, alii stibium, alii alabastrum, alii larbason. Duo ejus genera, mas et femina. Magis probant feminam : horridior est mas, scabriorque, et minus ponderosus, minusque radians et arenosior : femina contra nitet, friabilis, fissurisque, non globis dehiscens.

Ex eo medicinæ VII.

XXXIV. Vis ejus adstringere, et refrigerare : prin-

nagent ce liquide, excepté l'or, qui se précipite au fond : aussi est-il excellent pour affiner l'or. A cet effet, on met dans des vases de terre l'or mêlé de scories, qu'on secoue avec du vif-argent; celui-ci rejette toutes les impuretés unies à l'or, mais, en revanche, il s'attache lui-même à ce métal; pour l'expulser, on le verse dans des peaux que l'on foule, et au travers desquelles il transsude, laissant l'or dans toute sa pureté. La dorure du cuivre nous montre encore l'affinité du vif-argent pour l'or, puisque c'est lui qui retient la feuille d'or attachée à l'autre métal. Malheureusement, si la feuille est trop mince, sa pâleur fait apercevoir la fraude. Aussi, les ouvriers qui veulent gagner en donnant pour épaisses des feuilles très-minces, le falsifient soit avec des blancs d'œufs, soit avec l'hydrargyre, dont nous parlerons plus loin. Au reste, la découverte du vif-argent n'est pas de celles qui ont beaucoup de portée.

Du stimi, stibi, alabastre, larbase ou platyophthalme.

XXXIII. Les mêmes mines d'argent donnent ce que proprement j'appellerai pierre d'écume. C'est une pierre blanche, brillante, opaque. Le nom vulgaire est pour les uns stimi, pour d'autres stibium; ailleurs alabastre; ailleurs encore larbase. On en distingue deux sortes, l'une mâle, l'autre femelle. La seconde est plus estimée; la première est plus rude, plus âpre, moins pesante, moins brillante, et comme graveleuse. Le stimi femelle est brillant, friable, et se fend en lames, au lieu de se séparer en globules.

Sept remèdes tirés du stimi.

XXXIV. C'est un réfrigérant et un astringent. On s'en

cipalis autem circa oculos : namque ideo etiam plerique platyophthalmon id appellavere, quoniam in calliblepharis mulierum dilatet oculos. Et fluxiones inhibet oculorum, exulcerationesque, farina ejus ac thuris, gummi admixto. Sistit et sanguinem e cerebro defluentem. Efficacior et contra recentia vulnera : et contra veteres canum morsus inspersus farina : et contra ambusta igni, cum adipe, ac spuma argenti, cerussaque, et cera. Uritur autem offis bubuli fimi circumlitum in clibanis : dein restinguitur mulierum lacte, teriturque in mortariis, admixta aqua pluvia. Ac subinde turbidum transfunditur in æreum vas, et mundatur nitro. Fæx ejus intelligitur plumbosissima, quæque subsedit in mortario, abjiciturque. Dein vas, in quo turbida transfusa sunt, opertum linteo per noctem relinquitur, et postero die quod innatat, effunditur, spongiaque tollitur. Quod ibi subsedit, flos intelligitur, ac linteolo interposito in sole siccatur, non ut perarescat. Iterumque in mortario teritur, et in pastillos dividitur. Ante omnia autem urendi modus necessarius est, ne plumbum fiat. Quidam non fimo utuntur coquentes, sed adipe. Alii tritum in aqua triplici linteo saccant, fæcemque adjiciunt, idque quod defluxit, transfundunt, quidquid subsidat colligentes : emplastris quoque et collyriis miscent.

sert surtout pour farder les paupières. Il dilate les yeux, ce qui lui a valu le nom de platyophthalme, et entre dans les préparations callibléphariques des femmes. Il arrête les fluxions et les ulcères des yeux, en mêlant sa poudre avec la poudre d'encens et la gomme. Il fait de même cesser les hémorrhagies nasales : il est encore plus puissant contre les plaies fraîches. Saupoudré de farine, il prévient les effets des anciennes morsures de chien ; avec la graisse, l'écume d'argent et la cire, il guérit les brûlures. On le recouvre de fumier de bœuf, puis on le fait calciner dans un fourneau ; ensuite on l'éteint avec du lait de femme, et on le broie dans un mortier avec de l'eau de pluie. La matière trouble qui en résulte se transvase dans un vaisseau de cuivre où on la purifie à l'aide de nitre. On rejette le marc plomboïde qui est tombé au fond du mortier. On couvre d'un linge le vase où l'on a versé le stibium encore trouble; et quand il a ainsi passé une nuit, on incline le vase pour épancher ce qui surnage à la surface, ou bien on l'enlève avec l'éponge. Le sédiment, qu'on nomme fleur, est mis au soleil, mais couvert d'un linge; on ne l'y laisse pas entièrement dessécher. Alors on broie de nouveau dans le mortier, et l'on partage la masse en trochisques. L'essentiel, dans cette opération, est de gouverner la torréfaction de manière à ne pas changer le stibium en plomb. Au fumier quelques-uns substituent de la graisse : d'autres broient en imbibant d'eau, filtrent dans un linge plié en trois, jettent le marc, transvasent la partie liquide et en recueillent tout le dépôt. Ils les mêlent ensuite dans les emplâtres et les collyres.

De scoria argenti. Medicinæ ex ea.

XXXV. Scoriam in argento Græci vocant helcysma. Vis ejus adstringere et refrigerare corpora. Additur emplastris, ut molybdæna, de qua dicemus in plumbo, cicatricibus maxime glutinandis : et contra tenesmos, dysenteriasque, infusa clysteribus cum myrteo oleo. Addunt et in medicamenta, quæ vocant liparas, ad excrescentia ulcerum, aut ex adtritu facta, aut in capite manantia.

Fit in iisdem metallis, et quæ vocatur spuma argenti. Genera ejus tria : optima quam chrysitin vocant : secunda, quam argyritin : tertia, quam molybditin. Et plerumque omnes hi colores in iisdem tubulis inveniuntur. Probatissima est attica, proxima hispaniensis. Chrysitis ex vena ipsa fit, argyritis ex argento, molybditis plumbi ipsius fusura, quæ fit Puteolis, et inde habet nomen. Omnis autem fit excocta sua materia ex superiori catino defluens in inferiorem, et ex eo sublata veruculis ferreis, atque in ipsa flamma convoluta, ut sit modici ponderis. Est autem, ut ex nomine ipso intelligi potest, fervescentis materiæ spuma. Distat a scoria, quo potest spuma a fæce distare. Alterum purgantis se materiæ, alterum purgatæ vitium est. Quidam duo genera faciunt spumæ, quæ vocant hythrida et peumenem, tertium molybdænam, in plumbo dicendam. Spuma ut sit

Scorie de l'argent. Remèdes qu'on en tire.

XXXV. La scorie d'argent se nomme en grec helcysme. Réfrigérante et astringente, elle entre comme le molybdène, dont nous parlerons à l'article plomb, dans divers emplâtres, surtout pour cicatriser; dans le ténesme et la dysenterie, on l'administre en clystère avec de l'huile de myrte. Elle figure aussi dans les emplâtres gras pour arrêter les ulcères avec excroissance, ceux qui proviennent de froissement, ainsi que les ulcères humides de la tête.

L'écume d'argent sort des mêmes mines. Il y en a de trois sortes: la meilleure s'appelle chrysitis; la seconde argyritis; la troisième molybditis. Le plus souvent ces trois nuances se trouvent dans les mêmes filons. La plus estimée est celle de l'Attique, puis celle de l'Espagne. La chrysitis se trouve dans la mine d'or même, et l'argyritis dans le filon argentifère. On obtient la molybditis par la fonte du plomb. Ce travail a lieu à Pouzzoles; ce qui a fait donner aux produits le nom de pouzzolane. Les trois sortes d'écume d'argent s'obtiennent en fondant le minerai. La matière coule par le fourneau d'un réservoir dans un réservoir inférieur, d'où on l'enlève avec des écumoires de fer, pour l'exposer de nouveau à la flamme des fourneaux; là elle devient plus légère. Sa propriété, déjà indiquée par son nom, est d'être vraiment l'écume de la substance en fusion. Elle ne diffère de la scorie que comme l'écume diffère du marc: l'une est l'impureté que rejette la matière en se purifiant, l'autre l'impureté qu'on retrouve quand l'épuration est achevée. Quelquefois on distingue deux sortes d'écume,

utilis, iterum coquitur, confractis tubulis ad magnitudinem annulorum : ita accensa follibus, ad separandos carbones cineremque, abluitur aceto aut vino, simulque restinguitur. Quod si sit argyritis, ut candor ei detur, magnitudine fabæ confracta, in fictili coqui jubetur ex aqua, addito in linteolis tritico et hordeo novis, donec ea purgentur. Postea sex diebus terunt in mortariis, ter die abluentes aqua frigida : et quum desinant, calida, addito sale fossili, in libram spumæ obolo. Novissimo die condunt in plumbeo vase. Alii cum faba candida ac ptisana coquunt, et in sole siccant. Alii in lana candida cum faba, donec lanam non denigret. Tunc salem fossilem adjiciunt, subinde aqua mutata, siccantque diebus XL calidissimis æstatis. Nec non in ventre suillo in aqua coquunt, exemptamque nitro fricant, et ut supra, terunt in mortariis cum sale. Sunt qui non coquant, sed cum sale terant, et adjecta aqua abluant.

Usus ejus ad collyria, et litu ad muliebrium cicatricum fœditates tollendas, maculasque, et abluendum capillum. Vis autem siccare, mollire, refrigerare, temperare, purgare, explere ulcera, tumores lenire. Talibusque

l'hythride et la peumène. On y ajoute le molybdène; nous en parlerons à l'article du plomb. L'écume d'argent ne devient propre à quelque usage qu'après avoir été recuite. Pour cela, on la concasse en petits morceaux qui puissent passer par une bague. On les allume à l'aide de soufflets, comme des tisons, pour dissiper les charbons et la cendre qui s'y forment. On verse dessus du vinaigre ou du vin pour l'éteindre. Si l'on veut avoir de l'argyritis très-blanche, les morceaux ne doivent pas excéder la grosseur d'une fève : on les cuit dans un vase de terre plein d'eau, et l'on ajoute orge et blé nouveaux dans un sachet de linge, jusqu'à ce que ces grains aient perdu leur pellicule. On broie ensuite au mortier, six jours durant, et chaque jour on lave trois fois dans l'eau fraîche. En finissant, on emploie l'eau chaude, et l'on ajoute du sel fossile, une obole par livre d'écume. Le dernier jour on renferme dans un vase de plomb. Quelques-uns font cuire l'écume avec des fèves blanches et de la ptisana (orge mondé), puis la sèchent au soleil. Aux fèves d'autres ajoutent de la laine blanche, et chauffent jusqu'à ce que l'écume n'altère plus la couleur de la laine. Alors ils ajoutent du sel gemme, renouvellent l'eau, et enfin dessèchent pendant les quarante jours les plus chauds de l'été. Quelquefois on met dans l'eau une panse de pourceau, qui enveloppe l'écume; tirée là, celle-ci est frottée de nitre, et pilée avec du sel dans des mortiers. D'autres, sans la faire cuire, la broient avec du sel, et la lavent dans l'eau.

Elle sert en collyre et en liniment pour enlever les cicatrices et les taches qui défigurent les femmes, et pour laver les cheveux. Elle est siccative, émolliente, réfrigérante, adoucissante. Elle déterge, comble les cavités des

emplastris supra dictis ignes etiam sacros tollit cum ruta, myrtoque, et aceto : itemque perniones cum myrto et cera.

De minio. Quam religiosum apud antiquos fuerit.

XXXVI. 7. Invenitur in argentariis metallis minium quoque, et nunc inter pigmenta magnæ auctoritatis, et quondam apud Romanos non solum maximæ, sed etiam sacræ. Enumerat auctores Verrius, quibus credere sit necesse, Jovis ipsius simulacri faciem diebus festis minio illini solitam, triumphantumque corpora : sic Camillum triumphasse. Hac religione etiam nunc addi in unguenta cœnæ triumphalis, et a censoribus in primis Jovem miniandum locari. Cujus rei causam equidem miror : quamquam et hodie id expeti constat Æthiopum populis, totosque eo tingi proceres, huncque ibi deorum simulacris colorem esse. Quapropter diligentius persequemur omnia de eo.

De inventione ejus, et origine.

XXXVII. Theophrastus XC annis ante Praxibulum Atheniensium magistratum (quod tempus exit in Urbis nostræ CCCXLIX annum) tradit inventum minium a Callia Atheniense, initio sperante aurum posse excoqui arena rubente in metallis argenti : hanc fuisse originem ejus. Reperiri autem jam tum in Hispania, sed durum et arenosum : item apud Colchos in rupe quadam inaccessa,

ulcères, aplanit les tumeurs. En emplâtres gras avec la rue, le myrte et le vinaigre, elle enlève les érysipèles; avec le myrte et la cire, elle est bonne contre les engelures.

Minium. A quel usage religieux il servait chez nos ancêtres.

XXXVI. 7. Les mines d'argent fournissent aussi le minium, aujourd'hui, comme autrefois, fameux en peinture ; jadis même on l'employait à Rome dans les cérémonies religieuses. Verrius donne une liste d'auteurs qui tous affirment que la figure de Jupiter dans les grandes solennités, ainsi que le corps des triomphateurs, était enduit de minium. Camille en avait à son triomphe. C'est par une trace de cet usage, que le minium est encore employé pour colorer les essences du banquet triomphal, et que les censeurs chargent un entrepreneur de peindre en vermillon la statue de Jupiter. J'avoue que cette mode m'étonne; on sait pourtant qu'aujourd'hui même les Éthiopiens recherchent le minium, que les grands en couvrent leur corps, et qu'on relève ainsi la couleur des statues des dieux. Traitons donc ce sujet avec soin.

Découverte et origine du minium.

XXXVII. Selon Théophraste, le minium fut découvert quatre-vingt-dix ans avant l'archontat de Praxibule (c'est-à-dire vers 349 de Rome) par Callias d'Athènes, qui primitivement espérait convertir en or ce sable rouge qu'il trouvait dans les mines d'argent : telle fut l'origine du minium. Dès-lors aussi on en trouvait en Espagne, mais il était dur et graveleux; et en Colchide, sur un roc inaccessible, d'où on le faisait tomber

ex qua jaculantes decuterent : id esse adulterum : optimum vero supra Ephesum cilbianis agris. Arenam cocci colorem habere : hanc teri, dein lavari farinam : et quod subsidat, iterum lavari. Differentiam artis esse, quod alii minium faciunt prima lotura : apud alios id esse dilutius, sequentis autem loturæ optimum.

De cinnabari.

XXXVIII. Auctoritatem colori fuisse non miror. Jam enim trojanis temporibus rubrica in honore erat, Homero teste, qui naves ea commendat, alias circa picturas pigmentaque rarus. Milton vocant Græci : minium quidam, cinnabari. Unde natus error, indico cinnabaris nomine. Sic enim appellant illi saniem draconis elisi elephantorum morientium pondere, permixto utriusque animalis sanguine, ut diximus. Neque alius est color, qui in picturis proprie sanguinem reddat. Illa cinnabaris antidotis medicamentisque utilissima est. At hercule medici, quia cinnabarin vocant, pro ea utuntur hoc minio, quod venenum esse paulo mox docebimus.

Ratio cinnabaris, et minii in picturis.

XXXIX. Cinnabari veteres, quæ etiamnunc vocant monochromata, pingebant. Pinxerunt et ephesio minio, quod derelictum est, quia curatio magni operis erat. Præterea utrumque nimis acre existimatur. Idcirco trans-

à coups de flèche ; cette espèce n'était que de faux minium. Le meilleur s'extrait de la plaine cilbienne, au dessus d'Éphèse. C'est un sable couleur d'écarlate ; on pile, on lave, on décante, on relave le sédiment. De là, différence dans la fabrication : les uns font du minium par un simple lavage ; d'autres renouvellent la lotion : le produit alors l'emporte de beaucoup.

Cinnabre.

XXXVIII. La vogue du vermillon n'est point surprenante. Au temps de la guerre de Troie, on recherchait la rubrica (ocre rouge) : selon Homère, qui, du reste, ne parle guère de peinture et de fard, les vaisseaux en étaient décorés. Cet ocre est le *miltos* des Grecs. Des auteurs nomment le minium *cinnabari :* ce qui l'a fait confondre avec le cinnabaris des Indes, qui n'est autre chose que la sanie du dragon écrasé sous le poids de l'éléphant expirant, sanie mêlée au sang même du quadrupède. Il n'est pas de couleur au monde qui rende mieux le sang en peinture. De plus, le cinnabaris est excellent comme contre-poison et comme remède. Qu'arrive-t-il ? nos médecins y substituent le minium, qui est un véritable poison, comme nous le démontrerons plus tard.

Emploi du cinnabre et du minium en peinture.

XXXIX. Les monochrômes des plus anciens peintres se faisaient avec le cinnabre. On essaya aussi le minium d'Éphèse ; mais on y renonça à cause des soins qu'exigeait l'entretien d'un tel tableau ; d'ailleurs, l'éclat de ces deux substances écrase. On adopta l'ocre rouge et la

iere ad rubricam, et sinopidem, de quibus suis locis dicam. Cinnabaris adulteratur sanguine caprino, aut sorbis tritis. Pretium sinceræ, nummi quinquaginta.

Genera minii. Medicinæ ex minio.

XL. Juba minium nasci et in Carmania tradit : Timagenes et in Æthiopia. Sed neutro ex loco invehitur ad nos, nec fere aliunde quam ex Hispania. Celeberrimum ex sisaponensi regione in Bætica, miniario metallo vectigalibus populi romani, nullius rei diligentiore custodia. Non licet id ibi perficere excoquique. Romam defertur vena signata, ad dena millia fere pondo annua. Romæ autem lavatur : in vendendo, pretio statuta lege, ne modum excederet, H-S LXX in libras. Sed adulteratur multis modis, unde præda societati.

Namque est alterum genus in omnibus fere argentariis, itemque plumbariis metallis, quod fit exusto lapide venis permixto, non ex illo, cujus vomicam argentum vivum appellavimus (is enim et ipse in argentum excoquitur) : sed ex aliis simul repertis. Steriles etiam plumbi deprehenduntur suo colore, nec nisi in fornacibus rubescentes exustique tunduntur in farinam. Et hoc est secundarium minium perquam paucis notum, multum infra naturales illas arenas. Hoc ergo adulteratur minium in officinis sociorum : item syrico. Quonam modo syricum fiat, suo loco dicemus. Sublini autem syrico mi-

sinopide, dont on parlera plus bas. On falsifie le cinnabre avec du sang de chèvre et des cornes broyées. Le véritable coûte cinquante sesterces la livre.

Diverses espèces de minium. Remèdes qu'il fournit.

XL. Juba prétend qu'il se trouve du minium en Carmanie; Timagène en attribue à l'Éthiopie : mais ni l'une ni l'autre n'en envoient à Rome, qui tire de l'Espagne presque tout son minium. Le plus célèbre vient du territoire de Sisapo, en Bétique. La mine fait partie des tributs de l'empire romain; nulle propriété n'est gardée avec autant de soin. Il est défendu d'élaborer et de cuire la substance sur les lieux. On l'envoie à Rome en mine, et scellée, au poids d'environ dix mille livres par an. A Rome, on la lave; et une loi a fixé, pour maximum de prix aux marchands, celui de soixante-dix sesterces la livre. On la falsifie par divers procédés, ce qui donne des bénéfices énormes à la compagnie.

Presque toutes les mines d'argent et de plomb fournissent une autre espèce de minium, qu'on obtient en calcinant une pierre qui se trouve dans les filons. Ce n'est point celle d'où s'échappe ce qu'on appelle le vif-argent, et qui elle-même, par l'action du feu, se convertirait en argent; seulement elle se trouve avec elle. Ces gangues ne tiennent pas de plomb ; on ne les reconnaît qu'à la couleur. Dans le fourneau, elles se colorent en rouge, et par la calcination elles se réduisent en poudre. C'est le minium de seconde qualité, si peu connu et si inférieur au sable natif, que nous avons décrit. La compagnie s'en sert pour falsifier le minium ; elle emploie de même le syricum; nous dirons plus bas comment on

nium compendii ratio demonstrat. Et alio modo pingentium furto opportunum est, plenos subinde abluentium penicillos. Sidit autem in aqua, constatque furantibus. Sincero cocci nitor esse debet. Secundarii autem splendor in parietibus sentit uliginem. Quamquam hoc rubigo quædam metalli est. Sisaponensibus autem miniariis suæ venæ arena sine argento excoquitur auri modo. Probatur auro candente : fucatum nigrescit : sincerum retinet colorem. Invenio et calce adulterari. Ac simili ratione ferri candentis lamina, si non sit aurum, deprehendi illico. Solis atque lunæ contactus inimicus : remedium, ut parieti siccato cera punica cum oleo liquefacta candens setis inducatur : iterumque admotis gallæ carbonibus aduratur ad sudorem usque : postea candelis subigatur : ac deinde linteis puris, sicut et marmora nitescunt. Qui minium in officinis poliunt, faciem laxis vesicis illigant, ne in respirando pernicialem pulverem trahant : et tamen ut per illas spectent. Minium in voluminibus quoque scriptura usurpatur, clarioresque litteras, vel in auro, vel in marmore, etiam in sepulcris facit.

De hydrargyro.

XLI. 8. Ex secundario invenit vita et hydrargyrum in vicem argenti vivi, paulo ante dilatum. Fit autem

obtient cette substance. On reconnaît la fraude en pesant le minium soupçonné. Les peintres se servent d'une autre ruse fort commode : ils trempent dans l'eau le pinceau imprégné de couleur; le minium tombe; autant de gagné pour le voleur. Le vrai minium doit avoir l'éclat de l'écarlate ; celui de seconde qualité perd du sien, lorsque les murailles deviennent humides ; ce prétendu minium n'est d'ailleurs qu'une rouille métallique. A Sisapo, le minium n'est point mélangé d'argent. On le cuit comme l'or. On le reconnaît à l'aide d'or en incandescence : alors le faux minium noircit, tandis que le vrai n'est point altéré. On le falsifie aussi avec de la chaux ; on découvre de même la fraude à l'aide d'une lame de fer chauffée au blanc, à défaut de lame d'or. Au reste, la peinture au minium redoute le contact du soleil et de la lune. Il faut, pour parer à cet inconvénient, l'appliquer sur un mur bien sec, à la brosse, tout brûlant, et mêlé à la cire punique fondue dans l'huile ; ensuite on fait ressuer la croûte en lui présentant des charbons allumés; on frotte avec des bougies; enfin on essuie avec des linges blancs, et le brillant paraît comme sur un marbre. Les broyeurs de minium, dans les laboratoires, s'enveloppent le visage de masques formés d'amples vessies diaphanes, pour ne point respirer la poussière mortelle du minium. L'écriture emploie aussi le minium, et ajoute ainsi de l'éclat aux caractères qui chargent l'or, le marbre et les tombeaux.

De l'hydrargyre.

XLI. 8. C'est la seconde espèce de minium qui a valu à la vie usuelle la découverte de l'hydrargyre, substitué

duobus modis : æreis mortariis pistillisque trito minio ex aceto : aut patinis fictilibus impositum ferrea concha, calyce coopertum, argilla superillita : dein sub patinis accensum follibus continuo igni, atque ita calycis sudore deterso, qui fit argenti colore et aquæ liquore. Idem guttis dividi facilis, et lubrico humore confluere. Quod quum venenum esse conveniat, omnia quæ de minio in medicinæ usu traduntur, temeraria arbitror : præterquam fortassis illito capite ventreve, sanguinem sistendum, dum ne quid penetret in viscera, ac vulnus attingat : aliter utendum non equidem censeam.

De argento inaurando.

XLII. Hydrargyro argentum inauratur solum nunc prope, quum et in æra simili modo duci debeat. Sed eadem fraus, quæ in omni vitæ parte ingeniosissima est, viliorem excogitavit materiam, ut docuimus.

De coticulis aurariis.

XLIII. Auri argentique mentionem comitatur lapis, quem coticulam appellant, quondam non solitus inveniri, nisi in flumine Tmolo, ut auctor est Theophrastus :

au vif-argent; nous avons promis d'en parler. On l'obtient de deux manières : on pile ensemble du minium et du vinaigre dans des mortiers et avec des pilons de cuivre ; ou bien on met du minium dans un vaisseau en fer, placé lui-même dans une marmite de terre cuite; on recouvre d'un couvercle luté avec de l'argile, et on allume du feu sous la marmite. A mesure qu'on pousse le feu à l'aide de soufflets, il s'élève une vapeur qui va s'attacher au couvercle et qui réunit à la fluidité de l'eau la couleur de l'argent ; on l'essuie, et l'on a de l'hydrargyre. Elle se divise en nombre de globules qui s'échappent ou coulent en se réunissant comme des liquides. Il est reconnu que c'est un poison : il est donc téméraire de l'administrer en médecine, malgré les merveilles que l'on en raconte; peut-être pourrait-on l'appliquer en liniment sur la tête ou le ventre, pour arrêter les hémorrhagies, mais en prenant garde qu'il ne pénètre dans les viscères ou ne touche la plaie; de toute autre manière, je le crois dangereux.

De la dorure de l'argent.

XLII. L'hydrargyre est presque exclusivement employé aujourd'hui à la dorure de l'argent : on devrait s'en servir aussi pour celle du cuivre; mais la fraude, partout ingénieuse, a su trouver, comme nous l'avons montré, un intermédiaire moins coûteux.

Des pierres de touche de l'or.

XLIII. A la suite de l'or et de l'argent, vient la pierre dite coticula. Jadis, selon Théophraste, on ne la trouvait que dans les eaux du Tmole; aujourd'hui on en rencontre partout. On la nomme tantôt héracléenne, tantôt

nunc vero passim : quem alii heraclium, alii lydium vocant. Sunt autem modici, quaternas uncias longitudinis, binasque latitudinis non excedentes. Quod a sole fuit in his, melius quam quod a terra. His coticulis periti, quum e vena ut lima rapuerint experimentum, protinus dicunt quantum auri sit in ea, quantum argenti vel æris, scripulari differentia, mirabili ratione, non fallente.

Argenti genera, et experimenta.

XLIV. Argenti duæ differentiæ. Batillis ferreis candentibus ramento imposito, quod candidum permaneat, probatur. Proxima bonitas rufo, nulla nigro. Sed experimento quoque fraus intervenit : servatis in virorum urina batillis, inficitur ita ramentum obiter dum uritur, candoremque mentitur. Est aliud experimentum politi, et in halitu hominis, si sudet protinus, nubemque discutiat.

De speculis.

XLV. 9. Laminas duci, et specula fieri non nisi ex optimo posse creditum fuerat. Id quoque jam fraude corrumpitur. Sed natura mira est imagines reddendi, quod repercusso aere atque in oculos regesto fieri convenit. Eadem vi in speculis usu polita crassitudine, paulumque propulsa dilatatur in immensum magnitudo imaginum. Tantum interest repercussum illum respuat,

lydienne. Assez petite, elle excède rarement quatre pouces de long, sur deux de large. On regarde la face qu'a vue le soleil comme meilleure que celle qui touche à la terre. Les experts frottent un échantillon de métal sur cette pierre, et la trace qu'il laisse leur révèle sur-le-champ, à un scrupule près, ce que le fragment métallique contient de cuivre, d'argent ou d'or; cette épreuve, qui tient du merveilleux, est infaillible.

Variétés de l'argent. Comment on l'éprouve.

XLIV. On reconnaît deux sortes d'argent : si la paillette métallique, placée au feu sur une pelle de fer, reste blanche, le métal est bon; si elle prend une nuance foncée, il est passable; si elle noircit entièrement, il ne vaut rien. Mais la fraude a encore trouvé le moyen de rendre incertaines ces expériences. On garde la pelle dans de l'urine humaine, et la paillette, par là, contracte momentanément, pendant qu'on la chauffe, une nuance qui simule la blancheur. Un autre genre d'épreuve, pour l'argent poli, est celui de l'haleine humaine; le métal fin se couvre d'un nuage, qui aussitôt se dissipe de lui-même.

Des miroirs.

XLV. 9. On a cru que l'argent pur seul pouvait souffrir le laminage et former des miroirs. La fraude a fait participer l'alliage à ces propriétés. C'est déjà un phénomène curieux que la répétition des images par la simple répercussion de l'air repoussé vers les yeux; mais cette répercussion dans les miroirs à surface polie, et rendue un peu concave par un long usage, donne aux images des dimensions infiniment plus grandes; tant il y a de

an excipiat. Quin etiam pocula ita figurantur, exsculptis intus crebris ceu speculis, ut vel uno intuente, populus totidem imaginum fiat. Excogitantur et monstrifica, ut in templo Smyrnæ dicata. Id evenit figura materiæ. Plurimumque refert concava sint et poculi modo, an parmæ threcidicæ, media depressa an elata, transversa an obliqua, supina an recta, qualitate excipientis figuræ torquente venientes umbras. Nec enim est aliud illa imago, quam digesta claritas materiæ excipientis umbram. Atque ut omnia de speculis peragantur hoc loco, optima apud majores fuerant brundisina, stanno et ære mixtis. Prælata sunt argentea. Primus fecit Praxiteles, Magni Pompeii ætate. Nuper credi cœptum, certiorem imaginem reddi, auro opposito aversis.

De ægyptio argento.

XLVI. Tingit et Ægyptus argentum, ut in vasis Anubem suum spectet : pingitque, non cælat argentum. Transit inde materia et ad triumphales statuas : mirumque, crescit pretium fulgoris excæcati. Id autem fit hoc modo : miscentur argento tertiæ æris cyprii tenuissimi, quod coronarium vocant, et sulphuris vivi, quantum

différence entre le métal, suivant que sa forme est apte ou non à produire la répercussion. Il y a plus, on fabrique des coupes à miroir; on taille sur leur concavité de nombreuses facettes; de sorte que, un seul homme présent, il se produit un peuple entier d'images. On a imaginé des miroirs monstrueux, comme ceux qui sont dédiés dans le temple de Smyrne. Leur bizarrerie provient de leur forme. Tantôt ce sont des miroirs courbes, soit que la courbure affecte la forme d'une coupe ou d'un bouclier de Thrace, soit que les parties centrales s'élèvent ou se creusent; tantôt leur plan est oblique ou transverse, horizontal ou vertical. Ces circonstances font subir aux ombres qui viennent s'y projeter, de nombreuses altérations; car l'image n'est autre chose que la réflexion produite par le corps poli et brillant qui reçoit l'ombre ou le simulacre. Pour en finir ici sur les miroirs, les meilleurs, chez nos ancêtres, étaient ceux de Brindes, formés d'étain et de cuivre. On préféra ensuite ceux d'argent. Praxitèle en fit le premier, du temps du grand Pompée. C'est une idée très-moderne que celle d'appliquer par derrière une feuille d'or pour rendre l'image plus distincte.

Argent d'Égypte.

XLVI. En Égypte, on teint l'argent des vases pour y représenter Anubis; on peint le métal, au lieu de le ciseler. La matière colorante qu'on y emploie s'est étendue à nos statues triomphales; et, chose bizarre, l'absence d'éclat fait renchérir le métal. Voici la recette des Égyptiens: prenez parties égales de soufre vif et d'argent, et un tiers d'airain de Cypre, très-fin, ou coronaire: faites

argenti. Conflantur ita in fictili circumlito argilla. Modus coquendi, donec se ipsa opercula aperiant. Nigrescit et ovi indurati luteo, ut tamen aceto et creta deteratur.

Miscuit denario triumvir Antonius ferrum. Miscentur æra falsæ monetæ. Alii e pondere subtrahunt, quum sit justum LXXXIV e libris signari. Igitur ars facta denarios probare, tam jucunda lege plebi, ut Mario Gratidiano vicatim tota statuas dicaverit. Mirumque, in hac artium sola vitia discuntur, et falsi denarii spectatur exemplar, pluribusque veris denariis adulterinus emitur.

De immodica pecunia : quorum maximæ opes fuerint.

XLVII. 10. Non erat apud antiquos numerus ultra centum millia : itaque et hodie multiplicantur hæc, ut decies centena millia, aut sæpius dicantur. Fenus hoc fecit, nummusque percussus : et sic quoque æs alienum etiamnum appellatur. Postea divites cognominati : dummodo notum sit, eum qui primus acceperit hoc cognomen, decoxisse creditoribus suis. Ex eadem gente M. Crassus negabat locupletem esse, nisi qui reditu annuo legionem tueri posset. In agris sestertium $\overline{\text{MM}}$ possedit, Quiritium post Sullam ditissimus. Nec fuit satis,

cuire dans un vase de terre couvert et luté d'argile. La matière est cuite lorsque le couvercle se détache de lui-même. On noircit aussi l'argent avec un jaune d'œuf durci, mais cette teinte disparaît en frottant avec du vinaigre et de la craie.

Antoine le triumvir admit dans le denier un alliage de fer. La fausse monnaie emploie d'ordinaire l'alliage de cuivre : d'autres retranchent au poids, qui doit être un quatre-vingt-quatrième de la livre. C'est par suite de ces fraudes qu'une loi ordonna d'éprouver le titre et le poids du denier. Cette loi fut si bien reçue du peuple, que Marius Gratidianus, son auteur, vit tous les quartiers de Rome lui élever des statues. Il est à remarquer que, dans cet art seul, on fait étude de la falsification; qu'on va contempler de faux deniers modèles, et que l'on donne, pour en avoir un, plusieurs deniers de bon aloi.

De l'extrême opulence. Personnages immensément riches.

XLVII. 10. Nos ancêtres n'avaient point d'expressions pour les nombres au delà de cent mille. Aussi aujourd'hui compte-t-on par multiples de cent mille ; ainsi nous disons dix fois cent mille, ou plus. Ce sont des effets de l'usure et de la monnaie; de là aussi le terme d'*æs alienum* (dette). Le surnom de *dives* (riche) est d'une date plus récente : notons seulement que celui auquel il fut donné le premier, n'était riche que des dépouilles de ses créanciers. Crassus, qui était de la même famille, disait qu'un homme n'est riche que quand son revenu annuel suffit à l'entretien d'une légion. Lui-même possédait deux cent millions de sesterces en propriétés. C'était, après Sylla, le plus riche des Romains; mais ce

nisi totum Parthorum esurisset aurum : atque in memoriam quidem optimum occupavit : juvat enim insectari inexplebilem istam habendi cupidinem. Multos postea cognovimus servitute liberatos opulentiores : pariterque tres Claudii principatu, Pallantem, Callistum, et Narcissum. Atque ut hi omittantur, tamquam adhuc rerum potiantur, C. Asinio Gallo, C. Marcio Censorino coss. a. d. VI. cal. febr. C. Cæcilius Claudius Isidorus testamento suo edixit, quamvis multa civili bello perdidisset, tamen relinquere servorum quatuor millia centum sedecim : juga boum tria millia sexcenta, reliqui pecoris CC quinquaginta septem millia : in numerato H-S $\overline{\text{DC}}$. Funerari se jussit H-S $\overline{\text{XI}}$. Congerant excedentes numerum opes, quota tamen portio erunt Ptolemæi? quem Varro tradit, Pompeio res gerente circa Judæam, octona millia equitum sua pecunia toleravisse : mille convivas, totidem aureis potoriis, mutantem vasa cum ferculis, saginasse. Quota vero ille ipse (neque enim de regibus loquor) portio fuit Pythii Bithyni, qui platanum auream, vitemque nobilem illam Dario regi donavit : Xerxis copias, hoc est, septies centena LXXXVIII millia hominum excepit epulo, stipendium quinque mensium frumentumque pollicitus, ut e quinque liberis in delectu senectuti suæ unus saltem concederetur. Hunc quoque ipsum aliquis comparet Crœso regi. Quæ (malum)

n'était pas assez pour lui ; dévoré de la soif des trésors, il alla attaquer les Parthes, et il en goûta de cet or d'élite : jamais les siècles n'en perdront la mémoire. Qui ne cèderait à l'envie d'insulter à cette insatiable cupidité? Depuis Crassus, cependant, nous avons vu des affranchis plus riches encore : tels furent, sous le règne de Claude, Pallas, Calliste et Narcisse. Mais taisons-nous sur eux, comme s'ils étaient encore maîtres de l'empire. Sous le consulat d'Asinius Gallus et de C. Marcius Censorinus, le 6 des calendes de février, C. Cécilius Claudius Isidorus rédigea un testament dans lequel il dit que, malgré ses pertes énormes dans la guerre civile, il laissait quatre mille cent seize esclaves, trois mille six cents paires de bœufs, plus deux cent cinquante-sept mille têtes de bétail, et d'argent monnayé 60,000,000 de sesterces. Il voulut que son convoi en coutât 1,100,000. Que l'on additionne cependant ces richesses immenses, elles ne formeront qu'une fraction assez petite de celles de Ptolémée, qui, selon Varron, entretint à ses dépens huit mille hommes de cavalerie, du temps où Pompée faisait la guerre en Judée, et qui donnait un repas de mille couverts où chaque convive buvait dans une coupe d'or, et où, à chaque service, on changeait de plats et de vases. Lui-même cependant, qu'était-il comparativement, je ne dis pas à des rois, mais à ce Pythius de Bithynie, qui fit présent à Darius du platane et de la célèbre vigne d'or, et qui traita les sept cent quatre-vingt-huit mille hommes de troupes de Xerxès, lui promettant en sus la solde et les approvisionnemens pour toute cette armée pendant cinq mois, si, de cinq enfans, il voulait au moins en laisser un à sa vieillesse. Que serait Pythius lui-même, comparé au roi

amentia est, id in vita cupere, quod aut etiam servis contigerit, aut ne in regibus quidem invenerit finem!

Quando primum populus romanus stipem sparserit.

XLVIII. Populus romanus stipem spargere cœpit, Sp. Postumio, Q. Marcio coss. Tanta abundantia pecuniæ erat, ut eam conferret L. Scipioni, ex qua is ludos fecit. Nam quod Agrippæ Menenio sextantes æris in funus contulit, honoris id necessitatisque propter paupertatem Agrippæ, non largitionis esse dixerim.

De luxuria in vasis argenteis.

XLIX. 11. Vasa ex argento mira inconstantia humani ingenii variat, nullum genus officinæ diu probando, nunc firmiana, nunc clodiana, nunc gratiana : etenim tabernas mensis adoptavimus : nunc anaglypta, in asperitatemque excisa, circa linearum picturas quærimus. Jam vero et mensas repositoriis imponimus, et ad sustinenda obsonia interradimus latera : et interest, quam plurimum lima perdiderit. Vasa coquinaria ex argento Calvus orator fieri quiritat : at nos carrucas ex argento cælare invenimus : nostraque ætate Poppæa conjux Neronis principis delicatioribus jumentis suis soleas ex auro quoque induere.

Crésus. Mais quelle démence, grands dieux ! que d'aspirer à des richesses que des esclaves ont possédées, ou à un terme d'opulence que les rois même n'ont pu atteindre !

A quelle époque le peuple romain commença à se cotiser pour des contributions volontaires.

XLVIII. Les contributions volontaires du peuple romain eurent lieu pour la première fois sous le consulat de Spurius Postumius et de Quintus Marcius. L'argent était alors si abondant, que les citoyens se cotisèrent et fournirent à L. Scipion de quoi faire des jeux publics. Quant à la cotisation d'un sixième d'as par tête pour les funérailles d'Agrippa Ménénius, la pauvreté d'Agrippa rendait ce don nécessaire, et c'était une marque d'estime plutôt qu'une largesse.

Du luxe en fait de vases d'argent.

XLIX. 11. Les vases d'argent varient singulièrement au gré des caprices de l'homme, qui n'est jamais longtemps fidèle au même atelier, et qui vante tantôt la vaisselle firmienne, tantôt la clodienne, tantôt la gratienne ; nous avons tour-à-tour adopté pour nos tables le nom et le magasin de l'orfèvre en vogue. Ce que l'on recherche le plus aujourd'hui, ce sont les anaglyptes, où des figures en relief bordent des ciselures en creux. Il y a plus, les plats ont leurs supports, et la ciselure doit avoir embelli ces supports ; ceux-là sont les plus beaux, auxquels la lime a le plus enlevé. L'orateur Calvus se plaignait des casseroles d'argent. Aujourd'hui l'argent ciselé couvre nos voitures ; et, de nos jours, Poppée, femme de l'empereur Néron, faisait ferrer en or ses plus belles mules.

Frugalitatis antiquæ in argento exempla.

L. Libras XXXII argenti Africanus sequens heredi reliquit. Idemque quum de Pœnis triumpharet, quatuor millia CCCLXXX pondo transtulit. Hoc argenti tota Carthago habuit, illa terrarum æmula, quot mensarum postea apparatu victa? Numantia quidem deleta, idem Africanus in triumpho militibus X VII dedit. O viros illo imperatore dignos, quibus hoc satis fuit! Frater ejus Allobrogicus primus omnium pondo mille habuit. At Livius Drusus in tribunatu plebis, X. Nam propter quinque pondo notatum a censoribus triumphalem senem, fabulosum jam videtur. Item Catum Ælium, quum legati Ætolorum in consulatu prandentem in fictilibus adissent, missa ab his vasa argentea non accepisse, neque aliud habuisse argenti ad supremum vitæ diem, quam duo pocula, quæ L. Paulus socer ei ob virtutem, devicto Perseo rege, donasset. Invenimus legatos Carthaginiensium dixisse nullos hominum inter sese benignius vivere, quam Romanos. Eodem enim argento apud omnes cœnitavisse ipsos. At hercules Pompeium Paulinum arelatensis equitis romani filium, paternaque gente pellitum, quod XII pondo argenti habuisset apud exercitum, ferocissimis gentibus oppositum scimus.

Exemples de la parcimonie de nos ancêtres sur ce point.

L. Le second Scipion l'Africain ne légua que trente-deux livres d'argenterie à ses héritiers; et, dans son triomphe de Carthage, il avait apporté à Rome 4,380 livres pesant d'argent. Voilà tout ce que possédait Carthage, la rivale de Rome pour l'empire du monde; que de tables romaines l'ont vaincue depuis en magnificence! Le même Scipion, après le sac de Numance, distribua aux soldats, lors de son triomphe, sept deniers par tête: nobles guerriers et bien dignes de leur général, à qui ce faible don put suffire! L'Allobrogique, frère de Scipion, fut le premier qui posséda 1,000 livres pesant d'argent. Livius Drusus, lors de son tribunat, en avait 10,000. Qu'un vieillard consulaire ait été jadis noté par les censeurs, pour avoir possédé cinq livres d'argent, ce fait ne paraît plus aujourd'hui qu'une fable. Il en est de même de l'histoire d'Élius Catus, qui, pendant son consulat, fut surpris mangeant dans de la vaisselle de terre, par les députés des Étoliens, et qui refusa les vases d'argent qu'ils lui envoyèrent à cette occasion. On ajoute que, de toute sa vie, il n'eut d'autre argenterie que deux coupes qui lui avaient été données par Paul-Émile, son beau-père, en récompense de son courage, et après la défaite de Persée. J'ai lu que des ambassadeurs carthaginois dirent un jour que nulle part on ne trouvait tant de complaisance mutuelle qu'à Rome: dans toutes les maisons ils avaient reconnu la même argenterie. Ne sait-on pas que Pompeius Paulinus, fils d'un chevalier romain d'Arles, et d'une famille revêtue de la pelisse, fut employé à combattre les hordes les plus féroces, pour avoir eu à l'armée douze livres d'argenterie?

Quando primum lectis argentum additum.

LI. Lectos vero mulierum jam pridem totos operiri argento, et triclinia quædam quibus argentum addidisse primus traditur Carvilius Pollio, eques romanus, non ut operiret, aut deliaca specie faceret, sed punicana. Eadem et aureos fecit. Nec multo post argentei deliacos imitati sunt. Quæ omnia expiavit bellum civile Sullanum.

Quando lances immodicæ factæ. Quando primum tympana facta.

LII. Paulo enim ante hæc facta sunt, lancesque e centenis libris argenti, quas tunc super quingentas numero Romæ fuisse constat, multosque ob eas proscriptos, dolo concupiscentium. Erubescant annales, qui bellum civile illud talibus vitiis imputavere. Nostra ætas fortior fuit : Claudii principatu servus ejus Drusillanus nomine Rotundus, dispensator Hispaniæ Citerioris, quingenariam lancem habuit, cui fabricandæ officina prius exædificata fuerat : et comites ejus, octo DCCCL librarum : quæso, ut quam multi eas conservi ejus inferrent, aut quibus cœnantibus? Cornelius Nepos tradit ante Sullæ victoriam duo tantum triclinia Romæ fuisse argentea. Repositoriis argentum addi sua memoria cœptum, Fenestella, qui obiit novissimo Tiberii Cæsaris principatu.

A quelle époque on a plaqué les lits en argent.

LI. Il y a long-temps qu'on plaque en argent les lits de femme et quelques lits de table. Ces derniers doivent cet ornement à Carvilius Pollion, chevalier romain, dont le but était, non pas de donner l'aspect déliaque à ces lits, mais l'aspect punique. Il fit aussi des lits puniques plaqués en or. Bientôt vinrent les lits d'argent à la déliaque; puis la guerre civile de Sylla, qui nous fit expier ce vain luxe.

Date de la fabrication des plats d'argent énormes, et des plats dits tympana.

LII. C'est peu de temps avant cette guerre qu'avaient été imaginés ces lits, et les plats d'argent de cent livres pesant; il y en avait alors à Rome plus de cinq cents. Nombre de citoyens dûrent leur proscription à leur vaisselle et à l'avidité des proscripteurs. Que l'histoire rougisse d'avoir à mettre la guerre civile sur le compte de vices semblables. Nos contemporains ont fait mieux: sous Claude, un de ses esclaves, Drusillanus Rotundus, intendant de l'Espagne Citérieure, eut un plat d'argent de cinq cents pesant: pour le fabriquer, on avait construit un laboratoire tout exprès; cependant ses simples commis en eurent huit de huit cent cinquante pesant. Dites-moi pour qui traiter, ou pour charger combien d'esclaves? Cornelius Nepos dit qu'avant la victoire de Sylla, il n'y avait à Rome que deux lits d'argent pour table. Fenestella, mort la dernière année du règne de Tibère, dit avoir vu naître les supports plaqués d'argent pour vaisselle, ainsi que les lits revêtus d'écaille. Un peu

Sed et testudinea tum in usum venisse. Ante se autem paulo, lignea, rotunda, solida : nec multo majora, quam mensas fuisse. Se quidem puero, quadrata et compacta, aut acere operta, aut citro cœpisse. Mox additum argentum in angulis, lineasque per commissuras. Tympana vero se juvene appellata stateras, et lances, quas antiqui magidas appellaverant.

Immodica argenti pecunia.

LIII. Nec copia tantum argenti furit vita, sed validius pæne manipretiis : idque jam pridem, ut ignoscamus nobis. Delphinos quinis millibus sestertium in libras emptos C. Gracchus habuit. Lucius vero Crassus orator duos scyphos Mentoris artificis manu cælatos sestertiis C. Confessus tamen est, numquam se his uti propter verecundiam ausum. Constat eumdem sestertium VI millibus in singulas libras vasa empta habuisse. Asia primum devicta luxuriam misit in Italiam. Siquidem Lucius Scipio transtulit in triumpho argenti cælati pondo MCCCCL. Et vasorum aureorum pondo MD anno conditæ Urbis quingentesimo sexagesimo quinto. Eadem Asia donata multo etiam gravius adflixit mores, inutiliorque victoria illa hereditas Attalo rege mortuo fuit. Tum enim hæc emendi Romæ in auctionibus regiis verecundia exempta est, Urbis anno sexcentesimo vicesimo secundo, mediis quinquaginta septem annis erudita civitate amare etiam,

avant cette époque, dit-il, les lits étaient de bois simple, ronds, massifs, et n'excédaient que médiocrement la grandeur des tables. Enfant, il vit les lits devenir carrés, mais d'une seule matière, puis on les revêtit de bois d'érable ou de citre; bientôt l'argent embellit les angles et les lignes de jointure; enfin, dans son adolescence, les statères et les plats, jadis nommés magides, prirent le nom de *tympana*.

Prix énorme de l'argent ciselé.

LIII. Mais l'argent n'a pas seul infatué la vie pratique; nous sommes plus fous encore de la main-d'œuvre: manie ancienne, pour dire le vrai et ne pas accuser tout le siècle actuel. C. Gracchus acheta des dauphins 5,000 sesterces la livre; L. Crassus l'orateur donna de deux coupes ciselées par Mentor, 100,000 sesterces. Il avoua cependant que par pudeur il n'osa jamais s'en servir. On sait aussi qu'il avait payé des vases 6,000 sesterces la livre. C'est la conquête de l'Asie qui introduisit le luxe en Italie. L. Scipion y transporta, dans son triomphe, quatorze cent cinquante livres pesant d'argent ciselé, et quinze cents de vases d'or, l'an de Rome 565. Plus tard, la donation de l'Asie porta encore un coup plus fatal aux mœurs; la victoire même a produit moins de maux que le legs du roi Attale. C'est alors, c'est aux inventaires de ce roi (an de Rome 622) que les Romains ne rougirent plus de mettre aux objets des prix énormes. Pendant un espace de cinquante-sept années, Rome s'habitua non-seulement à admirer, mais encore à aimer les richesses étrangères. L'an 608, durant cet intervalle, la conquête de l'Achaïe avait aussi poussé

non solum admirari, opulentiam externam: immenso et achaicæ victoriæ momento ad impellendos mores, quæ et ipsa hoc intervallo, anno Urbis sexcentesimo octavo parta, signa et tabulas pictas invexit, ne quid deesset: pariterque luxuria nata est, et Carthago sublata: ita congruentibus fatis, ut liberet amplecti vitia, et liceret. Petiere et dignationem hinc aliqui veterum. C. Marius post victoriam cimbricam cantharis potasse Liberi patris exemplo traditur, ille arator arpinas, et manipularis imperator.

De statuis argenti.

LIV. 12. Argenti usum in statuas primum divi Augusti in adulatione temporum transisse, falso existimatur. Jam enim triumpho Magni Pompeii reperimus translatam Pharnacis, qui primus regnavit in Ponto, argenteam statuam: item Mithridatis Eupatoris, et currus aureos argenteosque. Argentum succedit aliquando et auro, luxu feminarum plebis compedes sibi ex eo facientium, quas induere aureas mos tritior vetat. Vidimus et ipsi Arellium Fuscum (motum equestri ordine, ob insignem calumniam, quum celebritate adsectarentur adolescentium scholæ) ex argento annulos habentem. Et quid hæc attinet colligere, quum capuli militum, ebore etiam fastidito, cælentur argento, vaginæ catillis, baltei laminis crepitent? Jam vero pædagogia ad transitum vi-

violemment les mœurs de Rome vers leur décadence, en amenant dans son sein les statues et les tableaux. Rien alors ne manquait à sa corruption. Au même temps se rapportent la naissance du luxe et la ruine de Carthage : les destins s'étaient donné le mot que la fantaisie et la possibilité d'être vicieux se trouvassent ensemble. Auparavant même quelques-uns avaient fait trophée de ces excès. On vit, après sa victoire sur les Cimbres, Marius boire à pleins canthares : « J'imite l'exemple de Bacchus, » disait le laboureur d'Arpinum, le général ex-soldat.

Statues d'argent.

LIV. 12. C'est à tort qu'on regarde les statues d'argent comme imaginées en l'honneur d'Auguste par notre siècle adulateur. Au triomphe du grand Pompée avait été transportée une statue d'argent de Pharnace, premier roi de Pont, une autre de Mithridate Eupator, et, de plus, des chars d'or et d'argent. Quelquefois le luxe a substitué l'argent à l'or. Ainsi des femmes ont, pour se distinguer, porté des boucles d'argent, parce que la mode des boucles d'or était devenue trop commune. Moi-même j'ai vu Arellius Fuscus, qui fut rayé de l'ordre équestre sur l'étrange imputation d'attirer à sa suite la nombreuse jeunesse des écoles; je l'ai vu, dis-je, faire usage d'anneaux d'argent. Mais pourquoi nous arrêter aux chevaliers, quand on voit le simple soldat, dédaignant l'ivoire, faire garnir la poignée de son épée en argent ciselé, le fourreau de chaînons d'argent, le baudrier de plaques d'argent. Les anneaux, garans de la chasteté de nos jeunes serviteurs, sont d'argent; les femmes vont au

rilitatis custodiantur argento: feminæ laventur, et, nisi argentea, solia fastidiant: eademque materia et cibis, et probris, serviat. Videret hæc Fabricius, et stratas argento mulierum balineas, ita ut vestigio locus non sit, cum viris lavantium: Fabricius, inquam, qui bellicosos imperatores plus quam pateram et salinum ex argento habere vetabat. Videret hinc dona fortium fieri, aut in hæc frangi. Heu mores! Fabricii nos pudet.

Nobilitates operum, et artificum in argento.

LV. Mirum in auro cælando inclaruisse neminem, argento multos. Maxime tamen laudatus est Mentor de quo supra diximus. Quatuor paria ab eo omnino facta sunt: ac jam nullum exstare dicitur, ephesiæ Dianæ templi, aut capitolini incendiis. Varro et æreum signum ejus habuisse scripsit. Proximi ab eo in admiratione Acragas, et Boethus, et Mys fuere. Exstant hodie omnium opera in insula Rhodiorum: Boethi apud lindiam Minervam: Acragantis in templo Liberi patris in ipsa Rhodo, Bacchæ Centaurique cælati in scyphis: Myos in eadem æde, et Silenus, et Cupidines. Acragantis et venatus in scyphis magna fama. Post hos celebratus est Calamis et Antipater, quique Satyrum in phiala gravatum somno collocavisse verius, quam cælasse dictus est, Stratonicus. Mox Cyzicenus Tauriscus. Item Ariston et Eunicus Mitylenæi laudantur, et Hecatæus: et circa Magni

bain, et dédaignent les sièges qui ne sont pas d'argent; le même métal pare la table et sert aux usages les plus vils. Si Fabricius voyait ce luxe effréné, ces salles de bains pavées d'argent, où le pied ne laisse aucune trace, où les Romaines vont se baigner pêle-mêle avec les hommes, que dirait-il, lui qui ne voulait pas qu'un général eût d'autre argenterie qu'une coupe et une salière? Que dirait-il en voyant les récompenses de la valeur transformées en ustensiles de volupté? O mœurs du siècle! nous rougissons de Fabricius.

Chefs-d'œuvre en argent, et artistes les plus célèbres en ce genre.

LV. C'est un fait remarquable, que le nombre d'artistes devenus célèbres dans la ciselure en argent, et l'absence totale d'habile ciseleurs en or. Des premiers, le plus renommé est Mentor, dont il a déjà été question. Cependant on ne cite de lui que huit morceaux parfaits; et même, dit-on, aucun n'existe aujourd'hui: les incendies du temple de Diane, à Éphèse, et du Capitole ont tout détruit. Varron écrit qu'il avait même de lui une statue de bronze. Après Mentor, les artistes les plus admirés sont Acragas, Boéthus et Mys; on a d'eux tous quelques morceaux dans l'île de Rhodes; une Minerve de Boéthus à Linde; à Rhodes même, dans le temple de Bacchus, des Bacchantes et des Centaures ciselés sur des coupes par Acragas; un Silène et des Amours par Mys, dans le même temple. On vante les chasses gravées sur des coupes par Acragas. Ensuite viennent Calamis, Antipater et Stratonicus, auteur d'un Satyre endormi, sculpté, ou plutôt, disait-on, posé mollement sur une coupe. Après eux on cite Tauriscus de Cyzique, Ariston et Eunicus de Mitylène, Hécatée, et, vers

Pompeii ætatem Praxiteles, Posidonius Ephesius, Lædus Stratiates, qui prœlia armatosque cælavit: Zopyrus, qui Areopagitas, et judicium Orestis, in duobus scyphis H-S XII æstimatis. Fuit dein Pytheas, cujus duæ unciæ X venierunt. Ulysses et Diomedes erant in phialæ emblemate, Palladium subripientes. Fecit idem et cocos magiriscia appellatos, parvulis potoriis, sed e quibus ne exempla quidem liceret exprimere, tam opportuna injuriæ subtilitas erat. Habuit et Teucer crustarius famam. Subitoque ars hæc ita exolevit, ut sola jam vetustate censeatur, usque adeo adtritis cælaturis, ne figura discerni possit, auctoritas constet. Argentum medicatis aquis inficitur, atque etiam adflatu salso, sicut in mediterraneis Hispaniæ.

De sile, et qui primi sile pinxerint, et qua ratione.

LVI. In argenti, et auri metallis nascuntur etiamnum pigmenta, sil et cæruleum. Sil proprie limus est. Optimum ex eo quod atticum vocatur. Pretium in pondo libras, X II. Proximum marmorosum, dimidio attici pretio. Tertium genus est pressum, quod alii syricum vocant ex insula Syro. Jam quidem et ex Achaia, quo utuntur ad picturæ umbras. Pretium in libras, H-S bini. Dupondiis vero detractis, quod lucidum vocant, e Gallia veniens: hoc autem et attico ad lumina utuntur: ad aba-

l'âge du grand Pompée, Praxitèle, Posidonius d'Éphèse, Lédus Stratiate, auteur de batailles et guerriers ciselés, et enfin Zopire : deux coupes de ce dernier, représentant l'Aréopage et le procès d'Oreste, sont estimées 12,000 sesterces. Vint ensuite Pythéas, dont les ouvrages se vendirent sur le pied de 10,000 sesterces les deux onces ; sur l'emblème d'une coupe il avait gravé Ulysse et Diomède ravissant le Palladium. Il fit aussi pour de très-petites coupes des magiriscies, ou dessins représentant des cuisiniers ; mais l'extrême délicatesse de l'ouvrage est cause que les traits sont effacés, et ne peuvent aujourd'hui être offerts comme modèles. Teucer se fit un nom par ses incrustations; mais ce genre fut bientôt abandonné, et l'on n'estime plus que les vieilles incrustations, dont les ciselures usées ne laissent plus distinguer de formes. L'argent s'altère par le contact des eaux minérales, et par l'action des vents de mer; l'Espagne intérieure l'éprouve chaque jour.

Du sil; qui sont ceux qui peignirent les premiers avec le sil, et comment.

LVI. Au sein des mines d'or et d'argent, se trouvent encore deux matières colorantes, le sil et l'azur. Le sil est, à proprement parler, un limon; le meilleur est le sil attique : il vaut 2 deniers la livre. Vient ensuite le sil marbré, qui vaut moitié moins ; puis le sil foncé, ou sil syrique, que nous envoie l'île de Syros ; enfin le sil d'Achaïe, qui sert à ombrer, et qui vaut 2 sesterces la livre; le sil lucide, qui vient des Gaules, vaut deux as de moins. Le sil gaulois et le sil attique expriment les clairs et les jours. Pour les mosaïques, on n'emploie que le marbré, parce que le marbre qu'il contient résiste

cos, non nisi marmoroso, quoniam marmor in eo resistit amaritudini calcis. Effoditur et ad XX ab Urbe lapidem, in montibus. Postea uritur, pressum appellantibus qui adulterant. Sed esse falsum exustumque amaritudine apparet, quoniam resolutum in pulverem est. Sile pingere instituere primi Polygnotus et Micon, attico dumtaxat. Hoc secuta ætas ad lumina usa est: ad umbras autem syrico et lydio. Lydium Sardibus emebatur, quod nunc omittunt.

De cæruleo.

LVII. 13. Cæruleum arena est. Hujus genera tria fuere antiquitus: ægyptium, quod maxime probatur. Scythicum, hoc diluitur facile: quumque teritur, in IV colores mutatur, candidiorem nigrioremve. Præfertur huic etiamnum cyprium. Accessit his puteolanum et hispaniense, arena ibi confici cœpta. Tingitur autem omne, et in sua coquitur herba, bibitque succum. Reliqua confectura eadem quæ chrysocollæ. Ex cæruleo fit, quod vocatur lomentum: perficitur id lavando terendove: hoc est cæruleo candidius. Pretia ejus, X X in libras: cærulei, X VIII. Usus in creta, calcis impatiens. Nuper accessit et Vestorianum ab auctore appellatum. Fit ex ægyptii levissima parte: pretium ejus, X XI in libras. Idem et puteolani usus, præterque ad fenestras: vocant cyanon. Non pridem adportari et indicum est cœptum, cujus pre-

à l'action corrosive de la chaux. On le tire des montagnes, à vingt milles de Rome; on le brûle ensuite, et ceux qui le falsifient le débitent comme sil foncé. On reconnaît la fraude et la combustion préalable, par l'amertume, et par la facilité avec laquelle il tombe en poussière. Polygnote et Micon les premiers employèrent le sil, et seulement le sil attique en peinture. La période suivante en usa pour les clairs; le syrique et le lydien furent réservés pour les ombres. Ce dernier se vendait à Sardes; aujourd'hui il est hors d'usage.

De l'azur.

LVII. 13. L'azur est un sable. On en distinguait jadis trois sortes : 1° l'égyptien, le plus estimé de tous; 2° le scythique, dont la dissolution est prompte, et qui, broyé, donne lieu à quatre nuances, tant claires que foncées; 3° le cyprien, qu'on lui préfère aujourd'hui. A cette liste, il faut joindre l'azur d'Espagne et l'azur de Pouzzoles, que l'on y fabrique aujourd'hui en travaillant un sable particulier. Tout azur subit la teinture, et doit sa couleur au suc d'une herbe qu'on fait cuire avec lui, et dont il s'imbibe. Du reste, la manipulation est la même que celle de la chrysocolle. L'azur se transforme en *lomentum*, ce qui se fait en lavant et broyant. Le lomentum est plus clair que l'azur. Il vaut dix deniers la livre; l'azur huit. On l'emploie sur la craie, vu qu'il ne peut tenir sur la chaux. L'azur vestorien, ainsi nommé de Vestorius son auteur, est une invention récente. Sa base est l'azur égyptien, dégagé des parties les plus grossières; prix, onze deniers la livre. L'azur de Pouzzoles, autrement cyanon, s'emploie aux mêmes

tium X VIII in libras. Ratio in pictura ad incisuras, hoc est, umbras dividendas ab lumine. Est et vilissimum genus lomenti, quidam tritum vocant, quinis assibus æstimatum. Cærulei sinceri experimentum in carbone ut flagret: fraus, viola arida decocta in aqua, succoque per linteum expresso in cretam eretriam.

Medicinæ ex cæruleo.

LVIII. Vis ejus in medicina, ut purget ulcera. Itaque et emplastris adjiciunt: item causticis. Teritur autem difficillime sil. In medendo leviter mordet, adstringitque, et explet ulcera. Uritur in fictilibus, ut prosit. Pretia rerum, quæ usquam posuimus, non ignoramus alia in aliis locis esse, et omnibus pæne annis mutari, prout navigationes constiterint, aut ut quisque mercatus sit, aut aliquis prævalens manceps annonam flagellet: non obliti Demetrium a tota seplasia Neronis principatu accusatum apud consules: poni tamen necessarium fuit, quæ plerumque erant Romæ, ut exprimeretur auctoritas rerum.

usages, et de plus aux fenêtres. Le commerce ne nous livre que depuis peu l'indicum, qui vaut huit deniers la livre. Les peintres s'en servent pour faire trancher, c'est-à-dire pour séparer l'ombre de la lumière. Un lomentum de très-bas aloi se vend, sous le nom de lomentum broyé, cinq as la livre. On s'assure de la pureté de l'azur en le mettant sur les charbons : il doit y prendre flamme ; pour falsifier l'azur, on fait bouillir dans l'eau des violettes sèches, et on exprime le suc à travers un linge sur de la craie d'Érétrie.

Médicamens tirés de l'azur.

LVIII. L'azur sert en médecine à nettoyer les ulcères; aussi entre-t-il dans les emplâtres, même dans les emplâtres caustiques. Le sil est très-difficile à broyer. En médecine, il est mordant, astringent, et comble les vides des ulcères. Pour être bon, il doit avoir été brûlé dans des pots de terre. Les prix fixés ci-dessus varient, je le sais, suivant les lieux, et même d'année à année, suivant les différences du fret et les circonstances d'achat, ou bien selon le monopole qu'un négociant accapareur exerce sur la totalité d'un article : témoin le procès de Demetrius, que la séplasie entière accusa, sous Néron, au tribunal des consuls. Coter ainsi les substances, d'après les prix usuels à Rome, était cependant nécessaire pour arriver à quelque chose de fixe sur la valeur des divers articles.

NOTES

DU LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

CHAP. I, page 2, ligne 6. *Ipsæque opes.* Pour les anciens comme pour les rétrogrades et les novices en économie politique, l'or, l'argent, le platine, etc., auraient été ou furent les richesses ; un canal, un atelier, n'étaient point décorés de ce titre. De là, dans Ovide,

> Effodiuntur opes, irritamenta malorum.
>
> *Metam.*, lib. I.

Rerum pretia, qui vient ensuite, est plus juste. Oui l'or, les métaux précieux donnent l'unité d'après laquelle on évalue tout, la mesure commune, indéfiniment divisible, indéfiniment multipliable à laquelle tout peut et doit être comparé. On dira peut-être que c'est la journée de travail humain, la journée de l'homme physique (et non encore intellectuel), qui est la véritable unité de laquelle tout part. D'accord ; mais pour traduire toute quantité de travail humain d'une nature donnée en une quantité équivalente de travail d'une autre nature, il faut trouver une seconde unité adéquate de la première : et cette unité, c'est un poids de métal précieux. Alors toutes les conventions se résolvent par cette formule générale : l'unité de travail est au travail présent comme l'unité métal est à la quotité métallique, prix du travail présent. En d'autres termes, appelant t l'unité de travail, n le nombre de fois que le travailleur a répété cette unité (et il peut se faire que n soit au dessus comme au dessous de t), enfin a, l'unité argent ou métal correspondante à l'unité de travail, on a

$$t : nt :: a : na$$

Page 2, ligne 12. *Vivimusque super excavatam.* En effet, les villes ne semblent-elles pas suspendues sur les carrières qui se sont vidées pour suffire à leur élévation ? Les capitales n'enfoncent-elles pas leurs racines dans les catacombes ? A côté de toute Mégalopolis, Nikopolis, Sébastopolis, ne voyez-vous pas, comme le dit M. de Chateaubriant, « Nécropolis, cité des morts, qui doit engloutir les vivans ? »

Ligne 15. *Et in sede Manium, etc.* Si Pline vivait, ceux qui ne se tiennent pas pour battus par une phrase mélancolico-hypochondriaque, répondraient qu'on a toujours aimé à voyager au pays des fables :

.... Fabulæque Manes.

Et quant aux enfers, qui viennent un peu plus bas, ils promettraient de s'arrêter dès qu'ils en apercevraient le guichet, ou qu'ils sentiraient la fumée des chaudières sulfureuses du Tartare, ou dès qu'ils entendraient les aboiemens du triple Cerbère. Toutefois, convenons que les graves méditations de Pline n'ont point le grotesque de Sénèque, qui procède ici par calembourg : *Nec erubescimus...* (non, nous n'en rougissons pas) *summa apud nos habere quæ fuerunt ima terrarum.* Vraiment, Sénèque a donc creusé bien avant pour voir ainsi le fond du globe, que les mineurs de Wieliczka, depuis six siècles, n'ont pas excavé à plus de quinze cents pieds de profondeur. Et si, de son temps, on eût su, dans une ville privée d'eau, creuser un puits artésien à cent mètres de profondeur, les habitans auraient donc eu bien à rougir de porter aux nues cette eau, qui venait *du fond des abîmes* du globe.

II, page 4, ligne 10. *Chrysocolla.... auri etiam sanies.* — *Voyez* plus bas, chap. 26.

Ligne 15. *Auximus pretia rerum......... cœlando carius fecimus.* Comme le dit Ovide :

Materiam superabat opus..........

Metam., lib. II.

Page 4, ligne 18. *In poculis libidines, etc.* C'est ce que Juvénal exprime avec son énergie ordinaire, dans ce léger hémistiche:

> . . . . Vitreo bibit ille Priapo.
>
> *Sat.* II, v. 95.
>
> « . . . . . Il boit, il vide un Priape de verre. »

Lampride, dans la *Vie d'Héliogabale,* nous montre ce prêtre du dieu de Syrie, marié par lui à la déesse de Carthage, la pudique Vénus, Uranie, couvrant sa table de vases d'argent, où d'antiques autant qu'élégantes ciselures représentaient, dans les postures les plus significativement obscènes, des couples, et quelquefois des trios amoureux. Le lecteur nous saura gré de ne pas terminer sans joindre ici cette jolie épigramme d'Œnomaüs:

> Ἐν κυάθῳ τὸν Ἔρωτα· τίνος χάριν; ἀρκετὸν οἴνῳ
> Αἴθεσθαι κραδίην· μὴ πυρὶ πῦρ ἔπαγε.
>
> *Antholog.*, lib. IV, ch. 18.

> Sur cette coupe, agitant son flambeau,
> L'Amour! l'Amour nu, jeune, ardent..... tout beau!
> Le vin tout seul, aux quatre coins de l'âme,
> Met bien le feu...... point d'huile sur la flamme.

Ligne 20. *Murrhina.* Il en sera parlé avec détails, liv. XXXVII, chap. 8.

Page 6, ligne 1. *Crystallina.* — *Voyez* même livre, chap. 9.

Ligne 4. *Turba gemmarum potamus, et smaragdis teximus calyces.* Ces coupes s'appelaient *chrysendeta :* elles étaient ornées d'anneaux, de cercles d'or, de ciselures sur métal, et de distance en distance brillaient les émeraudes, qui, comme on le verra plus bas, formaient, aux yeux des anciens, un contraste de toute beauté avec la nuance plus vive de l'or.

Ligne 6. *Aurum jam accessio est.* Aucun de ces détails n'est exagéré. La vie anecdotique, non-seulement des impératrices et des princes, mais encore des simples seigneurs, des affranchis, de quelques consulaires, en fait foi.

III, page 6, ligne 9. *Utinamque posset e vita in totum abdicari, etc.* Ce mouvement ressemble beaucoup à celui de Don Qui-

chotte, lorsqu'au dessert, chez les chevriers, prenant à sa main une poignée de noisettes, et les considérant avec attention, il s'écrie : « *Fortunada aguella gente y fortunados siglos aguellos, etc.* »

Page 6, ligne 18. *Centum boum arma aurea permutasse.... armis novem boum.* On sait que le βοῦς, bœuf, fut une pièce de monnaie; mais, du temps d'Homère, la monnaie n'existait pas, et certainement le poète, ainsi que le dit Pline, évaluait les divers objets par le nombre de bœufs qui devaient être donnés en échange. Quelques-uns de nos lecteurs seront surpris peut-être du haut prix auquel, dans cette hypothèse, reviennent des armes soit de cuivre, soit d'or, et présumeront que bœuf ici veut dire cuir de bœuf. Mais si l'on songe d'une part que la métallurgie était dans l'enfance, de l'autre que les armes revêtaient le héros de pied en cap, on cessera de s'étonner au point de juger le fait incroyable, et de vouloir trouver dans Homère un sens auquel il n'a jamais songé. Au reste, voici les vers très-naïfs de *l'Iliade* à cette occasion :

> Ἔνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας ἐξέλετο Ζεύς,
> Ὃς πρὸς Τυδείδην Διομήδεα τεύχε' ἄμειβεν,
> Χρύσεα χαλκείων, ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίων.
>
> Liv. VI, v. 234.

IV, page 8, ligne 6. *Midæ quidem annulum, quo circumacto, etc.* Cet anneau fut, comme tous les talismans, attribué par les fables populaires tantôt à un roi, tantôt à un autre. Il est plus connu dans notre Occident, sous le nom d'anneau de Gygès. Du reste, Gygès et Midas, tous deux de l'Asie Mineure, et même de deux régions de l'Asie Mineure très-voisines, ont ceci de commun qu'ils furent extrêmement riches; et cet anneau d'invisibilité, que donnent tantôt à l'un, tantôt à l'autre les mythes, ici entrevus par Pline, est au fond l'anneau à l'aide duquel le dieu des trésors souterrains que recèlent les flancs du globe, ouvre les rochers, et se fraie une route dans les mystérieux abîmes où

> Nullus argento color est, avaris
> Abditæ terris inimice lamnæ,
> Crispe........
>
> Horace, liv. II, *Od.* 2.

Grâce à cet anneau, le mineur reparaît sur la terre, chargé de richesses, et on l'aperçoit : grâce à cet anneau, il disparaît dans les abîmes, et va y chercher de nouveaux élémens d'opulence; on ne le voit plus. Ainsi Pluton (Pluton dont, comme on sait, le nom ne diffère pas de celui de Plutus) possède, entre autres attributs magiques, le casque qui rend invisible. Du reste, et casques et anneaux sont des résultats de travaux métallurgiques : tous deux ont dû passer par les mains du forgeron avant d'arriver dans les mains et sur la tête du consommateur. Les Cabires, dieux métallurgistes (et jusqu'à un certain point, monnaie de Vulcain), les Cabires étaient coiffés du bonnet conique en forme de casque. Peut-être aussi avaient-ils l'anneau. En tout cas, on devine que les peuples, selon leur caractère pacifique ou guerrier, se distribuèrent les deux attributs qu'avait façonnés le marteau du métallurgiste : aux héros, le casque; aux paisibles industriels, l'anneau.

Page 8, ligne 13. *In Tarquiniis.... quorum e Græcia fuit origo.* C'est au moins ce que s'accordent à nous dire tous les anciens. On donne pour père au premier Tarquin, Démarate de Corinthe. Il habitait, ajoute-t-on, la ville de Tarquinies. Il faut dire plus : il est probable qu'il y régnait, qu'il y gouvernait en maître. Tarquinies était une des douze cités de la confédération étrusque, et son nom même ne signifie que les Tarquins. C'est le nom d'une tribu d'un petit peuple. Quant à l'origine immédiatement grecque des Tarquins, elle est au moins fort douteuse ; mais qu'en remontant un peu dans les temps antérieurs, on arrive à retrouver les Tarquins dans la Grèce; c'est possible. Les Étrusques eux-mêmes, selon toutes les apparences, sont en grande partie parens des Grecs. Il est vrai que c'est aux Grecs Pélasges qu'il faudrait ainsi les rapporter, et que l'origine donnée à Tarquin l'Ancien en ferait un Grec Dorien ou Héllène.

Ligne 20. *Ceteri lorum.* La courroie à laquelle aurait dû pendre la bulle. C'est comme le ruban sans la croix, à ceci près que le ruban est lui-même une décoration, et que la courroie n'en était pas une. Asconius Pedianus parle d'une bulle de cuir qui, dans les occasions, était substituée à la bulle d'or des jeunes braves

récompensés par la patrie, ou des riches; et en effet, on lit dans Juvénal :

> ..... Etruscum puero si contigit aurum,
> Vel nodus tantum, et signum de paupere loro?
>
> *Sat.* v, v. 164.

Page 8, ligne 23. *Symbolum.* Ce nom sans doute lui fut donné parce que, comme nous le verrons plus bas, l'anneau servait sans cesse à sceller les lettres et papiers secrets. On sait de plus qu'il était donné comme marque de confiance absolue, illimitée. Dans certaines occasions, l'anneau rompu en deux parties, qui, au besoin, pouvaient se rejoindre, était un signe auquel on reconnaissait un hôte, un envoyé. La scytale des Lacédémoniens, les talons des récépissés et autres pièces financières sont tous fondés sur la même théorie.

Page 10, ligne 8. *Sic triumphavit de Jugurtha C. Marius.* En agissant ainsi, peut-être Marius se plut-il à insulter l'orgueil patricien qui, si long-temps, avait entravé son élévation. Certes, et l'armée et le peuple de prolétaires, qui avaient moins d'or que de fer ou de cuivre aux doigts, devaient applaudir avec délire au triomphe de ce vainqueur à bague de fer, qui, au comble de la gloire, gardait encore sa bague de fer, et disait aux *capite censi :* « Et moi aussi je suis des vôtres. » Marius n'était pas de ceux qui avaient besoin de bague d'or pour se distinguer de la foule, comme les Albinus et les autres qu'avant lui on avait envoyés contre Jugurtha.

Ligne 16. *Quum et codicillos missitatos epistolarum gratia.* Il s'agit de la fameuse lettre de Prœtus à Jobate, son beau-père, au sujet de son hôte Bellérophon qu'il désirait voir périr :

> .... Πόρεν δ' ὅγε σήματα λυγρὰ,
> Γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά.
>
> *Iliad.*, liv. VI, v. 168.

Ce qu'il dit des vêtemens se trouve dans l'*Odyssée* (l. VIII, v. 424). Sur les vases d'or et d'argent, *voyez* l. VIII, v. 443 et 447. Enfin la description de la manière dont on tire au sort se trouve en deux passages principaux, *Iliade,* livre III, et li-

vre VII, v. 175. On voit, d'après le tableau de Pline, qu'alors comme aujourd'hui la collection des poëmes homériques passait pour l'encyclopédie de la civilisation de l'époque héroïque, et ce point de vue vraiment philosophique, et qui donne aux deux épopées ioniennes tant de prix aux yeux des penseurs, n'a besoin que de très-légères modifications.

Page 10, ligne 20. *Fabricam etiam deum fibulas, et alia muliebris cultus, etc.* Nous citerons ce passage d'Homère :

> Τῇσι παρ' εἰνάετες χάλκευον δαίδαλα πολλά,
> Πόρπας τε, γναμπτάς θ' ἕλικας, κάλυκάς τε, καὶ ὅρμους,
> *Iliad.*, liv. XVIII, v. 400;

et nous remarquerons qu'il se rapporte à la légende océanienne de Vulcain, qui, lorsqu'un coup de pied de Jupiter ou de Junon l'envoie rouler loin de l'Olympe, tombe, suivant les uns, dans Lemnos, selon les autres, sous les flots de l'Océan, près des Nymphes, mais, suivant tout le monde, se met sur-le-champ à forger colliers, agrafes et joyaux.

Page 12, ligne 2. *Quod si impedimentum potuit in eo aliquod intelligi.* Atteius Capiton, dans Macrobe (*Saturn.*, liv. VII), en donne une raison un peu différente : « L'anneau, dit-il, ne fut d'abord en usage que comme objet d'utilité : c'était en quelque sorte le seing de la personne qui le possédait. Un peu plus tard, au lieu de ciseler les bagues mêmes, c'est-à-dire le métal de la bague, on y enchâssa des pierres précieuses. Mais, en même temps, on craignit que l'action perpétuelle de la main droite ne fît courir quelque risque à la pierre fragile, et l'on plaça les anneaux à la main gauche. »

V, page 12, ligne 9. *Romæ ne fuit quidem.... pondo potuere.* Cela prouve que long-temps Rome fut totalement étrangère à l'industrie, car ses voisins les Étrusques en possédaient en assez grande quantité. Les mille livres d'or qu'exigèrent les Gaulois, et que donnèrent effectivement les Romains (quoi qu'en disent Tite-Live et ceux qui l'ont copié), se réduisent à 660 livres françaises environ, ou, plus exactement, à 327 kilogr. 187 grammes. Les faux poids, apportés par les Gaulois, étaient sans doute des

poids en usage de l'autre côté des Alpes, et un peu plus forts que ceux des Romains. On sait que 327 kilogrammes d'or pur iraient à peine à 1100 mille francs.

Page 12, ligne 13. *E Capitolini Jovis solio, a Camillo ibi condita, etc.* On lisait jadis IIII*to* (c'est-à-dire *quarto consulatu*); mais Pompée ne fut en tout que trois fois consul. D'autres manuscrits portent: *Nec ignoro M. Crassum duo millia pondo auri rapuisse suo et Pompeii secundo consulatu.* Cette leçon semble la véritable; car, très-probablement, c'est *Pompeii* II *cons.* qui a été changé en *Pompeii quarto*, les quatre *i* de *Pompeii* II prêtant à cette ambiguité. Maintenant, reste à se demander quel évènement donna matière à la perte dont il s'agit. Était-ce un vol? La renommée en accusait Crassus: et les 2000 livres d'or, quand on n'en porterait la valeur qu'à deux millions, étaient encore suffisantes pour que Crassus, en en gardant la meilleure partie pour lui, indemnisât les deux ou trois confidens nécessaires de ses mesures: par exemple, le geôlier qui fut chargé de certifier que l'humble *æditus* s'était empoisonné pour ne rien dire.

Page 14, ligne 6. *Quod ex capitolinæ ædis incendio.... detulerat.* Cet incendie eut lieu l'an 82 avant J.-C., pendant la guerre civile des partisans de Marius et de Sylla. Un second incendie eut lieu lors des troubles qui suivirent la mort de Néron: les Vitelliens mirent volontairement le feu au temple, qui fut rebâti par Vespasien, et détruit pour la troisième fois sous Titus, pour être relevé par les mains de Domitien. Ainsi, en moins de deux siècles (162 ans), le Capitole fut trois fois la proie des flammes. Pour Marius le jeune, ce fils de Marius était consul l'année du premier incendie. Non-seulement l'or, mais encore les objets sacrés et les statues avaient été portés à Préneste. D'après les évaluations qui précèdent, la livre romaine d'or, que nous ne pouvons supposer à un titre moyen plus haut que 0,880, revient à environ 1000 francs de notre monnaie. Nous pouvons donc regarder les treize milliers transportés à Préneste comme une valeur de 13,000,000.

N. B. Pour des évaluations très-précises, la traduction que nous adoptons ici de *livre d'or romaine* par 1000 fr., aurait besoin de quelques rectifications: 1° d'après les époques qui ont modifié

les titres ; 2° d'après la nature des matières d'or : car la monnaie, la vaisselle sacrée, les statuettes et statues n'étaient sans doute pas du même degré de pureté.

VI, page 14, ligne 15. *Diebus fastis*. Les jours fastes étaient non pas les jours ouvrables, comme on se l'imagine souvent, mais les jours où il était permis de rendre la justice ; en d'autres termes, où le préteur pouvait dire (*prætori licebat fari*) les trois mots DO, DICO, ADDICO. Or, tant que les livres qui spécifiaient, en les énumérant, les cas, les motifs d'après lesquels les jours étaient qualifiés de fastes ou de néfastes, demeurèrent sous le huis-clos et entre les mains des patriciens, ceux-ci déclarèrent, selon le caprice ou selon le besoin, que le préteur siègerait, que le préteur ne siègerait pas. On pouvait, par cet artifice, échelonner les affaires de manière à ne pas avoir de témoin importun pour déposer, à ne point procéder en présence d'une grande assemblée (comme par exemple un jour de marché), etc., etc. C'est absolument comme si, chez nous, le pouvoir avait droit de remettre la tenue d'une assemblée électorale commencée, ou de reculer de deux ou trois jours le vote d'une chambre, quand on sent qu'il va être défavorable. La publication faite par Flavius eut, entre autres avantages, celui de forcer les patriciens à recourir à d'autres armes et à se montrer probes au moins dans l'indication des jours judiciaires ou autres.

Ligne 20. *Q. Anicio Prænestino, qui paucis ante annis hostis fuisset*. Probablement il avait pris part à la guerre des Étrusques contre Rome, guerre qui commença en 312 avant J.-C., et qui, deux ans après, se dénoua par la défaite des Étrusques et la victoire des Romains, que commandait Fabius.

Ligne 24. *Annulos ab eo abjectos fuisse*. Ce n'est pas là ressembler à l'homme qui chante quand son sang coule, ou que les tortures le déchirent. Flavius devait bien rire en voyant ses ex-amis les patriciens confesser si naïvement leur *misfortune*. « Indiscret, vous nous faites un tort irréparable par votre révélation. — C'est ce que je voulais, » devait répondre le ci-devant secrétaire. On sait que l'usage était de quitter ses anneaux les jours de grand deuil, et quelquefois de remplacer ces jours-là

l'anneau d'or par un anneau de fer. *Voyez* TITE-LIVE, liv. IX, et SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, ch. 100.

Page 16, ligne 12. *Trecentis quatuor annis post capitolinam, dedicatam.* Selon plusieurs manuscrits : le Capitole auraitdonc été dédié l'an de Rome 144, ou plus de cent ans avant l'expulsion des rois; évidemment cela ne doit s'entendre que du commencement de la construction : car c'est Tarquin le Superbe qui fit, vers l'an de Rome 220, achever le Capitole, commencé par son aïeul. On dédiait donc les temples avant qu'ils fussent terminés? ou bien, il y a un mot d'omis dans le texte de Pline, qui devrait porter par exemple : *Post capitolinam instauratam ;* ou bien enfin le chiffre CCCIV est faux et devrait être remplacé par CCXXIV.

Ligne 16. *Trimodia illa annulorum Carthaginem ab Annibale missi.* Tite-Live lui-même, tout ami qu'il est du merveilleux, réduit les trois modius à un; Florus en borne le nombre à deux; le grand nombre des écrivains a été pour les trois boisseaux. Saint Augustin (*Cité de Dieu*, III, 19) n'y a pas manqué, et nous, nous sommes tout-à-fait de l'avis de ce père. Seulement nous croyons qu'il faut admettre, 1° qu'à Rome les chevaliers étaient aussi communs que les *don* par delà les Pyrénées; 2° que les chevaliers romains avaient au moins une bague à chaque doigt; 3° enfin, que les pillards de ce temps-là étaient tous gens consciencieux et délicats, ce qui est d'autant plus vraisemblable, que l'armée d'Annibal se composait de mercenaires de toutes les nations africaines connues alors.

Ligne 17. *Ex annulo... inimicitiæ cœpere.* C'est-à-dire, en admettant l'authenticité de l'anecdote, qu'un anneau fut ou l'occasion, ou la première circonstance publique des inimitiés qui plus tard éclatèrent, et que ces inimitiés elles-mêmes ne furent qu'un des ressorts de cette grande guerre sociale. Pour cette guerre elle-même, nous n'y voyons que la deuxième phase de ce grand travail d'unité qui agitait le monde romain, et qui peut se formuler par ces trois mots : le peuple, les esclaves, les masses conquises ou l'étranger. C'étaient trois classes d'exploités; et ces trois classes tendaient à s'homogénéiser le plus possible avec l'exploitante.

Page 18, ligne 6. *Digitos onerando.* Martial (liv. V, *épigr.* II)

parle d'un de ses amis qui porte, comme un étalagiste en bijouterie, des sardoines, des émeraudes, des diamans, des jaspes, le tout à une seule phalange de ses doigts.

Page 18, ligne 19. *Singulis primo digitis geri mos fuerat.* On peut en voir les causes dans Macrobe (*Saturnal.*, liv. VII, ch. 13), qui cite Atteius Capiton. Comp. aussi Apion le Grammairien dans Aulu-Gelle (liv. X, chap. 10).

Ligne 22. *Dein juvit et minimo dare.* Et chaque anneau avait son nom spécial. Celui du petit doigt s'appelait akar, ἀκαρής; celui du doigt index, coriame ou corianne, κορίαμος ou κορίαννος. (Voyez CÉL. RHODIGINUS, liv. VI, chap. 12.)

Page 20, ligne 4. *Pretiosioris in recondito supellectilis.* Une dactyliothèque, ou écrin à bagues, était un meuble essentiel chez les riches Romains, et Martial se moque d'un élégant qui a soixante anneaux et pas une boîte pour les y déposer.

Senos Charisius omnibus digitis gerit,
Nec nocte ponit annulos,
Nec quum lavatur..........
Dactyliothecam non habet.
Lib. XI, *ep.* 60.

Ligne 5. *Aliis plures quam unum, gestare labor est.* C'étaient de dignes descendans du Sybarite qui souffrait cruellement de ce qu'une feuille de rose s'était pliée en deux, affaissée sous le poids de son corps. C'est le cas de rappeler ces vers de Juvénal :

.... Verna Canopi
....
Ventilet æstivum digitis sudantibus aurum,
Nec sufferre queat majoris pondera gemmæ.
Sat. I, v. 26.

Ligne 6. *Alii bracteas infarcire leviore materia, propter casum, etc.* Il paraît que les anneaux, soit parce qu'ils étaient trop larges pour les doigts, soit parce qu'à tout instant il fallait les ôter, les remettre, les ôter encore, échappaient souvent des mains.

Sæpe gravis digitis elabitur annulus....
MARTIAL., lib. XIV;

dit l'épigrammatiste que nous venons de citer dans une des notes précédentes. *Bractea* signifie, non pas, comme le veut Hardouin, la lame mince dans laquelle est enchâssée la pierre qui orne la bague, mais une feuille d'or, roulée d'abord en forme de cylindre creux, puis repliée sur elle-même en forme de circonférence, de manière à former un anneau. Il est clair que cet anneau est plus léger qu'un anneau massif ou plein ; et par conséquent, s'il tombe, la pierre court moins de risque de se casser.

Page 20, ligne 12. *At nunc cibi quoque... a rapina.* Il y avait déjà long-temps que cet usage existait, et il se maintint glorieusement de siècle en siècle. Nous trouvons :

1°. Vers l'an de Rome 590 (avant J.-C., 164), Plaute qui nous dit :

> Obsignate cellas, referte annulum ad me.
>
> *Casin.*, act. 1, sc. 2.

2°. Vers 690 (avant J.-C., 64), Cicéron qui écrit à son affranchi et ami Tiron : *Sicut olim matrem nostram facere memini, quæ lagenas etiam inanes obsignabat, ne dicerentur inanes aliquæ fuisse, quæ furtim essent exsiccatæ.*

3°. Vers 750 (avant J.-C., 4), Horace qui, en décrivant un heureux caractère, dit :

> Cetera qui vitæ servaret munia recto
> More, bonus sane vicinus, amabilis hospes,
> Comis in uxorem ; posset qui ignoscere servis,
> Et signo læso non insanire lagenæ.
>
> Lib. II, *epist.* 2, v. 132.

4°. Vers 840 (de J.-C., 87), Martial qui, avec toute la gravité qu'il affecte parfois, proclame ainsi son ultimatum :

> Nunc signat meus annulus lagenam.
>
> Lib. IX, *epigr.* 89.

Ligne 14. *Servorum quoque causa nomenclator adhibendus.* Le *nomenclator* d'ordinaire ne servait que pour l'ordre politique. Les candidats avaient recours à lui pour savoir le nom de ceux auxquels ils allaient adresser leurs sollicitations ; le patron lui de-

mandait le nom de ses cliens. Enfin les choses en vinrent au point que, dans une même maison, il fallait au maître un nomenclateur d'esclaves. En effet, s'il est permis de s'en rapporter à l'assertion d'Athénée, beaucoup de grands seigneurs avaient des dix mille et vingt mille esclaves. Démétrius, affranchi de Pompée, en possédait un si grand nombre, que chaque matin on lui rendait compte du mouvement qui s'opérait dans cette immense population de ses domaines, absolument de même qu'on rend compte à un général de ce qu'il y a d'hommes effectivement sous les drapeaux, d'hommes en congé de semestre, d'hommes à l'hôpital, etc., etc.

Page 20, ligne 16. *Marcipores Luciporesve.* Les vieux noms qui sentent de loin la Romana rustica, *Marcipor, Lucipor,* reviennent à *Marci puer, Lucii puer,* et sans doute n'ont rien qui étonnent les linguistes actuels, ni sous le rapport de la composition (qui est de tout point semblable à celle des mots de la langue élégante et académique), ni pour le changement si simple de *puer* en *por.* Quant à l'expression de *puer* pour *esclaves,* que l'on veut bien se donner la peine de remarquer en passant, non-seulement nous le trouverons tout simple, puisqu'il y en a tant d'exemples, *παῖς* en grec, *garçon* en français, etc.; mais encore, nous nous permettrons de nier qu'elle doive être prise pour un euphémisme. Nous croyons qu'elle est due simplement à l'orgueil, et qu'elle exprime implicitement dédain pour un homme qui n'est pas homme, qui n'a pas de droit, qui éternellement sera mineur, et à qui on fait en l'exploitant, en le battant, en l'usant,

En le croquant, beaucoup d'honneur.

Ligne 20. *Gravatis somno aut morientibus annuli detrahuntur.* Soit parce qu'à partir de cette époque ils sont censés ne plus compter parmi les vivans, soit parce que l'on craint qu'ils n'aient plus assez de force de tête pour résister à des captations insidieuses, ou assez de force de corps pour empêcher que l'on ne s'empare de leur anneau, et que l'on n'appose ce sceau, qui emporte avec lui la confiance la plus absolue, à des dispositions testamentaires ou autres qui n'ont jamais été dans l'intention du mourant. Dans Suétone, on voit le vieux Tibère, après un long

assoupissement léthargique, se réveiller et redemander son anneau. Tout tremble, et déjà Caligula, qui a reçu les précoces félicitations des courtisans, s'attend au supplice : seul, Macron, à qui le danger n'a pas fait perdre la tête, renvoie les curieux, les oisifs, et, pour rappeler la transpiration chez l'auguste malade, fait entasser pêle-mêle sur lui, matelas et couvertures. On n'eut pas la peine de lui rendre son anneau, et bientôt le flot adulateur vint bruire de nouveau, avec son murmure de sirènes, aux pieds du prince aux petites bottines, qui avait été l'idole de l'armée, et qui, dit-on, était le pur sang de Germanicus.

Page 20, ligne 24. *Polycratem Sami tyrannum, cui dilectus ille annulus, etc.* Les commentateurs de Pline citent, à propos de cette anecdote fameuse qui semble un roman, Valère-Maxime (liv. VI, § dernier), Hérodote (liv. III), Cicéron (*Fin.*, V). Nous renvoyons de préférence à une de ces pièces fugitives échappées à la plume élégante et spirituelle de Schiller.

VII, page 22, ligne 9. *Annuli distinxere alterum ordinem, etc.* Ce chapitre est un des passages classiques que nous a laissés l'antiquité sur ses vêtemens, en tant qu'objet politique. On sait que dans toutes les civilisations peu avancées il en est ainsi. Les classes qui prétendent à une supériorité, ont voulu accaparer un costume, un ornement, un insigne, une mode. Les moustaches et le pantalon à bandes rouges que le militaire voulait interdire au simple citoyen, les armoiries que le noble s'indigne de voir prendre au roturier, le tatouage, dont les arikis de la Nouvelle-Zélande et de la Polynésie interdisent à leurs subordonnés certaines variantes, certains contours d'élite, toutes ces distinctions extérieures partent d'un même principe, celui de faire caste. Pour nous, nous croyons que la civilisation est en raison inverse de l'importance que l'on attache à ces futilités, et nous ne nous étonnons pas des grandes choses que font aujourd'hui les Égyptiens, lorsque nous nous rappelons qu'il y a six ans, les sujets de Méhémet-Ali ont commencé à quitter les pantalons bouffans, les amples turbans, les longues barbes, pour se rapprocher des manières européennes. C'est dire aussi que, quelle que soit l'ex-

cellence de la morale prêchée par le vertueux Mentor à Télémaque, nous ne pouvons être de l'avis de l'archevêque de Cambrai sur l'organisation de sa société-modèle, qu'il divise en sept classes, et qu'il distingue par des différences d'équipement, comme un ministre de la guerre distinguerait ses cuirassiers, ses carabiniers et ses hussards.

Page 22, ligne 17. *Divo Augusto decurias ordinante.* L'organisation de laquelle il s'agit était toute judiciaire, et, immisçant en quelque sorte le pays à la connaissance des faits (non politiques, il est vrai), impliquait jusqu'à un certain point le jugement par le jury. Les listes de juges ressemblaient à nos listes de jurés; car, 1° ces juges étaient choisis parmi les notabilités romaines ou censées romaines; et 2° ces juges qui ne figuraient qu'à tour de rôle dans les tribunaux, différaient beaucoup des juges vrais qui appliquaient la loi, et que l'on nommait quindécemvirs ou autrement. Les décuries n'ont point de rapport, on doit l'avoir deviné, avec les décades ou groupes de dix : on comptait au moins mille têtes par décuries. De ce qui suit dans Pline, on peut conclure 1° que sous Vespasien déjà, le nombre des décuries qui primitivement était de trois, et qu'Auguste avait porté à quatre, s'était accru dans une proportion assez considérable; 2° qu'au nombre des notables inscrits sur la liste des jurés (*judices*) figuraient des provinciaux, c'est-à-dire des hommes qui ne faisaient point partie de la race romaine; 3° que ces provinciaux pourtant devaient être citoyens romains, et même devaient en avoir le titre depuis un temps assez long, quoique vague (soit de six à dix ans).

VIII, page 24, ligne 12. *Tiberii demum principatus nono anno, etc.* Tacite rapporte le fait à l'année précédente (774 de Rome, et de J.-C., 22). Voyez *Annal.*, liv. III, chap. 86. Le C. Sulpicius Galba, dont il est question, était le frère de celui que les astres avaient prédestiné à l'empire. Le mot suivant, *juvenalem*, a fort intrigué les commentateurs. On sait bien que Rome eut, sous Néron, une fête dite *Juvénalies,* et que Caligula, un beau matin, ajouta aux Saturnales un jour juvénal. Mais rien de tout cela n'explique suffisamment ce que c'est que cette ré-

putation juvénale, objet des vœux du jeune courtisan rampant aux pieds du vieil empereur.

Page 24, ligne 18. *Institores ejus culpæ, etc.* Les chevaliers romains faisaient bien d'autres métiers encore. Fermiers des impôts, publicains, banquiers, traitans, ils pensaient, comme sa majesté Vespasien, que les *aureoli*, n'importe d'où on les tirait, sentaient toujours bon, et qu'un *popinate* d'argent, comme un *mérétriciure* d'or, ne peut être dédaigné que par un sot ou par un fou.

Ligne 20. *Nisi cui ingenuo ipsi.... CCCC census fuisset.* Ainsi, non-seulement il fallait être riche, mais encore il fallait que cette richesse datât de deux générations : « Travaillez, disait la loi, travaillez, suez, économisez, amassez, plébéiens, et, dans quelque soixante ans, vos petits-fils, qui n'auront rien fait que se donner la peine de naître, auront les droits politiques que vous gagnez aujourd'hui. » Au reste, on ne se tenait pas bien sévèrement à la lettre de cette loi. Au moins, c'est ce que prouvent les deux épigrammes suivantes de Martial. Dans l'une, il manque à Gaurus 100,000 sesterces (1/4 du cens) pour être du nombre des jurés :

Prætorem pauper centum sestertia Gaurus
   Orabat, nota carus amicitia :
Dicebatque suis hæc tantum deesse trecentis,
   Ut posset domino plaudere justus eques.
Lib. IV, *epigr.* 67.

Dans l'autre, il se plaint de voir deux frères qui possèdent à eux deux 400,000 sesterces, siéger en même temps sur les bancs judiciaires :

Calliodorus habet censum (quis nescit?) equestrem,
   Sexte ; sed et fratrem Calliodorus habet.
Quadringenta secat, qui dicit σῦκα μέριζε.
   Uno credis equo posse sedere duos?
Quid cum fratre tibi? quid cum Polluce molesto?
   Non esset Pollux si tibi, Castor eras.
Unus quum sitis, duo, Calliodore, sedetis :
   Surge : solœcismum, Calliodore, facis ;
Aut imitare genus Ledæ : cum fratre sedere
   Non potes : alternis, Calliodore, sede.
Lib. V, *epigr.* 38.

Les 400,000 sesterces en question feraient aujourd'hui, de notre monnaie, 77,813 fr.

Page 26, ligne 19. *Hoc tertium corpus in republica factum est, cœpitque..... ordo.* Hardouin oppose à cette assertion d'un fait vraiment remarquable, une médaille d'Auguste, à lui connue, et qui sans doute faisait partie de la collection de la société de Jésus de Paris. Elle porte d'un côté : CONSENSV SENAT. ET EQ. ORDIN. P. Q. R. Mais il fait remarquer lui-même que cette médaille appartient à la série des monnaies provinciales, puisqu'elle fut frappée à Narbonne.

IX, page 28, ligne 4. *Celeres sub Romulo regibusque appellati sunt.* On a beaucoup varié sur l'étymologie des célères, qui, suivant les uns, devaient leur nom à Céler, leur chef, et un des favoris de Romulus, tandis que, selon les autres, il faudrait dériver le mot de *celes, κέλης*, cheval de course, dont, comme on l'a vu aux livres géographiques, on a aussi dérivé la ville cilicienne de Célenderis. Pour ceux qui croient que célères vient de *celer,* prompt, il faut leur dire que très-probablement, au contraire, *celer,* prompt, est venu de *celeres.* Comp. au reste, DENYS d'HALICARNASSE (*Ant. romain.*, II), PLUTARQUE (*Vie de Romulus*), OVIDE (*Fast.*, liv. IV, v. 837).

Ligne 5. *Flexumines.* Ce nom, composé selon les principes de l'ancienne langue latino-romaine, semble être la erâse de *qui flectunt equum homines* (*flex... homines*). C'est ici le cas de se rappeler et un dieu Tellumo, dont le nom au génitif était sans doute Telluminis, et le nom de Lucumo, qui fut le premier nom de Tarquin l'Ancien, et qui semble avoir désigné un grand propriétaire (*locus... locἡμων?*), comme postérieurement *locuples.*

Trossuli, quum oppidum in Tuscis citra Volsinios passuum... cepissent. Ce motif peut être bon pour ceux qui admettent de confiance la glorieuse explication que les Parisiens donnent du nom de badauds : « Badauds, dit Furetière, veut dire *bat-dos*, et indique que les Parisiens repoussèrent avec perte les Normands, sous Charles-le-Simple, et les forcèrent à leur tourner le dos : encore se mirent-ils à les poursuivre, armés de gaules, de pierres et de bâtons. » Du reste, il semble bien qu'il y a eu en

Étrurie un village du nom de Trossum, et aujourd'hui encore, en Toscane, à deux milles de Montefiascone, on voit un bourg de Trosso, et le gué de Trosso (*il vado di Trosso*). D'autres étymologies encore ont été proposées : 1° le grec τρυσσός ; 2° τρωξαλίς, sauterelle ; 3° *torosulus*, assez musculeux. (Comp. VOSSIUS, *Etym.*, art. *Trossulus*). Pour nous, nous croyons que *Trossulus* n'est que le diminutif de *Truso*, pousser, s'agiter, et revient parfaitement à l'*ardelio* de Phèdre. C'est un sobriquet qui se sent à la fois de la rusticité naïve du vieux Latium, et de l'obscénité fescennine.

X, page 28, ligne 16. *Externos torquibus aureis donavere.* Et par là se trouve réduite au néant l'assertion de Denys d'Halicarnasse, qui nous montre Siccius Dentatus recevant entre autres dons, récompenses de sa vertu militaire, des colliers d'or.

XI, page 30, ligne 3. *A. Postumius dictator.* Sa dictature eut lieu l'an de Rome 323. *Voyez* AULU-GELLE (liv. XVII, chap. 21). Le lac Régille, dont il est question un peu plus bas, se trouve à environ cinq lieues de Rome, sur la route de *la Colonna*. La bataille donnée sur les rives de ce lac, est celle où firent naufrage les dernières espérances de restauration des Tarquins : magnifique épisode qui termine dignement la fabuleuse épopée qu'ouvrent l'émigration de Tarquin et la prophétie de Tanaquil. Castor et Pollux avaient pris part à cette bataille du lac Régille, et leur active intervention avait fait pencher la victoire du côté des Romains, et en preuve de tous ces faits, on montrait encore à Rome, du temps de Pline, pour convaincre l'incrédulité, la fontaine à laquelle les deux Dioscures avaient fait boire leurs chevaux pulvérulens, hors d'haleine, et baignés de sueur.

XII, page 30, ligne 12. *Auratis cornibus hostiæ, majores dumtaxat, immolarentur.* Les bœufs, les taureaux avaient toujours les cornes dorées :

Semper inaurato taurus cadit hostia cornu.

TIBULL., lib. IV, I.

Huc taurus ingens, fronte torva et hispida,
Sertis revinctus aut per armos floreis,

Aut impeditis cornibus deducitur :
Necnon et auro frons coruscat hostiæ,
Setasque fulgor bractealis inficit.
PRUDENCE , *Hymne à saint Romain*, v. 1021.

Page 30, ligne 15. *Fibulas tribunicias ex auro geri.* C'étaient les agrafes par lesquelles le sagum était attaché à l'épaule. Cette agrafe n'était point l'insigne de la dignité du tribun : c'est l'or tout au plus qui eût dénoté son rang ; mais nul doute qu'à l'époque de Brutus, bien des officiers d'un rang inférieur à celui de tribuns n'eussent l'agrafe d'or.

Ligne 21. *Habeant feminæ in armillis, etc.* On peut comparer à ce passage, la fin du chap. 6, liv. XXXVII. C'est aussi le cas de rappeler l'impératrice Lollie Pauline dont les pierreries étaient évaluées 40 millions.

Page 32, ligne 2. *Hunc medium feminarum equestrem ordinem facit.* Ces plaisanteries exhalent l'arôme du contubernium dans les douceurs duquel Pline passa les premières années de sa jeunesse ; surtout si l'on rapproche de ses expressions le vers d'Horace :

. . . . Aut agitavit equum lasciva supinum.
Lib. II, *sat.* 7.

et celui de Martial :

Hectoreo quoties sederat uxor equo.
Lib. X, *epigr.*

Medium aussi peut être ajouté aux idées que nous effleurons.

Ligne 5. *Harpocratem.* Il fut admis avec Isis et Anubis. Tous trois ensemble formaient une trinité secondaire assez semblable à celle que forme la Vierge, gardée par Joseph, et l'enfant Jésus sur le bras. Cette trinité ne doit pas être confondue avec la trinité majeure, Isis, Osiris et Horus, et moins encore avec la grande trinité cosmogonique, Knef, Fta, Fré. Pour les Égyptiens, Harpocrate, qui primitivement s'écrivait Har-Pokrat (Har aux pieds mous), n'était autre qu'Horus (Har, Haroéri) encore jeune et faible. Peu à peu les Grecs en firent un avorton, un enfant venu au monde avant terme, incapable de jouir jamais de la plénitude de la santé, de la vie. L'Occident entier adopta cette

interprétation, mais en travestissant encore le trait principal de l'idole qu'on proposait en même temps à son adoration. Har-Pokrat, en sa qualité de dieu-fœtus, avait les bras collés sur le corps, la main en quelque sorte ramenée sur la bouche. On vit dans cette position, une injonction de silence, et Har-Pokrat passa pour le dieu du mystère et de la discrétion. Les temples à mystères frauduleux ou insignifians, les boudoirs le choisirent à l'envi pour leur patron. (*Voyez* OVIDE, *Métam.*, I, v. 692.) Peut-être Harpocrate, sur l'anneau, indique-t-il le secret qui doit présider aux dépêches, aux lettres, aux dépôts, en deux mots, à tout ce que l'on juge à propos de soustraire, par l'apposition d'un scellé, à la rapacité et aux regards indiscrets.

XIII, page 32, ligne 18. *Ex auro denarium.* Ainsi on avait ou plutôt on avait eu des deniers d'or comme des deniers d'argent (nous retrouverons en effet plus tard, liv. XXXVII, chap. 3, *sex denariis aureis*. Comp. aussi PÉTRONE, *Sat. passim*). Ce terme ne peut étonner, si l'on pense que les Romains ayant de bonne heure compté par mille sesterces, *sestertium* au neutre, rien pour eux n'était aussi commode qu'une monnaie réelle qui était un dixième de la grande monnaie de compte *sestertium;* or, le denier d'or (plus spécialement *nummus* et *aureus*) était justement ce dixième. Il en résulte qu'il contenait 25 deniers d'argent : car il fallait 250 deniers semblables pour faire 1000 *sestertii* ou un *sestertium.* Ainsi nous avons la progression suivante :

Sestertius....................	$\frac{1}{1000}$ du sestertium.
Quinarius....................	$\frac{1}{500}$
Denarius....................	$\frac{1}{250}$
Denarius aureus..............	$\frac{1}{10}$

ce qui revient à dire aussi :

Sestertius....................	$\frac{1}{100}$ du denarius aureus.
Quinarius....................	$\frac{1}{50}$
Denarius....................	$\frac{1}{25}$

Ce qu'il est essentiel de noter ici, c'est que les variations de la valeur de l'as (*Voyez* plus bas, même chapitre) n'ont aucune in-

fluence sur ses rapports. En effet, pendant la période antérieure à l'an de Rome 536, l'as étant les deux cinquièmes du sesterce, il en résultait que,

1 sesterce égale	$2\frac{1}{2}$	as.
1 quinarius	5	as.
1 denarius	10	
1 denarius aureus	250	
1 sestertium (monnaie de compte)	2,500	

tandis que plus tard, l'as étant le quart du sesterce, qui pourtant n'a pas changé de valeur,

1 sesterce égale	4	as.
1 quinarius	8	
1 denarius	16	
1 denarius aureus	400	
1 sestertium	4,000	

Page 32, ligne 22. *Libella.* Ce mot était synonyme d'as; mais comme l'as diminuait chaque jour, au lieu de *libra*, qui s'était dit primitivement, on adopta le diminutif *libella. Dupondius* est, comme on voit, l'abréviation de *duo pondo*, ou *duo pondi.*

Page 34, ligne 6. *Unde et pecunia appellata.* Cette étymologie n'est pas incontestable. Mais l'espace nous manque pour en proposer d'autres. Remarquons, en passant, que quelquefois *pecunia* se prend dans un sens restreint pour monnaie de cuivre. Lampride (*Vie d'Alexand. Sév.*) dit: *Scenicis nunquam aurum, nunquam argentum, vix pecuniam donavit.*

Ligne 10. *Quinarium, etc.* On voit encore souvent des quinarii dans les musées de médailles. Ils pèsent trente-sept grains et demi. Leur marque ordinaire est un V, comme celle du denier un X. Quelques-uns portent un Q.

Ligne 13. *Quum impensis respublica non sufficeret.* Ainsi, dès cette époque, se dessinait déjà ce système désastreux de l'altération des monnaies, système à l'aide duquel l'état faisait banqueroute à ses créanciers de la différence qu'il y avait entre le volume de numéraire, contenu sous un nom donné, et le volume contenu sous la pièce de monnaie nouvelle que l'état substituait à l'ancienne. Ici la différence était de cinq sixièmes en faveur du

gouvernement : car le sextans était un sixième de la livre. Toutefois, le gouvernement ne profitait pas seul de cette différence : 1° il faut défalquer de ses profits la valeur de l'alliage plus considérable qu'il ajoutait à son cuivre et à son argent ; 2° les frais de fabrique revenaient sans doute fort cher à cette époque. On peut dire enfin que plus d'un traitant, lié avec la république par des marchés imprudens, se trouva ruiné, et, dans cette extrémité, ne put continuer à livrer à la république ce qu'il avait promis de livrer à un prix six fois aussi considérable que celui que lui offrait le trésor, d'après le nouveau système monétaire, et que tout traitant nouveau demanda six fois autant de *libellæ* nouvelles qu'il avait exigé primitivement de *libræ*. Du reste, cette exaction révoltante eut sans doute ceci d'avantageux, qu'elle facilita la circulation en divisant singulièrement les énormes poids jadis en usage.

Page 32, ligne 16. *Janus... rostrum navis... rates.* Ces effigies remplacèrent donc les verrats et les brebis de Servius Tullius. Ne prouvent-elles pas aussi que l'origine de cette nouvelle monnaie était étrusque, ou même venait de plus loin que l'Étrurie ? Pour Ovide (*Fastes*, liv. 1, v. 229), il n'y voit que le témoignage du débarquement de Saturne en Italie :

.... Sed cur navalis in ære
 Altera signata est, altera forma biceps......
At bona posteritas puppim signavit in ære
 Hospitis adventum testificata Dei.

C'est par suite de cet usage que vint le proverbe : *Aut capita, aut navim?* synonyme de notre *croix ou pile?* (*Voyez* MACROBE, *Saturnal.*, liv. 1, chap. 7.) *Triens* était le tiers, *quadrans* le quart de l'as.

Ligne 20. *Asses unciales.* — *Uncia* était le douzième de tout entier, ou poids ou mesure ou volume. L'as ayant été pris comme unité primitive, et en même temps comme égal à la livre, on eut donc d'abord *as libralis,* puis *as sextantarius,* et enfin ici *as uncialis.* Dans cette dernière hypothèse, on eût pu dire *libra uncia*, comme dans l'avant-dernière, *libra sextans*, ce qui en français reviendrait à dire $1 = \frac{1}{12}$, $1 = \frac{1}{6}$. Comparés au denier

primitif, les deniers nouveaux étaient des fractions absolument semblables aux as d'espèces nouvelles, c'est-à-dire que le denier de la première guerre punique était un sixième, et le denier de la seconde guerre punique, un douzième du denier primordial. Il en résultait aussi cet autre fait piquant : c'est 1° que déjà le denier de la première guerre punique était à l'as antérieur : : 10 : 6, en d'autres termes, ne valait qu'une fois et deux tiers l'as qu'il était censé contenir dix fois ; 2° et que depuis la nouvelle altération décrétée par le sénat, il allait être à ce même as primitif : : 10 : 12. En effet, l'as primitif valait douze des *unciæ* primitives, et le nouveau denier, pour être fidèle à son nom, semblait devoir contenir dix seulement de ces *unciæ* primitives, qui alors étaient décorées du nom d'as. Ainsi l'unité ancienne était d'un sixième plus forte que la dixaine moderne. Ce fut en partie pour dissimuler ce fait trop clair, que l'on imagina un second changement, celui qui proclama l'as un seizième et non plus un dixième du denier. Notons ici qu'il s'offrait aux grands faiseurs de la monnaie romaine deux procédés : 1° laisser le poids, le volume, le titre de l'as uncial immobile, mais ajouter au denier six as, ce qui l'aurait rendu de 6/10 plus fort, en d'autres termes, ce qui aurait réellement porté sa valeur à 16, comme on l'y portait nominalement; 2° laisser, au contraire, le denier immobile en poids, volume et titre, mais diminuer les as de 6/16 de leur valeur, ce qui portait leur valeur réelle, naguère de 16/160 de denier, à 10/160, sans toutefois changer leur valeur nominale. On adopta le second système. Dans ce cas, il est bien clair que le denier n'était toujours que 5/6 (ou 10/12) de l'as primitif. Mais au moins l'on ne pouvait plus dire : « le denier ne vaut plus que dix onces, et l'as en valait douze. » La difficulté même de calculer nettement avec des nombres qui ont des multiples si peu semblables que 10 et 12 d'une part, que 10 et 16 de l'autre jetait un nuage sur l'étendue de la perte des plaignans, et, par suite, sur la justice de leurs plaintes. Ce n'était pas que l'on ne vît à merveille qu'il y avait perte, mais la quotité de la perte restait chose contestable et contestée. Voici pourtant ce qu'elle était :

1°. Après le premier changement..... $\frac{5}{6}$ ou 83 $\frac{1}{3}$ pour 100.

2°. Après le second changement,

1) par l'abaissement, qui changeait l'as sextantinal en as uncial..... $\frac{11}{12}$ ou 91 $\frac{2}{3}$

2) par l'abaissement accessoire, qui faisait de l'as uncial lui-même $\frac{1}{10}$ du denier, ou $\frac{10}{16}$ seulement de ce qu'il eût dû être par le nouveau système...................... $\frac{182}{192}$ ou 94 $\frac{28}{48}$

Et quand enfin une troisième (ou quatrième) altération eut diminué de moitié encore la valeur de l'as prétendu uncial, en le rendant semi-uncial, la perte totale fut de 374/384 ou de 97 14/48 pour 100. Et que l'on ne dise pas que ces changemens furent séparés par d'assez longs intervalles pour qu'ils ne frappassent pas le même individu. Si le Papirius, auteur de la loi des as semi-unciaux, fut celui qu'on trouve tribun sous l'an de Rome 586 (*Voyez* PIGHIUS, qui même dans ses Annales rapporte le fait à 575), cinquante-six ans seulement séparent le troisième changement du premier.

De ces trois modifications monétaires que nous venons de parcourir, la plus habilement et la plus machiavéliquement combinée, sans contredit, est la seconde. Qui se douterait, au premier abord, que le changement du sextans en once, puis la substitution de 16 as unciaux à 10 amènera invinciblement pour les créanciers de l'état plus de 2/3 de perte? C'est pourtant ce que le plus simple calcul démontre. Par la première clause, 1 est remplacé par 1/2; par la deuxième, à 1/2 on substitue les 10/16 de ce demi. Or,

$$\frac{1}{2} \times \frac{10}{16} = \frac{10}{32}.$$

Il y a perte de 22/32.

Page 36, ligne 4. *Mercis loco habebatur.* C'est ainsi que, dans beaucoup de places, l'argent circule comme marchandise et non comme monnaie. Car monnaie, elle perd de son prix, et ce n'est plus être véritablement monnaie. Ce passage est un de ceux qui nous font comprendre combien il était naturel que Rome eût, sous le nom d'*argentarii,* tant d'hommes occupés du commerce de l'argent. Le change, non moins que la commission et l'intérêt des prêts, procurait des bénéfices considérables à ces riches

détenteurs du numéraire. Le *Digeste* (*ad. Leg. Cornel.*, *de Fals.*, liv. 9, § 2) contient des dispositions contre la vente de fausse monnaie ou de monnaie de bas aloi.

Page 36, ligne 7. *Scripulum valeret sestertiis vicenis : quod effecit in libras, ratione sestertiorum*..... DCCCC. Tous les commentateurs se sont trouvés ici dans le plus grand embarras, et, incapables de saisir la pensée de Pline, ils ont changé soit le mot de sesterces, soit les chiffres 20 ou 900. Hardouin, qui a pensé que le texte ne contenait aucune faute, a cru que les 900 sesterces étaient le gain fait par la république, par livre d'or. Nous allons prouver qu'Hardouin a raison de ne rien changer au texte, et qu'il a tort de torturer le sens de Pline pour voir un gain dans ce qui n'est que l'exposition de ce que rendait en sesterces une livre d'or.

1°. La livre romaine contenait, on le sait, 12 onces, ou 24 *semunciæ*, ou 36 *duellæ*, ou 48 *siciliqui*, ou 72 *sextulæ*, ou 96 *drachmæ romanæ*, ou 144 *hemisesclæ*, ou 288 *scripula*, etc. Sur tout ceci, nul doute. Ainsi, selon Pline, 1/288 de la livre d'or valait 20 sesterces ; en d'autres termes, la monnaie d'or frappée récemment valait autant de fois 20 sesterces qu'elle contenait de deux cent quatre-vingt-huitièmes d'or ;

2°. Et c'est effectivement ce que nous prouvent des *aurei* de cette époque, conservés dans quelques musées.

3°. Il en résulte que naturellement, par livre d'or, on eût dû avoir 5760 sesterces, car 5760 est le produit de 288 par 20. Or, Pline dit que la livre d'or ne rendait que 900 sesterces. Il y a loin de 900 à 5760 : puis comment peut-il se faire que l'un de ces nombres ait été substitué à l'autre?

4°. Nous demanderons, nous, comment on n'a pas fait attention à cette incise *qui tunc erant*, incise qui tombe sur le second membre de phrase, et qui ne tombe pas sur le premier. Oui sans doute, la livre d'or eût rendu en sesterces, tels qu'ils circulaient du temps de Pline, 5760 ; mais au temps où l'on commença à frapper des monnaies d'or, ils n'en rendaient que 900.

5°. Et comment cela se fait-il? Rien de plus simple. Pour le comprendre, il ne faut que chercher parmi les antiques valeurs

du sesterce, une valeur qui soit à celle du sesterce du temps de Pline, en raison inverse de ce que 5760 : 900. Or,

$$5760 : 900 :: 576 : 90 :: 288 : 45 :: 32 : 5$$

C'est à dire que le nombre des sesterces pliniens est au nombre des sesterces primitifs :: 32 : 5. C'est-à-dire, en d'autres termes, que le sesterce primitif fut 32/5 du nouveau (ou 6,4 sesterces nouveaux), et que ce nouveau sesterce était 5/32 de l'ancien.

6°. Ces nombres 5 et 32, ce rapport 5/32, ne nous disent-ils rien? Ne nous souvenons-nous pas d'avoir vu que, par la combinaison qui d'une part réduisait de moitié la valeur intrinsèque de l'as, en le rendant uncial (de sextantinal qu'il était d'abord), et qui, de l'autre, le diminuait de 3/8 en le déclarant le 16e (et non le 10e) du denier, l'as se trouvait en dernière analyse réduit à 10/32 de ce qu'il avait été? Eh bien! 10/32 se rapproche déjà bien singulièrement du rapport ci-dessus trouvé. Que sera-ce si nous ajoutons que peu après (c'est Pline lui-même qui nous l'a dit), l'as uncial ou plutôt pseudo-uncial fut déclaré semi-uncial, et par conséquent, de 10/32 qu'il était, devint 5/32?

7°. La conclusion de tout cela, c'est que le sesterce semi-uncial n'étant que 5/32 du sesterce primitif sextantinal, celui-ci ne se trouvait dans la livre d'or qu'un nombre de fois égal au 5/32 du nombre de fois que s'y trouve le sesterce semi-uncial. Or, nous le savons, les 5/32 de 5760, c'est 900.

8°. Reprenons l'assertion de Pline plus en détail :

a) Le scrupule d'or valait, en monnaie sextantinale, $3\frac{1}{8}$ sesterces, et la livre ($3\frac{1}{8} \times 288$) 900 sesterces.

b) En monnaie unciale vraie (c'est-à-dire demi-valeur de la sextantinale), le scrupule d'or valait $6\frac{1}{4}$ sesterces, et la livre ($6\frac{1}{4} \times 288$) 1800.

c) En monnaie pseudo-unciale (c'est-à-dire en monnaie qui était dans le rapport de $\frac{10}{16}$ avec l'unciale, et de $\frac{10}{32}$ ou $\frac{5}{16}$ avec la sextantinale), en monnaie pseudo-unciale, disons-nous, le scrupule d'or valait $\frac{16 \times 6\frac{1}{4}}{10}$ sesterces, c'est-à-dire $\frac{100}{10}$ ou 10 sesterces, et la livre entière (10×288) 2880 sesterces.

d) En monnaie pseudo-semi-unciale (qui est avec la précé-

dente dans le rapport de $\frac{1}{2}$, avec l'unciale vraie dans celui de $\frac{1}{2} \times \frac{10}{16}$ ($= \frac{5}{16}$), enfin avec la première dans celui de $\frac{1}{2} \times \frac{5}{16}$ ou de $\frac{5}{32}$, le scrupule d'or égale 20 sesterces, et la livre entière en rend 5760.

Le tableau suivant achèvera de faire saisir ces variations de valeur :

ÉPOQUES.	VALEURS des sesterces, le sesterce du temps de Pline étant 1.	NOMBRE DE SESTERCES contenus dans	
		le scrupule d'or.	la livre d'or.
Epoque du premier aureus, ou 547, monnaie sextantinale........	6. 4	3. 125	900
Époque de la monnaie unciale vraie.......	3. 2	6. 25	1,800
Époque de la monnaie pseudo unciale......	2. 0	10. »	2,888
Époque de la monnaie pseudo-semi-unciale.	1. 0	20. »	5,760

Quant aux deux modifications indiquées immédiatement après, il en résulte que, dans le premier cas, l'aureus égal à 1/40 de la livre valait des sesterces pliniens 144 ; et que, dans le second, ayant diminué de 1/9, et n'étant égal qu'à 1/45, il valait 128 sesterces pliniens. Mais entre ces deux périodes, plusieurs variations avaient eu lieu, et après le règne de Vespasien elles continuèrent. Il ne peut nous convenir d'entrer ici dans tous ces détails si minutieux, et jusqu'ici si imparfaitement explorés. Nous noterons seulement, comme complément de ce qui précède, que la valeur de 100 sesterces, donnée au denier d'or, ne resta pas immobile, et que tantôt le sesterce valut de moins en moins, tantôt le rapport du sesterce à l'aureus fut changé. (*Communiqué par* M. Val. Parisot.)

XIV, page 36, ligne 16. *Septimuleius, Caii Gracchi familiaris..... etiam circumscripserit.* La tête avec le plomb, par lequel le

transfuge remplaça le cerveau, pesait 17 2/3 livres romaines, ou 5 kil. 780 grammes 301, ce qui, échangé contre pareil poids d'or, dut valoir à l'assassin une somme équivalente à près de 20,000 fr. de notre monnaie. On se rappellera ici avec plaisir ces beaux vers de Chénier :

Le peuple est égaré par ses vils ennemis ;
 Des Gracchus la mort est jurée :
Viens, Septimuleïus, viens, meurtrier soumis,
 Contre l'or qui te fut promis,
 Échanger leur tête sacrée.

Page 36, ligne 23. *Nova græco sermone excogitantur.* Il fait allusion au mot exotique *chrysendeta*, souvent répété dans Martial, le frivole admirateur d'un luxe dont il ne comprenait ni la barbarie, ni la poésie.

Page 38, ligne 4. *In omnibus obscenis desideriis, etc.* Nous croyons qu'il s'agit ici de baignoires, aiguières, etc., etc., mais non du vase désigné par Martial :

Ventris onus misero, nec te pudet, excipis auro ;
 Bassa, bibis vitro ; carius ergo cacas.
 Lib. I, *epigr.* 37.

Ligne 9. *Antonius apud nos in contumeliam... Spartaci.* Pour nous qui comptons parmi les admirateurs les plus zélés de Spartacus, ce n'est pas parce qu'il interdit à son camp l'entrée de l'or et de l'argent que nous lui donnerons des louanges, c'est parce que son interdiction était politique et sage. Sans doute l'argent n'abondait pas dans sa caisse comme dans celle de P. Licinius Crassus Mucianus ; sans doute c'est de fer et de boucliers que son armée devait se pourvoir, et non de vases d'or. D'autre part, mettant à contribution des populations qu'il lui importait d'avoir pour amies, il devait veiller à ce que son armée ne commît aucune faute contre la discipline, et ne se rendît coupable d'aucune déprédation dans le pays.

XV, page 38, ligne 15. *Argenti* XII M *pondo annua in quinquaginta annos.* Cette somme, au premier abord, ne semblera

pas exorbitante ; car elle revient (admis que la livre romaine = 0 kil. 327187) à

$$0^{k}327187^{g} \times 12000 \text{ ou à}$$
$$327187^{g} \times 12 =$$
$$3926244^{g};$$

ce qui de notre monnaie serait 785,312 fr. Mais si l'on songe que ce tribut était imposé pour cinquante ans, et qu'indépendamment du tribut, les vaisseaux avaient été livrés ou coulés à fond, un immense matériel anéanti, la ville frappée d'une première contribution de guerre, on trouvera que les Romains rançonnèrent fort cruellement les vaincus.

Page 38, ligne 18. *Cyrus devicta Asia pondo* XXXIV *millia.* La somme commence à être assez considérable, car elle ne peut être évaluée à moins de 34 × 327 kil. 187 d'or, ou 11,124 kil. 358 gram. Chez nous, où l'or est à l'argent dans le rapport de 15 1/2, ou 15 3/4 à 1, cette somme n'est guère moindre de 40,000,000 : chez les anciens, pour qui l'or n'avait que 11 fois 1/2 environ la valeur de l'argent, ces 11,124 kil. 358 gram. d'or reviennent à 127,930 kil. d'argent, et ceux-ci à 25,586,000 fr.

Ligne 20. *Folia ac platanum, vitemque.* Il paraît que ces feuillages d'or furent, dès une très-haute antiquité, en vogue dans l'Orient. Suivant les mythologues, c'est par le don d'une vigne en or que Priam décide le roi de Suze, Memnon son neveu, à venir à son secours à la tête de ses noires cohortes.

Qua victoria argenti quingenta millia talentorum..... colligebat. Passe pour la coupe de Sémiramis, qui sans doute ne buvait pas dans cette royale cuve. Mais le reste est véritablement incroyable ; 500,000 talens ! Sait-on qu'en l'évaluant au plus bas, le talent passe 26 kil. (plus exactement 26,178 gram.), et, vu la pureté du métal, 5,500 fr. (plus exactement 5,560 fr.)? On aurait donc ici :

En poids, 26,178 × 500,000 grammes, ou 13 milliards 89 millions de grammes.

En monnaie actuelle, 5,560 × 500,000 fr. ou 2780 millions !!

Et les butins les plus riches que l'on ait jamais faits dans les guerres modernes, en y comprenant pillages officiels, matériel de guerre, tableaux et objets précieux, numéraire extrait des

caisses, levé sur les citoyens à l'instant même, et imposé pour plusieurs années au pays, n'ont jamais passé 1,200,000,000 fr.!

Et l'Amérique, tant Septentrionale que Méridionale, n'a donné en trois cents onze ans, suivant M. de Humboldt, que 512,700,000 marcs d'argent, ou, en grammes, 133,302,000,000, ce qui n'est guère que le décuple du butin de Cyrus!

Page 40, ligne 1. *Terram virginem nactus*. Un terrain vierge est celui que n'a pas foui encore la pioche du mineur. Si à la virginité il joint la richesse, nul doute qu'il ne soit d'une exploitation avantageuse; mais s'il n'est que vierge, qu'en revient-il? Toutes les mines de l'univers ont commencé par l'être. Au reste, s'il faut dire un mot du cas présent, la Colchide et tous les pays circonvoisins sont effectivement fort riches en or, et les rois qui ont les premiers profité des trésors métalliques du pays, ont dû en tirer de beaux profits. En revanche, ils ont eu le petit désagrément d'attirer la curiosité de leurs voisins. Si jamais le voyage des Argonautes a eu lieu, il ne faut pas l'attribuer à d'autres causes. La toison d'or, dont Pline nous parle un peu plus bas, a fait extravaguer à qui mieux mieux les savans, depuis des siècles. Il est bien reconnu que, dès les temps les plus antiques, comme aujourd'hui, les riverains des rivières aurifères barraient le cours des fleuves par des peaux velues, auxquelles venaient s'attacher les paillettes d'or. On ne peut douter que cette coutume n'ait été pour quelque chose dans l'invention de la toison d'or. Mais elle ne forme qu'un trait épisodique de l'histoire de Jason et des Argonautes, et en conséquence, elle n'en est pas l'élément fondamental.

Ligne 5. *Parastaticæ*. Ce sont les colonnes grêles et missaillantes dont est flanqué le corps de la colonne principale. Nos églises gothiques en offrent surtout des milliers d'exemples. A cette magnificence un peu douteuse chez un roitelet des Souanes, opposons le tableau d'une autre magnificence qui ne peut être contestée, et dont MM. Morier et Ker-Porter ont dernièrement visité les débris. Ces deux savans voyageurs, dit un géographe moderne, ont reconnu l'emplacement du palais où les monarques persans venaient passer l'été (à Ecbatane). Sa magnificence ne le cédait pas en éclat à ceux de Suse et de Babylone. Il était placé au

dessus de la citadelle, regardée comme une des plus fortes places de l'Asie, et avait sept stades de circonférence. Toute la boiserie était de bois de cèdre ou de cyprès ; les solives, les plafonds, les colonnes, dans les péristyles et dans les cours, étaient garnis de plaques d'argent et d'or ; toutes les tuiles étaient en argent. Ces plaques furent enlevées par Alexandre, Antiochus et Seleucus Nicanor ; néanmoins, Antiochus-le-Grand y trouva encore assez d'argent pour en faire monnayer pour près de 4000 talens.

XVI, page 40, ligne 13. *Ferasque argenteis hastis incessivere tum primum noxii.* Tout le monde sait que l'on exposait les criminels, les esclaves, les fugitifs, etc., aux bêtes farouches. *Vasis* a semblé embarrassant aux commentateurs, et Daléchamp a proposé *hastis ;* Hardouin, *gesis,* parce que le *gesum* était un trait gaulois : comme si l'on n'eût exposé que des criminels gaulois aux bêtes, ou que tous ceux qui combattaient les lions et les panthères dans le Cirque se fussent armés de piques à la gauloise ! Pour Pintianus, il décompose *incessivere* en *incessi vere,* et à *noxii.* il substitue *noxiis.* Toutes ces entorses données au texte de Pline nous semblent complètement superflues. En adoptant *vasis,* il faudrait prendre tout simplement *vasa* dans le sens d'*outils, ustensiles, armes.* Brotier adopte la leçon *hastis,* que nous avons suivie.

Ligne 15. *Scena argentea.* La scène, le lieu où parlent et se meuvent les acteurs. Toutefois le sol seul, et peut-être le plafond, pouvaient ainsi être couverts de lames d'argent. Les décorations, au moins la plupart, étaient de toile et peintes.

Ligne 16. *Pegma... argenti pondo* CXXIV M. Environ 40,000 kilogr., et, en conséquence, de 8 millions de valeur intrinsèque.

Ligne 18. VII M *pondo...* IX C *quam Gallia Comata.* La première pesait donc 2,290, et la seconde 294 kilogr. ; ce qui porte leur valeur à 7,100,000, et 912,000 fr.

Ligne 21. *Theatrum operuit auro in unum diem.* Pour évaluer la quantité d'or employée à cette opération, il faudrait pouvoir évaluer la superficie de la toiture du bâtiment ; les élémens de ce calcul nous manquent. Il sera reparlé de la *Domus aurea,* liv. XXXVI, chap. 24.

XVII, page 42, ligne 3. *Auri in ærario populi romani, etc.*

Ces sommes peuvent être évaluées en nombres ronds, ainsi qu'il suit :

1°. L'an de Rome 597 (consulat de Sext. Julius et de L. Aurelius) :

		liv. rom.	kilog.	fr.
Lingots.	or.......	16,810 =	5,500 =	19,250,000
	argent...	22,070 =	7,000 =	1,400,000
		sest.		fr.
Argent monnayé...		6,285,400 =		1,225,000
			Total...	21,875,000

2°. L'an de Rome 663 (origine de la guerre Sociale) :

	liv. rom.	kilog.	fr.
Or en lingots......	1,620,829 =	530,000 =	1,600,000,000

3°. L'an de Rome 703 (entrée de César à Rome) :

		liv. rom.	kilog.	fr.
Lingots.	or.......	1,500,000 =	480,000 =	1,480,000,000
	argent...	2,100,000 =	680,000 =	136,000,000
		sest.		fr.
Argent monnayé...		40,000,000 =	=	7,800 000
			Total...	1,623,800,000

	sest.	fr.
4° Évaluation du butin rapporté par Paul-Émile.	230,000,000 =	45,000,000

XVIII, page 42, ligne 17. *Post Carthaginem eversam.* L'an 146 avant J.-C. (et de Rome 608). C'est la même année que Corinthe fut prise par Mummius. On sait combien ces deux expéditions apportèrent d'or à Rome. Le plus célèbre butin de nos jours, celui d'Alger, peut seul en donner une idée : les chiffres les plus vraisemblables le portent à 40,000,000 fr., tant d'or que d'argent monnayé ou en lingots.

XIX, page 44, ligne 2. *Non colore, qui in argento clarior est.* En admettant que le blanc soit une couleur. On sait pourtant que la Bible (*Lam. de Jérémie*, chap. 1) dit : *Quomodo mutatum est aurum color optimus?* Quant à la préférence à donner à l'un sur l'autre, nous laissons ce débat, qui est affaire de goût, aux amateurs de la vie élégante. Du reste, en ce siècle éclectique, on penche assez à croire qu'en fait de grands décors, rien ne vaut

or et blanc. Pour les objets de petite dimension, et à surfaces planes ou peu s'en faut, l'or en feuilles l'emporte de beaucoup sur l'argent en feuilles. Enfin les dômes, la vaisselle plate, une foule de bagatelles qui exigent un travail délicat, et en quelque sorte atomistique, sont magnifiques en or, et communes en argent. Nous sommes donc plus près de l'avis de Pindare, lorsque, dans son enthousiasme pour la caisse de Hiéron, il s'écrie :

Ἄριστον μὲν ὕδωρ· ὁ δὲ
Χρυσὸς, αἰθόμενον πῦρ
Ἅτε, διαπρέπει νυ-
κτὶ, μεγάνορος ἔξοχα πλούτου.

Olympiques, ode 1, v. 1.

que de celui de Pline.

Page 44, ligne 7. *Nec pondere... quum cedat per utrumque plumbo.* La pesanteur spécifique du plomb fondu est 11,352, et celle de l'or 19,3. Quant à la ductilité et à la malléabilité (ces deux qualités, en se réunissant, forment la *facilité* de Pline), l'or, comme on sait, n'a point de rival parmi les métaux. Le battage le réduit en feuilles de 0^{m} 00009 d'épaisseur, et 0^{gr} 065 d'or pourraient couvrir une surface de 3^{m} 68 carrés : 31 grains d'or pourraient recouvrir un fil d'argent long de 200 myriamètres. Pline a donc tort dans ses deux assertions.

Ligne 8. *Sed quia rerum uni nihil igne deperit.* A moins pourtant, 1° que la chaleur ne soit portée à un point extraordinaire (à 32° du pyromètre de Wedgwood, il entre en fusion, et il se volatilise au foyer d'un verre ardent de trois ou quatre pieds de diamètre); 2° qu'il ne serve de conducteur à une forte quantité d'électricité. Dans ce cas, il se réduit en poussière instantanément, en présentant une vive lumière verdâtre. Aussi rien n'est plus croyable que l'histoire de cet homme qui, par un violent tonnerre, vit l'or se réduire en poudre dans sa bourse de soie intacte et fraîche comme si elle sortait de l'atelier.

Ligne 10. *Quinimmo quo sæpius arsit... obrussam vocant.* L'or prend une couleur rouge pourpre : 1° quand il est soumis à une décharge électrique; 2° lorsqu'il est chauffé sur des matières terreuses; 3° lorsque son peroxide, son chlorure, sont étendus

sur des matières organiques (corne, écailles, etc.); 4° lorsque son chlorure est mis en contact avec une dissolution de protochlorure d'étain. Ce phénomène tient, suivant les chimistes ordinaires, à ce que l'or est réduit à un plus grand état de division. Berzélius, au contraire, prétend qu'alors il se forme un oxide d'or qui contient moins d'oxigène que son peroxide d'or, ou acide orique, et qu'il nomme deutoxide. Mis en contact avec le protochlorure ou le nitrate de protoxide d'étain, il forme le pourpre de Cassius.

Page 44, ligne 15. *Ut purgetur, cum plumbo coqui.* C'est ce que nous faisons encore lorsque nous voulons reconnaître l'or dans un minerai très-peu riche. On grille, on triture et on fond le minerai aurifère avec du plomb et un fondant de verre de plomb ou de verre de borax; puis l'on coupelle le plomb qui doit avoir enlevé au minerai l'or qu'il renfermait. Les sulfures métalliques aurifères sont tous soumis à la même méthode. Il est certain que les anciens connaissaient très-peu l'art d'extraire l'or d'un minerai; mais l'or natif qu'ils exploitaient avait encore besoin d'épuration.

Ligne 18. *Nec aliud laxius, etc.* Ainsi, du temps de Pline, l'art allait à obtenir des feuilles d'or de 4 doigts en tout sens, pesant 1/750 d'once, ou 4/25 de siliqua, ou 0,7 grains de Paris, ou 36 décigrammes de nos mesures modernes. Nous avons beaucoup surpassé cette division des Romains, puisque, avec 6 décigrammes, nous couvrons 3^{m}68 carrés, tandis que l'espace, indiqué par Pline comme recouvert par 36 décigrammes, n'équivaut qu'à un décimètre carré, ce qui est le trois cent soixante-huitième des 3^{m}68.

Ligne 24. *Hispania strigiles vocat auri parvulas massas, etc.* C'est ce que l'on appelle aujourd'hui pépites. Ce sont de petits grains suborbiculaires dont les formes ovoïdes et les contours arrondis prouvent qu'ils ont été ainsi formés d'une matière indépendante. Ils appartiennent à la variété d'or natif connue sous le nom d'or natif granuliforme. Peut-être les anciens comprenaient-ils sous le même nom l'or natif ramuleux. Les pépites arrivent quelquefois à de fortes dimensions. Le Muséum royal de Paris en possède une qui pèse plus de 5 hectogrammes.

M. de Humboldt cite comme la plus grosse pépite de lui connue, celle qu'on a trouvée au Pérou, et qui pesait environ 12 kilogr. Souvent, pourtant, il a été fait mention de pépites plus considérables, entre autres, d'une qui a été tirée des mines de la province de Quito (Pérou), et qui pesait près de 50 kilogr. Quant à la pureté de cet or natif granuliforme, il est très-vrai que l'or des pépites est sensiblement pur : il ne se fond qu'à 32° du pyromètre de Wedgwood; sa pesanteur spécifique est de 19,257, ce qui diffère peu de 19,3, pesanteur spécifique du métal pur. L'or de Giron, dans la Nouvelle-Grenade, est presque tout à 23 3/4 karats, c'est-à-dire qu'il contient à peine 1/96 d'alliage. Fabbroni a même, dit-il, reconnu de l'or à 24 karats dans une pépite du Brésil. Celui des anciens, sans doute, ne fut pas aussi complètement pur. Selon le même Fabbroni, l'or de Bambouk, en Afrique, est à 22 1/2 karats; on en apporte même de Maroc, qui est à 23 karats. Il est croyable que les anciens lui faisaient subir encore quelque légère épuration; car leurs plus anciennes monnaies (les médailles de Philippe de Macédoine) sont au titre de 0,979 ou 23 1/2 karats.

Page 46, ligne 5. *Super cetera non rubigo, etc.* Aujourd'hui le contraire est prouvé; mais ces oxidations ou s'offrent rarement dans la nature, ou deviennent sur-le-champ la base ou l'acide d'un sel d'or (orate de potasse; stannate d'or, vulgairement pourpre de Cassius).

Ligne 7. *Jam contra salis et aceti succos domitores rerum, constantia.* En effet, non-seulement l'or ne s'unit point à chaud au soufre ni au phosphore (à moins que d'autres corps ne viennent joindre leur influence à celle du soufre ou du phosphore), il ne se combine jamais avec l'azote, le carbone, le bore, l'hydrogène; il ne souffre aucune altération par l'eau; mais encore les acides que le soufre forme avec l'oxigène, l'acide hydrosulfurique, l'acide nitrique même, tant qu'il n'est pas chauffé à 40° sur de l'or très-divisé, ne peuvent rien sur lui : à 40°, l'acide nitrique en dissout une petite quantité; saturé d'acide nitreux, il en dissout davantage. En revanche, l'acide hydrochlorique, mêlé à l'acide nitrique, ou eau régale, est le vrai dissolvant de l'or (80 parties d'acide hydrochlorique aqueux,

d'une densité de 12° et 20 p. d'acide nitrique, d'une densité de 40°, peuvent dissoudre de 18 à 20 p. de métal). Stahl a annoncé que 3 parties de sous-carbonate de potasse, dissoutes dans l'eau, chauffées avec 3 p. de soufre et 1 p. d'or, donnent une dissolution complète.

Page 46, ligne 8. *Netur, ac texitur, etc.* Rien de si connu, et l'on ne s'en étonnera pas, si d'une part on songe à son extrême ductilité, et que de l'autre on se rappelle sa ténacité, qui n'est pas moindre, et dont on peut juger par ce seul exemple qu'un fil d'or de 0m002 de diamètre supporte, sans se rompre, 68 kil. 216. Au reste, l'*or filé* n'est que de l'argent doré, qui a été réduit en lames minces et étroites, puis filé sur la soie, le fil ou le crin. On le distingue, dans les fabriques, par les noms d'or lisse et or frisé.

XX, page 46, ligne 16. *Marmori et iis, etc.* Toutes les dorures se partagent en trois classes : 1° dorure sur bois, carton, cuir ou sur tout autre corps qui ne peut éprouver l'action du feu : elle a lieu au moyen d'un mordant qui est tantôt une huile grasse et siccative, tantôt une huile animale (on emploie alors de l'or réduit, par le battage, en feuilles très-minces); 2° dorure sur porcelaine, faïence, verre, émail et sur tout autre corps semblable (on emploie de l'or réduit en poudre extrêmement fine; on l'applique avec le pinceau; on n'y ajoute aucun fondant, si la couverte vitreuse des corps sur lesquels on l'applique le ramollit par le feu qu'on emploie pour fixer la poudre; dans le cas contraire, on ajoute à l'or en poudre, du borax ou de l'oxide de bismuth qui lui servent de fondant); 3° dorure sur argent et sur cuivre. Ici les principes de la dorure deviennent tout-à-fait différens. L'or s'applique sur les métaux au moyen du mercure. On a fait dissoudre de l'or dans le mercure, jusqu'à ce que ce métal en soit saturé; on avive, par diverses opérations, la surface du cuivre ou de l'argent. Alors tantôt on étend l'amalgame avec une brosse sur la surface à dorer, et on porte la pièce au feu, où le mercure se volatilise, tandis que l'or reste, tantôt on applique les feuilles d'or, avec le brunissoir, sur la surface nouvellement avivée. Ce dernier genre de procédés est celui que

Pline indique pour le cuivre. Les autres lui sont inconnus. Moins habiles que nous dans l'art de dorer, les anciens, qui ne connaissaient point la dorure à l'huile, et qui étaient réduits à la colle et aux blancs d'œufs, pour toutes les substances qui ne peuvent supporter le feu, se trouvaient obligés de ne dorer, en fait d'objets de ce dernier genre, que ceux qu'une toiture mettait à l'abri des injures de l'air; car les pluies, les orages, le grand air, endommagent plus ou moins rapidement la dorure en détrempe.

XXI, page 48, ligne 9. *Ut in Tago Hispaniæ, etc.* Ces localités, jadis célèbres, sont presque totalement abandonnées aujourd'hui des orpailleurs ou arpailleurs (tel est le nom de ceux qui exploitent les sables aurifères, et en extraient l'or). Nous remarquerons, de plus, que rien n'est plus capricieux qu'un fleuve aurifère. 1° Leur lit contient plus d'or après les orages tombés sur les plaines qu'ils parcourent. 2° L'or n'existe d'ordinaire que dans un espace circonscrit, et en remontant le cours du fleuve, le sable cesse d'être aurifère. Nous citerons, entre autres exemples, l'Orco, qui ne contient de l'or que de Pont à son embouchure; le Tésin, qui n'est aurifère qu'au dessous du lac Majeur; le Rhin, plus riche en paillettes vers Strasbourg que près de Bâle; le Danube, stérile en or jusqu'à Efferding; l'Ems, dont les eaux, jusqu'à leur entrée dans la plaine de Steyer, ne contiennent pas de sables aurifères, mais qui plus bas sont l'objet de lavages avantageux. La plupart des sables aurifères, tant dans le nouveau que dans l'ancien monde, sont rouges ou noirs, et par conséquent ferrugineux. Ils sont beaucoup moins purs que l'or natif ramuleux ou granuliforme.

Ligne 15. *Segullum tollunt, etc.* Les Castillans appellent encore *segullo* la première terre qui recouvre les terrains aurifères, peu importe quelle en est la nature. Il est inutile de dire que ce *segullo* contient déjà de l'or.

Ligne 20. *Gummi... talutatium.* Toutes ces indications sur le gisement de l'or sont vagues et peu satisfaisantes. *Gummi* est-il synonyme de *talutatium*, et ne diffère-t-il que par la place qu'il occupe? *Segullum* et *gummi* reviennent-ils au même, ou bien

segullum est-il la terre aurifère très-pauvre en or ; *gummi*, un simple terrain marneux, argileux ou quartzeux qui recouvre le filon ? (Les mines d'or découvertes en 1820 sur le côté oriental des monts Ourals de Verkhoturu, à la source du fleuve Oural, en offrent un exemple.) *Alutatium*, qu'on trouve dans quelques éditions au lieu de *talutatium*, mais qui semble devoir s'écrire *alutaticium*, a-t-il quelque rapport avec l'alun (*alumen*, d'où, assure-t-on, *aluta*, peau passée en mégisserie)? Quant à la richesse des mines de Dalmatie, non-seulement il est probable que la situation de ces mines est assez mal indiquée, et qu'il ne faut voir ici que les mines de la Hongrie ; nous ajouterons que les mines de l'Amérique tout entière ne versaient annuellement, au commencement de ce siècle, que 18,300 kilogr. d'or, quantité qui a diminué aujourd'hui malgré la récente découverte des riches mines de la Géorgie. A présent, nous le demandons, comment la seule Dalmatie aurait-elle pu donner par jour 50 liv. romaines d'or, en d'autres termes, de 18,250 à 18,300 livres romaines par an ? La livre romaine formant 0,327 du kilogramme, la Dalmatie eût donc à elle seule fourni le tiers, à peu de chose près, de ce que les deux énormes péninsules et les îles du Nouveau-Monde nous livrent par an ! On répondra que cela ne dura qu'un temps : nous répondrons, nous, que d'habiles mystificateurs purent seuls bercer Néron de ces folles espérances, pour aller, avec le premier *decies* ou *vicies sestertium*, reçu du trésor, passer de l'autre côté du Danube ou de l'Euphrate, et rire aux dépens des crédules Césars, dans le royaume des Arsacides ; et que Pline n'est point excusable de donner dans le panneau où se laissait prendre le poète empereur. A moins qu'on n'admette, ce qui n'est pas non plus impossible, quelque chose de semblable aux résultats suivans :

1°. Le rapport à sa majesté l'empereur ne ment que de 4/5 sur les produits journaliers de l'exploitation, et l'empereur lui-même, en contant à ses favoris les prodiges de l'exploitation entreprise sous son patronage, et avec des fonds en partie fournis par sa liste civile (*fiscus*), ne mentait que de moitié. Soit par exemple 5 liv. d'or en réalité, 25 sur le papier, 50 dans la bouche de l'empereur.

2°. On donna, à trois ou quatre reprises différentes à l'exploitateur, pour frais de premier établissement et d'exploitation, *centies* ou 10 millions de sesterces, de notre monnaie 1850 et quelques mille francs.

Avec cette somme, nous nous ferions fort d'envoyer, par jour, au fisc 5 livres romaines d'or pendant cinq mois, de subvenir aux frais de l'exploitation, comme s'il y en avait une, et d'avoir encore plus de moitié des 10 millions de sesterces pour dire adieu aux mines de la Dalmatie, quand le jour serait venu de clore la comédie. En effet, 5 livres romaines d'or par jour, reviennent à 1 kil. 636, par 150 jours à 245 kil. environ, et 245 kil. à 3,500 fr. le kil. = 857,500 fr. Qu'on y joigne, pour frais d'exploitations, 500 fr. par jour, ou 75,000 fr. pour cinq mois, l'on aura un total de 932,000 fr., qui ne passera que de 2 kil. au dessus de la moitié de la somme prise dans la caisse de l'empereur. Notez que nous omettons ici une foule de détails qui ne feraient qu'ajouter aux profits et à la facilité de l'exploitation, et que nous négligeons beaucoup d'objections qu'il est facile d'élever, mais plus encore de réfuter.

Du reste, nos lecteurs nous pardonneront de nous être un peu étendus sur cette matière, s'ils veulent penser qu'il est important de rectifier toutes ces idées fausses, que trop souvent nous donnerait la lecture des anciens. Se tromper, n'est ni honteux ni ridicule ; se laisser duper, au contraire, l'est beaucoup. Or, prendre au sérieux ce qui a été dit pour rire, ou croire en l'an de grâce 1833, et à Paris, ce qui n'était destiné qu'à tromper dans Rome, en 60 ou 65, le très-gracieux empereur régnant, c'est ce que l'on appelle se laisser duper.

En cas pourtant que l'on préfère encore s'en rapporter à Pline, nous renverrons aux *Annales* de Tacite, liv. XIV, chap. 1.

Page 50, ligne 1. *Quod puteis foditur, etc.* Nous avons vu plus haut la même méthode employée pour l'extraction du sel, et nous avons dit qu'elle l'est encore. Ici, toutefois, on sait que l'eau ne sert qu'à opérer un lavage, ou à ramener les matériaux sur lesquels on opèrera incessamment un lavage, tandis que dans la salination on se propose de livrer à l'évaporation l'eau une fois saturée d'hydrochlorate de soude. L'Espagne encore est pleine de ces

puits romains qui servirent à l'extraction de l'or. Riotento, surtout, en a plusieurs. *Voyez* BOWLES, *Introd. à l'Hist. nat. d'Esp.*, pag. 37.

Page 50, ligne 2. *Marmoris glareæ inhærens.* Souvent, en effet, il est comme empâté dans le jaspe sinople (à Chemnitz et Felsobania), dans le calcaire spathique, dans le calcaire saccaroïde, dans le micaschiste, dans le schiste argileux et le schiste luisant. De sorte que tantôt ce sont les grains d'or qui étincellent sur les quartz et les schistes, ou qui sont implantés dans leurs cavités ; tantôt, au contraire, ce sont ces substances qui se trouvent engagées dans l'or. Les échantillons de ces deux minerais se trouvent dans tous les grands cabinets minéralogiques de l'Europe. Comp. *Dictionn. des sciences naturelles*, t. XXXVI, pag. 239.

Ligne 7. *Quod effossum est, tunditur.* On peut lire la description complète dans Photius, cod. CCL : le passage est extrait d'Agatharchide.

Ligne 9. *Vocant argentum, etc.* Ainsi des grillages et des fusions résultent, outre l'or : 1° l'*argentum* qui se volatilise et va s'attacher, cristalliser même aux parois de la voûte de la cheminée ; 2° les *scories* qui, comme dans le traitement de tous les autres métaux, se composent de parties hétérogènes que la force de la chaleur fait sauter hors de la poêle où a lieu la coction ou épuration du métal. Prétendre dire à quelle substance les anciens donnèrent ces divers noms, serait s'égarer à plaisir. Il est clair que des minerais très-différens les uns des autres étaient placés sur le fourneau sans qu'on distinguât leur nature ; tout ce qui se volatilisait, que ce fût du plomb, de l'étain, de l'argent, du mercure, portait le même nom, *argentum ;* tout ce qui était rejeté, pyrites, quartz, pétrosilex, était compris dans la classe des *scories.* Le *tasconium*, nommé ensuite, n'a aucun rapport avec l'or et les minerais aurifères. C'est une substance argileuse blanche, dont tout l'office était de fournir les plates-formes concaves ou à rebords sur lesquelles était placé le minerai qu'on soumettait à l'action du feu. De nos jours encore, on appelle *tasco*, en Espagne, le creuset, la coupelle.

Ligne 15. *Tertia ratio, etc.* C'est la description de ce que nous

appelons aujourd'hui extraction par éboulement. *Arrugiæ*, qui vient ensuite, est un mot à double sens. D'une part, il signifie les mines profondes, et les Espagnols les appellent encore *arrugia*; de l'autre, ce terme désigne soit l'or en filon, soit l'or natif qui ne se trouve pas absolument à la surface du sol.

Page 52, ligne 7. *Terra ex quodam... candidam vocant.* On présume que c'est la lithomarge.

Ligne 20. *Flumina ad lavandam... Corrugos... coguntur.* C'est, à peu de chose près, la manière dont on s'y prend aujourd'hui pour laver les sables ou terres aurifères à l'intérieur des mines. Seulement cette méthode est plus rarement employée aujourd'hui.

Page 54, ligne 10. *Urium.* Il est évident que c'est une terre spongieuse et molle, telle que le carbonate de chaux ou la dolomie.

Ligne 13. *Emissaria.* Les écluses.

Ligne 18. *Agangas.* On lisait auparavant *agogas*, qui n'est que le mot grec ἀγωγή. Il n'en est pas ainsi d'*urium*, qui fut un mot indigène, et probablement appartenant aux Ibères.

Ligne 19. *Ulice. Frutex, etc.* En conséquence, il ne faut point le confondre avec l'*Ulex europœus,* qui n'a certes aucun rapport avec le romarin.

Page 56, ligne 4. *Palacas... balucem.* S'arrêter à réfuter Saumaise, qui veut à toute force que ces mots espagnols dérivent du grec, serait superflu. Nous aimons mieux noter que *palacr* (ou *palacran*) et *balouk* sont probablement les dérivés d'un même nom, mais que l'un est augmentatif ou simple positif, tandis que l'autre est un diminutif.

XXII, page 56, ligne 17. *Auripigmento.* Nous en reparlerons liv. XXXIII, chap. 56. C'est notre *arsenic sulfuré* ou *sulfure jaune d'arsenic*, vulgairement *orpin, orpiment.*

XXIII, page 58, ligne 5. *Omni auro inest, etc.* Il y a peu d'exactitude dans cette assertion; beaucoup de minerais d'or, sans doute, contiennent de l'argent, ou pour mieux dire, beaucoup de minerais d'argent contiennent de l'or (exemple célèbre, presque tout l'or du Mexique); mais beaucoup de minerais auri-

fères aussi ne contiennent que des sulfures, des pyrites, des tellurures, des masses porphyritiques, etc., etc.

Page 58, ligne 7. *Albucrarense.* On ignore quel lieu désigne cet adjectif. Probablement c'est quelque bourgade voisine des Alpes, et par conséquent faisant partie du Piémont ou du Dauphiné. Les terrains aurifères abondent dans toute cette région, et ont longtemps valu la peine d'être exploités. Macugnaga, le mont Challaud et tout le versant méridional des Alpes Pennines, depuis le Simplon et le mont Rosa jusqu'à la vallée d'Aost, méritent une mention sous ce rapport.

Ligne 9. *Electrum vocatur.* C'est donc de l'or à 0,800 et au dessous, jusqu'à 500 environ. Toute la monnaie d'or, à partir du troisième siècle de Rome, fut de l'électrum, et de l'électrum au plus bas titre. On peut regarder l'or natif faible comme de l'électrum natif. Quelques savans ont confondu l'électrum avec le vermeil. Ils ont eu tort, car le vermeil est de l'argent doré, en d'autres termes, 1° l'or n'est qu'une faible partie de l'objet; 2° l'or n'est qu'appliqué sur l'argent, et n'est point combiné. Les savans allemands ont conservé le nom d'électrum à ce que nous appelons or argental, et même les chimistes en ont fixé la composition à 64 or, 36 argent, ce qui évidemment n'est qu'une moyenne de la composition, car l'art combine l'or et l'argent en toute proportion, et il n'est point prouvé que la nature les combine en proportion définie. L'or étant sensiblement blanchi par l'admixtion de 1/20 d'argent, on ne s'étonnera pas que l'électrum soit d'un jaune blond tirant sur le verdâtre. L'électrum était connu dès la haute antiquité. Homère en parle souvent. Électre, dit-on, ne fut ainsi nommée qu'à cause de la couleur blonde de ses cheveux. L'ambre jaune ou succin, sitôt que les Grecs le connurent, reçut d'eux cette appellation, et probablement l'équivoque du mot, qui signifiait à la fois or blond et ambre, fut pour quelque chose dans la rédaction du mythe, qui métamorphosa les Phaéthontides en peupliers aux longs cheveux, aux larmes d'ambre.

XXIV, page 60, ligne 2. *Anaitidis.* En arménien ou en pehlvi, Anahid, peut-être Nahid. C'était Vénus, planète, en tant que

reine du ciel, et génératrice universelle armée. Plus d'un de nos soldats, à la suite des guerres d'Italie et d'Espagne, a pu ainsi souper de la cuisse de la vierge.

XXV, page 60, ligne 16. *Aurum plurimis modis pollet in remediis.* On peut ajouter à ces excellentes recettes, celle des alchimistes, sur l'or potable, qui n'était au reste qu'un chlorure d'or.

XXVI, page 62, ligne 8. *Chrysocolla.* Ce que nous appelons aujourd'hui chrysocolle est le borax (soude boratée, sous-borate de soude). La chrysocolle des anciens, est une espèce de spath vert ou vert de montagne (cuivre carbonaté, hydrocarbonates de cuivre, vert et bleu).

Ligne 18. *Illa........ herba, quam lutum appèllant.* Le *Reseda luteola*, ou la gaude, qui fait partie de la dodécandrie trigynie de Linné.

Page 64, ligne 2. *Tingitur alumine schisto, et herba supra dicta.* L'*alumen schistum* de Pline est l'alumine sulfatée ou sulfate d'alumine dont il sera question plus bas, liv. XXXV, chap. 52.

XXVII, page 64, ligne 13. *Summa commendationis, etc.* Les peintres aujourd'hui ont totalement renoncé à cette substance que remplace avantageusement l'outremer. Du reste, on l'appelle vulgairement le vert d'émeraude.

Ligne 14. *Neronis principis... chrysocolla sterni.* La chrysocolle en question etait sans doute un mica jaune ou un talc. Une variété de mica s'appelle *or de chat* ou *poudre d'or,* une variété de talc se nomme talc couleur d'or. Nous croirions plutôt que c'est du mica qu'il est question ici, parce que le mica est alumineux, tandis que le talc est un trisilicate de magnésie absolument dépourvu d'alumine. Mais qui peut dire que les anciens n'aient pas réuni les deux substances sous le même nom, puisqu'il y a si peu de temps que nous-mêmes nous les distinguons?

Ligne 22. *Paraetonium.* Il en sera question, liv. XXXV, ch. 12 et 18. Bornons-nous ici à dire que c'est une variété de *chaux carbonatée,* notre blanc d'Égypte ou craie.

XXIX, page 66, ligne 16. *Chrysocollam et aurifices, etc.* Et il est clair que de là seulement l'hydro-carbonate de cuivre a tiré son nom : *chrysocolla* veut dire colle de l'or. Aujourd'hui, l'on préfère, pour atteindre ce but, le sous-borate de soude, ou bien l'alliage de l'or et de l'argent.

XXXI, page 68, ligne 17. *Argenti metalla, etc.* L'argent se trouve 1° à l'état natif; 2° mêlé au soufre, à l'antimoine, à l'arsenic, etc., d'où les sulfure d'argent ou argent sulfuré, sulfure d'antimoine et argent ou argent antimonié sulfuré, arseniure d'argent ou argent arsenifère, etc. On le trouve encore mêlé à l'étain, au plomb, au chrome, à l'or. *Voyez* ci-dessus.

Ligne 21. *Galenam vocant.* C'est encore le nom vulgaire du sulfure de plomb, qui comprend en poids 13 de soufre et 87 de plomb, et qui souvent est mélangé de sulfure d'argent et d'antimoine.

Ligne 23. *Et eodem opere... ut oleum aquis.* C'est tout simple, puisque la pesanteur spécifique de l'argent est de 10,39 à 10,47, et celle du plomb fondu 11,35.

Page 70, ligne 9. *Bebulo appellatur, etc.* Comme Annibal se maria dans la ville ibérique de Castulon, aujourd'hui Cazlona, non loin de Linares, on a tout lieu de croire que là furent les puits creusés sous les auspices d'Annibal. En effet, il s'en trouve un grand nombre dans toute cette région. (*Voyez* BOWLES, *Introd. à l'Hist. nat. d'Espagne*, pag. 411.) Les 300 livres romaines d'argent qu'Annibal tirait de ces mines, faisaient 98,156 grammes, ou 19,631 francs par jour (en supposant l'argent bien pur), par conséquent 7,165,315 francs par an.

XXXII, page 70, ligne 22. *Cujus vomica liquoris æterni.* Il se solidifie pourtant, mais seulement à la température de 18° au dessous de 0.

Ligne 23. *Argentum vivum.* D'où notre nom de vif-argent. Les Grecs disaient hydrargyre, ὑδράργυρος, nom qui ne valait guère mieux, quoique nous l'ayons conservé, et qui a toujours l'inconvénient de faire passer pour argent ce qui est un corps simple

tout autre. Mais telle était la manie des anciens : ils se cramponnaient à de faibles et insignifians rapports pour en déduire les corollaires les plus gratuits. Il y a deux argens, l'immobile et le mobile, ou, si vous l'aimez mieux, le solide et l'aqueux. Écoutez-les tout-à-l'heure, ils vont vous dire qu'il y a deux plombs, le noir, qui est le nôtre, et le blanc, qui est l'étain (cassitéros des Grecs).

XXXII, page 70, ligne 23. *Venenum rerum omnium.* On a tort de prendre ici le nom de poison à la lettre : Pline entend par là agent d'altération, dissolvant. Et quoi de plus vrai? Dans le sens vulgaire de poison, non certes le mercure pur n'est pas un poison; mais plusieurs des sels mercuriels, l'oxide de mercure, etc., sont on ne peut plus dangereux pour l'économie animale.

XXXIII, page 72, ligne 15. *Stimi, etc.* Le nom d'*alabastrum* indique quelle est la blancheur de ce métal. Pour *larbason,* il est croyable que ce nom est étranger aux Grecs, et qu'il indique la grande facilité avec laquelle il se brise sous le marteau. En effet, c'est là un des caractères par lesquels on le distingue du *zinc.* Ce qui suit sur la distinction des deux antimoines, est bien digne de l'esprit des Orientaux, qui reconnaissaient un feu mâle et un feu femelle, un air mâle et un air femelle, etc. Pour nous, l'antimoine femelle est probablement l'antimoine pur, et surtout sa variété lamelleuse qui est lisse, se lève par lames grandes et petites, et pèse spécifiquement 6,7. Le mâle fut, soit le sulfure d'antimoine (pes. spécif., 4,3; couleur, gris de plomb; traversant des granits, des gneiss, des micaschistes, et disséminé dans plusieurs filons), soit le sulfure de plomb, antimoine et cuivre (pes. spécif., 5,7; gris d'acier), soit le sulfure d'antimoine et argent qui n'est pas toujours rouge, et qu'une pellicule opaque recouvre assez souvent. Il est probable que sous la dénomination vague de *stimi mas,* étaient compris tous ces sulfures, et peut-être quelques autres corps. Protestons ici en passant contre l'erreur qui attribue à Bazile Valentin ou à Swab la découverte de l'antimoine, qui, comme on le voit dans ce passage, remonte à quel-

ques siècles avant notre ère; car personne ne soupçonnera Pline de l'avoir trouvé lui-même ou d'avoir puisé ce qu'il en sait dans un document contemporain.

XXXIV, page 74, ligne 2. *Platyophthalmòn..... dilatet oculos.* Cet effet appartient au sulfure d'antimoine et d'argent et au sulfure d'antimoine qui, comme on l'a vu, constituent l'antimoine mâle des anciens chimistes. Réduit en poudre impalpable, le précieux cosmétique était exposé au feu; puis, comme il fond à une faible chaleur, appliqué, à l'aide du pinceau, sur les paupières que l'on dessinait en arc parfait, sur les cils qu'on rendait d'un noir d'ébène. Jézabel en fit usage, nous dit l'Écriture, lorsqu'elle alla au devant de Jéhu. On ajoute que l'antimoine étant astringent, rétrécit les paupières, et par là même agrandit les yeux. Nous croyons cette observation très-vraie, mais nous ajouterons que, malheureusement, ce rétrécissement des paupières donne au regard quelque chose de contraint, de sec, de rigide, absolument le contraire de ce qu'Arioste exprime si délicatement dans son vers:

Pietosi a riguardar, a muover parchi;

et les exemples ne manquent pas; car, ou nous sommes bien trompés, ou à Alger on use chaque jour de poudre noire de sulfure d'antimoine pour noircir les cils et agrandir les yeux. Les Arabes en font autant et donnent à cette poudre le nom d'*al kahol.* Comp. Shaw, *Voyag.*, t. 1, page 382.

Ligne 3. *Et fluxiones inhibet, etc.* Ceux qui liront avec plaisir ce chapitre de Pline, peuvent, pour plus amples renseignemens, consulter le *Currus triumphalis antimonii* de Bazile Valentin, où il est prouvé, par vingt raisons victorieuses, que l'antimoine est la panacée, en d'autres termes le remède à tous maux, et l'*Encyclopédie*, article Antimoine : on y verra toutes les préparations pharmaceutiques et autres, faites en partie avec ce métal héroïque.

XXXV, page 76, ligne 10. *Spuma argenti. Genera ejus tria.... omnis autem fit excocta sua materia, etc.* Il est croyable que la chrysitide est le deutoxide de plomb jaune (vulgairement *massicot*); que l'argyritide, fort peu différente, est la variété blanche de ce

même deutoxide connue sous le nom de litharge; enfin, que la molybditide réunit en elle plusieurs espèces très-vaguement analysées : le sulfure de plomb et argent; le sulfure de plomb et antimoine; le sulfure de plomb, antimoine et bismuth; le sulfure de plomb, antimoine et cuivre (ou bournonite). Il est possible pourtant que ces trois noms, *chrysitide, argyritide, molybditide,* désignent les *litharges jaune* (ou d'or), *blanc brillant d'argent,* et *terne.*

Page 76, ligne 24. *Hythrida et peumenem.* On ignore ce que c'était; on ignore même si ces noms sont correctement écrits.

Ligne 25. *Molybdœnam.* Mais Pline lui-même (XXXIV, 53) proclamera que sa molybdène ne diffère pas de la galène.

XXXVI, page 80, ligne 5. *Minium.* Il y a ici quelque confusion : Pline appelle minium, 1° le *minium* véritable, qui est un tritoxide rouge de plomb; 2° le cinabre, qui est un sulfure de mercure. Les poids des deux substances se rapprochent : 8, 94 pour le tritoxide, 7 pour le sulfure. Mais le tritoxide se compose de trois atomes d'oxigène et d'un atome de plomb; et le sulfure d'un atome de bisulfure de mercure. Ce qui augmente la confusion, c'est que, un peu plus bas (chap. 37), il va nommer cinabre le milte ou ocre rouge vulgaire, qui est un hydroxide de fer mélangé d'argile. A vrai dire, il est possible que quelquefois aussi, par milte, les anciens aient entendu le cinabre natif, tandis que le minium cinabarique aurait été le cinabre artificiel. Du reste, une fois admis l'ignorance où l'on était de la véritable nature de ces trois terres rouges et l'impossibilité de la vérifier, il devenait naturel que sans cesse on prît bizarrement l'un pour l'autre, milte, minium et cinabre.

XXXVIII, page 82, ligne 13. *Sic enim appellant illi saniem draconis, etc.* Le sang de dragon se tire aujourd'hui de plusieurs arbres que nous ne connaissons pas tous, mais parmi lesquels nous nommerons le *Pterocarpus Draco* (de la diadelphie décandrie); le *Pterocarpus santalinus;* enfin le *Dracœna Draco* (qui fait partie de l'hexandrie monogynie).

XL, page 84, ligne 7. *Celeberrimum ex sisaponensi regione.*

Cette inépuisable mine existe encore en Espagne, dans Almaden. De Jussieu (*Mém. de l'Ac. des Sciences,* 1709) en avait déjà parlé. On peut lire avec plaisir, même après sa dissertation, la description que donne Bowles des mines d'Almaden, *Introd. à l'hist. nat. d'Esp.,* 39.

XLI, page 86, ligne 23. *Hydrargyrum..... argenti vivi.* Ainsi, pour lui, l'hydrargyre diffère du vif-argent; pour nous, l'unique différence, c'est que le dernier est natif, tandis que le premier est un produit de l'art, et ne s'obtient que par la sublimation du sulfure de mercure. C'est aussi à tort que, quelque part, il dit que son hydrargyre est moins pur que le vif-argent (mercure natif).

XLII, page 88, ligne 13. *Hydrargyro argentum inauratur.* Cela est vrai encore de nos jours.

Ligne 16. *Viliorem.... materiam.* Les blancs d'œufs. Nous en avons indiqué plus haut l'inconvénient.

XLIII, page 88, ligne 19. *Coticulam.* C'est ce que l'on appelle vulgairement la pierre de Lydie, ou pierre de touche. C'est un schiste siliceux.

Page 90, ligne 4. *Periti, quum e vena ut lima rapuerint.... non fallente.* Aujourd'hui on verse un peu d'acide nitrique très-concentré sur la marque que laisse l'objet d'or à examiner : plus la marque s'efface, plus l'or est à bas titre. La raison de ce fait est claire : c'est que l'acide nitrique, tant qu'il ne s'élève pas à une température de 32°, ne peut rien sur l'or.

XLV, page 90, ligne 18. *Specula fieri.* Nous voyons de ces miroirs dans les *Pitture d'Ercolano,* tome III, page 26.

Page 92, ligne 4. *Plurimumque refert concava sint..... supina an recta.* C'est en multipliant les effets de ce genre, en établissant bien la théorie des altérations qui survenaient dans la reproduction des traits, des objets, à mesure que les formes ou la position de la surface réfléchissante variaient elles-mêmes, que les anciens auraient pu trouver l'optique. Mais pour terminer comme va le faire Pline, autant ne pas commencer à réfléchir.

XLVII, page 94, ligne 13. *Non erat...... numerus ultra centum.* En effet, la plus haute fortune, c'était 100,000 as, et cette somme était annoncée avec plus de pompe qu'aujourd'hui les millions d'un millionnaire.

Ce qui suit, dans Pline, mérite d'être remarqué, et doit être formulé de la manière suivante : Dans toute forte somme de sesterces, le chiffre définitif est le produit du multiplicateur, qui seul s'exprime, et du multiplicande qui ne s'exprime pas, mais qui est toujours 100,000. *Vicies millies* = donc 20,000 × 100,000 = 2 milliards.

LVI, page 110, ligne 17. *Sil.* Espèce d'ocre, et probablement 1° le peroxide de fer, 2° l'hydroxide de fer stalactitique mamelonné, 3° le peroxide de fer compact, terreux ou colorant des argiles.

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

C. PLINII SECUNDI
HISTORIARUM MUNDI
LIBER XXXIV.

ÆRIS METALLA.

Æris metalla.

I. 1. Proxima dicantur æris metalla, cui et in usu proximum est pretium: immo vero ante argentum, ac pæne etiam ante aurum, corinthio. Stipis quoque auctoritas, ut diximus. Hinc æra militum: tribuni ærarii, et ærarium, obærati, et ære diruti. Docuimus quamdiu populus romanus ære tantum signato usus sit. Sed et alia vetustas æqualem Urbi auctoritatem ejus declarat, a rege Numa collegio tertio ærariorum fabrum instituto.

Genera æris.

II. Vena quo dictum est modo effoditur, ignique perficitur. Fit et e lapide æroso, quem vocant cadmiam. Celebritas in Asia, et quondam in Campania, nunc in Ber-

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

LIVRE XXXIV.

DE L'AIRAIN.

De l'airain.

I. 1. IMMÉDIATEMENT après ces métaux vient le cuivre, placé au troisième rang pour l'usage et pour la valeur; l'airain de Corinthe surpasse même l'argent, et balance le prix de l'or. Nous avons dit que le mot *stips* joue encore un rôle important. On dit aussi *æra militum ; tribuni ærarii, ærarium, obærati, ære diruti.* Il a été indiqué ci-dessus combien de temps le peuple romain ne connut d'autre métal monnayé que le cuivre. Un autre fait antique révèle que l'usage du cuivre est contemporain de la naissance de Rome : c'est que le troisième collège, institué par Numa, portait le nom de *fabri ærarii* (fondeurs en airain).

Diverses espèces d'airain.

II. On exploite le cuivre comme les métaux précédemment nommés. Le minerai subit l'action du feu. On le fait aussi avec une pierre cuivreuse, dite cadmie. La

gomatium agro, extrema parte Italiæ. Feruntque nuper etiam in Germania provincia repertum.

2. Fit et ex alio lapide quem chalciten vocant in Cypro, ubi prima fuit æris inventio: mox vilitas præcipua, reperto in aliis terris præstantiore, maxime aurichalco, quod præcipuam bonitatem admirationemque diu obtinuit. Nec reperitur longo jam tempore, effeta tellure. Proximum bonitate fuit sallustianum in Centronum alpino tractu, non longi et ipsum ævi. Successitque ei livianum in Gallia. Utrumque a metallorum dominis appellatum: illud ab amico divi Augusti, hoc a conjuge, velocis defectus. Livianum quoque certe admodum exiguum invenitur. Summa gloria nunc in marianum conversa, quod et cordubense dicitur. Hoc a liviano cadmiam maxime sorbet, et aurichalci bonitatem imitatur in sestertiis dupondiariisque, cyprio suo assibus contentis. Et hactenus nobilitas in ære naturalis se habet.

Quæ corinthia.

III. Reliqua genera artificio constant, quæ suis locis reddentur, summa claritate ante omnia indicata. Quondam æs confusum auro argentoque miscebatur, et ta-

meilleure vient d'Asie; celle de Campanie, autrefois fameuse, a cédé la palme à la cadmie du district des Bergomates, à l'extrémité de l'Italie. On dit que, naguère, il en a été trouvé dans la province de Germanie.

2. On en fait aussi avec la chalcite, minéral qu'on trouve dans l'île de Cypre, célèbre par la découverte du cuivre. Bientôt le cuivre de Cypre fut discrédité, parce que l'on trouva dans d'autres pays des minerais beaucoup meilleurs, entre autres l'aurichalcum (laiton), qui fut long-temps en possession de la première place et de la vogue; mais il y a long-temps que la terre épuisée nous en refuse. La meilleure qualité de cuivre, après l'aurichalcum a été le sallustien, dans les Alpes Centroniques; mais la mine n'a pas duré long-temps. Le livien, dans les Gaules, a pris sa place. Ces deux cuivres ont dû leur nom aux propriétaires des mines, dont l'un était le Salluste ami d'Auguste, et l'autre Livie, sa femme. La mine livienne fut aussi bientôt épuisée, et n'est aujourd'hui que d'un faible rapport. De nos jours, le cuivre fameux est celui des monts Mariens, autrement de Cordoue. De tous, si l'on excepte le cuivre livien, c'est celui qui absorbe le mieux la cadmie, et qui rappelle mieux l'excellente qualité de l'aurichalcum dans la fabrication des sesterces et des doubles as; pour celle des as, on se contente du cuivre de Cypre. Telles sont les espèces naturelles d'airain vraiment renommées.

Airain de Corinthe.

III. Les autres sont artificielles : nous traiterons de chacune successivement, et d'abord de la plus fameuse. Autrefois l'airain était mêlé à l'or ou à l'argent, et ce-

men ars pretiosior erat: nunc incertum est pejor hæc sit, an materia. Mirumque, quum ad infinitum operum pretia creverint, auctoritas artis extincta est. Quæstus causa enim, ut omnia, exerceri cœpta est, quæ gloriæ solebat. Ideo etiam deorum adscripta operi, quum proceres gentium claritatem et hac via quærerent: adeoque exolevit fundendi æris pretiosi ratio, ut jamdiu ne fortuna quidem in ære jus artis habeat.

Ex illa autem antiqua gloria corinthium maxime laudatur: hoc casus miscuit, Corintho, quum caperetur, incensa: mireque circa id multorum adfectatio fuit: quippe quum tradatur, non alia de causa Verrem, quem Cicero damnaverat, proscriptum esse ab Antonio, quam quod corinthiis se ei cessurum negavisset. At mihi major pars eorum simulare eam scientiam videtur, ad segregandos se a ceteris magis, quam intelligere aliquid ibi subtilius: et hoc paucis docebo. Corinthus capta est olympiadis CLVIII anno tertio, nostræ Urbis DCVIII: quum ante sæcula fictores nobiles esse desissent, quorum ista omnia signa hodie corinthia appellant. Quapropter ad coarguendos eos ponemus artificum ætates. Nam Urbis nostræ annos ex supradicta comparatione olympiadum colligere facile erit. Sunt ergo vasa tantum corinthia, quæ isti elegantiores modo in esculenta transferunt, modo in

pendant l'art était encore plus précieux que la matière; aujourd'hui, on ne sait lequel des deux est tombé le plus bas. Et, chose étonnante, à mesure que la main-d'œuvre s'est élevée à des sommes énormes, l'art a perdu de sa considération. C'est que ce que l'on exécutait jadis pour la gloire, s'entreprend aujourd'hui, comme tout le reste, pour de l'argent. Les anciens attribuaient aux dieux mêmes certains ouvrages, et les chefs des peuples marchaient à la gloire par cette voie; de nos jours, le procédé pour fondre l'airain précieux s'est perdu, et le hasard même ne peut produire un ouvrage qui porte quelques traces de l'art.

De ces alliages renommés, celui de Corinthe est le plus vanté : on en dut la découverte au hasard, lors de l'incendie qui suivit la prise de Corinthe. On a souvent recherché cet airain avec un enthousiasme vraiment extraordinaire. Verrès, que Cicéron fit condamner, ne fut, assure-t-on, proscrit par Antoine, que pour lui avoir refusé des vases de Corinthe. Pour moi, je crois que presque tous ceux qui s'érigent en connaisseurs d'airain de Corinthe, ne visent guère qu'à se distinguer de la foule, et n'en savent pas plus que tant d'autres; en voici la preuve. Corinthe fut prise l'an 3 de l'olympiade 158, de Rome 608. Il y avait déjà plus d'un siècle que ces artistes illustres, dont les ouvrages sont qualifiés de bronzes corinthiens, avaient cessé d'exister. Il suffit donc, pour réfuter nos soi-disant antiquaires, de fixer la chronologie des artistes; il sera facile de conclure, d'après le rapport des olympiades à l'ère romaine, à quelle année de Rome se réfère l'ouvrage indiqué. Ceci posé, je soutiens que le nom de corinthiens appartient seulement à ces bronzes que nos riches fastueux étalent sous

lucernas, aut trulleos, nullo munditiarum despectu. Ejus tria genera: candidum, argento nitore quam proxime accedens, in quo illa mixtura prævaluit: alterum, in quo auri fulva natura: tertium, in quo æqualis omnium temperies fuit. Præter hæc est, cujus ratio non potest reddi, quamquam hominis manu facta dederit Fortuna temperamentum simulacro signisque, illud suo colore pretiosum ad jocineris imaginem vergens, quod ideo hepatizon appellant, procul a corinthio: longe tamen ante æegineticum atque deliacum, quæ diu obtinuere principatum.

Quæ deliaca.

IV. Antiquissima æris gloria deliaco fuit, mercatus in Delo concelebrante toto orbe, et ideo cura officinis tricliniorum pedibus fulcrisque. Ibi prima nobilitas æris. Pervenit deinde ad deum simulacra, effigiemque hominum, et aliorum animalium.

Quæ æginetica.

V. Proxima laus æginetico fuit. Insula et ipsa, nec æs gignens, sed officinarum temperatura nobilitata. Bos æreus inde captus in foro boario est Romæ. Hoc erit exemplar æginetici æris: deliaci autem Jupiter in Capi-

forme de plats, de lampes, de vases, sans égard pour leur valeur intrinsèque. On distingue trois espèces d'airain de Corinthe : 1° le blanc, qui approche de l'argent par son éclat, et où ce dernier métal entre en grande proportion; 2° le jaune, dont la couleur indique la présence de l'or; 3° celui où chacun des trois métaux est en proportions égales. On parle d'une quatrième espèce, dont on ne peut fixer les proportions, quoique le composé soit fait de main d'homme. La grande statue de la Fortune et ses petites effigies sont de cette quatrième matière; elle est dite hépatizonte, parce que sa couleur, regardée comme très-précieuse, rappelle celle du foie; bien moins estimé que celui de Corinthe, cet airain l'emporte cependant sur celui d'Égine et celui de Délos, qui ont long-temps passé pour les premiers.

Airain de Délos.

IV. L'airain de Délos fut célèbre dès la plus haute antiquité. Le monde entier se rendait, pour en avoir, au marché de cette île. Les fabricans le recherchent encore pour les supports et les pieds des lits de table. Ces meubles commencèrent à le mettre en vogue; plus tard, on l'employa pour les statues des dieux, et pour la représentation, tant des hommes que des animaux.

Airain d'Égine.

V. L'airain d'Égine fut ensuite en renom. Cette île n'a point de mine de cuivre; mais ses ateliers étaient fameux pour les proportions de l'alliage. Le *forum Boarium*, à Rome, a un bœuf d'airain pris dans cette île : c'est un échantillon de l'airain éginète. On en voit un de l'airain

tolio in Jovis Tonantis æde. Illo ære Myron usus est, hoc Polycletus, æquales atque condiscipuli. Æmulatio iis et in materia fuit.

De candelabris.

VI. 3. Privatim Ægina candelabrorum superficiem dumtaxat elaboravit, sicut Tarentum scapos. In his ergo juncta commendatio officinarum est. Nec pudet tribunorum militarium salariis emere, quum ipsum nomen a candelarum lumine impositum appareat. Accessio candelabri talis fuit, Theonis jussu præconis, Clesippus fullo, gibber præterea et alio fœdus aspectu, emente id Gegania sestertiis quinquaginta: eademque ostentante convivio emptum, ludibrii causa nudatus, atque impotentia libidinis receptus in torum, mox in testamentum, prædives, numinum vice illud candelabrum coluit, et hanc corinthiis fabulam adjecit: vindicatis tamen moribus nobili sepulcro, per quod æterna supra terras Geganiæ dedecoris memoria duraret. Sed quum esse nulla corinthia candelabra constet, nomen id præcipue in his celebratur, quoniam Mummii victoria Corinthum quidem diruit, sed compluribus Achaiæ oppidis simul æra dispersit.

déliaque dans le Jupiter placé au Capitole, dans le temple de Jupiter Tonnant. Polyclète et Myron, contemporains et élèves du même maître, usaient, le premier d'airain déliaque, le second d'airain éginète; ainsi leur rivalité s'étendait jusque sur le choix des matières employées.

Candelabres.

VI. 3. A Égine, on ne travaillait spécialement que la partie supérieure des candelabres, dont les tiges étaient confectionnées à Tarente. Deux fabriques contribuaient donc à la formation d'un produit vanté. On ne rougit pas de donner la valeur des appointemens annuels d'un tribun militaire, pour un ustensile dont le nom nous rappelle l'idée de chandelle. Un crieur public, Théon, qui vendait un de ces candelabres, réunit à ce lot, comme accessoire, un esclave bossu, hideux, et foulon de son métier, nommé Clésippe. Géganie acheta le tout 50,000 sesterces; elle fit parade à table de son achat, exposa le bossu, dépouillé de ses vêtemens, à la risée des convives, puis, cédant à une passion effrénée, le reçut dans son lit, et lui légua des richesses immenses. Clésippe entoura le candelabre des hommages que l'on n'adresse qu'aux dieux; nouvelle anecdote à joindre à l'histoire de l'airain de Corinthe. Cependant la morale a été vengée par le magnifique tombeau que Clésippe éleva à Géganie, et qui immortalisera sur la terre le souvenir de sa honte. Du reste, quoique jamais il n'y ait eu de candelabre en airain de Corinthe, rien de plus en vogue que les candelabres corinthiens. Le fait est que Mummius, après sa victoire et le sac de cette ville, partagea tout ce qu'il y avait trouvé d'ouvrages de bronze, entre plusieurs villes d'Achaïe.

De templorum ornamentis ex ære.

VII. Prisci limina etiam ac valvas ex ære in templis factitavere. Invenio et a Cn. Octavio, qui de Perseo rege navalem triumphum egit, factam porticum duplicem ad circum Flaminium, quæ corinthia sit appellata a capitulis æreis columnarum. Vestæ quoque ædem ipsam syracusana superficie tegi placuisse. Syracusana sunt in Pantheo capita columnarum a M. Agrippa posita. Quin etiam privata opulentia eo modo usurpata est. Camillo inter crimina objecit Sp. Carvilius quæstor, quod ærata ostia haberet in domo.

De tricliniis æreis.

VIII. Nam triclinia ærata, abacosque, et monopodia Cn. Manlium Asia devicta primum invenisse triumpho suo, quem duxit Urbis anno DLXVII, L. Piso auctor est. Antias quidem L. Crassum, heredem L. Crassi oratoris, multa etiam triclinia ærata vendidisse. Ex ære factitavere et cortinas, tripodum nomine delphicas, quoniam donis maxime Apollinis delphici dicabantur. Placuere et lychnuchi pensiles in delubris, aut arborum modo mala ferentium lucentes: qualis est in templo Apollinis Palatini, quod Alexander Magnus Thebarum expugnatione captum in Cyme dicaverat eidem deo.

Ornemens en airain pour les temples.

VII. Jadis même, le seuil et les portes des temples étaient en airain. Octavius, celui qui fut décoré du triomphe naval pour avoir vaincu Persée, éleva, suivant plusieurs auteurs, dans le cirque Flaminien, un double portique, que ses colonnes à chapiteaux d'airain firent appeler portique Corinthien. Le temple de Vesta eut, par ordre du sénat, un toit d'airain de Syracuse. Les chapiteaux des colonnes du Panthéon, placés par Agrippa, sont aussi d'airain de Syracuse. Le luxe et l'orgueil des particuliers a envahi cet ornement. Un des griefs reprochés à Camille par le questeur Spurius Carvilius, était d'avoir les portes de sa maison revêtues d'airain.

Lits de tables garnis d'airain.

VIII. Les lits de table, les buffets, les monopodes ornés d'airain, furent, d'après L. Pison, portés pour la première fois dans Rome en 667, au triomphe de Cn. Manlius, après la défaite de l'Asie. Valerius Antias dit que L. Crassus, héritier de l'orateur de ce nom, vendit beaucoup de lits de table garnis d'airain. On fit aussi en airain les trépieds dits cortines delphiques, parce qu'on les consacrait surtout à l'Apollon de Delphes. On vantait aussi ces candelabres, tantôt suspendus dans les temples, tantôt chargés de lumières, comme des arbres le sont de fruits. Tel est celui qu'on voit au temple d'Apollon Palatin, et qu'Alexandre le Grand, après la prise de Thèbes, avait transporté à Cyme, où il fut aussi consacré à Apollon.

Quod primum dei simulacrum Romæ ex ære factum. De origine statuarum, et honore.

IX. 4. Transiit deinde ars ubique vulgo ad effigies deorum. Romæ simulacrum ex ære factum Cereri primum reperio ex peculio Sp. Cassii, quem regnum adfectantem pater ipsius interemerat. Transiit et ab diis ad hominum statuas, atque imagines multis modis. Bitumine antiqui tingebant eas, quo magis mirum est placuisse auro integere. Hoc nescio an romanum fuerit inventum: certe etiam Romæ non habet vetustatem. Effigies hominum non solebant exprimi, nisi aliqua illustri causa perpetuitatem merentium, primo sacrorum certaminum victoria, maximeque Olympiæ: ubi omnium qui vicissent statuas dicari mos erat. Eorum vero, qui ter ibi superavissent, ex membris ipsorum similitudine expressa, quas iconicas vocant. Athenienses nescio an primi omnium Harmodio et Aristogitoni tyrannicidis publice posuerint statuas. Hoc actum est eodem anno, quo et Romæ reges pulsi. Excepta deinde res est a toto orbe terrarum humanissima ambitione. Et jam omnium municipiorum foris statuæ ornamentum esse cœpere, prorogarique memoria hominum, et honores legendi ævo basibus inscribi, ne in sepulcris tantum legerentur. Mox forum et in domibus privatis factum atque in atriis. Honos clientum instituit sic colere patronos.

Première statue d'airain consacrée dans Rome à un dieu. Origine des statues ; quel cas on en faisait.

IX. 4. L'art se mit ensuite à représenter les dieux. La première statue d'airain qu'on vit à Rome, fut celle de Cérès, fondue aux frais de Sp. Cassius, celui même qui aspirait à la royauté, et que tua son père. Après les dieux, l'airain représenta les hommes. Ces représentations varièrent : jadis on les enduisait de bitume, usage qui rend plus extraordinaire encore celui de les couvrir d'or ; je ne sais si cette idée appartient aux Romains ; le fait est qu'à Rome même elle n'est pas fort ancienne. On n'érigeait de statues qu'à ceux qui avaient mérité l'immortalité par quelque action d'éclat. Ce furent d'abord les vainqueurs aux jeux sacrés, notamment aux jeux Olympiques. Là, quiconque avait remporté un prix voyait sa statue consacrée. Ceux qui en avaient remporté trois, avaient des statues dont les formes étaient exactement moulées sur toute leur personne ; ces dernières se nommaient iconiques. Athènes peut-être fut le premier lieu où l'on érigea des statues comme récompenses publiques. Les plus anciennes furent celles d'Harmodius et d'Aristogiton, qui tuèrent Hipparque, l'année où Rome chassa ses rois. Le monde entier, par une noble ambition, imita cet usage. Déjà nos villes municipales ornent leurs places de statues, perpétuent le souvenir des grands hommes, et inscrivent sur la base de ces monumens des titres de gloire, que lira la postérité ; ces titres n'appartiennent plus exclusivement aux tombeaux. Plus tard les maisons des particuliers, les vestibules sont devenus des places où l'adulation des cliens dédie des statues au patron.

Statuarum genera et figurae.

X. 5. Togatae effigies antiquitus ita dicabantur. Placuere et nudae tenentes hastam, ab epheborum e gymnasiis exemplaribus, quas Achilleas vocant. Graeca res est, nihil velare: at contra romana ac militaris, thoraces addere. Caesar quidem dictator loricatam sibi dicari in foro suo passus est. Nam Lupercorum habitu tam novitiae sunt, quam quae nuper prodiere paenulis indutae. Mancinus eodem habitu sibi statuit, quo deditus est. Notatum ab auctoribus, et L. Accium poetam in Camenarum aede maxima forma statuam sibi posuisse, quum brevis admodum fuisset. Equestres vero statuae romanam celebrationem habent, orto sine dubio a Graecis exemplo. Sed illi celetas tantum dicabant in sacris victores. Postea vero et qui bigis vel quadrigis vicissent. Unde et nostri currus nati in his qui triumphavissent. Serum hoc, et in his non nisi a divo Augusto sejuges, sicut et elephanti.

Quibus primum publice positae; quibus primum in columna. Quando Romae.

XI. Non vetus et bigarum celebratio in his qui praetura functi curru vecti essent per Circum. Antiquior co-

Diverses espèces de statues ; leurs formes.

X. 5. On consacra jadis les statues en toge. Ensuite vinrent les statues nues et une pique à la main. Ces dernières, dites Achillées, nous sont venues des gymnases de la Grèce : l'absence de tout voile désigne un ciseau grec. Les Romains, les guerriers, veulent que l'on ajoute la cuirasse. César, dictateur, se laissa dédier, dans le forum construit par ses ordres, une statue avec cuirasse. Celles qui présentent le costume des Luperques, sont tout aussi nouvelles que celles qui ont le manteau. Mancinus s'en fit ériger une, qui le représente dans l'état où il fut livré aux Numantins. Des écrivains ont remarqué que le poëte L. Accius, qui était très-petit de taille, se fit élever, dans le temple des Muses, une statue colossale. Rome vante extrêmement les statues équestres, dont incontestablement la Grèce lui a donné le modèle. Mais en Grèce, elles n'étaient élevées qu'en l'honneur de ceux qui avaient remporté aux jeux le prix de la course à cheval ; postérieurement, les vainqueurs sur chars à deux chevaux ou sur quadriges partagèrent ce privilége. De là, l'usage de nos chars de triomphe ; usage établi fort tard. C'est Auguste qui fit paraître les premiers chars à six chevaux, et les chars traînés par des éléphans.

A quels citoyens, les premiers, on éleva des statues aux frais de l'état ; qui le premier s'en vit dresser au haut d'une colonne. Depuis quand les Rostres existent-ils.

XI. Les chars à deux chevaux pour ceux qui, après avoir géré la préture, ont eu dans le Cirque les hon-

lumnarum, sicut C. Mænio, qui devicerat priscos Latinos, quibus ex fœdere tertias prædæ romanus populus præstabat, eodemque in consulatu in suggestu Rostra devictis Antiatibus fixerat anno Urbis CCCCXVI. Item Caio Duillio, qui primus navalem triumphum egit de Pœnis, quæ est etiam nunc in Foro. Item P. Minucio præfecto annonæ, extra portam Trigeminam, unciaria stipe collata, nescio an primo honore tali a populo, antea enim a senatu erat: præclara res, nisi frivolis cœpisset initiis. Namque et Atti Navii statua fuit ante Curiam, cujus basis conflagravit Curia incensa Publii Clodii funere. Fuit et Hermodori Ephesii in Comitio, legum, quas decemviri scribebant, interpretis, publice dicata. Alia causa, alia auctoritas M. Horatii Coclitis statuæ, quæ durat hodieque, quum hostes a ponte Sublicio solus arcuisset. Equidem et Sibyllæ juxta Rostra esse non miror, tres sint licet: una, quam Sextus Pacuvius Taurus ædilis plebis instituit: duæ, quas M. Messala. Primas putarem has, et Atti Navii, positas ætate Tarquinii Prisci, nisi regum antecedentium essent in Capitolio.

6. Ex his Romuli est sine tunica, sicut et Camilli in

neurs du char, ne datent pas non plus de loin. Celui des colonnes est plus ancien : témoin celle qu'on éleva à C. Ménius, vainqueur des Latins, auxquels le peuple romain, d'après un traité antérieur, donnait le tiers de son butin. C'est le même consul qui, après la défaite des Antiates, l'an de Rome 416, orna la tribune des éperons des navires pris à l'ennemi. C. Duillius, le premier qui ait été admis au triomphe naval, après avoir battu la flotte carthaginoise, vit élever en son honneur une colonne dans le Forum. Celle de P. Minucius, préfet des grains, fut construite aux frais du peuple, moyennant la cotisation d'une once de cuivre par tête; peut-être est-il le premier à qui le peuple ait fait cet honneur, déjà offert à d'autres par le sénat; rien de plus noble que cette idée, si elle ne se fût rapportée à des causes frivoles. On voyait devant le palais du sénat la statue d'Attus Navius, qui fut détruite dans l'incendie de ce palais, aux funérailles de Clodius. Une autre avait été érigée dans les Comices, et aux frais du trésor, à Hermodore d'Éphèse, interprète des lois rédigées par les décemvirs. D'autres causes, d'autres titres à la gloire en firent élever une à Horatius Coclès, ce Romain qui, seul, ferma l'entrée du pont Sublicius aux ennemis. Cette statue existe encore. Trois autres se voient auprès des Rostres, toutes trois en l'honneur de la Sibylle ; la première a été érigée par Sex. Pacuvius Taurus, édile plébéien ; les deux autres par M. Messala. Ces statues et celle d'Attus Navius, qui remontent à l'âge de Tarquin l'Ancien, me sembleraient les plus anciennes de Rome, si je ne savais qu'au Capitole se trouvent celles de rois antérieurs à Tarquin.

6. Celle de Romulus est sans tunique, comme celle

Rostris, et ante ædem Castorum fuit Q. Marcii Tremuli equestris, togata, qui Samnites bis devicerat, captaque Anagnia, populum stipendio liberaverat. Inter antiquissimas sunt et Tulli Clœlii, Lucii Roscii, Spurii Nautii, C. Fulcinii in Rostris, a Fidenatibus in legatione interfectorum. Hoc a republica tribui solebat injuria cæsis, sicut et P. Junio, et Tito Coruncanio, qui ab Teusa Illyriorum regina interfecti erant. Non omittendum videtur, quod Annales adnotavere, tripedaneas his statuas in Foro statutas. Hæc videlicet mensura honorata tunc erat. Non præteribo Cn. Octavium ob unum scilicet verbum: « Hic regem Antiochum, daturum se responsum » dicentem, virga quam tenebat forte circumscripsit, et prius quam egrederetur circulo illo, responsum dare coegit. In qua legatione interfecto senatus statuam poni jussit quam oculatissimo loco in Rostris. Invenitur statua decreta et Taraciæ Caiæ, sive Suffetiæ virgini vestali, ut poneretur ubi vellet: quod adjectum non minus honoris habet, quam feminæ esse decretam. Meritum ejus in ipsis ponam Annalium verbis: « Quod campum tiberinum gratificata esset ea populo. »

Quibus externis Romæ publice positæ.

XII. Invenio et Pythagoræ, et Alcibiadi, in cornibus

de Camille (aux Rostres) et celle de Q. Marcius Tremulus, qui deux fois vainquit les Samnites, s'empara d'Anagnie, et affranchit le peuple romain du tribut. Cette statue est équestre, et porte la toge; on la voit devant le temple des Castors. Parmi les autres statues d'une haute antiquité, se voient celles de Tullus Clélius, de L. Roscius, de Sp. Nautius, de C. Fulcinius, assassinés à Fidène pendant l'exercice de leur légation. Cet honneur était décerné par la république à tous ceux qui, en la servant, mouraient victimes de la trahison. Tel fut le cas de P. Junius et de T. Coruncanius, qui périrent à la cour de Teusa, reine d'Illyrie; n'oublions pas ce qui est noté dans les Annales, que ces statues, élevées dans le Forum, avaient trois pieds; cette hauteur était donc alors en honneur. On en érigea une aussi à Cn. Octavius pour un mot : « Antiochus, avait-il dit, en traçant un cercle avec la baguette qu'il se trouvait tenir à la main, répondez avant de sortir de ce cercle; » et le roi répondit. Octavius périt avant d'être revenu de son ambassade. Le sénat ordonna d'élever sa statue dans l'endroit le plus apparent des Rostres. Je lis aussi que l'on décerna une statue à la vestale Caïa Taracia, autrement Suffetia, avec permission de la faire placer où elle voudrait : clause additionnelle non moins honorable que le décret même rendu pour une femme. Le fait dont on lui témoignait la reconnaissance était, selon les Annales, dont je cite le texte, « d'avoir fait présent au peuple du champ du Tibre. »

Étrangers à qui l'état a fait dresser des statues dans Rome.

XII. On éleva aussi dans Rome, aux deux saillies de

Comitii positas, quum bello samniti Apollo Pythius fortissimo graiæ gentis jussisset, et alteri sapientissimo, simulacra celebri loco dicari: ea stetere donec Sulla dictator ibi Curiam faceret. Mirumque est, illos patres Socrati cunctis ab eodem deo sapientia prælato Pythagoram prætulisse, aut tot aliis virtute Alcibiadem, aut quemquam utroque Themistocli. Columnarum ratio erat, attolli supra ceteros mortales: quod et arcus significant novitio invento. Primus tamen honos cœpit a Græcis. Nullique arbitror plures statuas dicatas, quam Phalereo Demetrio Athenis. Siquidem CCCLX statuere, nondum anno hunc numerum dierum excedente, quas mox laceravere. Statuerant Romæ etiam in omnibus vicis C. Mario Gratidiano tribus, ut diximus, easdemque subvertere Sullæ introitu.

Quæ prima Romæ statua equestris publice posita, et quibus Romæ mulieribus in publico positæ.

XIII. Pedestres sine dubio Romæ fuere in auctoritate longo tempore. Equestrium tamen origo perquam vetus est, cum feminis etiam honore communicato. Clœliæ enim statua est equestris, ceu parum esset toga eam cingi: quum Lucretiæ, ac Bruto, qui expulerant reges, propter quos Clœlia inter obsides fuerat, non decernerentur. Hanc primam cum Coclitis publice dicatam crediderim:

la place des Comices, une statue à Pythagore et une à Alcibiade. Ainsi l'avait ordonné Apollon Pythien, dans la guerre des Samnites, en disant aux Romains d'élever ces deux monumens, l'un au plus brave, l'autre au plus sage des Grecs. Tous deux restèrent debout jusqu'à ce que Sylla, dictateur, choisit ce lieu pour y élever la Curie. N'est-il pas bizarre que, pour la sagesse, nos ancêtres aient préféré Pythagore à Socrate, que le dieu lui-même proclama le plus sage des hommes; que, pour la bravoure, ils aient choisi Alcibiade, et n'aient pas préféré Thémistocle à tout autre sous les deux rapports? Les colonnes sont l'emblème d'une élévation au dessus du reste des hommes, idée qui se retrouve dans les arcs de triomphe, invention nouvelle due encore à la Grèce. Personne, je crois, ne s'est vu élever plus de statues que Demetrius de Phalère à Athènes : il en avait trois cent soixante, autant que l'on comptait alors de jours dans l'année. Peu après, toutes furent abattues. Les tribus romaines en élevèrent aussi une à C. Marius Gratidianus, dans chaque rue de Rome; elles furent renversées, nous l'avons déjà dit, lors de l'entrée de Sylla.

Première statue équestre élevée à Rome aux frais du public. A quelles femmes Rome a érigé des statues.

XIII. Il est certain que long-temps les statues pédestres ont été en honneur à Rome; les équestres cependant sont très-anciennes. Des femmes même ont eu part à cet honneur : ainsi Clélie eut une statue équestre, comme si déjà ce n'eût pas été beaucoup que de voir son image revêtue de la toge; et cependant ni Lucrèce ni Brutus, agens ou cause de l'expulsion des rois, dont l'exil occasiona l'excursion de Clélie, ne s'étaient vu

Atto enim ac Sibyllæ Tarquinium, et reges sibi ipsos posuisse verisimile est: nisi Clœliæ quoque Piso traderet ab his positam, qui una obsides fuerant, redditis à Porsena in honorem ejus. E diverso Annius fetialis, equestrem, quæ fuerit contra Jovis Statoris ædem in vestibulo Superbi domus, Valeriæ fuisse Publicolæ consulis filiæ: eamque solam refugisse, Tiberimque tranavisse, ceteris obsidibus, quæ Porsenæ mittebantur, interemptis Tarquinii insidiis.

Quando omnes privatim et publicæ statuæ ex publico sublatæ.

XIV. L. Piso prodidit, M. Æmilio, C. Popilio II coss., a censoribus P. Cornelio Scipione, M. Popilio, statuas circa Forum eorum qui magistratum gesserunt, sublatas omnes, præter eas quæ populi aut senatus sententia statutæ essent. Eam vero quam apud ædem Telluris statuisset sibi Sp. Cassius, qui regnum adfectaverat, etiam conflatam a censoribus. Nimirum in ea quoque re ambitioni providebant illi viri. Exstant Catonis in censura vociferationes, mulieribus romanis in provinciis statuas poni. Nec tamen potuit inhibere quominus Romæ quoque ponerentur, sicuti Corneliæ Gracchorum matri, quæ fuit Africani prioris filia. Sedens huic posita, soleisque sine amento insignis, in Metelli

décerner de statues équestres. Pison même veut que cette statue ait été la première que l'on ait érigée aux frais de l'état; car celles d'Attus et de la Sibylle dûrent être dédiées par Tarquin, et celles des rois par les rois eux-mêmes. Peut-être, ajoute-t-il, la statue de Clélie lui fut-elle élevée par les autres ôtages, lorsque Porsena les lui rendit en récompense de son courage. Annius Fétialis, au contraire, assure que la statue équestre qu'on voyait dans le vestibule de la maison de Tarquin le Superbe, représentait Valérie, fille de Publicola. Elle seule, dit-il, s'échappa, elle seule franchit le Tibre; et les autres ôtages, envoyées à Porsena, périrent victimes des embûches de Tarquin.

A quelle époque on fit disparaître des lieux publics toutes les statues appartenant soit à l'état, soit aux particuliers.

XIV. Selon Pison, sous le consulat de M. Émilius et de C. Popilius, consuls alors pour la deuxième fois, les censeurs P. Cornelius Scipion et M. Popilius firent enlever d'autour du Forum les statues de tous ceux qui avaient été revêtus de magistratures, à l'exception de celles qui avaient été placées en ce lieu par plébiscites ou sénatus-consultes. Celle que Sp. Cassius, qui aspirait à la royauté, s'était fait élever auprès du temple de la Terre, fut fondue par les censeurs. Car ces hommes sages voyaient même dans les statues un des ressorts de l'ambition. Nous avons encore des discours prononcés par Caton pendant sa censure; il s'y plaint avec aigreur de ce que les Romaines, dans les provinces, se fassent élever des statues. Il ne put empêcher cependant que Cornélie, mère des Gracques et fille du premier Scipion l'Africain, n'eût la sienne à Rome même. Elle y est

publica porticu : quæ statua nunc est in Octaviæ operibus.

Quæ primæ ab externis publice positæ.

XV. Publice autem ab exteris posita est Romæ C. Ælio tribuno plebis, lege perlata in Stenium Statilium Lucanum, qui Thurinos bis infestaverat : ob id Ælium Thurini statua et corona aurea donaverunt. Iidem postea Fabricium donavere statua, liberati obsidione. Passimque gentes in clientelas ita receptæ : adeo discrimen omne sublatum, ut Annibalis etiam statuæ tribus locis visantur in Urbe, cujus intra muros solus hostium emisit hastam.

Fuisse antiquitus in Italia statuarios.

XVI. 7. Fuisse autem statuariam artem familiarem Italiæ quoque et vetustam, indicant, Hercules ab Evandro sacratus, ut produnt, in foro Boario, qui triumphalis vocatur, atque per triumphos vestitur habitu triumphali. Præterea Janus geminus a Numa rege dicatus, qui pacis bellique argumento colitur, digitis ita figuratis, ut trecentorum quinquaginta quinque dierum nota, per significationem anni, temporis et ævi se deum indicaret. Signa quoque tuscanica per terras dispersa, quæ in Etruria factitata non est dubium. Deorum tantum puta-

figurée assise, avec des sandales sans courroies. Jadis placée dans le portique de Metellus, cette statue se trouve aujourd'hui au portique d'Octavie.

Premières statues érigées en public par des étrangers.

XV. La première statue dédiée, à Rome, par des étrangers, est celle que Thurium éleva au tribun du peuple C. Élius, auteur d'une loi contre Stenius Statilius Lucanus, dont les déprédations avaient deux fois désolé cette ville. A cette statue les habitans joignirent le don d'une couronne d'or. C'est aussi Thurium qui, délivrée d'un siège par Fabricius, récompensa son libérateur par une statue. Peu à peu toutes les nations se sont ainsi faites les clientes de Rome; et toute nuance s'est si bien effacée, que trois statues à Rome figurent Annibal, le seul pourtant de nos ennemis qui ait lancé un javelot dans nos murs.

Preuves qu'il y avait très-anciennement des statuaires en Italie.

XVI. 7. L'antiquité de la statuaire, et sa vogue dans la vieille Italie, nous sont prouvées par cet Hercule triomphal, dédié, dit-on, par Évandre, dans le forum Boarium, et qui, dans toutes les pompes triomphales, est paré du costume de triomphateur. Une autre preuve, c'est le Janus à double face, consacré par Numa, comme symbole de paix et de guerre, et dont les doigts figurent le nombre de trois cent cinquante-cinq jours, emblème du dieu qui préside à l'année, au temps et à l'éternité. En diverses parties du monde se trouvent des statues toscanes, qui, incontestablement, ont été faites en Étrurie. Je serais porté à croire que ces statues représentaient toutes des divinités, si Métrodore de Scepsis,

rem ea fuisse, ni Metrodorus Scepsius, cui cognomen a romani nominis odio inditum est, propter duo millia statuarum Volsinios expugnatos objiceret. Mirumque mihi videtur, quum statuarum origo tam vetus in Italia sit, lignea potius aut fictilia deorum simulacra in delubris dicata, usque ad devictam Asiam, unde luxuria. Similitudines exprimendi quæ prima fuerit origo, in ea quam plasticen Græci vocant, dici convenientius erit: etenim prior, quam statuaria, fuit. Sed hæc ad infinitum effloruit multorum voluminum opere, si quis plura persequi velit: omnia enim quis possit?

De pretiis signorum immodicis.

XVII. In M. Scauri ædilitate tria millia signorum in scena tantum fuere temporario theatro. Mummius devicta Achaia replevit Urbem: ipse excessit non relicturus filiæ dotem. Cur enim non cum excusatione ponatur? Multa et Luculli invexere. Rhodi etiamnum tria millia signorum esse, Mucianus ter consul prodidit: nec pauciora Athenis, Olympiæ, Delphis superesse creduntur. Quis ista mortalium persequi possit? aut quis usus noscendi intelligatur? Insignia tamen maxime, et aliqua de causa notata, voluptarium sit attigisse, artificesque celebratos nominavisse, singulorum quoque inexplicabili multitudine, quum Lysippus DCX opera fecisse dicatur, tantæ omnia artis, ut claritatem possent dare vel singula.

dont le surnom exprimait la haine qu'il portait aux Romains, ne nous reprochait d'avoir pris d'assaut Volsinies parce qu'elle contenait deux mille statues. En reconnaissant ainsi l'antiquité des statues en Italie, je m'étonne de lire que, pendant si long-temps, nous avons dédié dans nos temples des statues de bois, ou des images grossières d'argile, jusqu'à l'époque où la conquête de l'Asie introduisit chez nous le luxe. Il sera plus à propos d'indiquer, en traitant de la plastique, l'origine de l'art des portraits sculptés. La plastique, en effet, est antérieure à la statuaire; mais celle-ci a produit un nombre si prodigieux d'ouvrages, qu'il faudrait des volumes pour en citer une partie seulement; car les énumérer tous serait impossible.

Prix énormes de certaines statues.

XVII. M. Scaurus, édile, fit paraître seulement sur la scène de son théâtre provisoire trois mille statues. Mummius, vainqueur de l'Achaïe, en remplit la ville: en mourant, il ne laissa pas de quoi doter sa fille; car pourquoi ne pas rendre hommage à une vertu qui excuse le reste? Les Lucullus en apportèrent aussi un grand nombre. Selon Mucien, trois fois consul, il y a encore à Rhodes trois mille statues. Il n'en reste guère moins, suivant l'opinion commune, à Delphes, à Athènes et à Olympie. Quel homme pourrait en faire le dénombrement, et quelle utilité de les connaître toutes? mais prenons plaisir à indiquer les plus belles, celles qu'une cause quelconque a fait remarquer. Nommons les artistes les plus célèbres, sans oublier qu'un seul a quelquefois produit tant d'ouvrages, qu'on ne saurait en donner une liste complète. Lysippe, par exemple, a laissé six cent dix

Numerum apparuisse defuncto eo, quum thesaurum effregisset heres: solitum enim ex manipretio cujusque signi denarios seponere aureos singulos. Evecta supra humanam fidem ars est successu, mox et audacia. In argumentum successus unum exemplum adferam, nec deorum hominisve similitudinis expressæ. Ætas nostra vidit in Capitolio, priusquam id novissime conflagravit a Vitellianis incensum, in cella Junonis, canem ex ære vulnus suum lambentem: cujus eximium miraculum et indiscreta veri similitudo, non eo solum intelligitur, quod ibi dicata fuerat, verum et nova satisdatione: nam summa nulla par videbatur: capite tutelarios cavere pro eo, instituti publici fuit.

De colossis in Urbe celeberrimis.

XVIII. Audaciæ innumera sunt exempla. Moles quippe excogitatas videmus statuarum, quas colosseas vocant, turribus pares. Talis est in Capitolio Apollo, translatus a M. Lucullo ex Apollonia Ponti urbe, XXX cubitorum, quingentis talentis factus: talis in Campo Martio Jupiter a divo Claudio Cæsare dicatus, qui vocatur Pompeianus a vicinitate theatri: talis et Tarenti factus a Lysippo XL cubitorum. Mirum in eo, quod manu, ut ferunt, mobilis (ea ratio libramenti est), nullis convellatur pro-

morceaux, tous assez achevés pour faire la gloire d'un homme. Le nombre de ces chefs-d'œuvre ne fut calculé que quand ses héritiers ouvrirent son coffre-fort, Lysippe ayant coutume de mettre à part, sur le prix de chaque pièce qu'il vendait, un denier d'or. Le succès, et bientôt la hardiesse portèrent l'art à un incroyable degré de perfection. Je ne donnerai qu'un exemple, encore ne sera-ce ni la statue d'un dieu, ni celle d'un homme. Nous avons vu de nos jours dans le sanctuaire de Junon, au Capitole, avant qu'il ne fût incendié récemment par les Vitelliens, un chien de bronze léchant sa blessure. La beauté, la ressemblance frappante de ce morceau qui semblait vivre, on peut la conclure, non pas du lieu sacré où on l'avait placé, mais du prix inouï attaché à sa conservation. Ce n'était pas une somme d'argent : quelle somme eût paru l'égale de ce chef-d'œuvre! c'était la vie d'un homme : une loi de l'état en rendait les gardiens responsables sur leur tête.

Des colosses les plus renommés de Rome.

XVIII. Pour la hardiesse, nous en avons une foule d'exemples dans ces énormes statues, que l'on nomme colosses, et qui ressemblent à des tours. Tel est l'Apollon Capitolin, transporté d'Apollonie la Pontique, par Lucullus; il a trente coudées, et a coûté cinq cents talens. Tels sont, au Champ-de-Mars, le Jupiter dédié par Claude, et qu'on nomme Jupiter Pompéien, parce que le théâtre de Pompée en est voisin; et, à Tarente, le Jupiter de Lysippe qui a quarante coudées. Un trait remarquable de cette statue, c'est que l'équilibre y a été saisi avec tant d'art, que le doigt suffit pour la faire

cellis. Id quidem providisse et artifex dicitur, modico intervallo, unde maxime flatum opus erat frangi, opposita columna. Itaque propter magnitudinem difficultatemque movendi, non attigit eum Fabius Verrucosus, quum Herculem, qui est in Capitolio, inde transferret. Ante omnes autem in admiratione fuit Solis colossus Rhodi, quem fecerat Chares Lindius, Lysippi supra dicti discipulus. Septuaginta cubitorum altitudinis fuit. Hoc simulacrum post quinquagesimum sextum annum terræ motu prostratum, sed jacens quoque miraculo est. Pauci pollicem ejus amplectuntur. Majores sunt digiti, quam pleræque statuæ. Vasti specus hiant defractis membris. Spectantur intus magnæ molis saxa, quorum pondere stabiliverat constituens. Duodecim annis tradunt effectum ccc talentis, quæ contulerant ex apparatu regis Demetrii relicto, moræ tædio. Sunt alii minores hoc in eadem urbe colossi centum numero: sed ubicumque singuli fuissent, nobilitaturi locum. Præterque hos deorum quinque, quos fecit Bryaxis. Factitavit colossos et Italia. Videmus certe tuscanicum Apollinem in bibliotheca templi Augusti, quinquaginta pedum a pollice, dubium ære mirabiliorem, an pulchritudine. Fecit et Sp. Carvilius Jovem, qui est in Capitolio, victis Samnitibus sacrata lege pugnantibus, e pectoralibus eorum, ocreisque et galeis. Amplitudo tanta est, ut conspiciatur a Latiari

mouvoir, tandis qu'il n'est point de tempête qui puisse l'ébranler. Le moyen imaginé, dit-on, par l'artiste lui-même, consiste dans une colonne placée à peu de distance, et qui brise le vent du côté où son action serait redoutable. Aussi la difficulté de le mettre en place contribua tout autant que sa grosseur à le faire respecter de Fabius Verrucosus, qui transporta du même lieu un Hercule au Capitole. De tous les colosses cependant, le plus admiré fut celui du Soleil, à Rhodes, travaillé par Charès de Linde, disciple de Lysippe : il avait soixante-dix coudées de haut. Cinquante-six ans après il fut renversé par un tremblement de terre. Mais, tout gissant qu'il est, on l'admire encore : peu d'hommes peuvent embrasser son pouce. Nombre de statues sont moins grandes que ses doigts. Les crevasses de ses membres entr'ouverts, sont de vastes antres ; au dedans se voient des pierres énormes, dont le poids devait, selon l'artiste, assurer la stabilité de la masse. Il avait coûté, dit-on, douze ans de travail et trois cents talens, produit de la vente des machines que Demetrius, fatigué de la longueur du siège, avait laissées devant Rhodes. Cette ville a, de plus, cent colosses moins gros que le précédent, mais qui tous suffiraient pour illustrer le lieu de leur emplacement, et cinq statues colossales de dieux, dues à Bryaxis. L'Italie aussi a produit ses colosses. Nous voyons chaque jour dans la bibliothèque du temple d'Auguste, l'Apollon Toscan, qui a cinquante pieds de l'orteil à la tête, et dont on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, le bronze ou la beauté. Le consul Sp. Carvilius, après la défaite des Samnites qui avaient juré de vaincre ou de périr, fit fabriquer le Jupiter Capitolin avec le cuivre de leurs casques, de leurs

Jove. Reliquiis limæ suam statuam fecit, quæ est ante pedes simulacri ejus. Habent in eodem Capitolio admirationem et capita duo, quæ P. Lentulus consul dicavit: alterum a Charete supradicto factum: alterum fecit Decius, comparatione in tantum victus, ut artificium minime probabilis artificis videatur.

Verum omnem amplitudinem statuarum ejus generis vicit ætate nostra Zenodorus, Mercurio facto in civitate Galliæ Arvernis, per annos decem, H-S CCCC manipretio. Is postquam satis ibi artem adprobaverat, Romam adcitus est a Nerone, ubi destinatum illius principis simulacrum, colossum fecit, CX pedum longitudine, qui dicatus Solis venerationi est, damnatis sceleribus illius principis. Mirabamur in officina non modo ex argilla similitudinem insignem, verum et ex parvis admodum surculis, quod primum operis instar fuit. Ea statua indicavit interisse fundendi æris scientiam, quum et Nero largiri aurum argentumque paratus esset, et Zenodorus scientia fingendi cælandique nulli veterum postponeretur.

Statuam Arvernorum quum faceret, provinciæ Vibio Avito præsidente, duo pocula Calamidis manu cælata, quæ Cassio Silano, avunculo ejus, præceptori suo Germanicus Cæsar adamata donaverat, æmulatus est, ut vix ulla differentia esset artis. Quantoque major in Ze-

cuissards et de leurs cuirasses; les dimensions sont telles, qu'on peut le voir du temple de Jupiter Latin. Des limures du colosse, Carvilius se fit élever une statue qu'on voit aux pieds du dieu. On admire aussi, dans le Capitole, les deux têtes qu'y dédia le consul Lentulus, et qui sont, l'une du Charès déjà nommé, l'autre de Decius. La seconde perd tant à la comparaison, qu'elle ne semble que l'essai d'un apprenti.

Mais les dimensions les plus gigantesques qu'ait atteintes la statuaire, ont été surpassées de nos jours par le Mercure de Zénodore, exécuté pour la ville gauloise des Arvernes: il coûta dix ans de travail, et valut quatre cent mille sesterces par an à son auteur. Ayant ainsi prouvé ses talens en province, Zénodore fut mandé à Rome par Néron, et là il fit, en l'honneur de ce prince, le colosse de cent dix pieds, aujourd'hui consacré au Soleil par un successeur qui a flétri les crimes de Néron. Moi-même j'ai admiré dans l'atelier de Zénodore, non-seulement le modèle en argile de la face parfaitement ressemblante, mais encore l'agencement de toutes ces petites pièces qui formaient le squelette de l'ouvrage. C'est alors que l'on sentit que l'art de couler le bronze d'un jet était perdu, puisque d'une part Néron ne refusait ni or ni argent, et que, de l'autre, Zénodore ne le cédait à aucun de ses devanciers, soit comme sculpteur, soit comme ciseleur.

Dans le temps même où il travaillait à la statue des Arvernes, sous l'administration de Vibius Avitus, il imita avec tant de perfection, qu'il fut presque impossible de distinguer l'original de la copie, deux coupes, jadis ciselées par Calamide, et données par Germanicus, qui y attachait le plus grand prix, à Cassius Sila-

nodoro præstantia fuit, tanto magis deprehendi æris obliteratio potest.

8. Signis, quæ vocant corinthia, plerique in tantum capiuntur, ut secum circumferant, sicut Hortensius orator Sphingem Verri reo ablatam. Propter quam Cicero illo judicio in altercatione neganti ei « se ænigmata intelligere, » respondit « debere, quoniam Sphingem domi haberet. » Circumtulit et Nero princeps Amazonem, de qua dicemus: et paulo ante C. Cestius consularis signum, quod secum etiam in prœlio habuit. Alexandri quoque Magni tabernaculum sustinere traduntur solitæ statuæ, ex quibus duæ ante Martis Ultoris ædem dicatæ sunt, totidem ante regiam.

Nobilitates ex ære operum, et artificum, CCCLXVI.

XIX. Minoribus simulacris signisque innumera prope artificum multitudo nobilitata est. Ante omnes tamen Phidias Atheniensis, Jove Olympiæ facto, ex ebore quidem et auro: sed et ex ære signa fecit. Floruit autem olympiade LXXXIII, circiter CCC nostræ Urbis anno. Quo eodem tempore æmuli ejus fuere Alcamenes, Critias, Nestocles, Hegias. Et deinde olympiade LXXXVII, Agelades, Callon, Polycletus, Phradmon, Gorgias, Lacon, Myron, Pythagoras, Scopas, Perelius. Ex his Polycletus discipulos habuit Argium, Asopodorum, Alexim, Aristi-

nus, son oncle et son gouverneur. Plus on doit admirer Zénodore comme artiste, plus on doit s'avouer la totale décadence de l'art de fondre en airain.

8. Les possesseurs de figures corinthiennes en sont tellement épris, qu'ils les font voyager à leur suite. Tel fut l'orateur Hortensius, propriétaire d'un Sphinx donné par Verrès. Il dit un jour à Cicéron, dans l'affaire de cet accusé fameux, « qu'il ne comprenait pas les énigmes. — C'est étrange, repartit Cicéron; vous avez chez vous le Sphinx. » Néron transportait partout avec lui l'Amazone dont nous parlerons plus bas; et peu de temps auparavant, le consulaire C. Sestius faisait traîner à sa suite, même en guerre, une statue favorite. La tente d'Alexandre était, dit-on, soutenue par quatre statues, dont deux ont été consacrées devant la façade de Mars Vengeur, et deux devant le palais.

Chefs-d'œuvre en airain; noms des plus habiles artistes (366).

XIX. Des statues, des figurines de moindre grandeur ont valu un grand nom à une foule presque innombrable d'artistes. A leur tête, nommons Phidias d'Athènes, célèbre par son Jupiter Olympien d'ivoire et d'or, et par des ouvrages en bronze. Il florissait dans l'olympiade 83, vers l'an de Rome 300. Ses contemporains et ses rivaux furent Alcamène, Critias, Nestoclès, Hégias. Olympiade 87 : Agélade, Callon, Polyclète, Phradmon, Gorgias, Lacon, Myron, Pythagore, Scopas, Pérélius. Polyclète eut pour disciples, Argius, Asopodore, Alexis, Aristide, Phrynon, Dinon, Athénodore, Déméas de Clitor; Myron fut maître de Lycius. Olympiade 95 : Naucyde, Dinomène, Canachus, Patrocle. Olympiade

dem, Phrynonem, Dinonem, Athenodorum, Demeam Clitorium: Myron, Lycium. Nonagesima quinta olympiade floruere Naucydes, Dinomenes, Canachus, Patrocles. Centesima secunda, Polycles, Cephissodotus, Leochares, Hypatodorus. Centesima quarta, Praxiteles, Euphranor. Centesima septima, Echion, Therimachus. Centesima quartadecima, Lysippus fuit, quum et Alexander Magnus. Item Lysistratus, et frater ejus Sthenis, Euphronides, Sostratus, Ion, Silanion: in hoc mirabile, quod nullo doctore nobilis fuit ipse. Discipulos habuit Zeuxim, et Iadem. Centesima vicesima, Eutychides, Euthycrates, Lahippus, Cephissodotus, Timarchus, Pyromachus. Cessavit deinde ars, ac rursus olympiade centesima quinquagesima quinta revixit, quum fuere longe quidem infra prædictos, probati tamen, Antæus, Callistratus, Polycles, Athenæus, Callixenus, Pythocles, Pythias, Timocles. Ita distinctis celeberrimorum ætatibus, insignes raptim transcurram, reliqua multitudine passim dispersa. Venere autem et in certamen laudatissimi, quamquam diversis ætatibus geniti, quoniam fecerant Amazonas: quæ quum in templo Ephesiæ Dianæ dicarentur, placuit eligi probatissimam, ipsorum artificum, qui præsentes erant, judicio, quum apparuit eam esse, quam omnes secundam a sua quisque judicassent. Hæc est Polycleti, proxima ab ea Phidiæ, tertia Ctesilai, quarta Cydonis, quinta Phradmonis.

102 : Polyclès, Céphissodote, Léocharès, Hypatodore. Olympiade 104 : Praxitèle, Euphranor. Olympiade 107 : Échion, Thérimaque. Olympiade 114 : Lysippe, qui fut contemporain d'Alexandre ; Lysistrate, Sthénis son frère, Euphronide, Sostrate, Ion, Silanion ; ce dernier présente surtout ceci d'admirable, qu'il n'eut point de maître. Zeuxis et Iade furent ses disciples. Olympiade 120 : Eutychide, Euthycrate, Lahippe, Céphissodote, Timarque, Pyromaque. Ici l'art se repose, et ne se réveille que dans l'olympiade 155, avec des artistes inférieurs aux précédens, quoique encore très-estimés. Tels furent Antée, Callistrate, Polyclès, Athénée, Callixène, Pythoclès, Pythias, Timoclès. Ayant ainsi donné la chronologie particulière des grands artistes, je vais passer en revue les plus célèbres, en jetant çà et là les noms des autres. Cinq des plus fameux concoururent ensemble, bien qu'ils ne fussent pas nés précisément à la même époque. Tous cinq avaient fait une Amazone : lorsque ces statues furent consacrées dans le temple de Diane, à Éphèse, on voulut choisir la mieux faite, en s'en rapportant au jugement des artistes eux-mêmes, qui étaient présens, et l'on reconnut la meilleure à ce que chacun d'eux l'avait proclamé la plus belle après la sienne. Ce fut celle de Polyclète : vint ensuite celle de Phidias, puis celles de Ctésilas, de Cydon, et enfin de Phradmon.

Phidias, præter Jovem Olympium, quem nemo æmulatur, fecit et ex ebore æque Minervam Athenis, quæ est in Parthenone adstans. Ex ære vero præter Amazonem supra dictam, Minervam tam eximiæ pulchritudinis, ut formæ cognomen acceperit. Fecit et Cliduchum, et aliam Minervam, quam Romæ Æmilius Paulus ad ædem Fortunæ hujusque diei dedicavit. Ideo duo signa, quæ Catulus in eadem æde posuit palliata: et alterum colossicon nudum: primusque artem toreuticen aperuisse atque demonstrasse merito judicatur.

Polycletus Sicyonius Ageladæ discipulus, Diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum: idem et Doryphorum viriliter puerum. Fecit et quem canona artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut a lege quadam: solusque hominum artem ipse fecisse, artis opere judicatur. Fecit et destringentem, et nudum talo incessentem. Duosque pueros, item talis nudos ludentes, qui vocantur Astragalizontes: et sunt in Titi imperatoris atrio: quo opere nullum absolutius plerique judicant. Item Mercurium, qui fuit Lysimachiæ: Herculem, qui Romæ: alexetera, arma sumentem: Artemona, qui Periphoretos appellatus est. Hic consummasse hanc scientiam judicatur, et toreuticen sic erudisse, ut Phidias aperuisse. Proprium ejusdem, ut uno crure insisterent signa, excogitasse: quadrata

Phidias, outre son Jupiter Olympien, qui n'a point de rival, a fait aussi en ivoire la Minerve du Parthénon d'Athènes. Ses ouvrages en bronze sont d'abord l'Amazone ci-dessus indiquée, puis une Minerve d'une telle beauté, qu'on l'appelle Minerve Calliste. Il fit aussi le Cliduque (ou porte-clefs), et une autre Minerve, que Paul-Émile transporta et dédia dans le temple de la Fortune, deux statues couvertes du pallium, et que Catulus dédia dans le même temple, enfin une statue colossale, nue; de plus, Phidias passe à juste titre pour avoir découvert et démontré les principes de la toreutique.

Polyclète de Sicyone, disciple d'Agélade, est l'auteur du jeune homme efféminé, dit le Diadumène, vendu cent talens, et de l'adolescent robuste, dit le Doryphore. Il a fait, de plus, ce que les artistes appellent le canon, ou statue modèle, dont les traits, finis avec l'art le plus exquis, sont comme la règle et la loi du beau. Polyclète seul, d'un œuvre d'art, a fait l'art même. On a encore de lui le baigneur au strigile, l'homme nu qui joue aux dés, deux enfans nus et jouant de même aux dés (ce morceau, connu sous le nom des Astragalizontes, et regardé généralement comme un des plus parfaits que l'art ait produits, se trouve aujourd'hui dans la galerie de l'empereur Titus), un Mercure qui jadis était à Lysimachie, un Hercule qui est à Rome, un auxiliaire prenant les armes, et Artémon, surnommé Périphorète (en litière). Polyclète passe pour avoir porté son art au plus haut point, et pour avoir perfectionné la toreutique inventée par Phidias. Une de ses découvertes, est d'avoir posé ses statues sur une seule jambe; Varron cependant a

tamen ea esse tradit Varro, et pæne ad unum exemplum.

Myronem Eleutheris natum, et ipsum Ageladæ discipulum, bucula maxime nobilitavit, celebratis versibus laudata: quando alieno plerique ingenio magis, quam suo, commendantur. Fecit et canem, et discobolon, et Persea, et pristas, et Satyrum admirantem tibias, et Minervam : delphicos pentathlos pancratiastas : Herculem etiam, qui est apud Circum maximum in æde Pompeii Magni. Fecisse et cicadæ monumentum ac locustæ carminibus suis Erinna significat. Fecit et Apollinem, quem a triumviro Antonio sublatum restituit Ephesiis divus Augustus, admonitus in quiete. Primus hic multiplicasse varietatem videtur, numerosior in arte, quam Polycletus, et in symmetria diligentior : et ipse tamen corporum tenus curiosus, animi sensus non expressisse, capillum quoque et pubem non emendatius fecisse, quam rudis antiquitas instituisset.

Vicit eum Pythagoras Rheginus ex Italia, pancratiaste Delphis posito. Eumdem vicit et Leontinus, qui fecit stadiodromon Astylon, qui Olympiæ ostenditur : et Libyn puerum tenentem tabellam, eodem loco, et mala ferentem nudum. Syracusis autem claudicantem : cujus ulceris dolorem sentire etiam spectantes videntur. Item Apollinem, serpentemque ejus sagittis confici : citharœ-

écrit que ses statues sont carrées, et presque toutes d'aspect uniforme.

Myron d'Éleuthères, aussi disciple d'Agélade, se rendit fameux par sa génisse, objet de ces hommages poétiques si connus; tant il est vrai que c'est plutôt au génie des autres qu'au leur que la plupart des artistes ont dû leur gloire. On a encore de lui un chien, un discobole, un Persée, des scieurs, un Satyre en extase devant une flûte, une Minerve, des pancratiastes ou pentathles de Delphes, un Hercule qui se voit auprès du grand Cirque, dans la maison de Pompée. Érinne cite dans ses vers le monument qu'il fit pour une cigale et une sauterelle. L'Apollon enlevé à la ville d'Éphèse par le triumvir Antoine, et restitué par Auguste, sur l'ordre qu'il en reçut en songe, était de Myron. Cet artiste, le premier, varia les sujets ; il fut plus fécond que Polyclète, qu'il surpassa par l'exactitude des proportions; mais il ne s'attacha qu'à la correction des formes, sans donner assez d'expression à ses statues : de plus, ses cheveux et le bas du ventre, sont d'un dessin aussi négligé que celui des artistes de l'antiquité.

Pythagore de Rhégium, en Italie, a fait et mis à Delphes un pancratiaste jugé supérieur à celui de Myron; ce dernier fut encore vaincu par Pythagore de Léontium, auteur d'Astyle, le coureur, que l'on voit à Olympie, du jeune Libyen qui tient des tablettes, aussi à Olympie, et de l'adolescent nu qui porte des fruits. On voit de lui, à Syracuse, un boiteux : tous les spectateurs s'imaginent ressentir les douleurs que lui cause son ulcère. On cite encore son Apollon, tuant le serpent Python

dum, qui Dicæus appellatus est, quoniam quum Thebæ ab Alexandro caperentur, aurum a fugiente conditum, sinu ejus celatum esset. Hic primus nervos et venas expressit, capillumque diligentius.

Fuit et alius Pythagoras Samius, initio pictor, cujus signa ad ædem Fortunæ hujusque diei septem nuda, et senis unum, laudata sunt. Hic supra dicto facie quoque indiscreta similis fuisse traditur: Rhegini autem discipulus et filius sororis fuisse Sostratus.

Lysippum Sicyonium, Duris negat, Tullius fuisse discipulum adfirmat, sed primo ærarium fabrum, audendi rationem cepisse pictoris Eupompi responso. Eum enim interrogatum, quem sequeretur antecedentium, dixisse demonstrata hominum multitudine, « Naturam ipsam imitandam esse, non artificem. » Plurima ex omnibus signa fecit, ut diximus, fecundissimæ artis, inter quæ destringentem se, quem Marcus Agrippa ante thermas suas dicavit, mire gratum Tiberio principi: qui non quivit temperare sibi in eo, quamquam imperiosus sui inter initia principatus, transtulitque in cubiculum, alio ibi signo substituto: quum quidem tanta populi romani contumacia fuit, ut magnis theatri clamoribus reponi Apoxyomenon flagitaverit, princepsque, quamquam adamatum, reposuerit. Nobilitatur Lysippus et temulenta tibicina,

à coups de flèches ; son citharède, nommé Dicée (juste), parce que, lors de la prise de Thèbes par Alexandre, il garda fidèlement dans son sein un dépôt d'or qu'y avait caché un fugitif. Pythagore de Léontium est le premier qui ait exprimé les muscles et les veines, et soigné la chevelure.

Un troisième Pythagore, natif de Samos, et primitivement peintre, a laissé sept statues nues, qui se trouvent aujourd'hui devant le temple de la Fortune, et une statue de vieillard. Toutes sont vantées. Cet artiste ressemblait au précédent à tel point, qu'on les prenait l'un pour l'autre. Le Pythagore de Rhégium eut pour neveu et pour disciple Sostrate.

Lysippe de Sicyone n'eut point de maître, selon Duris : Cicéron, au contraire, veut qu'il ait été d'abord simple ouvrier en cuivre, et qu'un mot du peintre Eupompe lui ait inspiré l'audace de s'élever à la statuaire. On demandait un jour à cet artiste quel peintre, parmi ses prédécesseurs, il prenait pour modèle : Eupompe montra du doigt la foule, et dit : « C'est la nature, et non un artiste que l'on doit imiter. » Lysippe a été, comme on l'a vu ci-dessus, le plus fécond des statuaires. Parmi ses ouvrages, on distingue le baigneur au strigile, qu'Agrippa plaça à la façade de ses thermes, et qui était la statue favorite de Tibère. Ce prince, malgré l'empire qu'il eut sur lui-même dans les commencemens de son règne, ne put s'empêcher de toucher au chef-d'œuvre de Lysippe, et le fit transporter dans ses appartemens, après y avoir substitué une autre statue. Mais bientôt le peuple opiniâtre redemanda à grands cris, en plein théâtre, son Apoxyomène, et l'empereur fut obligé de remettre en place la statue qui faisait ses délices. On vante encore

et canibus ac venatione. In primis vero quadriga cum Sole Rhodiorum. Fecit et Alexandrum Magnum multis operibus, a pueritia ejus orsus. Quam statuam inaurari jussit Nero princeps, delectatus admodum illa. Dein quum pretio perisset gratia artis, detractum est aurum: pretiosiorque talis existimatur, etiam cicatricibus operis atque concisuris, in quibus aurum hæserat, remanentibus. Idem fecit Hephæstionem Alexandri Magni amicum, quem quidam Polycleto adscribunt, quum is centum prope annis ante fuerit. Idem Alexandri venationem, quæ Delphis sacrata est: Athenis Satyrum: turmam Alexandri, in qua amicorum ejus imagines summa omnium similitudine expressit. Has Metellus, Macedonia subacta, transtulit Romam. Fecit et quadrigas multorum generum. Statuariæ arti plurimum traditur contulisse, capillum exprimendo, capita minora faciendo, quam antiqui: corpora graciliora, siccioraque, per quæ proceritas signorum major videretur. Non habet latinum nomen symmetria, quam diligentissime custodivit, nova intactaque ratione quadratas veterum staturas permutando: vulgoque dicebat, « ab illis factos, quales essent, homines: a se, quales viderentur esse. » Propriæ hujus videntur esse argutiæ operum, custoditæ in minimis quoque rebus.

de Lysippe la joueuse de flûte ivre, la meute, la chasse, et surtout le quadrige du Soleil, conduit par le dieu même. Lysippe a fait aussi beaucoup de statues d'Alexandre : elles forment une suite de représentations, depuis l'enfance du conquérant jusqu'à sa mort. Néron fit dorer l'Alexandre enfant, qu'il se plaisait à contempler; mais cet ornement ayant fait perdre de sa beauté à la statue, on retira l'or. Les nombreuses cicatrices, les rayures, traces parlantes de l'or qui avait couvert le bronze, lui donnent même plus de prix. C'est encore Lysippe qui fit la statue d'Éphestion, l'ami d'Alexandre, statue que quelques écrivains attribuent ridiculement à Polyclète, mort cent ans avant Éphestion. Une chasse d'Alexandre, groupe qui a été consacré à Delphes; un Satyre, qu'on voyait à Athènes; l'escadron d'Alexandre, morceau dans lequel l'artiste rendit, avec la plus parfaite exactitude, les traits de tous les amis du conquérant, appartiennent aussi à Lysippe : ces derniers bronzes ont été transportés à Rome par Metellus, après la conquête de la Macédoine. On doit au même artiste des quadriges de plusieurs espèces. Il fit faire beaucoup de progrès à l'art de la statuaire : c'est lui qui exprima les détails de la chevelure; diminua le volume, précédemment considérable, de la tête; représenta le torse plus svelte et plus mince : ce qui semble grandir les statues. La langue latine n'a pas de terme pour exprimer cette symétrie à laquelle il fut toujours fidèle, et qui, par une méthode nouvelle, non moins rapprochée de la nature, modifia l'aspect toujours carré des statues antiques. Lysippe disait souvent : « Les autres artistes nous montrent les hommes tels qu'ils sont : je les montre, moi, tels qu'ils semblent être. » Un des caractères de ses ou-

Filios et discipulos reliquit laudatos artifices, Lahippum, et Bedam, sed ante omnes Euthycratem: quamquam is constantiam patris potius æmulatus, quam elegantiam, austero maluit genere, quam jucundo, placere. Itaque optime expressit Herculem Delphis, et Alexandrum, Thespin venatorem, et Thespiadas: prœlium equestre: simulacrum Trophonii ad oraculum: quadrigas Medeæ complures: equum cum fiscinis: canes venantium.

Hujus porro discipulus fuit Tisicrates, et ipse Sicyonius, sed Lysippi sectæ propior, ut vix discernantur complura signa: ceu senex thebanus, Demetrius rex, Peucestes Alexandri Magni servator, dignus tanta gloria.

Artifices, qui compositis voluminibus condidere hæc, miris laudibus celebrant, et Telephanem Phoceum, ignotum alias, quoniam in Thessalia habitaverit, ubi latuerint opera ejus: alioqui suffragiis ipsorum æquatur Polycleto, Myroni, Pythagoræ. Laudant ejus Larissam, et Spintharum pentathlon, et Apollinem. Alii non hanc ignobilitatis fuisse causam, sed quoniam se regum Xerxis atque Darii officinis dediderit, existimant.

Praxiteles quoque marmore felicior: ideo et clarior fuit. Fecit tamen ex ære pulcherrima opera: Proserpinæ

vrages, est l'élégance soutenue avec laquelle il acheva jusqu'aux moindres détails.

Il eut pour fils et pour disciples trois artistes célèbres, Lahippes, Béda, et surtout Euthycrate. Ce dernier imita la force d'expression plus que l'élégance de son père, et préféra la sévérité à la grâce. Rien de plus magnifique que son Hercule de Delphes, son Alexandre, son Thespis le chasseur, ses Thespiades ; on admira encore son combat équestre, sa statue de Trophonius, qui est placée dans la grotte fatidique de ce héros, ses nombreux quadriges de Médée, son cheval muselé, ses chiens de chasse.

Tisicrate, son disciple, aussi de Sicyone, reproduisit plus fidèlement la manière de Lysippe, et quelques-unes de ses statues se distinguent à peine de celles de ce maître, par exemple, le vieillard de Thèbes, le roi Démétrius, Peuceste, le sauveur d'Alexandre, et digne d'être représenté par Tisicrate.

Les artistes qui, dans leurs ouvrages sur l'art, nous ont légué ces renseignemens, exaltent aussi un Téléphane de Phocée, ignoré, dit-on, parce qu'il habita la Thessalie, où ses ouvrages demeurèrent ensevelis, mais qui, d'après nos auteurs, ne le céda ni à Polycrate, ni à Myron, ni à Pythagore. Il vantent surtout sa Larisse, son Spinthare, le pentathle, et son Apollon. D'autres assignent pour cause à l'obscurité de cet artiste le choix qu'il fit des ateliers de Darius et de Xerxès pour y exercer ses talens.

Praxitèle excella surtout sur les marbres. C'est là qu'il a conquis la plus grande partie de sa célébrité.

raptum: item Catagusam, et Liberum patrem, et Ebrietatem, nobilemque una Satyrum, quem Græci Periboeton cognominant. Signa etiam, quæ ante Felicitatis ædem fuere, Veneremque, quæ cum ipsa æde incendio cremata est Claudii principatu, marmoreæ illi suæ per terras inclytæ parem. Item Stephusam, Spilumenen, Œnophorum: Harmodium et Aristogitonem tyrannicidas; quos a Xerxe Persarum rege captos victa Perside Atheniensibus remisit Magnus Alexander. Fecit et puberem Apollinem subrepenti lacertæ cominus sagitta insidiantem, quem Sauroctonon vocant. Spectantur et duo signa ejus diversos adfectus exprimentia; flentis matronæ, et meretricis gaudentis. Hanc putant Phrynen fuisse, deprehenduntque in ea amorem artificis, et mercedem in vultu meretricis.

Habet et simulacrum benignitas ejus. Calamidis enim quadrigæ aurigam suum imposuit, ne melior in equorum effigie defecisse in homine crederetur. Ipse Calamis et alias quadrigas bigasque fecit, equis semper sine æmulo expressis. Sed ne videatur in hominum effigie inferior, Alcmena nullius est nobilior.

Alcamenes Phidiæ discipulus et marmorea fecit, et æreum pentathlon, qui vocatur Encrinomenos. At Polycleti discipulus Aristides quadrigas bigasque. Iphicra-

Toutefois, on lui doit des chefs-d'œuvre en bronze, savoir : l'enlèvement de Proserpine, Cérès Cataguse (ramenant sa fille des enfers), Bacchus, l'Ivresse, un Satyre fameux, surnommé par les Grecs le Périboète ; les statues, qui jadis paraient la façade du temple du Bonheur, la Vénus qui fut consumée avec son temple, dans un incendie sous Claude, et qui, en renom, égalait sa sœur, la Vénus de marbre. On cite encore la Stéphuse, la vieille décrépite, l'Œnophore, les tyrannicides Harmodius et Aristogiton, enlevés par Xerxès à la Grèce, et rendus à Athènes par Alexandre, après la conquête de la Perse. Praxitèle est l'auteur de l'Apollon pubère, dit Sauroctone, parce qu'il s'apprête à tuer avec une flèche un lézard qui rampe à ses pieds. On admire encore de lui deux statues d'expressions contraires, la matrone en pleurs et la courtisane dans la joie. L'original de celle-ci n'est autre, dit-on, que Phryné, et l'on prétend que sa figure décèle et la passion de l'artiste, et le salaire que promet la courtisane.

Un autre monument atteste l'obligeance de Praxitèle. Calamide avait fait un quadrige : Praxitèle en travailla le conducteur, afin que l'artiste, qui excellait à représenter les chevaux, ne parût pas inférieur à lui-même, quand il s'agissait des hommes. Ce même Calamide est auteur d'autres quadriges et de biges ; il est resté sans rival pour les chevaux. Néanmoins, on ne doit pas croire qu'il n'ait point réussi à représenter l'homme : son Alcmène ne le cède à aucune des Alcmènes célèbres.

Alcamène, disciple de Phidias, a fait, outre des statues en marbre, le pentathle de bronze, connu sous le nom d'Encrinomène. Aristide, disciple de Polyclète, a fait des quadriges et des biges. On vante la Lééna

tis Leæna laudatur: scortum hæc lyræ cantu familiare Harmodio et Aristogitoni, consilia eorum de tyrannicidio, usque ad mortem excruciata a tyrannis, non prodidit. Quamobrem Athenienses et honorem habere ei volentes, nec tamen scortum celebrasse, animal nominis ejus fecere: atque ut intelligeretur causa honoris, in opere linguam addi ab artifice vetuerunt.

Bryaxis Æsculapium et Seleucum fecit; Bedas, adorantem. Batton, Apollinem, et Junonem, qui sunt Romæ in Concordiæ templo.

Ctesilaus vulneratum deficientem, in quo possit intelligi, quantum restet animæ: et Olympium Periclem dignum cognomine. Mirumque in hac arte est, quod nobiles viros nobiliores fecit. Cephissodotus Minervam mirabilem in portu Atheniensium, et aram ad templum Jovis Servatoris in eodem portu, cui pauca comparantur. Canachus Apollinem nudum, qui Philesius cognominatur in Didymæo, æginetica æris temperatura. Cervumque una ita vestigiis suspendit, ut linum subter pedes trahatur, alterno morsu digitis calceque retinentibus solum, ita vertebrato dente utrisque in partibus, ut a repulsu per vices resiliat. Idem et Celetizontas pueros fecit. Chæreas Alexandrum Magnum, et Philippum patrem ejus fecit.

d'Iphicrate. La courtisane de ce nom, habile joueuse de lyre, habile chanteuse, était intimement liée avec Harmodius et Aristogiton. Instruite de leurs complots contre les tyrans, elle aima mieux perdre la vie au milieu des tortures, que de trahir leur secret. Les Athéniens, voulant honorer la mémoire de l'héroïne, sans pourtant accorder ce tribut de gloire à une courtisane, décidèrent qu'on la représenterait sous l'image d'une lionne (en grec Lééna), et, pour mieux faire saisir l'idée du monument, prescrivirent à l'artiste de représenter la lionne sans langue.

Bryaxis est auteur d'un Esculape et d'un Seleucus; Bédas, d'un adorateur; Batton, d'un Apollon et d'une Junon, tous deux à Rome dans le temple de la Concorde.

Ctésilas a fait le blessé défaillant, morceau admirable, à la vue duquel on croit sentir combien le mourant a encore de minutes à vivre; et le Périclès Olympien, bien digne d'un tel surnom : admirable effet de l'art, d'ajouter encore à l'illustration d'un grand homme! Céphissodote est l'auteur d'une superbe Minerve qu'on voit au port d'Athènes, et d'un autel dont peu de bronzes approchent pour la beauté : il est dans le temple de Jupiter Sauveur, au même port. Canachus a laissé un Apollon nu, en bronze éginète : ce morceau nommé Apollon Philésien, se voit dans le temple de Didyme. De plus, on lui doit un cerf suspendu de manière à ce que l'on passe alternativement un fil sous chacun de ses pieds : car c'est tantôt la partie antérieure qui se trouve d'aplomb, tantôt sa partie postérieure : le moindre choc, agissant sur l'une des deux moitiés, suffit pour imprimer un mouvement à l'autre. Les enfans Célétizontes (cavalcade d'en-

Desilaus Doryphoron, et Amazonem vulneratam. Demetrius Lysimachen, quæ sacerdos Minervæ fuit annis sexaginta quatuor. Idem et Minervam quæ Musica appellatur, quoniam dracones in Gorgone ejus ad ictus citharæ tinnitu resonant. Idem equitem Simonem, qui primus de equitatu scripsit. Dædalus et ipse inter fictores laudatus, pueros duos destringentes se fecit. Dinomenes Protesilaum, et Pythodemum luctatorem.

Euphranoris Alexander Paris est: in quo laudatur, quod omnia simul intelligantur, judex dearum, amator Helenæ, et tamen Achillis interfector. Hujus est Minerva Romæ, quæ dicitur Catuliana, infra Capitolium a Quinto Lutatio Catulo dicata: et simulacrum Boni Eventus, dextra pateram, sinistra spicam ac papaver tenens. Item Latona puerpera, Apollinem et Dianam infantes sustinens, in æde Concordiæ. Fecit et quadrigas bigasque, et Cliduchon eximia forma: et Virtutem, et Græciam, utrasque colosseas: mulierem admirantem et adorantem. Item Alexandrum et Philippum in quadrigis. Eutychides Eurotam, in quo artem ipso amne liquidiorem plurimi dixere.

Hegiæ Minerva Pyrrhusque rex laudatur: et Celetizontes pueri, et Castor et Pollux ante ædem Jovis Tonantis, Hegesiæ. In Pario colonia Hercules Isidori.

fans) viennent du même statuaire. Chéréas a fait un Philippe et un Alexandre-le-Grand.

Désilas, un Doryphore et une Amazone blessée; Demetrius, une Lysimaque (celle qui fut prêtresse de Minerve soixante-quatre ans), la Minerve musicienne, ainsi nommée parce que les sons de la lyre font vibrer les dragons de sa Gorgone; enfin un Simon à cheval (Simon est le premier qui ait écrit sur l'équitation). Dédale, qui est célèbre encore comme modeleur, a fait les deux jeunes baigneurs au strigile. Dinomène est l'auteur d'un Protésilas et de Pythodème le lutteur.

On doit à Euphranor l'Alexandre Pâris, admiré parce que l'on y reconnaît à la fois le juge des trois déesses, l'amant d'Hélène et le meurtrier d'Achille. On voit de lui, à Rome, la Minerve Catulienne, dédiée au dessous du Capitole par Q. Lutatius Catulus, et une statue du Bon Succès, tenant à la main droite une coupe, à la gauche un épi et un pavot; une Latone nouvelle accouchée, soutenant dans ses bras Apollon et Diane (dans le temple de la Concorde); des quadriges et des biges, un Cliduque magnifique; deux statues colossales qui représentent, l'une la Vertu, l'autre la Grèce; une femme qui admire et adore; un Alexandre, et un Philippe porté sur un char à quatre chevaux. Eutychide est l'auteur d'un Eurotas dont on a dit que le travail est aussi coulant que les eaux mêmes du fleuve.

Hégias est célèbre par sa Minerve et son Pyrrhus; Hégésias, par sa cavalcade d'enfans, par son groupe de Castor et Pollux, placé devant le temple de Jupiter

Eleuthereus Lycius Myronis discipulus fuit, qui fecit dignum præceptore puerum sufflantem languidos ignes, et Argonautas. Leochares aquilam, sentientem quid rapiat in Ganymede, et cui ferat, parcentem unguibus etiam per vestem: puerum Autolycon pancratio victorem, propter quem Xenophon Symposion scripsit: Jovemque illum Tonantem in Capitolio, ante cuncta laudabilem: item Apollinem diadematum. Lyciscus Lagonem puerum subdolæ ac fucatæ vernilitatis. Lycus et ipse puerum suffitorem.

Menæchmi vitulus genu premitur, replicata cervice: ipseque Menæchmus scripsit de sua arte.

Naucydes Mercurio, et Discobolo, et immolante arietem censetur. Naucerus luctatorem anhelantem fecit. Niceratus Æsculapium, et Hygiam, qui sunt in Concordiæ templo Romæ.

Pyromachi quadriga regitur ab Alcibiade. Polycles Hermaphroditum nobilem fecit. Pyrrhus Hygiam, et Minervam: Phœnix Lysippi discipulus, Epithersen.

Stipax Cyprius uno celebratur signo, Splanchnopte. Periclis Olympii vernula hic fuit, exta torrens, ignem oris pleni spiritu accendens. Silanion Apollodorum fu-

Tonnant ; Isidore, par son Hercule, qu'on voit dans la colonie de Parium.

Lycius d'Éleuthères, disciple de Myron, s'est montré digne de son maître par son enfant soufflant sur des charbons rebelles, et par ses Argonautes. Léocharès est l'auteur de l'aigle qui, en ravissant Ganymède, semble savoir, et quel objet il enlève, et à qui il l'apporte : on dirait qu'il craint d'effleurer de ses serres, même sous les habits, sa proie vivante. C'est aussi à Léocharès que l'on doit l'Autolycus enfant, vainqueur au pancrace, celui même pour qui Xénophon écrivit son *Banquet ;* le Jupiter Tonnant du Capitole, le plus beau peut-être de tous ses ouvrages ; l'Apollon au diadème. Lyciscus est l'auteur du Lagon enfant, dans lequel il a exprimé à la fois jeunesse, malice et dissimulation. Lycus a fait aussi un enfant qui brûle des parfums.

Ménechme nous a laissé, outre des écrits sur son art, un jeune taureau abattu, que presse le genou de son vainqueur, et qui reploie la tête en arrière.

On vante le Mercure, le Discobole et le sacrificateur de bélier, tous trois ouvrages de Naucyde. Naucère a laissé un lutteur haletant. Nicérate, un Esculape et une Hygie qu'on voit à Rome dans le temple de la Concorde.

Pyromaque a donné l'Alcibiade conducteur de quadriges ; Polyclès, un Hermaphrodite célèbre ; Pyrrhus, une Hygie et une Minerve ; Phénix, disciple de Lysippe, un Épitherse.

Stipax de Cypre doit sa célébrité à un seul ouvrage, le Splanchnoptès, qui représente un esclave de Périclès l'Olympien, occupé à rôtir des entrailles au feu d'un brasier qu'il allume en soufflant. Silanion a coulé en

dit, fictorem et ipsum, sed inter cunctos diligentissimum artis, et inimicum sui judicem, crebro perfecta signa frangentem, dum satiari cupiditate artis non quit, et ideo insanum cognominatum. Hoc in eo expressit, nec hominem ex ære fecit, sed iracundiam: Achillem nobilem. Item Epistaten exercentem athletas: Strongylion, Amazonem, quam ab excellentia crurum Eucnemon appellant, ob id in comitatu Neronis principis circumlatam. Item fecit puerum, quem amando Brutus philippensis cognomine suo illustravit.

Theodorus, qui labyrinthum fecit Sami, ipse se ex ære fudit, præter similitudinem mirabilem fama magnæ subtilitatis celebratus. Dextra limam tenet, læva tribus digitis quadrigulam tenuit, translatam Præneste, tantæ parvitatis, ut totam eam currumque et aurigam integeret alis simul facta musca.

Xenocrates Tisicratis discipulus: aut, ut alii, Euthycratis, vicit utrosque copia signorum, et de sua arte composuit volumina.

Plures artifices fecere Attali et Eumenis adversus Gallos prœlia: Isigonus, Pyromachus, Stratonicus, Antigonus, qui condidit volumina de sua arte. Boethi, quamquam argento melioris, infans eximie anserem strangu-

bronze l'Apollodore ; cet Apollodore était lui-même artiste. Remarquable par son extrême correction, il était pour lui-même le plus terrible des censeurs; souvent il brisait ses propres statues : amant de l'art, rien ne le contentait ; aussi fut-il surnommé le fou. Silanion exprima ce caractère sur l'airain, et représenta moins un homme que le mécontentement personnifié. L'Achille du même artiste est fameux. On lui doit, de plus, l'Épistate exerçant ses athlètes. Strongylion, auteur de l'Amazone Eucnème, c'est-à-dire aux belles jambes, que Néron faisait transporter à sa suite dans ses voyages, fit aussi l'adolescent dit philippien, statue favorite du Brutus tué à Philippes, dont elle partage aujourd'hui le surnom et la célébrité.

Théodore, l'architecte du labyrinthe de Samos, coula aussi sa statue en bronze. Ce morceau, remarquable par une extrême ressemblance, ne l'est pas moins par la finesse de l'art. La main droite tient une lime ; trois doigts de la gauche portaient un petit quadrige, qu'on a depuis transporté à Préneste, et dont la ténuité est telle, que char, cocher, attelage, tout se trouve à couvert sous les ailes d'une mouche qu'il coula en même temps.

Xénocrate, disciple de Tisicrate, ou, selon d'autres, d'Euthycrate, l'emporta sur ses maîtres par le nombre de ses ouvrages, et composa sur son art plusieurs écrits.

Les combats d'Attale et d'Eumène contre les Gaulois ont été immortalisés par plusieurs artistes, tels que Isigone, Pyromaque, Stratonique, et Antigone, auteur de livres sur la statuaire. Boéthus, quoique plus célèbre comme ciseleur en argent, a donné un beau morceau

lat. Atque ex omnibus, quæ retuli, clarissima quæque jam sunt dicata a Vespasiano principe in templo Pacis, aliisque ejus operibus, violentia Neronis in Urbem convecta, et in sellariis domus aureæ disposita.

Præterea sunt æqualitate celebrati artifices; sed nullis operum suorum præcipui. Ariston, qui et argentum cælare solitus est: Calliades, Ctesias, Cantharus Sicyonius, Dionysodorus Critiæ discipulus, Deliades, Euphorion, Eunicus, et Hecatæus, argenti cælatores: Lesbocles, Prodorus, Pythodicus, Polygnotus: iidem pictores nobilissimi. Item ex cælatoribus, Stratonicus, Scymnus, qui fuit Critiæ discipulus.

Nunc percensebo eos, qui ejusdem generis opera fecerunt, ut Apollodorus, Androbulus, Asclepiodorus, Alevas, philosophos: Apellas et adorantes feminas: Antigonus et Perixyomenon, tyrannicidasque supra dictos: Antimachus, Athenodorus feminas nobiles: Aristodemus et luctatores, bigasque cum auriga, philosophos, anus, Seleucum regem. Habet gratiam suam hujus quoque Doryphorus.

Cephissodoti duo fuere: prioris est Mercurius, Liberum patrem in infantia nutriens. Fecit et concionantem manu elata: persona in incerto est. Sequens philosophos fecit. Colotes qui cum Phidia Jovem Olympium fecerat,

représentant un enfant qui étrangle une oie. De tous les ouvrages ci-dessus cités, les plus beaux ont été dédiés à Rome, par Vespasien, dans le temple de la Paix, ou dans quelques autres monumens élevés par lui-même. Précédemment, ils avaient été enlevés violemment par Néron, et amoncelés dans les salons de la Maison dorée.

Nommons, de plus, divers artistes à peu près égaux en mérite, mais dont nul n'a produit d'ouvrage du premier rang : ce sont Ariston, plus connu comme ciseleur en argent; Calliade, Ctésias, Canthare de Sicyone, Dionysodore, disciple de Critias, Déliade, Euphorion, Eunicus, Hécatée, tous deux ciseleurs en argent; Lesboclès, Prodore, Pythodique, Polygnote, tous quatre peintres célèbres; enfin, deux autres ciseleurs, Stratonicus et Scymnus, disciple de Critias.

Passons en revue les statuaires en airain qui ont traité les mêmes sujets : Apollodore, Androbule, Asclépiodore, Alévas, ont fait des philosophes; Apellas nous a laissé, de plus, des femmes qui adorent la divinité; Antigone, un Périxyomène, et le groupe des tyrannicides déjà cités; Antimaque et Athénodore, des femmes de noble naissance; Aristodème, des lutteurs, des biges avec leurs conducteurs, des philosophes, de vieilles femmes et un roi Seleucus; son Doryphore a aussi une grâce à lui.

On distingue deux Céphissodote : le premier, auteur d'un Mercure nourrissant Bacchus enfant, et d'un harangueur qui a la main levée (on ignore quel fut l'original de cette figure); le second, à qui l'on doit plusieurs philosophes. Colotès, le collaborateur de Phidias

philosophos. Item Cleon, et Cenchramis, et Callicles, et Cephis: Chalcosthenes et comœdos, et athletas.

Dahippus Paralyomenon. Daiphron, et Democritus, et Dæmon, philosophos.

Epigonus omnia fere prædicta imitatus præcessit in tubicine, et matri interfectæ infante miserabiliter blandiente. Eubolidis, digitis computans.

Micon athletis spectatur: Menogenes, quadrigis.

Nec minus Niceratus omnia, quæ ceteri, adgressus, repræsentavit Alcibiadem, lampadeque accensa matrem ejus Demaraten sacrificantem.

Tisicratis bigæ Piston mulierem imposuit. Idemque fecit Martem et Mercurium, qui sunt in Concordiæ templo Romæ. Perillum nemo laudat sæviorem Phalaride tyranno, cui taurum fecit, mugitus hominis pollicitus igne subdito, et primus eum expertus cruciatum justiore sævitia. In hoc a simulacris deum hominumque devocaverat humanissimam artem. Ideone tot conditores ejus elaboraverant, ut ex ea tormenta fierent? Itaque una de causa servantur opera ejus, ut quisquis illa videat, oderit manus.

dans la confection du Jupiter Olympien, nous en a laissé aussi. Cléon, Cenchramis, Calliclès et Céphis se recommandent par les mêmes titres. Chalcosthène représenta, de plus, des athlètes et des comédiens.

On a de Dahippe le Paralyomène; de Daïphron, de Démocrite et de Démon, des philosophes.

Épigone, qui a travaillé dans presque tous les genres ci-dessus, s'est élevé beaucoup au delà dans son trompette, et dans son enfant qui caresse en pleurant sa mère qui vient de périr. Eubolis est fameux par son homme comptant sur ses doigts.

Micon, par ses athlètes; Ménogène, par ses quadriges.

Nicérat, qui s'exerça dans tous les genres essayés par ses rivaux, s'est signalé par son Alcibiade, et par la Démarate mère d'Alcibiade, qui offre un sacrifice une lampe à la main.

Tisicrate est auteur d'un bige, dans lequel Piston a placé une femme qui le conduit. On doit au dernier le Mars ainsi que le Mercure qui se voient dans le temple de la Concorde, à Rome. On n'ose louer Périllus; plus cruel que le tyran Phalaris, cet artiste fit pour lui un taureau d'airain destiné à enfermer des hommes vivans, promettant que les captifs exposés au feu dans cette prison, mugiraient comme les taureaux mêmes. Phalaris, cruel une fois avec justice, éprouva l'ouvrage sur l'ouvrier. Eh quoi! de la représentation des dieux et des hommes, un art créé pour la gloire de l'humanité se ravalait à cet indigne ministère! Les inventeurs n'avaient-ils donc multiplié les travaux que pour imaginer un supplice? On ne conserve les ouvrages de Périllus que pour détester à leur aspect l'adresse fatale de l'artiste.

Sthenis Cererem, Jovem, Minervam fecit, qui sunt Romæ in Concordiæ templo. Idem flentes matronas, et adorantes, sacrificantesque. Simon canem et sagittarium fecit. Stratonicus cælator ille philosophos: Scopas utraque.

Athletas autem, et armatos, et venatores, sacrificantesque, Batton, Euchir, Glaucides, Heliodorus, Hicanus, Lophon, Lyson, Leon, Menodorus, Myiagrus, Polycrates, Polydorus, Pythocritus, Protogenes, idem pictura clarissimus, ut dicemus: Patrocles, Polis, Posidonius, qui et argentum cælavit nobiliter, natione Ephesius, Periclymenus, Philon, Simenus, Timotheus, Theomnestus, Timarchides, Timon, Tisias, Thrason.

Ex omnibus autem maxime cognomine insignis est Callimachus, semper calumniator sui, nec finem habens diligentiæ, ob id Cacizotechnos appellatus, memorabili exemplo adhibendi curæ modum. Hujus sunt saltantes Lacænæ, emendatum opus, sed in quo gratiam omnem diligentia abstulerit. Hunc quidam et pictorem fuisse tradunt. Non ære captus, nec arte, unam solummodo Zenonis statuam cypria in expeditione non vendidit Cato, sed quia philosophi erat, ut obiter hoc quoque noscatur tam inane exemplum.

In mentione statuarum est et una non prætereunda, quamquam auctoris incerti, juxta Rostra, Herculis tu-

Sthénis a fait la Cérès, le Jupiter et la Minerve du temple de la Concorde, à Rome; des matrones, les unes en pleurs, les autres aux pieds des dieux, ou occupées d'un sacrifice. On doit à Simon un chien et un archer; au ciseleur Stratonicus, des philosophes; à Scopas, des statues dans ces deux genres.

Enfin des athlètes, des hommes armés, des chasseurs, des sacrificateurs aux suivans : Batton, Euchir, Glaucidès, Héliodore, Hicanus, Lophon, Lyson, Léon, Ménodore, Myiagre, Polycrate, Polydore, Pythocrite, Protogène, que nous nommerons plus bas comme un des peintres les plus célèbres; Patrocle, Polis, Posidonius d'Éphèse, fameux ciseleur en argent; Périclymène, Philon, Simène, Timothée, Théomneste, Timarchide, Timon, Tisias et Thrason.

De tous, Callimaque fut le plus célèbre par son surnom. Toujours mécontent de son talent, et corrigeant sans fin ses ouvrages, il fut nommé en conséquence le gâte-métier (Cacizotechne) : mémorable exemple de la nécessité de ne point trop chercher la perfection. Les Lacédémoniennes dansantes sont un ouvrage très-correct, mais auquel la correction a fait perdre toute sa grâce. Quelques-uns veulent que Callimaque ait aussi été peintre. Dans son expédition de Cypre, Caton fit vendre toutes les statues, excepté celle de Zénon; ni l'art ni la matière ne l'avaient séduit, mais c'était la statue d'un philosophe : fallait-il, en passant, rappeler à nos avides amateurs cet exemple insignifiant?

Nous ne devons pas oublier, dans un catalogue de statues, de mentionner, quoique l'auteur n'en soit pas

nicati, œtæo habitu, Romæ, torva facie, sentienteque suprema in tunica. In hac tres sunt tituli : L. Luculli imperatoris, de manubiis : alter, pupillum Luculli filium ex senatusconsulto dedicasse : tertius, T. Septimium Sabinum ædilem curulem ex privato in publicum restituisse. Tot certaminum tantæque dignationis simulacrum id fuit.

Differentiæ æris, et mixturæ. De pyropo. De campano ære.

XX. 9. Nunc revertemur ad differentias æris et mixturas. In cyprio coronarium tenuatur in laminas taurorumque felle tinctum, speciem auri in coronis histrionum præbet. Idemque in uncias additis auri scrupulis senis, prætenui pyropi bractea ignescit. Regulare et in aliis fit metallis : itemque caldarium. Differentia, quod caldarium funditur tantum, malleis fragile, quibus regulare obsequitur, ab aliis ductile appellatum, quale omne cyprium est. Sed et in ceteris metallis, cura distat a caldario. Omne enim purgatis diligentius igni vitiis, excoctisque, regulare est. In reliquis generibus palma campano. Simile in multis partibus Italiæ, provinciisque. Sed octonas plumbi libras addunt, et bene recoquunt propter inopiam ligni. Quantum ea res differentiæ adferat, in Gallia maxime sentitur, ubi inter lapides cande-

connu, l'Hercule en tunique, placé à Rome auprès des Rostres. Le costume est celui du héros sur le mont OEta; la face est contractée, et le bronze exprime, sous la tunique, les douleurs de l'agonie. Trois inscriptions diverses nous apprennent : 1° que ce morceau fit partie du butin de Lucullus victorieux; 2° que son fils, encore en tutelle, le dédia, en vertu d'un sénatus-consulte; 3° que T. Septimius Sabinus, édile curule, le fit rentrer, des pénates du particulier, dans le domaine public. Les prétentions rivales de ces trois personnages font juger du prix qu'on attachait à ce bel ouvrage.

Espèces d'airain; leur alliage. Pyrope. Airain de Campanie.

XX. 9. Revenons aux diverses espèces d'airain et à leur alliage. L'airain coronaire de Cypre se divise en lames menues, qu'on colore avec du fiel de bœuf, et dont on se sert pour donner une dorure apparente aux couronnes des histrions : mêlé à l'or dans la proportion de six scrupules de ce métal par onces d'airain, et réduit en lame très-mince, il devient d'un rouge de feu; c'est le pyrope. On fait, dans d'autres mines que celles de Cypre, le cuivre en règles et le cuivre caldaire : la différence de ces deux compositions consiste en ce que, dans la dernière, le métal est fondu seulement, et se brise sous le fer, tandis que, dans l'autre, le métal docile s'étend sous le marteau; on l'appelle aussi airain ductile : tout le cuivre de Cypre appartient à ce genre. Dans les autres mines, il est encore mieux travaillé que l'airain caldaire. En effet, ce dernier ne peut devenir airain en règles qu'après avoir été débarrassé de tout ce qu'il avait d'impur, par l'incandescence et l'ac-

factos funditur. Exurente enim coctura nigrum atque fragile conficitur. Præterea semel recoquunt: quod sæpius fecisse, bonitati plurimum confert. Id quoque notasse non ab re est, æs omne frigore magno melius fundi.

Sequens temperatura statuaria est, eademque tabularis, hoc modo: massa proflatur in primis: mox in proflatum additur tertia portio æris collectanei, hoc est, ex usu coempti. Peculiare in eo condimentum adtritu domiti, et consuetudine nitoris veluti mansuefacti. Miscentur et plumbi argentarii pondo duodena ac selibræ, centenis proflati. Appellatur etiamnum et formalis temperatura æris tenerrimi, quoniam nigri plumbi decima portio additur, et argentarii vicesima: maximeque ita colorem bibit, quem græcanicum vocant. Novissima est, quæ vocatur ollaria, vase nomen hoc dante, ternis aut quaternis libris plumbi argentarii in centenas æris additis. Cyprio si addatur plumbum, colos purpuræ fit in statuarum prætextis.

tion du feu. Des autres variétés de cuivre, la plus estimée est le cuivre de Campanie. Beaucoup de lieux en Italie et dans les provinces en fournissent pourtant de pareil ; il y a seulement cette différence que, dans la Campanie, on fond, avec le quintal d'airain, huit livres de plomb, et que, à cause de la disette de bois, on donne une seconde cuite. Ce procédé produit surtout des différences remarquables dans les Gaules, où l'on pousse le feu jusqu'à incandescence totale des pierres parmi lesquelles on le coule. La chaleur est si violente, qu'elle brûle le métal, qui devient noir et cassant. Ils ne le recuisent qu'une fois, quoique l'opération répétée ajoute beaucoup à sa qualité. Il est bon d'observer que toutes les espèces d'airain se fondent mieux par les grands froids.

Pour statues et pour tables, on travaille l'airain de la manière suivante : on fond le cuivre qui vient de la mine, puis on ajoute au cuivre fondu un tiers de cuivre de hasard, ou provenant d'ustensiles déjà employés : car c'est le temps et l'usage qui opèrent la véritable confection du cuivre ; c'est le frottement qui dompte et assouplit l'aigreur native du métal ; on ajoute par quintal de cuivre douze livres et demie de plomb argentaire. On appelle airain de forme, l'alliage le plus tendre : il y entre un dixième de plomb noir, et un vingtième de plomb argentaire : c'est celui qui prend le mieux la couleur dite grécanique. La dernière espèce est l'airain ollaire : il doit son nom aux vases dont il fournit la matière ; il admet trois ou quatre livres de plomb argentaire sur cent de cuivre. L'airain de Cypre, avec addition de plomb, fournit la couleur pourpre qui orne les prétextes des statues.

De servando ære.

XXI. Æra extersa rubiginem celerius trahunt, quam neglecta, nisi oleo perungantur. Servari ea optime in liquida pice tradunt. Usus æris ad perpetuitatem monumentorum jam pridem translatus est, tabulis æreis, in quibus publicæ constitutiones inciduntur.

De cadmia.

XXII. 10. Metalla æris multis modis instruunt medicinam, utpote quum ulcera omnia ibi ocissime sanentur. Maxime tamen prodest cadmia. Fit sine dubio hæc et in argenti fornacibus, candidior ac minus ponderosa, sed nequaquam comparanda ærariæ. Plura autem genera sunt. Namque ut ipse lapis, ex quo fit æs, cadmia vocatur, fusuris necessarius, medicinæ inutilis: sic rursus in fornacibus exsistit, aliamque nominis sui originem recipit. Fit autem egesta flammis atque flatu tenuissima parte materiæ, cameris lateribusve fornacum pro quantitate levitatis applicata. Tenuissima est in ipso fornacum ore, qua flammæ eructantur, appellata capnitis, exusta, et nimia levitate similis favillæ. Interior optima, cameris dependens, et ab eo argumento botryitis cognominata: ponderosior hæc priore, levior secuturis. Duo ejus colores: deterior cinereus, puniceus melior, friabilis, oculorumque medicamentis utilissima. Tertia est in late-

De la conservation de l'airain.

XXI. L'airain nettoyé se couvre plus vite de vert-de-gris que quand on le néglige totalement, à moins toutefois qu'on ne le frotte d'huile. La poix le conserve parfaitement. De temps immémorial on a employé l'airain aux monumens dont on veut assurer la durée. Presque toutes les lois de l'état sont gravées sur des tables d'airain.

De la cadmie.

XXII. 10. Les mines de cuivre fournissent nombre de remèdes à la médecine. De tous les spécifiques nul ne fait disparaître plus vite les ulcères de tout genre. Mais c'est surtout à la cadmie qu'on doit le plus de guérisons. Celle qui se trouve au fond des fourneaux où l'on élabore l'argent, et qui réunit la blancheur et la légèreté, n'est nullement comparable à celle du cuivre. On distingue de celle-ci plusieurs variétés. Celle de la calamine, d'où se tire le laiton, est aussi inutile en médecine qu'indispensable au fondeur; mais jetée dans les fourneaux, elle donne une autre substance qui porte un nom particulier (tuthie), et qui se forme, à l'aide du souffle et de la flamme, des parcelles métalliques les plus déliées, qui s'attachent aux parois et aux voûtes des fourneaux, en raison de leur légèreté. Les plus déliées de toutes se trouvent à l'orifice supérieur par lequel le fourneau exhale la flamme: c'est ce qu'on appelle capnitis; par son extrême légèreté, elle ressemble à la poudre blanchâtre qui couvre la braise. La meilleure est celle qui se trouve à l'intérieur, et qui, suspendue à la voûte du fourneau, prend de là le nom de botryitis (cadmie en grappe).

ribus fornacum, quæ propter gravitatem ad cameras pervenire non potuit. Hæc dicitur placitis, et in ipsa argumentum planitie, crusta verius, quam pumex, intus varia, ad psoras utilior, et ad cicatrices trahendas. Fluunt ex ea duo alia genera : onychitis extra pæne cærulea, intus onychis maculis similis. Ostracitis tota nigra, et e ceteris sordidissima, vulneribus maxime utilis. Omnis autem cadmia in Cypri fornacibus optima, iterumque a medicis coquitur carbone puro, atque ubi in cinerem rediit, extinguitur vino amineo, quæ ad emplastra præparatur : quæ vero ad psoras, aceto. Quidam in ollis fictilibus tusam urunt, ac lavant in mortariis, postea siccant.

Nymphodorus lapidem ipsum quam gravissimum spississimumque urit pruna, et exustum chio vino restinguit, tunditque, mox linteo cribrat, atque in mortario terit, mox aqua pluvia macerat, iterumque terit quod subsidit, donec cerussæ similis fiat, nulla dentium offensa. Eadem Iollæ actio : sed quam purissimum lapidem eligit.

Plus lourde que la précédente, elle l'est moins que les deux espèces suivantes. On en distingue de deux couleurs, l'une gris cendré, qui est estimée; l'autre qui a l'éclat de la pourpre : elle est de meilleure qualité, friable, et parfaite pour les affections des yeux. La troisième variété de cadmie se recueille sur les parois des fourneaux : c'est celle que sa pesanteur a empêché d'atteindre aux voûtes. On l'appelle placitis, par allusion à la croûte condensée sous l'aspect de laquelle elle se présente; en dedans elle est de diverses couleurs; on la regarde comme bonne pour les affections psoriques et les cicatrices; il y en a deux variétés : l'onychitis, presque blanche au dehors, mais semée au dedans de taches qui jouent l'onyx; et l'ostracitis, noire et sale, mais la plus utile de toutes pour la guérison des blessures. Toute espèce de cadmie venue des forges de Cypre est excellente; en médecine on la fait recuire sur du charbon pur, et, quand elle s'est réduite en cendre rouge, on l'éteint dans du vin aminéen, si on la destine aux emplâtres; dans du vinaigre, s'il s'agit de maladies psoriques. Quelquefois on la pile et on la brûle dans des marmites de terre cuite, après quoi on lave dans des mortiers, puis l'on sèche.

Nymphodore veut qu'on brûle le minéral même, après l'avoir choisi le plus dense et le plus lourd possible, sur des charbons, qu'ensuite on l'éteigne dans du vin de Chio, qu'on le concasse, qu'on le passe par un linge, qu'on le pile au mortier, qu'on le macère dans de l'eau de pluie, enfin qu'on broie de nouveau le sédiment, jusqu'à ce que l'on obtienne une espèce de céruse molle sous la dent. Iollas prescrit le même procédé, mais il veut qu'on choisisse le minerai le plus pur.

Medicinæ ex ea xv. Æris usti effectus in medicina.

XXIII. Cadmiæ effectus siccare, persanare, sistere fluxiones, pterygia et sordes oculorum purgare, scabritiem extenuare, et quidquid in plumbi effectu dicemus. Et æs ipsum ad omnia eadem uritur: præterque, albugines oculorum et cicatrices. Ulcera quoque oculorum cum lacte sanat, idque ægyptii collyrii modo terunt in coticulis. Facit et vomitiones e melle sumptum. Uritur autem cyprium in fictilibus crudis cum sulphuris pari pondere, circumlito spiramento, in caminis, donec vasa ipsa percoquantur. Quidam et salem addunt, alii alumen pro sulphure, alii nihil, sed aceto tantum aspergunt. Ustum teritur mortario thebaico, aqua pluvia lavatur, iterumque adjecta largiore teritur, et dum considat, relinquitur: hoc sæpius, donec ad speciem minii redeat. Tunc siccatum in sole, in ærea pyxide servatur.

De scoria æris.

XXIV. 11. Et scoria æris simili modo lavatur, minore effectu, quam æs ipsum. Sed et æris flos medicinæ utilis est. Fit ære fuso, et in alias fornaces translato: ibi

Remèdes qu'on en tire, 15. Effets médicinaux de l'airain brûlé.

XXIII. La cadmie est siccative; elle arrête et guérit les fluxions, dissipe les ptérygies et autres incommodités des yeux, fait tomber les croûtes des paupières, et a toutes les vertus que nous attribuerons au plomb. Le cuivre même, brûlé, produit les mêmes effets; de plus, on l'emploie pour les taies blanches et les cicatrices. Dans le lait, il guérit les ulcères de l'œil. Il faut alors le broyer sur des pierres dures, comme le collyre égyptien. Dans le miel, il est émétique. On brûle l'airain de Cypre dans des vases de terre crue, avec quantité égale de soufre; on lutte le couvercle, et on laisse l'appareil sur le feu, jusqu'à ce que la terre se trouve cuite. Quelques-uns ajoutent du sel; d'autres substituent l'alun au soufre; d'autres enfin n'emploient que le cuivre arrosé de vinaigre. La cuisson finie, on pile dans un mortier de pierre thébaïque; on lave dans l'eau de pluie; on broie encore, mais dans une nouvelle eau, à plus forte dose; on abandonne ensuite le tout à lui-même jusqu'à ce qu'il se fasse un dépôt. On réitère le procédé jusqu'à ce que la couleur du sédiment soit celle du minium. Alors, on fait sécher au soleil, et l'on garde dans une boîte d'airain la poudre obtenue.

Scorie de l'airain.

XXIV. 11. La scorie d'airain se lave de même; elle a moins de vertu que l'airain pur. La médecine utilise aussi la fleur d'airain. On l'obtient en refondant le métal déjà fondu. Dans le nouveau fourneau, on doit alors

flatu crebriore excutiuntur velut milii squamæ, quas vocant florem. Cadunt autem, quum panes æris aqua refrigerantur rubentque. Similiter ex eis fit, quam vocant lepida, et sic adulteratur flos, ut squama veneat decussa vi clavis, in quos panes ærei ferruminantur. In Cypri maxime officinis omnia. Differentia hæc est, quod squama excutitur ictibus iisdem panibus: flos cadit sponte.

De stomomate æris: medicinæ ex his, XLVII.

XXV. Squamæ est alterum genus subtilius, ex summa scilicet lanugine decussum, quod vocant stomoma. Atque hæc omnia medici (quod pace eorum dixisse liceat) ignorant, pars major et nomina: in tantum a conficiendis medicaminibus absunt, quod esse proprium medicinæ solebat. Nunc quoties incidere in libellos, componere ex his volentes aliqua, hoc est, impendio miserorum experiri commentaria, credunt Seplasiæ omnia fraudibus corrumpenti. Jam quidem facta emplastra et collyria mercantur: tabesque mercium, aut fraus Seplasiæ sic exteritur.

Et squama autem et flos uruntur in patinis fictilibus aut æreis, deinde lavantur, ut supra, ad eosdem usus:

employer fréquemment le soufflet, de manière à faire lever à la surface du liquide comme des écailles ou des balles de millet : c'est la fleur du cuivre. Ces écailles se détachent d'elles-mêmes quand les pains de cuivre, devenus rouges, sont plongés dans l'eau. Ils donnent aussi des écailles ou *lépides*, qu'on mêle frauduleusement à la fleur : on les fait tomber des clous mêmes que l'on forge avec les pains d'airain. L'un et l'autre procédé se pratique dans les ateliers de Cypre. L'unique différence est qu'on fait tomber l'écaille en frappant les pains, tandis que la fleur se détache d'elle-même.

Stomome de l'airain : 47 remèdes qu'on en tire.

XXV. Il y a une espèce d'écaille plus déliée, dite *stomoma*. C'est comme un duvet extrêmement léger qu'on fait tomber de la superficie du métal. Les médecins, qu'ils nous permettent de le dire, ignorent presque tous et le nom et la chose ; tant s'en faut qu'ils connaissent la préparation des remèdes, préparation qui est pourtant la médecine même. Veulent-ils, après lecture de quelques livrets de recettes, employer un médicament, c'est-à-dire l'éprouver aux dépens de quelques victimes, ils s'en rapportent au petit commerce, qui n'est que fraude et déception. Il y a long-temps qu'on les voit eux-mêmes acheter emplâtres et collyres tout faits, et c'est par leur entremise que s'écoulent toutes les drogues avariées, toutes les falsifications de la séplasie.

L'écaille et la fleur de cuivre, après avoir été brûlées sur des plats de cuivre ou d'argile, subissent, comme

et amplius ad narium carnosa vitia : itemque sedis : et gravitates aurium, per fistulas in eas flatu impulsa : et uvas oris, farina admota. Tollit et tonsillas cum melle. Fit et ex candido ære squama longe cypria inefficacior. Nec non urina pueri prius macerant clavos, pánesque. Quidam vero excussam squamam terunt, et aqua pluvia lavant. Dant et hydropicis eam duabus drachmis in mulsi hemina et illinunt cum polline.

Ærugo : medicinæ ex ea, XVII.

XXVI. Æruginis quoque magnus usus. Sed pluribus fit ea modis. Namque et lapidi, ex quo coquitur æs, deraditur: et ære candido perforato, atque in cadis super acetum suspenso, æreo obturatis operculo : multo probatiore, quam si hoc idem squamis fiat. Quidam vasa ipsa candidi æris fictilibus condunt in aceto, raduntque x die. Alii vinaceis contegunt, totidemque post dies radunt. Alii delimatam æris scobem aceto spargunt, versantque spathis sæpius die, donec absumatur. Eamdemque scobem alii terere in mortariis æreis ex aceto malunt. Ocissime vero contingit coronarium recisamentis in acetum additis. Adulterant marmore trito maxime

ci-dessus, un lavage. Toutes deux alors ont les vertus de l'airain même. Lavées de nouveau, elles guérissent les carnosités des narines et de l'anus; portées à l'aide du souffle, par un tuyau, dans les oreilles, elles font cesser la surdité; et, mêlées à la farine, les gonflemens de la luette. Incorporées au miel, elles guérissent les amygdales. L'airain blanc fournit aussi une écaille qui a quelque efficacité, mais beaucoup moindre que celle du cuivre de Cypre. Quelquefois on fait macérer dans de l'urine d'enfant les clous et les pains de cuivre. D'autres, quand ils ont fait tomber l'écaille, la pilent, puis la lavent dans l'eau de pluie. On la donne aux hydropiques, à la dose de deux drachmes, dans une hémine de vin miellé; on l'applique, en liniment, avec de la farine.

Vert-de-gris : 17 remèdes.

XXVI. Le vert-de-gris a aussi de nombreux usages. Il y a plusieurs manières de l'obtenir : tantôt on le détache tout formé du minerai qui est soumis à la coction; tantôt on perfore le cuivre blanc, et on le suspend sur du vinaigre, dans des barils fermés avec un couvercle aussi de cuivre : ce qui donne du vert-de-gris beaucoup meilleur que celui que fournissent les écailles. Quelquefois ce sont des vases même de cuivre blanc que l'on plonge dans des pots remplis de vinaigre, et qu'on vient racler au bout de dix jours. D'autres couvrent les vaisseaux de marc de raisin, et raclent de même le dixième jour. D'autres encore arrosent de vinaigre la limaille de cuivre, et remuent plusieurs fois le jour avec des spatules, jusqu'à ce que la dissolution du métal soit complète; ou bien ils pilent, dans des mortiers

rhodiam æruginem, alii pumice, aut gummi. Præcipue autem fallit atramento sutorio adulterata. Cetera enim dente deprehenduntur, stridentia in frendendo. Experimentum in batillo ferreo. Nam quæ sincera est, suum colorem retinet: quæ mixta atramento, rubescit. Deprehenditur et papyro, galla prius macerato: nigrescit enim statim ærugine illita. Deprehenditur et visu, maligne virens. Sed sive sinceram sive adulteratam, aptissimum est siccatam in patina nova uri et versari, donec favilla fiat: postea teritur et reconditur. Aliqui in crudis fictilibus urunt, donec figlinum percoquatur. Nonnulli et thus masculum admiscent. Lavatur autem ærugo, sicut cadmia.

Vis ejus collyriis oculorum aptissima, delacrymationibus mordendo proficiens. Sed ablui necessarium penicillis calidis, donec rodere desinat.

de cuivre, la limaille mouillée de vinaigre. Enfin, et de toutes les méthodes c'est la plus expéditive, on jette dans du vinaigre des rognures de cuivre coronaire. Les falsifications de vert-de-gris se font avec de la gomme, de la pierre-ponce, ou du marbre en poudre : le dernier s'emploie surtout pour simuler le vert-de-gris rhodien. Mais, de toutes les fraudes, la plus difficile à découvrir, est celle qui emploie la couperose bleue. On reconnaît les autres falsifications au cri que rend sous la dent la substance falsifiée. Celle dont la couperose est la base, se reconnaît dès qu'on l'expose à l'action du feu sur une pelle de fer. Pure, la substance garde sa couleur; falsifiée, elle passe au rouge. On peut aussi reconnaître la fraude, à l'aide de papyrus, préalablement macéré dans le suc de noix de galle : le véritable verdet se noircit aussitôt. La vue aussi indique si le verdet est vrai ou faux ; la couleur verte doit être franche : du reste, que le vert-de-gris soit pur ou non, le mieux est de le faire sécher, brûler et retourner dans un plat neuf, jusqu'à ce qu'il se réduise en cendre; et ensuite, de le broyer et de le mettre en réserve pour le besoin. Quelques-uns font cette cuisson dans des plats de terre crue, qu'ils laissent au feu jusqu'à ce que la terre même soit cuite. Quelques opérateurs ajoutent de l'encens mâle. Le vert-de-gris, se lave comme la cadmie.

Il est souverain, dans les collyres, pour les maux d'yeux, et utile pour les yeux pleureurs. Il agit comme mordant; mais il faut laver avec des plumasseaux imbibés dans l'eau chaude, jusqu'à ce que l'action corrosive du remède ait cessé.

Hieracium.

XXVII. Hieracium vocatur collyrium, quod ita maxime constat: temperatur autem id ammoniaci unciis quatuor, æruginis cypriæ duabus, atramenti sutorii, quod chalcanthum vocant, totidem: misyos vero una, croci sex. Hæc omnia trita aceto thasio colliguntur in pilulas, excellentis remedii, contra initia glaucomatum et suffusionum, contra caligines, et scabritias, et albugines, ac genarum vitia. Cruda autem ærugo vulnerariis emplastris miscetur. Oris gingivarumque ulcerationem mirifice emendat, et labiorum ulcera cum oleo. Quod si et cera addatur, purgat, et ad cicatricem perducit. Ærugo et callum fistularum erodit, vitiorumque quæ circa sedem, sive per se, sive cum ammoniaco illita, vel collyrii modo in fistulas adacta. Eademque cum resinæ terebinthinæ tertia parte subacta, lepras tollit.

Scolex æris: medicinæ ex eo, XVII.

XXVIII. 12. Est alterum genus æruginis, quam vocant scoleca: in cyprio ære hoc, trito alumine et sale, aut nitro pari pondere, cum aceto albo quam acerrimo. Non fit hoc nisi æstuosissimis diebus circa Canis ortum. Teritur autem donec viride fiat, contrahatque se vermiculorum specie, unde et nomen. Quod vitium ut emen-

Hieracium.

XXVII. On donne le nom d'*hieracium* au collyre dont voici la composition : quatre onces de sel ammoniaque, deux de vert-de-gris de Cypre, deux de chalcanthum, ou noir de cordonnier, une de misy, six de safran ; on broie le tout avec du vinaigre de Thasos et on en fait des trochisques. C'est un remède excellent contre les glaucômes naissans, contre la cataracte, les suffusions, les croûtes, les taches blanches et autres vices des paupières. Le vert-de-gris cru entre dans les emplâtres pour blessures; il est spécifique pour les ulcères des gencives, de la bouche et des lèvres, si on l'applique avec de l'huile. En cérat, il purge et accélère les cicatrices. La propriété corrosive du vert-de-gris enlève de même fistules calleuses et plaies du siège, soit qu'on l'applique seul, soit qu'on le mélange au sel ammoniaque, ou qu'on l'introduise sous forme de collyre dans les fistules. Mêlé à un tiers de térébenthine, il guérit la lèpre.

Scolex æris : 17 remèdes.

XXVIII. 12. On donne le nom de *scolex* à une troisième espèce de vert-de-gris, que fournit le cuivre de Cypre, avec poids égal d'alun broyé et de sel, ou de nitre dans du vinaigre blanc aussi âpre que possible. L'opération se fait vers le commencement de la Canicule, aux jours les plus chauds de l'année. On pile le tout jusqu'à ce que le mélange prenne la couleur verte et un aspect vermiculé. C'est de cette dernière circonstance que vient

detur, duæ partes quæ fuere aceti, miscentur urina pueri impubis. Idem autem in medicamentis et santerna efficit, qua diximus aurum ferruminari, ususque utriusque, qui æruginis. Scolecia fit et per se, derasa ab ærario lapide, de quo nunc dicemus.

De chalciti : medicinæ ex ea, VII.

XXIX. Chalcitin vocant lapidem, ex quo ipsum æs coquitur. Distat a cadmia, quod illa super terram ex subdialibus petris cæditur, hæc ex obrutis. Item quod chalcitis friat se statim, mollis natura, ut videatur lanugo concreta. Est et alia distinctio, quod chalcitis tria genera continet, æris, et misyos et soryos, de quibus singulis dicemus suis locis. Habet autem æris venas oblongas. Probatur mellei coloris, gracili venarum discursu, friabilis, nec lapidosa. Putant et recentem utiliorem esse, quoniam inveterata sory fiat. Vis ejus ad excrescentia in ulceribus, sanguinem sistere, gingivas, uvam, tonsillas farina compescere. Vulvæ quoque vitiis in vellere imponitur. Cum succo vero porri verendorum additur emplastris. Maceratur autem in fictili ex aceto circumlito fimo diebus XL, et colorem croci trahit. Tunc admixto cadmiæ pari pondere, medicamentum efficit, psoricon dictum. Quod si duæ partes chalcitidis tertia cadmiæ temperentur, acrius hoc idem fiet : etiamnum vehemen-

son nom de scolex. On corrige cette configuration vicieuse avec une partie d'urine d'enfant impubère, sur deux de vinaigre. Le scolex a, en médecine, les mêmes usages que la santerne, dont on a parlé comme de la meilleure soudure de l'or, et tous deux possèdent les vertus du vert-de-gris. On recueille du scolex natif sur le minerai de cuivre, dont nous allons parler maintenant.

Chalcitis : 7 remèdes.

XXIX. C'est de la pierre nommée chalcitis qu'on obtient du cuivre par l'action du feu ; elle diffère de la cadmie en ce que celle-ci se trouve dans des couches profondes, tandis que la chalcitis est à fleur de terre et à l'air. Rapidement friable et molle naturellement, elle ne semble autre chose qu'un duvet concrété. Une autre distinction essentielle, c'est que la chalcitis contient, outre du cuivre, deux substances dont il sera parlé ailleurs, le misy et le sory. Le cuivre qu'elle contient court en veines oblongues. La meilleure est celle qui réunit à une couleur de miel la friabilité et des veines minces serpentant sur la pierre. Elle ne doit pas offrir de gravier. On estime surtout la chalcitis fraîche, vu que celle qu'on laisse vieillir se change, dit-on, en sory. En poudre, elle est bonne contre les excroissances des ulcères, les hémorrhagies, les tumeurs des gencives, de la luette et des amygdales. On l'applique sur de la laine grasse pour les ulcères de l'utérus. On en fait aussi des emplâtres pour les affections des parties sexuelles; dans ce cas, on y mêle du suc de porreau macéré quarante jours dans le vinaigre et dans un vase de terre cuite, luté de fiente d'animaux : elle contracte ainsi une couleur

tius, si aceto, quam vino temperentur. Tosta vero efficacior fit ad eadem omnia.

Sory : medicinæ ex eo, VIII.

XXX. Sory ægyptium maxime laudatur, multum superato cyprio, hispaniensi, et africo : quamquam oculorum quoque curationi quidam utilius cyprium putant : sed in quacumque natione optimum, cui maximum virus in olfactu, trituque pinguiter nigrescens, et spongiosum. Stomacho res contraria in tantum, ut quibusdam olfactu modo vomitiones moveat. Et ægyptium quidem tale : alterius nationis contritum splendescit, ut misy, et est lapidosius. Prodest autem et dentium dolori, si contineatur, atque colluat : et oris ulceribus gravibus, quæque serpunt. Uritur carbonibus, ut chalcitis.

Misy : medicinæ ex eo, XIV.

XXXI. Misy aliqui tradiderunt fieri exusto lapide in scrobibus, flori ejus luteo miscente se ligni pinei favilla. Revera autem e supradicto fit lapide, concretum natura, discretumque, et optimum in Cypriorum officinis : cujus notæ sunt friati aureæ scintillæ, et quum teratur, arenosa natura, sive terrea, chalcitidi similis.

safranée. Alors on mêle de la cadmie à poids égal : il en résulte un remède dit psorique. Si l'on fait entrer deux parties de chalcitis sur une de cadmie, le remède a plus de force, et bien plus encore si l'on emploie du vinaigre au lieu de vin. La chalcitis brûlée vaut encore mieux pour toutes ces opérations.

Sory : 8 remèdes.

XXX. On vante surtout le sory d'Égypte, qui l'emporte de beaucoup sur ceux de Cypre, d'Espagne et d'Afrique; toutefois quelques-uns donnent la préférence au sory de Cypre pour les affections ophthalmiques. De quelque endroit que vienne le sory, le meilleur est celui qui a l'odeur la plus forte, et qui, lorsqu'on le triture, devient gras, noir et spongieux. Il est si peu agréable à l'estomac, que souvent son odeur seule excite le vomissement : tel est le sory d'Égypte. Celui des autres pays acquiert, par la trituration, le luisant du misy; de plus, il est graveleux. Tenu dans la bouche, sous forme d'électuaire, il guérit les maux de dents. Il fait disparaître les ulcères malins de la bouche et les dartres herpétiques. On le brûle sur les charbons, comme la chalcitis.

Misy : 14 remèdes.

XXXI. Le misy, selon quelques-uns, s'obtient de la pierre brûlée dans les fosses des mines. C'est une fleur jaune qui s'attache à la cendre du bois de pin employé à la combustion. Le fait est que cette fleur se trouve formée et concrète sur la pierre même, où elle existe en grains isolés. La meilleure est celle que donnent les ateliers de Cypre. Ses caractères sont la friabilité, les espèces d'é-

Hoc admiscent, qui aurum purgant. Utilitas ejus infusi cum rosaceo auribus purulentis: et in lana impositi, capitis ulceribus. Extenuat etiam scabritias oculorum inveteratas. Præcipue utile tonsillis, contraque anginas, et suppurata. Ratio, ut sedecim drachmæ in hemina aceti coquantur addito melle, donec lentescat. Sic ad supradicta utile est. Quoties opus sit molliri vim ejus, mel adspergitur. Erodit et callum fistularum, ex aceto foventium: et collyriis additur. Sistit et sanguinem, ulceraque quæ serpant, quæve putrescant. Absumit et excrescentes carnes. Peculiariter virilitatis vitiis utile: et feminarum profluvium sistit.

Chalcanthum, sive atramentum sutorium: medicinæ ex eo, XVI.

XXXII. Græci cognationem æris nomine fecerunt et atramento sutorio. Appellant enim chalcanthum. Nec ullius æque mira natura est. Fit in Hispaniæ puteis stagnisve, id genus aquæ habentibus. Decoquitur ea, admixta dulci pari mensura, et in piscinas ligneas funditur. Immobilibus super has transtris dependent restes lapillis extentæ, quibus adhærescens limus, vitreis acinis imaginem quamdam uvæ reddit. Exemptum ita siccatur diebus XXX. Color est cæruleus, perquam spectabili ni-

tincelles d'or qu'elle offre lorsqu'on l'égrène, son aspect sablonneux ou terreux, analogue à celui de la chalcitis quand on la broie. On emploie le misy pour l'affinage de l'or. Injecté dans les oreilles avec de l'huile rosat, il en chasse le pus. On l'applique avec succès sur les ulcères de la tête, à l'aide de flocons de laine. Il dissipe les croûtes invétérées des paupières. C'est surtout un spécifique pour les amygdales, les angines et les plaies qui suppurent. Il faut alors en faire cuire seize drachmes dans une hémine de vinaigre, avec du miel, jusqu'à ce que le tout forme une pâte. On tempère la force du mélange en ajoutant un peu de miel. Appliqué en fomentation avec du vinaigre, le misy ronge le cal des fistules. Il entre aussi dans les collyres, arrête le sang, réprime les progrès des affections herpétiques et ulcères putrides, ronge les excroissances de la chair, remédie à presque tous les accidens des organes mâles de la génération et arrête le flux menstruel.

Chalcanthum, ou noir des cordonniers : 16 remèdes.

XXXII. Les Grecs ont indiqué, par la dénomination même, l'affinité du noir de cordonnier avec le cuivre. Ce noir, chez eux, porte le nom de chalcanthum. Il n'est point de substance si singulière. On le tire, en Espagne, des puits ou des mares dont l'eau en est imprégnée. On fait bouillir cette eau avec de l'eau douce en égale quantité, puis on la transvase dans des bassins en bois, que traversent en dessus des barreaux immobiles, où pendent des cordes, auxquelles sont attachées des pierres, pour les forcer de plonger dans la dissolution. Par là, elles se chargent d'un limon qui a la forme de

tore, vitrumque esse creditur: diluendo fit atramentum tingendis coriis. Fit et pluribus modis: genere terræ eo in scrobes cavato: quarum e lateribus destillantes hiberno gelu stirias, stalagmian vocant: neque est purius aliud. Sed ex eo candidum colorem sentientem violam, lonchoton appellant. Fit et in saxorum catinis, pluvia aqua corrivato limo gelante. Fit et salis modo, flagrantissimo sole admissas dulces aquas cogente. Ideo duplici quidam differentia, fossile, aut factitium appellant hoc: pallidius, et quantum colore, tantum bonitate deterius.

Probant maxime cyprium in medicinæ usu. Sumitur ad depellenda ventris animalia drachmæ pondere cum melle. Purgat et caput dilutum, et naribus instillatum: item stomachum, cum melle aut aqua mulsa sumptum. Medetur et oculorum scabritiei dolorive, et caligini, et oris ulceribus. Sistit et sanguinem narium: item hæmorrhoidum. Extrahit ossa fracta cum semine hyoscyami. Suspendit epiphoras, penicillo fronti impositum. Efficax et in emplastris ad purganda ulcera, et excrescentia ulcerum. Tollit et uvas, vel si decocto tangantur. Cum lini quoque semine superponitur empla-

grappes transparentes. Retirées, ces grappes sèchent trente jours. Elles sont bleues, d'un luisant parfait, et on les prendrait pour du verre. Par la dissolution, elles donnent le noir à teindre les cuirs. On fait encore le chalcanthum de plusieurs autres manières: 1° on l'obtient de la terre même de la mine, en y creusant des fosses dont on perce les flancs en tous sens: la substance suinte et filtre, grâce aux gelées de l'hiver. On la nomme stalagmie. Il n'en est point de plus pure. Quand elle est d'un blanc très-légèrement violacé, on l'appelle lonchoton; 2° on creuse la roche, pour y pratiquer comme des auges: l'eau de pluie vient y porter le chalcanthe en vase épaisse, qui bientôt reste à sec; 3° (et ici l'on imite le procédé des salines) on fait évaporer au soleil le plus ardent l'eau qu'on a jetée en quantité sur les lieux de son gisement. De là deux espèces différentes de chalcanthum, le fossile et l'artificiel. Ce dernier est plus pâle et d'autant moins bon, que sa couleur est moins foncée.

Celui de l'île de Cypre est le plus efficace en médecine: on l'administre à la dose d'une drachme et dans du miel, pour expulser les vers intestinaux. Délayé et injecté dans les narines, il purge le cerveau; pris dans du miel ou de l'eau miellée, il purge l'estomac. Il remédie aux croûtes des paupières, aux douleurs ophthalmiques, aux offuscations, aux ulcères de la bouche, aux hémorrhagies nasales, aux hémorrhoïdes. Mêlé à la graine de jusquiame, il facilite l'extraction des esquilles. Étendu au pinceau sur le front, il arrête les fluxions, qui tomberaient sur les yeux. En emplâtre, il nettoie fort bien les ulcères et leurs excroissances. Sa décoction enlève, par le simple contact, les carnosités de l'intérieur de la bouche. Incorporé à la graine de lin, il se met sur les em-

stris ad dolores tollendos: quodque ex eo candicat, in eo usu præfertur violaceis, si gravitati aurium per fistulas inspiretur. Vulnera etiam per se illitum sanat, sed tingit cicatrices. Nuperque inventum, ursorum in arena et leonum ora inspargere illo: tantaque est vis in adstringendo, ut non queant mordere.

Pompholyx.

XXXIII. 13. Etiamnum in ærariis reperiuntur, quæ vocant pompholygem et spodon. Differentia, quod pompholyx lotura paratur; spodos illota est. Aliqui id quod sit candidum levissimumque, pompholygem dixere: et esse æris et cadmiæ favillam. Spodon nigriorem ponderosioremque esse, derasam parietibus fornacum, mixtis scintillis, aliquando et carbonibus. Hæc aceto accepto odorem æris præstat, et si tangatur lingua, saporem horridum. Convenit oculorum medicamentis, quibuscumque vitiis occurrens, et ad omnia, quæ spodos: hoc solum distat, quod hujus elutior vis est. Additur et in emplastra, quibus lenis quæritur refrigeratio et siccatio. Utilior ad omnia quæ vino lota est.

Spodium: medicinæ ex his, VI.

XXXIV. Spodos cypria optima. Fit autem liquescentibus cadmia, et ærario lapide. Levissimum hoc efflatur

plâtres calmans. Le chalcanthum blanchâtre vaut mieux que le violet pour les injections pratiquées afin de guérir la surdité. Seul, il guérit les plaies; mais il laisse une couleur à la cicatrice. On a imaginé dernièrement d'en teindre le mufle des ours et des lions qui paraissent dans l'arène. La force astringente du chalcanthum est telle, que ces animaux ne peuvent mordre.

Pompholyx.

XXXIII. 13. On trouve aussi dans les fourneaux à cuivre le pompholyx et la spode. Ces deux substances diffèrent en ce que la première s'obtient par le lavage. On ne lave point la seconde. D'autres donnent le nom de pompholyx aux parcelles blanches et les plus légères; ce n'est, disent-ils, que de la cendre de cuivre et de cadmie. La spode, plus noire et plus pesante, s'obtient en raclant les parois des fourneaux, et se trouve mêlée d'étincelles éteintes et quelquefois de charbon. Le contact du vinaigre y développe une odeur cuivreuse, et dès que la langue la goûte, on sent une saveur détestable. Il est bon pour tous les vices ophthalmiques, et de plus pour tous les cas où l'on emploie la spode, qui n'en diffère que parce qu'elle agit avec moins de force. Il entre dans les emplâtres à la fois émolliens et réfrigérans, et dans les emplâtres siccatifs. Pour tous ces usages le meilleur est celui qui a été arrosé de vin.

Spode : 6 remèdes.

XXXIV. La meilleure spode est celle de Cypre. On l'obtient en fondant de la cadmie avec des minerais de

et ocius, evolatque e fornacibus, et tectis adhæreseit, a fuligine distans candore. Quod minus candidum ex eo, immaturæ fornacis argumentum est: hoc quidam pompholygem vocant. Quod vero rubicundius ex iis invenitur, acriorem vim habet, exulceratque adeo, ut quum lavatur, si oculos attingat, excæcet. Est et mellei coloris spodos, in qua plurimum æris intelligitur. Sed quodcumque genus lavando fit utilius: purgatur ante penna, dein crassiore lotura. Digitis scabritiem exterunt. Media vis ejus est, quæ vino lavatur. Est aliqua et in genere vini differentia. Leni enim lota collyriis oculorum minus apta putatur. Eadem efficacior ulceribus quæ manant, vel oris quæ madent, et omnibus medicamentis, quæ parantur contra gangrænas. Fit et in argenti fornacibus spodos, quam vocant lauriotin. Utilissima autem oculis adfirmatur, quæ fiat in aurariis: nec in alia parte magis est vitæ ingenia mirari. Quippe ne inquirenda essent metalla, vilissimis rebus utilitates easdem excogitavit.

Antispodii genera, xv.

XXXV. Antispodon vocant cinerem fici arboris, vel caprifici, vel myrti foliorum cum tenerrimis ramorum partibus, vel oleastri, vel cotonei mali, vel lentisci. Item

cuivre. Cette substance, étant très-légère, s'élève avec plus de facilité, s'échappe très-vite des fourneaux, et s'attache à la voûte, où sa blancheur la distingue de la suie. Les parcelles moins blanches indiquent moins de maturité dans la combustion: quelques opérateurs les appellent pompholyx. Les parcelles rouges qui s'y trouvent ont tant de force et sont tellement caustiques, que s'il en saute quelques-unes aux yeux pendant le lavage, on peut perdre la vue. Il y a aussi de la spode couleur de miel, ce qui indique que le cuivre y domine. Toute spode gagne à être lavée : on l'épure d'abord à l'aide d'une plume. Un premier lavage enlève le plus gros; on expulse, en pétrissant avec le doigt les granulations. La spode lavée dans le vin, est de toutes la meilleure en médecine. Le choix du vin donne lieu à quelque différence dans les résultats. Le vin est-il doux, la spode est moins bonne en collyre ophthalmique, mais elle n'a que plus de vertus pour les ulcères qui suppurent, les ulcères humides de la bouche, et dans tous les remèdes qu'on oppose à la gangrène. Dans les fourneaux où l'on travaille l'argent, se fait une spode dite lauriotis. La meilleure de toutes pour les yeux est la spode extraite de l'or. Admirons ici l'industrie humaine! au lieu d'aller chercher la spode dans les entrailles de la terre, on a su lui trouver un représentant non moins utile parmi les objets les plus communs.

Quinze espèces d'antispode.

XXXV. C'est l'antispode. On donne ce nom et à la cendre du figuier cultivé ou sauvage, et à celle des feuilles et des parties les plus tendres du myrte, de l'olivier

ex moris immaturis, id est, candidis, in sole arefactis: vel e buxi coma, vel pseudocyperi, aut rubi, aut terebinthi, vel œnanthes. Taurini quoque glutinis, aut linteorum cinerem, similiter pollere inventum est. Uruntur omnia ea crudo fictili in fornacibus, donec figlina percoquantur.

Spegma.

XXXVI. In ærariis officinis et psegma fit, jam liquato ære atque percocto, additis etiamnum carbonibus, flatuque accensis: ac repente vehementiori flatu exspuitur æris palea quædam. Solum, quo excipiatur, esse stratum debet.

De diphryge.

XXXVII. Facile ab ea discernitur, quam in iisdem officinis diphrygem vocant Græci, ab eo quod bis torreatur. Cujus origo triplex. Fieri enim traditur ex lapide pyrite cremato in caminis, donec excoquatur in rubricam. Fit et in Cypro ex luto cujusdam specus arefacto prius, mox paulatim circumdatis sarmentis. Tertio fit modo in fornacibus æris fæce subsidente. Differentiæ siquidem, quod æs ipsum in catino defluit, scoria extra fornaces, flos supernatat, diphryges remanet. Quidam tradunt in fornacibus globos lapidis qui coquantur, fer-

sauvage, du coignassier et du lentisque. On en fait aussi avec des mûres blanches, c'est-à-dire qui n'ont pas encore atteint leur maturité, séchées au soleil, ou avec des brins de buis, de pseudocypérus, de ronce, de térébinthe ou d'œnanthe. On a découvert les mêmes vertus médicinales dans la cendre de colle-forte et de linge. Pour avoir la cendre de toutes ces subtances, on les fait cuire dans des pots de terre crue, jusqu'à parfaite cuisson de la terre.

Spegma (psegma).

XXXVI. Les forges de cuivre fournissent aussi le psegma; quand le cuivre a été fondu parfaitement, on ajoute encore des charbons, et l'on pousse le feu avec des soufflets, puis tout à coup on souffle avec une force plus considérable. Alors jaillissent comme des pailles de cuivre : le sol qui les reçoit doit avoir été balayé.

Diphryge.

XXXVII. Il est aisé d'en distinguer un autre produit des mêmes forges, le diphryge des Grecs, ainsi nommé de sa double cuisson. On en obtient de trois manières : 1° on le tire d'une pierre pyrite qu'on fait brûler dans un fourneau jusqu'à ce qu'elle se change, par l'action du feu, en terre rouge ; 2° à Cypre, on le fait avec le limon d'une caverne, d'abord séché, puis chauffé graduellement au feu de sarment dont on l'entoure; 3° on le fait dans des forges de cuivre , avec la loppe qui tombe au fond du fourneau ; de là quelques différences. Voici comme les diverses matières se comportent : le cuivre coule dans les moules, les scories sautent hors

ruminari: circa hunc æs fervere, ipsum vero non percoqui, nisi translatum in alias fornaces, et esse nodum quemdam materiæ. Id quod ex cocto supersit, diphryges vocari. Ratio ejus in medicina similis supra dictis: siccare, et excrescentia consumere, et perpurgare. Probatur lingua, ut eam siccet tactu statim, saporemque æris reddat.

De triente servilio.

XXXVIII. Unum etiamnum æris miraculum non omittemus. Servilia familia illustris in Fastis, trientem æreum pascit auro et argento, consumentem utrumque. Origo atque natura ejus incomperta est mihi. Verba ipsa de ea re Messalæ senis ponam. « Serviliorum familia habet trientem sacrum, cui summa cum cura magnificentiaque sacra quotannis faciunt: quem ferunt alias crevisse, alias decrevisse videri, et ex eo aut honorem aut deminutionem familiæ significari. »

De ferri metallis.

XXXIX. 14. Proxime indicari debent metalla ferri, optimo pessimoque vitæ instrumento. Siquidem hoc tellurem scindimus, serimus arbusta, ponimus pomaria,

du fourneau, la fleur surnage à la surface du liquide, le résidu est le diphryge. Quelques-uns entendent par diphryge une autre espèce de résidu. Dans la pierre à cuire, disent-ils, se trouvent quelques morceaux réfractaires, qui se soudent au lieu d'entrer en fusion, et autour desquels bout le cuivre; ils se dissolvent cependant si on les change de fourneau. Ce sont comme des nœuds, des cals métalliques. Ce qui reste après la coction se nomme diphryge. En médecine cette substance, ainsi que les précédentes, est siccative, ronge les excroissances et déterge parfaitement. On la vérifie en la posant sur la langue, qui doit se sécher aussitôt, et où elle laisse une saveur de cuivre.

Triens servilius.

XXXVIII. N'oublions pas un trait singulier relatif au cuivre. La famille Servilia, illustre dans nos fastes, entretient au poids de l'or et de l'argent un triens de cuivre dont on peut dire : Ce cuivre dévore argent et or. J'ignore l'origine et la nature de cette pièce de monnaie. Je me bornerai à citer le texte même du vieux Messala : « Les Servilius gardent dans leur famille un triens sacré, auquel ils offrent chaque année un sacrifice magnifique. Ce triens, dit-on, tantôt augmente, tantôt diminue de volume, et annonce par ce changement la prospérité comme la décadence de cette famille. »

Du fer.

XXXIX. 14. Au cuivre succède le fer, le plus utile comme le plus fatal instrument de la vie. Avec le fer, l'homme ouvre la terre, plante les arbres, aligne les

vites squalore deciso annis omnibus cogimus juvenescere. Hoc exstruimus tecta, cædimus saxa, omnesque ad alios usus ferro utimur. Sed eodem ad bella, cædes, latrocinia, non cominus solum, sed etiam missili volucrique, nunc tormentis excusso, nunc lacertis, nunc vero pennato: quam sceleratissimam humani ingenii fraudem arbitror. Siquidem, ut ocius mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus. Quamobrem culpa ejus non naturæ fiat accepta. Aliquot experimentis probatum est posse innocens esse ferrum. In fœdere, quod expulsis regibus populo romano dedit Porsena, nominatim comprehensum invenimus, ne ferro nisi in agricultura uterentur. Et cum stilo scribere intutum, ut vetustissimi auctores prodiderunt. Magni Pompeii in tertio consulatu exstat edictum, in tumultu necis Clodianæ, prohibentis ullum telum esse in Urbe.

Simulacra ex ferro; cælaturæ ex ferro.

XL. Et tamen vita ipsa non defuit honorem mitiorem habere ferro quoque. Aristonidas artifex quum exprimere vellet Athamantis furorem Learcho filio præcipitato residentem pœnitentia, æs ferrumque miscuit, ut rubigine ejus per nitorem æris relucente, exprimeretur verecundiæ rubor. Hoc signum exstat Thebis hodierno die. Est in eadem urbe et ferreus Hercules, quem fecit

vergers et force chaque année la vigne dont il retranche les rameaux décrépits à reprendre la jeunesse ; par lui l'homme élève des maisons, scie la pierre, et prépare mille autres ustensiles; mais, par lui, la guerre, les massacres, les brigandages se multiplient et s'opèrent, non pas de près seulement, mais à distance : on projette, on fait voler le fer; on le lance, tantôt à force de bras, tantôt avec des machines. Ah! c'est, de toutes les inventions de l'esprit humain, la plus détestable; pour que la mort parvienne plus vite à l'homme, nous lui donnons la rapidité de l'oiseau, nous prêtons des ailes au fer. Ainsi, nous avons absous la nature de nous avoir imposé la loi de la mort. Du reste on a tenté de rendre au fer sa première innocence : une clause formelle du traité conclu entre le peuple romain et Porsena, fut que le fer ne servirait qu'à l'agriculture. De très-anciens auteurs disent que les styles de fer pour l'écriture étaient regardés comme dangereux. Sous le troisième consulat du grand Pompée, un édit rendu à propos de la mort de Clodius défendit qu'il y eût aucune arme dans la ville.

Statues de fer ; ouvrages ciselés en fer.

XL. Néanmoins les hommes ont su donner au fer des usages plus doux. Aristonidas, le sculpteur, voulant exprimer le repentir qui succède à la fureur chez Athamas, après qu'il a précipité son fils Léarque, combina le cuivre et le fer de manière à ce que la rouille resplendissant de l'éclat de l'airain représentât les couleurs du visage qui rougit. La statue se voit encore aujourd'hui à Thèbes. On y remarque aussi un Hercule de fer scuplté par Alcon, à qui les rudes travaux du dieu inspirèrent

Alcon, laborum dei patientia inductus. Videmus et Romæ scyphos e ferro dicatos in templo Martis Ultoris. Obstitit eadem naturæ benignitas, exigentis a ferro ipso pœnas rubigine: eademque providentia nihil in rebus mortalibus faciente, quam quod infestissimum mortalitati.

Differentiæ ferri, et temperatura.

XLI. Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur, quippe insula etiam Italiæ Ilva gignente: minimaque difficultate cognoscuntur, ipso colore terræ manifesto; sed ratio eadem excoquendis venis. In Cappadocia tantum quæstio est, aquæ an terræ fiat acceptum, quoniam perfusa certo fluvio terra, neque aliter ferrum e fornacibus reddit.

Differentia ferri numerosa. Prima in genere terræ cælive. Aliæ molle tantum, plumboque vicinius subministrant: aliæ fragile et ærosum, rotarumque usibus et clavis maxime fugiendum, cui prior ratio convenit. Aliud brevitate sola placet, clavisque caligariis: aliud rubiginem celerius sentit. Stricturæ vocantur hæ omnes, quod non in aliis metallis, a stringenda acie vocabulo imposito. Et fornacum maxima differentia est: nucleusque quidem ferri excoquitur in his ad indurandam aciem: aliquæ modo ad densandas incudes, malleorumve rostra. Summa autem differentia in aqua est, cui subinde can-

cette idée. Nous voyons à Rome des coupes de fer consacrées dans le temple de Mars Vengeur; du reste la nature, toujours bienveillante, a mis des entraves aux funestes effets du fer, en le soumettant à l'érosion de la rouille. Néanmoins on peut dire que sa prévoyance n'a point fait de présent plus funeste aux mortels.

Diverses espèces de fer; sa trempe.

XLI. Les mines de fer se trouvent en quelque sorte partout; l'île même d'Ilva (Elbe) en produit : on les reconnaît très-facilement à la couleur de la terre. Ces mines se traitent comme celles de cuivre. En Cappadoce, on a élevé la question suivante : Est-ce dans l'eau ou dans la terre que réside le principe du fer? Dans ce pays, en effet, en laissant tomber sur le sol l'eau d'une certaine rivière, on obtient du fer de même qualité que celui qui sort des forges.

Il y a beaucoup de variété dans les minerais de fer : cette variété dépend du sol et du ciel. Tantôt la veine ne donne qu'un fer mou et presque aussi docile que le plomb; tantôt ce fer est aigre et cuivreux. Il faut se garder de l'employer pour les roues ou pour des clous; la première espèce est la seule qui convienne. Il est un fer qui n'est bon que pour les ouvrages courts et ramassés, par exemple pour les clous des bottines; quelquefois le métal est très-susceptible de rouille. On donne le nom de *strictùres* à tous ces minerais. Ce nom, inusité lorsqu'il s'agit d'autres métaux, rappelle ceux de *stringere aciem* (tirer l'épée). Les forges aussi établissent une différence : dans les unes, on fabrique le noyau de fer le plus dur, le plus propre à trancher; dans d'autres, on ne s'oc-

tenus merguntur. Haec alibi atque alibi utilior nobilitavit loca gloria ferri, sicut Bilbilin in Hispania et Turiassonem, Comum in Italia, quum ferraria metalla in his locis non sint. Ex omnibus autem generibus palma Serico ferro est. Seres hoc cum vestibus suis pellibusque mittunt. Secunda Parthico. Neque alia genera ferri ex mera acie temperantur: ceteris enim admiscetur mollior complexus. In nostro orbe aliubi vena bonitatem hanc praestat, ut in Noricis: aliubi factura, ut Sulmone: aqua, ubi diximus. Quippe quum in exacuendo oleariae cotes, aquariaeque different, et oleo delicatior fiat acies. Mirumque, quum excoquatur vena, aqua modo liquari ferrum, postea in spongias frangi. Tenuiora ferramenta oleo restingui mos est, ne aqua in fragilitatem durentur. A ferro sanguis humanus se ulciscitur. Contactum namque eo, celerius robiginem trahit.

De ferro, quod vivum appellant.

XLII. De magnete lapide suo loco dicemus, concordiaque quam cum ferro habet. Sola haec materia vires ab eo lapide accipit, retinetque longo tempore, aliud apprehendens ferrum, ut annulorum catena spectetur interdum: quod imperitum vulgus appellat ferrum vivum, vulneraque talia asperiora fiunt. Lapis hic et in Canta-

usage que de le rendre compact pour la fabrication des enclumes et des marteaux. Enfin la différence capitale provient de la trempe, c'est-à-dire, de l'eau dans laquelle on plonge subitement le métal en incandescence. Cette circonstance a rendu fameuses diverses localités, par exemple Bilbilis et Turiasso en Espagne, Côme en Italie, quoique ces lieux ne possèdent point de mines de fer. De tous les fers connus, le fer sérique est le plus estimé. Les Sères nous l'envoient avec leurs étoffes et leurs pelleteries. Au second rang vient le fer parthique. Ce sont les seuls fers dans lesquels il entre que du fer pur; dans tous les autres, on admet un alliage plus doux. Dans l'empire romain, il se trouve certains filons de première qualité, comme dans le Norique; ailleurs, c'est à la fabrication qu'il doit sa bonté : à Sulmone, par exemple, le fer doit tout à la trempe. L'acier s'aiguise mieux à l'huile qu'à l'eau sur la pierre, et que l'huile rend le tranchant plus fixe et plus fin. Un fait singulier, c'est que, dans la coulure du minerai, le métal, en se fondant, prend l'aspect de l'eau la plus limpide, et qu'il devient spongieux et retentissant. Le sang humain tire vengeance du fer qui le verse : par le simple contact, il y développe sûrement la rouille.

Du fer qu'on appelle vif.

XLIII. L'aimant aussi sera désigné à part, et nous y traiterons de la sympathie qu'il a pour le fer. De toutes les matières connues, le fer est la seule qui donne une puissance nouvelle à l'aimant, puissance longue et durable, puisqu'on le voit à son tour saisir d'autres anneaux de fer, et qu'il n'est pas rare de voir ainsi une chaîne d'anneaux suspendus. Ce métal, pour cela, est dit vulgaire-

bria nascitur, non ille magnes verus caute continua, sed sparsa bullatione, ita appellant: nescio an vitro fundendo perinde utilis: nondum enim expertus est quisquam: ferrum utique inficit eadem vi. Magnete lapide Dinochares architectus Alexandriæ Arsinoes templum concamerare inchoaverat, ut in eo simulacrum ejus e ferro pendere in aere videretur. Intercessit mors et ipsius et Ptolemæi, qui id sorori suæ jusserat fieri.

Rubiginis remedia.

XLIII. 15. Metallorum omnium vena ferri largissima est. Cantabriæ maritimæ parte, quam Oceanus adluit, mons prærupte altus, incredibile dictu, totus ex ea materie est, ut in ambitu Oceani diximus. Ferrum accensum igni, nisi duretur ictibus, corrumpitur. Rubens non est habile tundendo, neque antequam albescere incipiat. Aceto aut alumine illitum fit æri simile. A rubigine vindicatur cerussa, et gypso, et liquida pice. Hæc est temperatura a Græcis antipathia dicta. Ferunt quidam et religione quadam id fieri. Et exstare ferream catenam apud Euphratem amnem, in urbe quæ Zeugma appellatur, qua Alexander Magnus ibi junxerat pontem, cujus

ment fer vif, et les plaies qu'il cause sont plus douloureuses que les autres. On trouve aussi des aimans chez les Cantabres, non pas, il est vrai, en blocs ou couches continues, mais en fragmens disséminés que l'on nomme bullations. Je ne sais si cette variété est aussi propre à la fusion du verre; personne n'en a fait l'expérience; mais il est certain qu'elle donne au fer la vertu magnétique. L'architecte Dinocharès avait élevé dans Alexandrie, à la reine Arsinoé, un temple dont il avait commencé la voûte en aimant, afin que la statue de la princesse semblât suspendue sans soutien dans les airs. Sa mort et celle de Ptolémée qui avait ordonné le monument en l'honneur de sa sœur, empêchèrent que l'ouvrage ne fût achevé.

Remèdes à la rouille.

XLIII. 15. De toutes les mines que l'on connaît, celles de fer sont les plus généralement répandues. Dans la Cantabrie maritime, que baignent les flots de l'Océan, s'élève à une hauteur prodigieuse un mont tout entier de fer. Ce fait incroyable a été déjà relaté dans notre périple de l'Océan. Le fer qui a subi l'action du feu se gâte, si on ne le forge au marteau. Il ne faut point le battre lorsqu'il est rouge, mais lorsqu'il passe au blanc. Arrosé de vinaigre ou d'alun, il prend l'aspect du cuivre. La céruse, le gypse, la poix fondue, le préservent de la rouille. Les Grecs attribuent l'effet de cet enduit à l'antipathie. On procède, dit-on, à sa composition, avec certaines formules religieuses. Il y a sur l'Euphrate, dans la ville de Zeugma, une chaîne de fer à l'aide de laquelle Alexandre-le-Grand fit jeter sur le fleuve un pont

annulos qui refecti sunt, rubigine infestari, carentibus ea prioribus.

Medicinæ ex ferro, VII.

XLIV. Medicina e ferro est et alia, quam secandi. Namque circumscribi circulos, terve circumlato mucrone, et adultis et infantibus prodest contra noxia medicamenta: et præfixisse in limine e sepulcro evulsos clavos adversus nocturnas lymphationes. Pungique leviter mucrone, quo percussus homo sit, contra dolores laterum pectorumque subitos, qui punctionem adferant. Quædam ustione sanantur: privatim vero canis rabidi morsus. Quippe etiam prævalente morbo, expavescentesque potum, usta plaga illico liberantur. Calefit etiam ferro candente aqua, in multis vitiis, privatim vero dysentericis.

Medicinæ ex rubigine, XIV.

XLV. Est et rubigo ipsa in remediis, et sic Telephum proditur sanasse Achilles, sive id ærea, sive ferrea cuspide fecit. Ita certe pingitur eam decutiens gladio. Sed rubigo ferri deraditur humido ferro clavis veteribus. Potentia ejus ligare, siccare, sistere. Emendat alopecias illita. Utuntur et ad scabritias generum, pusulasque totius corporis, cum cera et oleo myrteo: ad ignes vero

de bateaux ; ceux des anneaux que l'on a substitués aux anneaux primitifs sont rongés de rouille, les autres sont intacts.

Remèdes tirés du fer, 7.

XLIV. En médecine, le fer a encore d'autres usages que de trancher. Tracez des cercles à terre avec du fer, ou bien tracez en l'air, avec un instrument à pointe de fer, trois cercles autour d'un adulte ou d'un enfant, vous le préservez de tout maléfice. Enfoncez sur le seuil d'une porte des clous arrachés d'un sépulcre, vous écartez les visions nocturnes ; piquez quelqu'un au flanc de la pointe d'un fer qui ait blessé un homme, vous le prémunirez contre les points de côté et les maux de poitrine. L'application du fer chaud guérit beaucoup de maladies, notamment la rage : au plus fort des accidens, et quand le blessé ne voit l'eau qu'avec horreur, la cautérisation de la plaie le met à l'instant hors de danger. L'eau dans laquelle on a éteint un fer porté à la chaleur blanche, est bonne dans une foule de cas, particulièrement dans la dysenterie.

De la rouille, 14.

XLV. La rouille même figure parmi les remèdes : c'est par elle, dit-on, qu'Achille guérit Télèphe, quoiqu'on ne sache si l'airain ou le fer armait sa main ; le fait certain, c'est qu'on représente le fils de Pélée faisant tomber la rouille de son épée. D'ordinaire, on extrait la rouille de vieux clous, que l'on racle avec du fer humide ; elle soude, dessèche, arrête le sang. En liniment, elle met un terme à l'alopécie. Incorporée à l'huile de myrte et à la cire, elle dissipe les aspérités des pau-

sacros ex aceto: item ad scabiem, paronychia, in linteolis. Sistit et feminarum profluvia imposita velleribus. Plagis quoque recentibus vino diluta, et cum myrrha subacta, et condylomatis ex aceto prodest. Podagras quoque illita lenit.

Medicinæ ex squama ferri, XVII. Hygremplastrum

XLVI. Squama quoque ferri in usu est ex acie, aut mucronibus, maxime simili, sed acriore vi, quam rubigo: quamobrem et contra epiphoras oculorum adsumitur. Sanguinemque sistit, quum vulnera maxime ferro fiant. Sistit et feminarum profluvia. Imponitur et contra lienum vitia. Hæmorrhoidas compescit, ulcerumque serpentia. Et genis prodest, farinæ modo adspersa paulisper. Præcipua tamen commendatio ejus in hygremplastro ad purganda vulnera fistulasque, et omne callum erodendum, et rasis ossibus carnes recreandas. Componitur hoc modo: picis oboli sex: cimoliæ cretæ drachmæ duæ: æris tusi drachmæ duæ: squamæ ferreæ, totidem: ceræ, sex: olei sextarius. His adjicitur, quum sunt repurganda vulnera aut replenda, ceratum.

De plumbi metallis: de plumbo albo; de nigri origine duplici.

XLVII. 16. Sequitur natura plumbi. Cujus duo ge-

pières, et les pustules, sur quelques parties du corps qu'elles se trouvent. Dans le vinaigre, elle guérit l'érysipèle. Appliquée entre deux compresses, elle guérit les paronychies et la gale. Appliquée en pessaire, avec de la laine, elle arrête les menstrues. Délayée dans le vin, et pétrie avec de la myrrhe, elle est bonne pour les plaies fraîches. Avec du vinaigre, elle résout les condylomes. En liniment, elle soulage les goutteux.

De l'écaille du fer, 17. Hygremplastre.

XLVI. L'écaille du fer, du moins celle qui provient de la pointe ou du tranchant, est aussi en usage. Elle jouit des propriétés de la rouille, mais elle les possède à un plus haut degré : aussi en frotte-t-on les yeux affligés de fluxions. Elle arrête le sang : contraste bizarre dans une substance qui fait à chaque instant des blessures ! Elle suspend les pertes des femmes. On l'applique en compresse pour les maux de rate ; hémorrhoïdes, ulcères malins, cèdent à son emploi. En poudre, elle soulage les affections des paupières. On la recommande surtout pour les emplâtres liquides destinés à mondifier les plaies, les fistules, à en corroder les callosités, et à faire renaître les chairs sur les os dépouillés. En voici la recette : poix, six oboles ; craie cimolienne, deux drachmes ; cuivre broyé, deux drachmes ; écaille de fer, deux ; cire, six ; huile, un setier. Lorsqu'il faut nettoyer des ulcères ou remplir le vide des chairs consumées, on ajoute du cérat.

Du plomb : plomb blanc ; double origine du plomb noir.

XLVII. 16. Venons au plomb. Il y en a de deux sor-

nera, nigrum, atque candidum. Pretiosissimum candidum, a Græcis appellatum cassiteron, fabuloseque narratum in insulas Atlantici maris peti, vitilibusque navigiis circumsutis corio advehi. Nunc certum est, in Lusitania gigni, et in Gallæcia: summa tellure arenosa, et coloris nigri: pondere tantum ea deprehenditur. Interveniunt et minuti calculi, maxime torrentibus siccatis. Lavant eas arenas metallici, et quod subsedit, coquunt in fornacibus. Invenitur et in aurariis metallis, quæ alutia vocant: aqua immissa eluente calculos nigros paulum candore variatos, quibus eadem gravitas quæ auro: et ideo in calathis, in quibus aurum colligitur, remanent cum eo: postea caminis separantur, conflatique in album plumbum resolvuntur. Non fit in Gallæcia nigrum, quum vicina Cantabria nigro tantum abundet: nec ex albo argentum, quum fiat ex nigro. Jungi inter se plumbum nigrum sine albo non potest, nec hoc ei sine oleo. Ac ne album quidem secum sine nigro. Album habuit auctoritatem et iliacis temporibus, teste Homero, cassiteron ab illo dictum.

Plumbi nigri origo duplex est: aut enim sua provenit vena, nec quidquam aliud ex se parit: aut cum argento nascitur, mixtisque venis conflatur. Ejus qui primus fluit in fornacibus liquor, stannum appellatur: qui secundus, argentum: quod remansit in fornacibus, galena,

tes, le noir et le blanc. Celui-ci est plus précieux, les Grecs l'ont nommé *cassiteros.* A en croire leurs fables, on va le chercher dans des îles de la mer Atlantique, d'où on le porte aux côtes voisines dans des barques d'osier revêtues de cuir. On sait aujourd'hui que la Lusitanie et la Gallécie le produisent. La terre, vers le lieu du gisement, est un sable noir dont on ne reconnaît la qualité qu'au poids. Il est mêlé de petit gravier que déposent les torrens desséchés. Les mineurs lavent ce sable, puis font cuire le sédiment dans des fourneaux. On trouve aussi de ce plomb dans les mines d'or, et on le nomme *alutia.* On l'extrait en faisant passer de l'eau sur des graviers noirs, semés de quelques taches blanches et qui ont le même poids que l'or. On les trouve dans les mêmes corbeilles que celles qui servent à recueillir l'or. On ne les sépare de ce métal que dans les fourneaux, où la fusion les transforme en plomb blanc. On ne fait point de plomb noir en Gallécie, et pourtant ce plomb abonde dans la Cantabrie, qui en est voisine. On ne tire point d'argent du plomb blanc, tandis que l'on en tire du plomb noir. On ne peut souder deux morceaux de plomb noir que par l'intermédiaire du plomb blanc et de l'huile; le plomb blanc même ne se soude qu'à l'aide du noir. Le blanc était célèbre dès le temps de la guerre de Troie: témoin Homère, par qui nous le voyons nommer cassitéros.

Le plomb noir a deux origines. Ou il est natif, et alors il est absolument pur; ou il se trouve mêlé à l'argent, et les deux métaux coulent du même minerai. Le premier résultat de la même fusion se nomme étain, le second argent; ce qui reste dans le fourneau est la galène, troisième élément de la veine métallique. Soumise à une se-

quæ est tertia portio additæ venæ. Hæc rursus conflata, dat nigrum plumbum deductis partibus non duabus.

De stanno : de argentario.

XLVIII. 17. Stannum illitum æneis vasis, saporem gratiorem facit, et compescit æruginis virus : mirumque, pondus non auget. Specula quoque ex eo laudatissima, ut diximus, Brundisii temperabantur, donec argenteis uti cœpere et ancillæ. Nunc adulteratur stannum addita æris candidi tertia portione in plumbum album. Fit et alio modo : mixtis albi plumbi nigrique libris. Hoc nunc aliqui argentarium appellant. Iidem et tertiarium vocant, in quo duæ nigri portiones sunt, et tertia albi. Pretium ejus in libras, x x; hoc fistulæ solidantur. Improbiores ad tertiarium additis æquis partibus albi, argentarium vocant : et eo quæ volunt incoquunt. Pretia hujus faciunt in pondo c lx x. Albo per se sincero pretia sunt x x; nigro, septem. Albi natura plus aridi habet : contraque, nigri tota humida est. Ideo album nulli rei sine mixtura utile est. Neque argentum ex eo plumbatur, quoniam prius liquescit argentum. Confirmant, quod si minus albo nigri quam satis sit, misceatur, erodi ab eo argentum. Album incoquitur æreis operibus Galliarum invento, ita ut vix discerni possit ab argento, eaque incoctilia vocant. Deinde et argentum incoquere simili modo cœpere equorum maxime ornamentis, ju-

conde fusion, elle donne le plomb noir après avoir perdu moins des deux tiers de matière.

Étain ; argentarium.

XLVIII. 17. Une feuille d'étain appliquée sur les vases de cuivre leur ôte leur goût désagréable, et empêche la formation du vert-de-gris, qui est un poison. Le poids du vase (c'est un fait curieux) n'augmente pas. Nous avons dit que jadis on faisait à Brindes les plus beaux miroirs d'étain ; aujourd'hui tout le monde, jusqu'aux servantes, se sert de miroirs d'argent. On contrefait l'étain à l'aide d'un tiers de cuivre blanc sur deux tiers de plomb blanc, ou bien encore en mélangeant des poids égaux de plomb blanc et de plomb noir, ce qu'on nomme étain argentaire. Enfin, l'étain tertiaire se forme de deux parties de noir pour une de blanc : prix, dix deniers la livre. On s'en sert pour souder les tuyaux. D'adroits fabricans ajoutent à de l'étain tertiaire un volume égal de plomb blanc et donnent à ce mélange le nom d'étain argentaire. Ils s'en servent pour toute espèce d'étamage, et le vendent cent soixante deniers la livre ; tandis que le vrai plomb blanc n'en coûte que dix, et le noir sept. Le blanc est plus sec ; le noir, au contraire, est presque totalement humide. Aussi, le blanc seul et privé d'alliage n'est-il propre à aucun usage : on ne peut même s'en servir pour la soudure de l'argent, vu que l'argent entre plus tôt que lui en fusion. On assure que si, dans la soudure, on ne mêle pas suffisamment de plomb noir au plomb blanc, ce dernier corrode l'argent. Dans les Gaules, on en revêt des ouvrages en cuivre, qu'alors on distingue à peine d'avec des ouvrages d'ar-

mentorumque jugis, in Alesia oppido: reliqua gloria Biturigum fuit. Cœpere deinde et esseda, et vehicula, et petorrita exornare: similique modo ad aurea quoque, non modo argentea staticula inanis luxuria pervenit: quæque in scyphis cerni prodigium erat, hæc in vehiculis adteri, cultus vocatur. Plumbi albi experimentum in charta est, ut liquefactum pondere videatur, non calore, rupisse. India neque æs neque plumbum habet, gemmisque suis ac margaritis hæc permutat.

De plumbo nigro.

XLIX. Nigro plumbo ad fistulas laminasque utimur, laboriosius in Hispania eruto, totasque per Gallias: sed in Britannia summo terræ corio adeo large, ut lex ultro dicatur, « ne plus certo modo fiat ». Nigri generibus hæc sunt nomina: ovetanum, caprariense, oleastrense. Nec differentia ulla scoriæ, modo sit excocta diligenter. Mirumque in his solis metallis, quod derelicta fertilius revivescunt. Hoc videtur facere laxatis spiramentis ad satietatem infusus aer, æque ut feminas quasdam fecundiores facere abortus. Nuper id compertum in Bætica santarensi metallo, quod locari solitum X CC M annuis,

gent : on appelle ces morceaux étamures. Ensuite on s'est avisé de recouvrir en argent, et non plus en étain, divers objets d'ornement, notamment les mors et les harnais : le mérite de l'application appartient à la ville d'Alésie, l'invention primitive aux Bituriges. Enfin on couvrit de même voitures, charrettes, coches. A son tour, l'or envahit la place de l'argent. Un vain luxe a multiplié partout les sculptures d'or en relief. Ce que l'on était jadis surpris de contempler sur une coupe, le frottement journalier d'une voiture le ronge sans cesse : c'est là ce qu'on appelle décors. On reconnaît le plomb blanc en le fondant et le versant sur du papier. S'il est pur, il doit le percer par son poids seul, avant de l'avoir roussi. L'Inde, qui n'a ni cuivre ni plomb, nous donne, en échange de ces métaux, ses pierreries et ses perles.

Plomb noir.

XLIX. Du plomb noir, on fait des tuyaux, des lames. L'Espagne et les Gaules tirent laborieusement ce métal des entrailles de la terre. En Bretagne, il se trouve à la surface du sol, et en telle abondance, qu'une loi défend « d'en fondre au delà d'une certaine quantité. » Les variétés du noir se nomment plomb d'Ovète, plomb de Caprarie, plomb d'Oléastre. Les scories ne diffèrent point, lorsque la fonte a été bien conduite. Une particularité remarquable, c'est que les mines de plomb sont les seules qui renaissent, et plus riches lorsqu'on les abandonne. Cette reproduction semble être un effet de l'air qui entre en énorme quantité par des ouvertures libres, et rappelle ces femmes dont l'avortement double la fécondité : la mine de Santare, en Bétique,

postquam obliteratum erat, CCLV locatum est. Simili modo Antonianum in eadem provincia pari locatione pervenit ad pondo CCCC vectigalis. Aqua addita non liquescere vasa e plumbo constat: eadem, si in aqua calculus æreusve quadrans addatur, peruri.

Ex plumbo, medicinæ XV.

L. 18. In medicina per se plumbi usus est cicatrices reprimere: adalligatisque lumborum et renum parti laminis frigidiore natura inhibere impetus Veneris. Visaque in quiete Venerea sponte naturæ erumpentia usque in morbi genus, his laminis Calvus orator cohibuisse traditur, viresque corporis studiorum labori custodisse. Nero (quoniam ita diis placuit) princeps, lamina pectori imposita, sub ea cantica exclamans, alendis vocibus demonstravit rationem. Coquitur ad medicinæ usus, patinis fictilibus, substrato sulphuris minuto, laminis impositis tenuibus, opertisque sulphure et ferro mixtis. Quum coquitur, munienda in eo opere foramina spiritus convenit: alioqui plumbi fornacium halitus noxius sentitur, et pestilens, et canibus ocissime: omnium vero metallorum, muscis et culicibus: quamobrem non sunt ea tædia in metallis. Quidam in coquendo scobem plumbi lima quæsitam sulphuri miscent: alii cerussam potius,

en a offert naguère un exemple. Elle avait été affermée 200,000 deniers par an, et, après un intervalle d'oubli, le bail a été porté à 255,000. De même, la ferme du plomb antonien, dans la même province, a été portée à 400,000 livres. On sait que si l'on met de l'eau dans un vase de plomb, il ne se fond point; mais que si l'on y jette un caillou ou un quadrans de cuivre, le vase cède à l'action du feu.

Remèdes tirés du plomb.

L. 18. En médecine, le plomb, sans autres substances, aplanit les cicatrices; appliqué en lames autour des reins et des lombes, il est antiaphrodisiaque. L'orateur Calvus était sujet à des songes voluptueux, dont l'effet était des pertes de semence : on assure que l'application de cette espèce de ceinture y mit un terme, et conserva au travail et à l'étude les forces dont ces accidens le privaient. Néron ne chantait que la poitrine munie d'une plaque de plomb, et l'expérience a fait voir que cet expédient entretenait la voix. On fait cuire du plomb dans des pots de terre, dans lesquels on stratifie du soufre en poudre impalpable, et des lames de plomb très-minces, qu'ensuite on recouvre d'un lit de soufre et de fer mêlés ensemble. Le vase doit être hermétiquement fermé pendant la coction, car il s'échappe du mélange une vapeur pernicieuse, surtout pour les chiens, qu'elle tue sur-le-champ. Et, effectivement, les vapeurs métalliques font mourir les mouches et les cousins : aussi est-on, dans les mines, totalement garanti de ces insectes incommodes. Quelques-uns, pendant la coction, mêlent au soufre de la li-

quam sulphur. Fit et lotura plurimi usus in medicina, quum se ipso teritur in mortariis plumbeis addita aqua cælesti, donec crassescat. Postea supernatans aqua tollitur spongiis: quod crassissimum fuit, siccatum dividitur in pastillos. Quidam limatum plumbum sic terunt: quidam etiam plumbaginem admiscent: alii vero acetum, alii vinum, alii adipem, alii rosam. Quidam in mortario lapideo, et maxime thebaico, plumbeo pistillo terere malunt: candidiusque fit ita medicamentum. Id autem quod ustum est plumbum, lavatur, et teritur, ut cadmia. Potest adstringere, sistere, contrahere cicatrices. Usus enim ex eodem, et in oculorum medicamentis, et maxime contra procidentiam eorum, et inanitatem ulcerum, excrescentiave, rimasque sedis, aut hæmorrhoidas, aut condylomata. Ad hæc maxime lotura plumbi facit: cinis autem usti ad ulcera serpentia, aut sordida: eademque, quæ chartis, ratio profectus. Uritur autem in patinis per laminas minutas cum sulphure, versatum rudibus ferreis aut ferulaceis, donec liquor mutetur in cinerem. Dein refrigeratum teritur in farinam. Alii limatam scobem in fictili crudo coquunt in caminis, donec percoquatur figlinum. Aliqui cerussam miscent pari mensura, aut hordeum, teruntque, ut in crudo dictum est, et præferunt sic tritum plumbum spodio cyprio.

maille de plomb. Au soufre, d'autres substituent la céruse. On use aussi beaucoup en médecine de la lotion suivante: broyez du plomb dans un mortier de même métal, avec un pilon aussi de même métal, en ajoutant de l'eau de pluie, et en continuant de piler jusqu'à ce que le lavage s'épaississe; ensuite enlevez à l'éponge l'eau qui surnage; séchez la pâte, et divisez-la en trochisques. Quelques-uns emploient de la limaille de plomb, à laquelle ils mêlent de la plombagine; d'autres font entrer le vinaigre, le vin, la graisse, la rose. Quelques opérateurs veulent que le mortier soit de pierre, surtout de pierre thébaïque, tandis que le pilon sera de plomb : le produit acquiert ainsi plus de blancheur. Le plomb calciné doit être lavé, puis broyé comme la cadmie. Il est astringent, répressif, bouche les cicatrices, entre dans les médicamens ophthalmiques, surtout pour les yeux qui sortent de leur orbite, remplit les vides des ulcères, enlève les excroissances, guérit les fissures à l'anus, les hémorrhoïdes, les condylomes. La lotion de plomb est très-utile dans tous ces cas. La cendre du même métal amende les ulcères malins et purulens; leur effet avantageux ne le cède en rien à celui de la cendre de papier. Pour brûler le plomb, on l'expose, à découvert sur un plat, à l'action du feu; il doit être alors divisé en lames très-minces, et stratifié avec du soufre. On remue avec une verge de fer ou une baguette de férule, jusqu'à ce que le métal liquéfié se convertisse en cendre, qu'après le refroidissement on broie en poudre fine. Dans d'autres officines, on prend de la limaille de plomb, qu'on met au fourneau dans de l'argile crue, jusqu'à parfaite cuisson de celle-ci. A la limaille, d'autres joignent volume égal de céruse ou

Ex scoria plumbi, medicinæ XVI.

LI. Scoria quoque plumbi in usu est, optimaque, quæ ad luteum maxime colorem accedit, sine plumbi reliquiis, aut sulphuris specie, et terra carens. Lavatur hæc in mortariis minutim fracta, donec aqua luteum colorem trahat, et transfunditur in vas purum, idque sæpius, usque dum subsidat, quod utilissimum est: eosdemque effectus habet, quos plumbum, sed acriores. Mirari succurrit experientiam vitæ, ne fæce quidem rerum, excrementorumque fœditate intentata tot modis.

Spodium ex plumbo.

LII. Fit et spodium ex plumbo eodem modo, quo ex cyprio ære diximus. Lavatur in linteis raris aqua cælesti, separaturque terrenum transfusione, cribratumque teritur. Quidam pulverem pennis detergere malunt, ac terere in vino odorato.

De molybdæna: medicinæ ex ea, XV.

LIII. Est et molybdæna, quam alio loco galenam vocavimus, vena argenti plumbique communis. Melior hæc, quanto magis aurei coloris, quantoque minus plumbosa,

d'orge, et pilent le tout comme pour le plomb cru. On préfère la poudre ainsi obtenue, à la spode de Cypre.

Remèdes tirés de la scorie du plomb, 16.

LI. La scorie de plomb est aussi en usage; la meilleure est celle qui approche le plus du jaune, sans cependant ressembler au soufre, et sans offrir vestiges de plomb ou de terre. Après l'avoir broyé en petits fragmens dans le mortier, on lave jusqu'à ce que l'eau se colore en jaune, puis l'on transvase dans un vaisseau net, et cela à diverses reprises, jusqu'à ce qu'il se dépose un sédiment. Ce produit est très-utile : il possède, mais à un plus haut degré, les propriétés du plomb. Admirons ici l'expérience humaine, qui n'a rien dédaigné, pas même la lie et les immondes excrétions des métaux !

Spode de plomb.

LII. La spode de plomb se fait par les mêmes procédés que la spode d'airain de Cypre. On lave à l'eau de pluie, dans des linges dont le tissu est lâche. On sépare la terre en transvasant souvent; on tamise; enfin l'on broie. D'autres croient meilleur d'enlever la poussière avec un houssoir de plumes, et de broyer dans du vin aromatique.

Molybdène : 15 remèdes.

LIII. Le molybdène, ailleurs nommé galène, est un minerai de plomb et d'argent. Il augmente de qualité à mesure que sa nuance se rapproche de celle de l'or,

friabilis, et modice gravis. Cocta cum oleo, jocineris colorem trahit. Adhærescit et auri et argenti fornacibus. Et hanc metallicam vocant. Laudatissima quæ in Zephyrio fiat. Probantur minime terrenæ, minimeque lapidosæ: coquuntur lavanturque scoriæ modo. Usus in liparas, ad lenienda refrigerandaque ulcera: emplastrisque, quæ non alligantur: sed illita ad cicatricem perducunt, in teneris corporibus mollissimisque partibus. Compositio ejus est libris tribus, et ceræ libra una, olei tribus heminis, quod in senili corpore cum fracibus additur. Temperatur et cum spuma argenti, et scoria plumbi, ad dysenteriam, et tenesmum, fovendo calida.

De psimmythio, sive cerussa: medicinæ VI.

LIV. Psimmythium quoque, hoc est, cerussam, plumbariæ dant officinæ. Laudatissimum in Rhodo. Fit autem ramentis plumbi tenuissimis super vas aceti asperrimi impositis, atque ita destillantibus. Quod ex eo cecidit in ipsum acetum, arefactum molitur et cribratur, iterumque aceto mixto in pastillos dividitur, et in sole siccatur æstate. Fit et alio modo: addito in urceos aceti plumbo, obturatos per dies decem, derasoque ceu situ, ac rursus rejecto, donec deficiat materia. Quod derasum est, teritur et cribratur, et coquitur in patinis, miscetur que rudiculis donec rubescat, et simile sandaracæ

et qu'il a moins de plomb. Il est friable et d'une pesanteur médiocre. Cuit dans l'huile, il contracte la couleur du foie. Il s'attache au fourneau où l'on fond l'or et l'argent ; on l'appelle aussi métallique. Le plus estimé est celui de Zéphyrium. On vante aussi celui qui n'est ni pierreux ni terreux. On le cuit et on le lave comme la scorie de plomb. Il sert comme lénitif et réfrigérant dans les emplâtres gras pour ulcères; il entre aussi dans les emplâtres qui excluent la ligature ; en liniment, il détermine la cicatrice dans les parties les plus molles et les plus délicates. On doit alors, sur trois livres de molybdène, mettre une livre de cire, trois hémines d'huile, et, si l'emplâtre est destiné à un vieillard, ajouter du marc d'olive. Combiné à l'écume d'argent et à la scorie de plomb, il est bon, en emplâtre chaud, pour la dysenterie et le ténesme.

Psimmythium, ou céruse : 6 remèdes.

LIV. Le psimmythium, ou céruse, vient aussi des forges de plomb ; Rhodes donne le meilleur. On le fait de râpures de plomb, suspendues au dessus d'un vaisseau de vinaigre très-fort : dissoutes par lui, elles tombent goutte à goutte. Ainsi arrivées dans le vinaigre, elles sont séchées, moulues, tamisées, mêlées de nouveau au vinaigre, divisées en trochisques, et séchées l'été au soleil. Voici une autre recette. Jetez du plomb dans des barils de vinaigre ; fermez pendant dix jours; raclez la crasse qui se forme sur le plomb, puis remettez-le dans le liquide jusqu'à disparition complète du métal ; pilez, passez au tamis, faites cuire ce que vous avez obtenu en raclant, et remuez avec une brochette, jusqu'à ce

fiat. Dein lavatur dulci aqua, donec nubeculæ omnes eluantur. Siccatur similiter postea, et in pastillos dividitur. Vis ejus eadem, quæ supra dictis: levissima tantum ex omnibus: præterque ad candorem feminarum adhibetur. Est autem letalis potus sicut spumæ argenti. Postea cerussa ipsa si coquatur, rufescit.

Sandaraca : medicinæ ex ea, XI.

LV. Sandaracæ quoque propemodum dicta natura est. Invenitur autem et in aurariis et in argentariis metallis: melior quo magis rufa, quoque magis virus redolens, ac pura, friabilisque. Valet purgare, sistere, excalfacere, perrodere. Summa ejus dos septica. Explet alopecias ex aceto illita. Additur oculorum medicamentis. Fauces purgat cum melle sumpta. Suspiriosis tussientibusque jucunde medetur, cum resina terebinthina in cibo sumpta. Suffita quoque cum cedro, ipso nidore iisdem medetur.

Arrenicum.

LVI. Et arrenicum ex eadem est materia. Quod optimum, coloris etiam in auro excellentis: quod vero pallidius aut sandaracæ simile est, deterius existimatur. Est et tertium genus, quo miscetur aureus color sandaracæ. Utraque hæc squamosa. Illud vero siccum, purumque,

que cette crasse soit rouge, et offre l'aspect de la sandaraque. Lavez dans l'eau douce, jusqu'à ce que toutes les taches disparaissent; enfin séchez comme précédemment, et divisez en trochisques. La céruse a les propriétés médicinales des substances précédentes; seulement elle est la plus légère des préparations de plomb; de plus, les femmes l'emploient pour se blanchir le teint. Prise intérieurement, c'est un poison comme l'écume d'argent. Soumise à une seconde cuisson, elle roussit.

Sandaraque: 11 remèdes.

LV. Il a été parlé presque complètement de la sandaraque. On la trouve dans les mines d'or et d'argent; plus elle est rousse, fétide, friable et pure, mieux elle vaut. Purgative, astringente, corrosive, échauffante, elle est surtout éminemment septique. En liniment avec du vinaigre, elle répare les effets de l'alopécie. Elle entre dans les médicamens ophthalmiques. Prise avec du miel, elle nettoie le gosier. Administrée dans quelque aliment avec de la térébenthine, elle fait un bien remarquable aux malades affligés de toux et d'asthme. En fumigation sur du bois de cèdre, elle leur procure aussi du soulagement.

Arsenic.

LVI. L'arsenic provient de la même substance: le meilleur est celui dont la couleur imite celle de l'or. L'arsenic pâle ou roux comme la sandaraque est peu estimé: une troisième espèce participe de la couleur des deux substances. Les deux dernières espèces sont écailleuses; la première est sèche, pure, et se fend d'elle-

gracili venarum discursu fissile. Vis eadem quæ supra, sed acrior. Itaque et causticis additur, et psilothris. Tollit et pterygia digitorum, carnesque narium, et condylomata, et quidquid excrescit. Torretur, ut validius prosit, in nova testa, donec mutet colorem.

même, selon des lignes très-déliées. L'arsenic a, mais à un plus haut degré, les propriétés de la sandaraque; aussi entre-t-il dans les caustiques et les épilatoires. Il enlève les carnosités des ongles, les polypes des narines, les condylomes; en un mot, toutes les excroissances. On double sa force en le faisant cuire dans un vaisseau de terre neuf, jusqu'à ce qu'il change de couleur.

NOTES

DU LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

Chap. I, page 166, ligne 8. *Stipis quoque auctoritas, ut diximus.* Liv. XXXIII, chap. 13 et 48. Ajoutons qu'*æs* et *as* sont un seul et même mot. Et qu'on n'objecte point la différence des génitifs *assis, æris; Cæsar* se disait d'abord *Cæsas*, et les médailles en font foi.

II, page 166, ligne 16. *Cadmiam.* C'est l'hydrosilicate de zinc connu sous le nom de calamine, et souvent confondu avec le carbonate de zinc, que l'on désigne sous le même nom. Ce minéral, dont la pesanteur spécifique est 3,42, et qui a en volume 1 atome de silicate de zinc et 3 atomes d'eau, en poids 26,23 de silice, 66,37 d'oxide de zinc, et 7,40 d'eau, ne sert qu'à composer, mêlé aux vrais minerais de cuivre, le laiton que l'on voulait bien prendre pour du cuivre, et que l'on appelait, comme de nos jours, *cuivre jaune.*

Page 168, ligne 3. *Fit et ex alio lapide quem chalciten vocant.* Pline dit que ce minéral est celui qui donne le cuivre ; qu'il se trouve dans le fond des mines ; qu'il est friable, même mou ; qu'il ressemble à un duvet serré. La meilleure chalcite est couleur de miel ; elle est traversée de veines de cuivre ; elle est friable, mais n'est point pierreuse.

Il est évident que cette pierre était un minerai de cuivre, probablement un minerai de fer et de cuivre pyriteux, mêlé de cuivre malachite soyeux et susceptible de se décomposer ; mais il n'est pas possible de rapporter cette détermination à aucune variété déterminée de minerai de cuivre.

Pline décrit dans cette substance des altérations, et lui at-

tribue des propriétés médicinales astringentes, qui ne peuvent laisser de doute qu'elle ne contînt ou ne donnât des sulfates de fer ou de cuivre, qu'il nomme *sory* et *misy*.

La chalcite était aussi une pierre couleur de cuivre, que Pline ne fait que nommer dans l'énumération des pierres qui ont des ressemblances ou des rapports avec ces objets.

BRONGNIART.

Page 168, ligne 5. *Aurichalco*. C'est, à ce que l'on présume, un laiton natif (nous savons que le laiton est l'alliage du zinc et du cuivre).

Ligne 15. *Imitatur in sestertiis dupondiariisque*. Ainsi les sesterces ne furent pas tous d'argent, et les pièces de deux sous, et les pièces de six blancs (car telle est l'exacte relation du sesterce au *dupondius*) étaient en cuivre. L'opposition de *cadmiam* et d'*aurichalco* achève de nous prouver que le premier était un élément pour l'aurichalque factice, et que le second était le laiton natif.

III, page 170, ligne 10. *Hoc casus miscuit, Corintho, quum caperetur, incensa : mireque, etc.* On peut tenir pour certain, sans même avoir recours aux raisons de Pline, que l'airain de Corinthe eut une tout autre origine que celle qu'on lui donne vulgairement. Il n'en est pas moins vrai qu'il dut y avoir une composition particulière, et dont on ignore le secret, pour la fabrication de Corinthe. Ce secret, à notre avis, consistait dans l'emploi d'un minerai particulier de cuivre, qui contenait déjà de l'argent, et que des grillages successifs amenaient sinon à l'état complet de pureté si rarement atteint par les anciens, du moins très-près de cet état, et mêlé seulement d'argent.

IV, page 172, ligne 13. *Antiquissima... toto orbe*. Pausanias (*Eliaq.*) donne la priorité au cuivre espagnol, qu'il appelle de Tartesse.

VI, page 174, ligne 5. *Superficiem*. C'est l'espèce de plateforme qui termine le fût du candelabre, et qui, percée à son milieu d'un trou, reçoit la bougie ou le cierge principal. Peut-

être toutes les plates-formes terminales de chaque branche du candelabre étaient-elles aussi fabriquées à Égine, et alors Pline aurait dû écrire *superficies*.

Page 174, ligne 9. *Accessio candelabri talis fuit, etc.* L'historiette est jolie et fort digne de figurer dans les annales des candelabres. Long-temps on ne l'avait pas comprise : c'est Hardouin qui l'a expliquée. L'on peut voir par quelques passages de Sénèque, de Martial et de Pétrone, combien les grands de Rome, dans leur luxe barbare, se plaisaient à étaler, dans leurs riches maisons et au milieu de leurs festins magnifiques, le spectacle des infirmités humaines, soit physiques, soit morales. Le bossu et l'idiot, tels étaient les plastrons de leurs stupides plaisanteries, et plus l'objet qu'ils pouvaient faire voir dans leurs exercices gratis était informe et monstrueux, plus ils étaient glorieux de l'acquisition de ce *lusus naturæ*.

VII, page 176, ligne 3. *A Cn. Octavio... factam porticum duplicem ad circum Flaminium, etc.* Il y avait à Rome deux portiques octaviens, l'un près du théâtre de Pompée, l'autre près du théâtre de Marcellus. Ce dernier avait été fondé par Octavie, sœur d'Auguste. Le premier l'avait été en effet par Cn. Octavius, l'édile curule, le préteur, le consul, le *decemvir sacris faciendis* qui avait remporté sur Persée une victoire navale, et qui fut récompensé par le triomphe.

Ligne 6. *Vestæ quoque ædem.* Ce temple, qui est encore debout, était de forme ronde. Voici comment Ovide, avec son élégance ordinaire, le décrit :

Forma tamen templi quæ nunc manet, ante fuisse
  Dicitur; et formæ causa probanda subest.
Vesta eadem est quæ Terra................
....
Arte syracusia suspensus in aere clauso
  Stat globus, immensi parva figura poli;
Et quantum a summis, tantum secessit ab imis
  Terra : quod ut fiat forma rotunda facit.
Par facies templi : nullus procurrit in illo
  Angulus : a pluvio vindicat imbre tholus.

Fast., lib. VI, v. 265.

Ce même temple se voit sur quelques médailles de la famille *Cassia,* dans Patin (p. 67), et sur celles de Julia Domna : on y lit autour du temple les mots VESTA. MATER. On l'appelle à présent *chiesa* (église) *della Madonna del Sole.*

VIII, page 176, ligne 16. *L. Crassum, heredem, etc.* Il paraît que le célèbre triumvir millionnaire qui fut tué à Carrhes n'était pas le seul qui sacrifiât à la manie de thésauriser dans cette famille. Au reste, Pline était à même d'avoir d'excellens renseignemens à ce sujet ; car son Mucien, *ter consul,* prétendait descendre des ci-devant Crassus (qui comme lui s'étaient nommés Licinius Crassus Mucianus).

Ligne 18. *Cortinas, etc.* La ponctuation doit être *cortinas tripodum, nomine delphicas* et non *cortinas, tripodum nomine delphicas.* A présent, qu'est-ce que ces delphiques ou cortines de trépieds? Très-probablement le sens du mot varia. Dans les siècles élégans de Rome, *delphica* veut dire tout buffet, tout meuble propre à supporter la vaisselle d'argent, d'or, etc. Il est impossible de ne pas penser ici à nos guéridons et consoles, tout en convenant que probablement il y eut entre l'usage que nous en faisons et celui que les anciens faisaient de leurs abaques de nombreuses différences accessoires. Quant aux formes de la *delphica,* c'est probablement des consoles qu'elles se rapprochaient, à ceci près que, sans doute, au dessus du plan supérieur principal, s'élevait, de quelques pouces, un plan étroit, oblong, en forme de banc. Primitivement la cortine avait été le revêtement du trépied delphique, revêtement qui, dit-on, était formé de la peau du serpent Python. A cette époque, le trépied au grand complet se composait de trois parties: 1° le trépied même; 2° la surface plane que l'on posait sur le trépied, et qui en faisait une espèce de table; 3° la cortine. Cet ornement sacré dut être, à la longue, remplacé par des peaux d'animaux farouches, puis par de riches étoffes. Plus tard enfin, il paraîtrait que l'art fit tout d'une pièce la table et la cortine, c'est-à-dire fit la table et simula la cortine.

Ligne 20. *Lychnuchi pensiles, etc.* Poinsinet s'imagine que les lychnuques de deuxième espèce, *aut arborum modo, etc.,* n'étaient

pas suspendus comme les *pensiles ;* nous présumons qu'il se trompe. Les deux lychnuques indiqués par Pline ne peuvent être que deux variétés d'un même type, le *lychnuchus pensilis :* la première sans doute est tout simplement un lychnuque sans branches, ou bien un lychnuque à branches régulières; la seconde comprenait des lychnuques à branches nombreuses et peut-être très-capricieusement travaillées et ornées. Euphorion (dans Athénée, liv. XV, pag. 700) fait mention d'un lychnuque qui avait autant de branches, et par conséquent, portait autant de lumignons qu'il y avait de jours dans l'année. Probablement ce lychnuque était symbolique et illuminait un temple.

IX, page 178, ligne 5. *Ex peculio Sp. Cassii... ipsius interemerat.* C'est une des traditions qui avaient cours à Rome, et dont il est permis de douter. (*Voyez* TITE-LIVE, II; VALÈRE-MAXIME, V, 8, n. 2; DENYS D'HALIC., VIII.) Chez quelques autres auteurs, Cassius, déclaré coupable, est précipité du haut de la roche Tarpéienne. On ajoute qu'au dessous de la statue de Cérès, élevée à cette occasion, était le mot EX. CASSIA. FAMILIA. DATVM.

Ligne 15. *Quas iconicas vocant.* Ces statues-portraits pouvaient former une suite curieuse. La mode s'en répandit, et souvent, tout en représentant fidèlement la physionomie et l'attitude, elles furent élevées à des dimensions plus fortes. On les distinguait alors en augustes, lorsque l'exagération n'était que de quelques pouces (au plus quinze pouces français), et en colosses, lorsque l'excès dépassait la coudée romaine. Les statues athlétiques devaient être exactement de la même proportion que les athlètes qu'elles représentaient, et les hellanodiques (ou juges des jeux) rejetaient celles qu'ils regardaient comme infidèles sous ce rapport. De là, l'expression d'*Isométrètes* (Εἰκόνες ἰσομέτρητοι) en parlant des statues des anciens.

Ligne 16. *Harmodio... posuerint statuas.* Ces deux statues étaient de Praxitèle, au rapport de Pline lui-même (chap. 19 de ce livre) et d'Arrien (*Exp. d'Alexand.*, liv. III et VII).

Ligne 23. *Mox forum, etc.* Cette mode commence à se répandre aussi dans nos villes principales, à ceci près que nous

nous contentons de plâtres, tandis qu'il fallait aux anciens des marbres et des bronzes.

X, page 180, ligne 4. *Græca res est, nihil velare... addere.* Cela résulte de ce qu'en général les Grecs se livrèrent aux arts gymniques, tandis que les Romains étaient tout entiers aux occupations guerrières. Les uns avaient leur soleil, leurs ombrages et leurs bains choisis par eux; les autres, au contraire, avaient à subir les hivers, les rudes assauts des atmosphères qu'ils allaient chercher, les bivouacs sous la tente, les fatigues et les privations de plus d'une espèce.

Ligne 7. *In foro suo.* Le forum de César était près du temple de Janus, dans la huitième région de Rome. (*Voyez* DION CASS., liv. XLVIII, et P. VICTOR).

Nam Lupercorum habitu, etc. Les luperques étaient les prêtres de Faune dans le Latium. On sait qu'aux fêtes dites Lupercales, ils couraient les rues de Rome nus ou presque nus (VIRGILE, *Énéid.*, VIII, etc., etc.), et qu'ils frappaient les femmes à grands coups de lanière pour les rendre fécondes. Ces lanières étaient de peaux de chèvre, et par là même rentraient bien naturellement dans les attributs du dieu berger, du dieu chevrier de la vieille Italie : car originairement les boucs, les chèvres avaient été l'unique richesse de la race des pasteurs.

Ligne 9. *Mancinus eodem... quo deditus est.* C'est évidemment que Mancinus regardait cet instant comme un des plus glorieux de sa vie. Effectivement, les Romains avaient l'excellente habitude de désavouer à leur gré les alliances, les traités qui ne leur convenaient pas, et ils prétendaient en être quittes en livrant la personne du signataire au peuple dont on trompait ainsi l'espoir. La première fois que les signataires de traités violés furent ainsi livrés, peut-être coururent-ils quelque danger; mais depuis, l'adoucissement des mœurs ayant rendu les peuples moins stupidement farouches, ceux à qui on livrait ainsi un diplomate, un général, le renvoyaient sans lui faire de mal. Qu'eussent fait les Numantins de la tête de Mancinus? Rien. D'ailleurs il était facile de sentir qu'accepter ainsi l'homme qu'on leur abandonnait, c'était par là même se reconnaître payés, c'était donner quittance

du traité, c'était avouer que tout s'était passé conformément aux règles de la justice, du droit des gens et du bon sens. Or, pour qu'il en fût ainsi, il eût été nécessaire que l'on rétablît tout dans l'état où tout était avant le traité. Avant le traité signé aux Fourches-Caudines, un corps entier de Romains, l'élite des forces romaines, se trouve coupé par les Samnites, qui peuvent à leur gré tailler en pièces ou faire prisonniers. Le traité leur rend la vie, le libre usage de leurs mouvemens et les remet hors du territoire ennemi, à condition qu'on aura la paix. Lorsque le sénat rejette ce traité, il devrait tout simplement déclarer qu'il se moque des traités lorsqu'ils ne lui sont point avantageux, et qu'il casse celui-là, parce que tel est son plaisir : mais livrer Posthumius, qui l'a signé, aux Samnites qui avaient entre leurs mains Posthumius et son armée, c'est se moquer impudemment de ceux qu'on dupe ; et quand un tel incident s'érige en dogme politique, c'est du machiavélisme ; et quand on trouve des raisons à l'appui de ce système (car quel est le mauvais système qui n'ait pas été appuyé de raisons ?), on n'invente que des sophismes.

Ligne 14. *Celetas.* Le vocabulaire des jeux donnait souvent aux athlètes le nom de l'instrument de leur victoire ou bien du genre de combat qu'ils avaient choisi. Ainsi l'on appelait *harma* (ἅρμα), char, celui qui disputait le prix de la course des chars ; téthrippe (τέθριππον), celui dont le char était à quatre chevaux ; diaule (δίαυλος), celui qui avait choisi pour joûte le double parcours du stade. Le *célès,* en conséquence, était celui qui faisait le tour du stade sur un seul cheval. Nous avons plus haut rapproché ce nom de celui de *celeres,* que portaient les cavaliers de Romulus.

Ligne 17. *Non nisi a divo Augusto sejuges.* Notre naturaliste oublie ici les *sejuges* consacrés par Cn. Cornelius, l'an de Rome 266, c'est-à-dire deux cents ans avant le règne d'Auguste, dans Rome même. Il est fait mention de *sejuges*, et même de mieux que cela, dans une inscription de Gruter (pag. 337) : BIGAS, TRIGAS, QVADRIGAS, SEIVGES ET SEPTEIVGES.

XI, page 180, ligne 22. *Antiquior columnarum, sicut C. Mænio.*

Ce Ménius avait été collègue de Camille dans le consulat. Il vainquit les forces des villes de Lavinium, de Véliternes et d'Antium (*Voyez* TITE-LIVE, liv. VIII), à ce que nous apprend une inscription dans Gruter : C. MAENIVS. P. F. P. N. COS. DE. ANTIATIBVS. LAVEINEIS. VELITERNEIS. PRIDIE. K. OCTOB. AN. CDXVI. Nonius (chap. I, n. 33) parle aussi de la colonne de Ménius.

Page 182, ligne 4. *Caio Duillio, etc.* Duillius était consul l'an de Rome 493, et battit la flotte carthaginoise à la hauteur des îles de Lipari. (Comp. FLORUS, liv. II, chap. 29; l'*Epitome* de TITE-LIVE, XVII.) Mention est faite de cet évènement dans une pierre du Capitole, relatée dans Gruter (pag. 297), et Ciaconius a expliqué avec soin l'inscription de la colonne qui existe encore, et qui est aujourd'hui le plus ancien monument de ce genre qu'on voie à Rome. Elle a douze pieds de haut, et a été transportée au Capitole.

Ligne 7. *Unciaria stipe collata.* C'étaient sans doute des espèces de centimes additionnels, plutôt qu'une souscription ou cotisation volontaire. Cependant ce premier point serait déjà à décider. Puis, dans le cas de l'affirmative, il resterait encore quelques questions à résoudre : 1° l'argent était-il pris sur une caisse particulière, dite du peuple, ou sur l'*ærarium* commun du sénat et du peuple? 2° est-ce l'assemblée populaire qui votait l'impôt ou souscription volontaire à laquelle tout le monde était tenu de souscrire? 3° étaient-ce les tribuns qui proposaient la petite loi *ad hoc*? Il est superflu d'ajouter que *stips unciaria* signifie 1/12 en sus des sommes ordinaires (ou peut-être de la somme votée pour la paie militaire), et que c'est bien à tort qu'Hardouin et tous les autres commentateurs voient ici un demi-as par tête. La faute serait la même quand on dirait un as. Car peu importe ce que valait à cette époque l'as, peu importe qu'il fût sextantinal ou uncial. L'essentiel, c'est de bien voir qu'il ne pouvait s'agir, s'il y eut souscription, de tant par tête; s'il y eut impôt, d'un as par chaque contribuable; car la première condition d'un impôt par tout pays, c'est, sinon d'être réellement proportionnel, du moins de sembler proportionnel. Or, qu'on donne un centime ou qu'on donne 1000 francs par tête, la proportionalité n'existe

plus, même nominalement. Il faut donc absolument en revenir au sens simple, qui est le nôtre, le douzième par tête. *As* est l'unité en tout genre, et en conséquence, en tout genre *uncia* est son douzième.

Page 182, ligne 10. *Atti Navii.* C'est le célèbre augure à miracles qui coupait le silex avec son rasoir, du temps de Tarquin l'Ancien. (*Voyez* TITE-LIVE, I, I, et PLINE lui-même, liv. XV, chap. 20.)

Ligne 11. *Publii Clodii funere.* C'est le fameux incendie qui fait jeter feu et flamme à Cicéron, dans son *pro Milone,* et qui lui a fourni tant d'excellens calembourgs, parmi lesquels le *lumen curiæ Clodius,* et le tribun Ambustus.

Ligne 14. *M. Horatii.* Il faut que cette statue n'ait pas toujours été placée au même lieu. Aulu-Gelle (liv. IV, chap. 5) la met dans les Comices, Plutarque (*Vie de Publicola*) dans le temple de Vulcain.

Ligne 16. *Equidem et Sibyllæ... positas ætate Tarquinii Prisci.* Cependant on ne rapporte la célébrité de la Sibylle qu'à l'époque de Tarquin le Superbe. C'est à lui que la Sibylle apporta les neuf volumes que deux combustions successives réduisirent à six, puis à trois. Au lieu d'*instituit,* d'anciens manuscrits portaient *restituit,* ce qui permettrait de penser à Sext. Pacuvius Taurus, tribun sous le règne d'Auguste, et à Messala, consul l'an de Rome 751 (avant J.-C., 3), et fils du célèbre orateur Messala Corvinus.

Ligne 19. *Nisi regum antecedentium, etc.* Suivant Dion Cassius (liv. XLIII), il y avait au Capitole huit statues anciennes, sept qui représentaient les sept rois de Rome, et une huitième qui passait pour être l'image de Brutus.

Page 184, ligne 1. *Ædem Castorum.* Au lieu de Castor et Pollux. C'est ainsi qu'aux Indes, Açouin et Koumar, qui sont aussi deux généraux, deux véritables Dioscures, et que l'on nomme quelquefois Açouinikoumaraou, s'appellent aussi Açouins. Le temple de Castor et Pollux leur fut élevé en mémoire de leur intervention dans l'affaire du lac Régille, et de la célérité avec laquelle ils vinrent à Rome annoncer la victoire définitive de la république sur les Tarquins bannis. On montra long-temps à

Rome l'abreuvoir où se désaltérèrent leurs chevaux couverts de sueur et de poussière.

Page 184, ligne 5. *A Fidenatibus in legatione interfectorum.* Cet assassinat fut l'œuvre du roi de Fidène, Lars Tolumnius. (*Voyez* CICÉRON, *Philipp.*, IX, n. 4 et 5.)

Ligne 11. *Non prœteribo Cn. Octavium, etc.* Presque toute l'antiquité s'accorde à faire honneur de cette manière hardie de couper court aux ajournemens et aux fins de non-recevoir diplomatiques à C. Popillius Lænas. (TITE-LIVE, XLV; VALÈRE-MAXIME, liv. VI, chap. 4; VELLEIUS PATERCULUS, I, 4; PLUTARQUE, *Apophth.*; APPIEN, *G. de Syrie.*) Cicéron, qui parle deux fois de ce fait, l'attribue, dans sa *Philipp.* VIII, n. 23, à Popillius; dans sa *Philipp.* IX, n. 4, à Cn. Octavius. Serait-ce donc que Popillius était le chef de l'ambassade envoyée à Antiochus, et qu'on lui fit à grand tort honneur d'une fermeté et d'une présence d'esprit que, seul, Cn. Octavius montra devant les tergiversations du monarque d'Asie? Quant à la conduite de l'ambassadeur qui tint ce langage si peu diplomatique à l'ambitieux et astucieux détenteur de la capitale des Ptolémées, nous ferons remarquer, sans rabaisser en rien le mérite d'un homme qui paya sa hardiesse de sa vie, que ces actes deviennent plus faciles quand on a la conscience de l'esprit belliqueux de sa nation, et qu'en tombant, on peut, sans crainte d'oubli, recommander sa vengeance à son pays.

XII, page 184, ligne 23. *Invenio et Pythagorœ... Themistocli.* La guerre avec les Samnites commença en l'an de Rome 411, sur la prière des Campaniens. L'érection de deux statues à des Grecs dans Rome, peut sembler bizarre. Peut-être pourtant eut-elle un motif politique. Peut-être voulait-on apprendre aux Grecs qu'il existait une Rome, une Rome déjà puissante et riche, puisqu'elle avait du bronze de reste pour honorer des étrangers. Peut-être le but était-il d'attirer dans l'Italie, dans le Latium, quelques hommes de cette race jusque-là leur maîtresse en civilisation. Quant au choix d'Alcibiade et de Pythagore, il est au moins bizarre : Alcibiade fut fameux, sans doute, et brave, qui en doute? mais *fortissimus* indique non pas le jeune et brave

étourdi, mais l'habile général, le haut génie militaire, et Alcibiade est loin d'être sans rival sous ce rapport. Pour Pythagore, on comprend que le sénat romain eût entendu parler de ce philosophe plus que de Socrate. Nous n'en blâmerons pas moins un choix qui semble si peu en harmonie avec les mœurs romaines : Socrate, en effet, était un sage pratique; Pythagore fondait un couvent dans Crotone : ses instituts était le saint-simonisme du temps, et nous savons que ce saint-simonisme ne put réussir.

Page 186, ligne 12. *Quas mox laceravere.* Bien heureux que le peuple, dans ses fureurs, n'ait pas été plus loin; car, quand le vent de la popularité tombe, le favori de la nation court tout autant de risque que sa statue :

On a porté son buste, on portera sa tête.

Mais les Athéniens, peuple doux, peuple aimable, plus rieur que méchant, plus enclin à la caricature et à la moquerie qu'aux massacres, se contentèrent de transfigurer les trois cents statues de Demetrius de Phalère en casseroles, baignoires, écumoires, lèchefrites,

Ἀμίς, pot qu'en chambre on demande,
LANCELOT, *Racines grecques;*

et *obscœniora vasa,* comme le dit le révérend père Hardouin, sur la foi de Strabon (liv. IX) et de Diogène Laërce (*Vie de Dém.*).

XIII, page 186, ligne 20. *Clœliœ enim statua est equestris, ceu parum, etc.* La statue de Clélie était placée dans la voie Sacrée, sur le chemin qui conduisait au palais (TITE-LIVE, II, ch. 26). On sait que Clélie était à cheval, en mémoire de la hardiesse avec laquelle elle traversa les eaux du Tibre à cheval, pour échapper au camp de Porsenna. Cet acte, du reste, prouvait plus d'audace que de foi dans les traités, et Rome eut raison de renvoyer Clélie au roi d'Étrurie (si elle la renvoya, bien entendu, et s'il y a un mot de vrai dans tous ces procès-verbaux officiels, rédigés deux ou trois siècles après l'évènement *ad majorem gloriam* du sénat et du peuple romain).

Page 188, ligne 1. *Atto enim ac Sibyllæ.* Ici Hardouin prétend que *Sibyllæ* est non pas un nom commun appliqué à une sibylle par excellence (la sibylle de Cumes), mais un nom propre, comme le serait par exemple celui de M[lle] Sibylle de Mérian. Ce nom, dit-il, en latin, a été fort usité tant hors de France qu'en France même, et on lit à la fin de l'histoire de Juvénal des Ursins : « A Sibylle le Veyer, dame de Lesloet, femme de messire Tannegny du Chastel, chevalier, conseiller et chambellan de monsieur le régent, et maréchal de ses guerres, deux mille livres pour soutenir son état. Le 2 juillet 1420. » Puis vient une médaille d'argent du Musée royal, médaille reproduite par Patin, famille Manlia, p. 164, et qui porte d'un côté une tête de femme, aux cheveux artistement arrangés, avec ce mot SIBYLL., de l'autre un trépied sur lequel est une amphore ou cruche (*urceus*) entre deux soleils, avec les mots L. TORQVATVS. III VIR (*L. Torquatus triumvir*). N'imaginez pas qu'il voie là le trépied fatidique et la prophétesse à la cruche divine, qui prédit l'élévation d'un empire et la chute d'un autre! Du tout : *Qui Sibyllam hic pingi putant magno ducuntur errore.* SIBYLL veut dire : *Severus imposuit Byzantii legiones;* car les initiales des deux premiers mots, les deux premières lettres de *Byzantii* et deux *l* pour indiquer que *legiones* est au pluriel, voilà bien de quoi compléter de toutes pièces le mot SIBYLL. Notre avis ici est que le jour où il fit cette note, Hardouin s'était levé à minuit.

Ligne 5. *Contra Jovis Statoris ædem in, etc.* Ce temple était situé dans la dixième région de Rome : il est parlé d'une autre statue de Valérie, placée dans la quatorzième région, et de l'autre côté du Tibre.

XIV, page 188, ligne 11. *M. Æmilio, C. Popilio* II *consulibus.* Leur consulat eut lieu l'an de Rome 596. C'est C. Popilius qui est le fameux ambassadeur à la baguette impérieuse. M. Popilius était son frère.

Ligne 15. *Apud ædem Telluris.* — *Tellus,* la Terre, ne fut jamais à Rome qu'une déesse allégorique. Elle n'a pas même les légendes qui se trouvent dans la Gée, *Gæa,* Γαῖα des Grecs. Au moins, dans Hésiode, on voit *Gæa,* déesse à la vaste poi-

trine, engendrer les Géans, enfanter les Titans, produire seule et sans le concours d'un époux, produire avec le concours d'un époux, s'indigner lorsqu'il emprisonne ses fils dans le Tartare, briser leurs chaînes, armer leurs mains, donner la fatale harpé à Saturne, lui ordonner de mutiler Ouranos. Rien de tout cela ne se trouve dans *Tellus*, qui ne semble avoir d'autre office que de compléter le nombre de huit dans la liste des *selecti dii* (Janus, Saturne, Bacchus, Pluton, Genius, le Soleil, la Lune, Tellus), et de porter ainsi le nombre des *consentes*, ou dieux du conseil, à vingt, de douze qu'ils sont dans le Panthéon ordinaire.

Page 188, ligne 24. *In Octaviæ operibus*. Poinsinet relève avec raison l'erreur de Dupinet qui voit ici les remparts d'Octavie. Il s'agit, et c'est tout simple, de ce qu'on appelait à Rome édifices d'Octavie, c'est-à-dire des édifices construits par Auguste, sous le nom de sa sœur Octavie. Ces édifices consistaient en un portique célèbre dit *Octaviæ porticus* (Suétone, *Vie d'Octav.-Aug.*, chap. 9), un palais pour le sénat (*curia Octaviæ*) et une bibliothèque.

XV., page 190, ligne 3. *Stenium Statilium Lucanum*. C'était le chef des troupes de la Lucanie et du Brutium contre Thurium. Comp. Gruter (*Insc.*, p. 830), et Valère-Maxime (1, 8, n. 6), qui écrit *Statius Statilius*.

Ligne 6. *Passimque gentes in clientelas ita receptæ*. Chaque jour, à Rome, un roi faisait antichambre dans l'*atrium* d'un ex-consul, d'un aspirant à la préture, qui, conformément au précepte d'Horace,

> Atria servantem postico falle clientem,
>
> *Epist.*, lib. 1,

s'échappait souvent par une porte secrète pour ne pas recevoir l'auguste solliciteur; et chaque jour des nations achetaient, par de riches cadeaux et par d'humbles génuflexions, le patronage d'un grand. C'est ainsi que Cicéron avait la ville de Capoue pour cliente, et fut tout glorieux de voir sa statue dorée placée par

ses protégés dans le Forum. C'est lui qui nous l'apprend dans ses discours *in Pisonem* et *pro Sextio*. Bologne avait pour patrons les Antoine, Sparte les Claudins, etc.

XVI, page 190, ligne 13. *Hercules ab Evandro... Boario.* Tout le monde sent que c'est une plaisanterie que cette statue d'Hercule dédiée par Évandre dans une place de Rome, c'est-à-dire dans l'emplacement d'une des futures places de Rome, car Rome alors n'existait pas. Tout au plus, peut-on admettre que dès les commencemens de Rome, ou même un peu plus tard, existaient dans un des lieux qui furent depuis compris dans l'enceinte de la ville, quelques pierres quadrangulaires ou très-grossièrement taillées, qu'on prit pour Hercule, et qu'on eût pu, avec autant de raison, prendre pour des Hermès, pour des Saturne, pour des Vulcain et pour des Jupiter.

Ligne 16. *Janus geminus a Numa rege dicatus.* Tout le monde sait que Janus a deux têtes, deux fronts, parfois deux corps. Tout le monde sait que cette double tête, ce double corps, indiquent la science universelle, qui se compose de la science du passé et de la prescience ou science de l'avenir. Ce que l'on sait moins, c'est que le lieu même où est Janus est comme le présent, un point sans dimension, concevable par l'esprit et non visible, saisissable par la pensée, mais non palpable, placé entre deux domaines immenses, le passé qui n'a point eu de commencement, et l'avenir qui n'aura point de fin. Janus ne vient pas de *janua* comme on se l'imagine vulgairement : c'est plutôt *janua* qui viendrait de *Janus*. Mais le fait est que ce sont deux mots qui se sont formés chacun de leur côté, dérivés parallèles d'un seul et même radical, *jan* ou *janu*. Janus, en latin, n'est pas seulement un nom propre, c'est aussi un nom commun : il veut dire porche, arcade à porte. L'arcade de l'Hôtel-de-Ville, quand elle eut une porte, l'arcade du marché Saint-Jean, sont ce que l'on appelait *Jani* à Rome. On comprend sans doute à présent avec combien de justesse on peut dire qu'un porche semblable a vue sur deux régions différentes, sur deux domaines, sur deux empires, le point de départ et le but, la route faite et la route à faire, le passé et l'avenir : le porche même est comme la transition, le nœud,

l'instant présent. On voit de plus combien, en tout temps, il a dû y avoir de rapport entre Janus et Terme; car le dieu dont l'œil quadruple veille sur deux empires, n'est-il pas par là même le dieu qui veille aux frontières, le dieu Terme? On voit enfin avec combien de justesse le temple de Janus est ouvert en temps de guerre, fermé en temps de paix. Ce temple de Janus, c'est le porche lui-même : en temps de paix, il est chose sainte, on ne l'outre-passe point, il fait loi, il est fermé; en temps de guerre, on force la porte, on saute à pieds joints sur son dôme, la barrière est comme si elle n'était pas. Numa dédia-t-il une statue de Janus? Si Janus se confond avec le porche, et le porche avec une espèce de dieu Terme colossal; si, d'autre part, on entend par Numa soit la période de législation de Rome naissante (*nomos*, loi), soit l'ensemble des institutions paisibles de Rome, nous ne sommes pas éloignés d'admettre l'affirmative.

Page 190, ligne 17. *Digitis ita figuratis, ut... se deum indicaret.* Janus, par là même qu'il est le porche, la porte, la transition, le nœud, l'instant de crise, est le commencement, l'ouverture, le dieu ouvreur. Il est le chef de l'année, du temps, des âges, des saisons; il est l'année même, il est le temps. On a voulu en faire le soleil. Deux petites difficultés subsistent encore : 1° doit-on lire *trecentorum quinquaginta quinque dierum* ou *trecentorum sexaginta quinque, etc.?* Il y a des raisons pour et contre. Les Romains n'étaient pas d'habiles astronomes au temps de César : qu'on juge de ce qu'ils furent au temps de Numa. Il ne faudrait donc pas s'étonner des 355 jours donnés à l'année, si la statue en question eût été vraiment contemporaine de Numa. Malheureusement il est impossible de croire qu'à l'antique époque que résume ce nom, on eût déjà dans Rome des idées allégoriques aussi subtiles que celle d'indiquer 355 ou 365 avec les doigts de la main. 2° Le nombre soit de 355, soit de 365, était-il marqué par une seule main, comme le prétend Hardouin, ou par les deux? Nous sommes plutôt de cette seconde opinion. Nous comprenons à merveille que les trois doigts du milieu de la gauche, courbés en quart de circonférence, qu'achève et change en demi-cercle l'adjonction du pouce, aient été pris pour 300 (CCC), et que la main droite (la paume en dedans et du côté du visage) ait

exprimé 5 (V) avec deux doigts (quatrième et troisième), et 50 (L) avec deux autres (le second et le premier). Toutefois il est possible qu'on ait employé, pour figurer le nombre 300, d'autres lettres que les trois C. — *N. B* Notons, en passant, que les 355 jours, au lieu de 365 jours, non-seulement appartiennent au système de l'année lunaire ($29\frac{1}{2} \times 12 = 354$), mais encore semblent s'harmonier à merveille avec le système des dix grands mois de 35 et 36 jours alternativement, et avec toute la chronologie sacrée des Étrusques.

Page 190, ligne 20. *Signa quoque tuscanica per terras dispersa, quæ in Etruria factitata non est dubium.* C'est ce dont on ne doute plus, aujourd'hui que tant de fouilles aussi heureuses qu'habilement dirigées ont fait découvrir quantité de monumens étrusques. Les lignes droites, l'attitude raide, l'ébauche imparfaite des traits de la figure, le défaut de proportion dans les membres, qui sont si minces qu'ils ne donnent aucune idée de chair ni de muscles; la forme des têtes, réduite à un ovale rétréci vers le menton, qui se termine en pointe, les yeux droits ou relevés, et toujours parallèles à l'os supérieur, les pieds parallèles, les parties sexuelles enfermées dans une bourse, tels sont les traits majeurs de la première période de l'art en Étrurie, ou de ce que l'on appelle le premier style. Le second, quoique singulièrement perfectionné sous quelques rapports essentiels, est tout l'opposé du moelleux, du gracieux, du naïf, du naturel. Aussi est-il impossible d'être d'un autre avis que Quintilien, lorsqu'il dit : *Duriora signa et tuscanicis proxima* (liv. XII, chap. 10). Quant au troisième style de l'Étrurie, en parler serait inutile, puisqu'à l'époque à laquelle il fut en vogue, on ne s'occupa plus que d'imiter les Grecs. Ce n'est plus là du style toscan, ce n'est plus une école toscane, c'est une école grecque en Toscane.

Page 192, ligne 1. *Cui cognomen a romani nominis odio.* Misoromée, Μισορωμαῖος. Il ne faisait que rendre la pareille aux mépris des Romains, si fiers de pouvoir dire *Græculi :*

> Græculus esuriens in cælum, jusseris, ibit;
>
> JUVEN., *Sat.*, lib. III;

et *Odi græcam urbem.*

Page 192, ligne 5. *Lignea potius aut fictilia deorum simulacra, etc.* La statue même de Jupiter au Capitole n'était que d'argile. (*Voyez* liv. XXXV, ch. 45, et comp. OVIDE, *Fastes;* TIBULLE, l. I, *Élégie* I.)

Ligne 8. *Plasticen.* C'est l'art d'exprimer en relief, mais à l'aide de terres molles que le pouce pétrit à son gré, les objets que l'on veut reproduire. C'est l'introduction à la statuaire; et en général l'on sait que toute statue en bronze, en marbre ou en autres matières dures, est précédée d'un modèle en plâtre. Très-peu de statuaires sont capables de tirer du marbre, avec le maillet et le marteau, le groupe ou l'homme qu'ils veulent faire vivre et marcher, penser et agir sous les yeux du spectateur.

XVII, page 192, ligne 15. *Replevit Urbem... Multa et Luculli invexere.* Aussi le grand écrivain de notre siècle s'écrie-t-il, en décrivant les palais, les jardins enchantés de la Rome impériale : « et les statues, population immobile au milieu d'un peuple en mouvement! »

Ligne 24. DCX *opera fecisse dicatur.* Certaines éditions portent MD. Ces chiffres sont problématiques. Quelques manuscrits, dont nous adoptons la leçon, donnent DCX (610), ce qui serait encore prodigieux. Dans tous les cas, il faut croire : 1° que Lysippe avait un grand nombre d'élèves qui dégrossissaient ses ouvrages, transportaient en partie sur le marbre ce qu'il avait exécuté en plâtre, et moulaient ses ouvrages en bronze ; 2° que grand nombre de ses ouvrages ne différaient que légèrement, et par des traits accessoires; et avec tout cela, quinze cents statues de taille ordinaire sont encore pour un statuaire, une fécondité plus étonnante que celle de Lope de Vega, pour un auteur dramatique.

XVIII, page 194, ligne 17. *In Capitolio Apollo... talentis factus.* Comp. Strabon (liv. VII) et P. Victor. Les 500 talens reviennent à 2,780,000 fr. au moins.

Ligne 21. *Talis et Tarenti factus, etc.* C'était, selon Strabon, le plus grand des colosses connus, après celui de Rhodes. Nous verrons plus bas d'autres ouvrages de l'art l'emporter encore.

Page 196, ligne 4. *Verrucosus.* Il s'agit du célèbre *Cunctator :*

> Unus qui nobis cunctando restituit rem ,
> *Æneid.* , lib. VI ,

comme le dit Virgile. C'est lui qui le premier ajouta, aux trois noms qu'il avait hérités de ses ancêtres (Q. Fabius Maximus), le surnom de *Verrucosus ,* à cause d'une loupe qu'il avait au visage :

> Interdum exsistit turpi verruca papilla :
> Hinc quondam Fabio verum cognomen adhæsit
> Qui solus patriæ cunctando restituit rem ;
> Q. SEREN. SAMMONICUS , LXV ;

surnom qui n'a pas plus le droit de nous surprendre que ceux de Varus (aux jambes cagneuses), Strabo (louche), Pætus (un peu louche), Coclès (borgne), Cécus (aveugle), etc., et qui ne prête pas plus à rire que celui d'*Ovicula* (petite brebis), donné à ce même Romain centenaire, à cause de son extrême douceur.

Ligne 6. *Solis colossus Rhodi... Chares.* C'est effectivement Charès qui commença le colosse de Rhodes ; mais il ne l'acheva pas. Il l'avait entrepris à forfait, et il s'aperçut, au milieu de son entreprise, qu'il avait mal calculé. De désespoir, il se donna la mort. *Voyez* Sextus Empiricus (*Cont. les Mathém.,* VII). Lachès de Linde, ainsi que Charès, termina le colosse (*Anthol.,* IV, 6). On donne aussi comme de Charès la génisse placée vis-à-vis de Constantinople (*Anthol.,* III, 12).

Ligne 8. *Septuaginta, etc.* L'épigramme ci-dessus indiquée, de Simonide, dit 80 :

> Τὸν ἐν Ῥόδῳ κολοσσὸν ὀκτάκις δέκα
> Λάχης ἐποίει πηχέων ὁ Λίνδιος.
> *Anthol.*, IV, 6.

Il faut croire que les 70 coudées en question étaient des coudées romaines, tandis que celles du poète épigrammatiste étaient des coudées asiatiques. La coudée romaine étant de 0m44377, et par conséquent les 70 coudées romaines revenant à 31m064, la coudée rhodienne ou asiatique en question doit être ici de $\frac{31064}{80}$ millimètres ou 0m3808. La coudée asiatique vulgaire

n'était que de 0m34758; il faut donc chercher parmi les diverses coudées grecques celle qui se rapproche le plus de 0m3808. C'est évidemment la mesure pythienne, dont l'évaluation ne varie que de 9/10 de millimètre par pied, selon qu'on adopte les calculs de Paucton ou de Hutton. En nous rangeant du côté de celui-ci, le pied pythien, qui est de 0m2481, donne pour la coudée 0m3721.

Page 196, ligne 10. *Sed jacens quoque miraculo est.* Les vaisseaux passaient à pleines voiles sous ses jambes, dont l'une était posée sur Rhodes même, l'autre sur le môle du port. Au dedans était sans doute un escalier par lequel on pouvait s'élever au sommet du colosse. Ces magnifiques débris, si bien faits pour attester combien il est absurde d'élever des monumens dont rien ne garantit la durée, et que l'on n'est pas capable de conserver, restèrent neuf cents ans sur la plage de Rhodes. Enfin l'an de J.-C. 653, le khalife Moavia, s'étant emparé de Rhodes, vendit le colosse à des marchands, et neuf cents chameaux allèrent porter l'airain, travaillé à grands frais par Charès et Lachès, dans les fonderies où le cuivre change de forme, et se coule en lames, en barres et en pains, futurs matériaux des bassinoires et des chaudrons, des cymbales et des casseroles, etc., etc.

Ligne 14. *Effectum* CCC *talentis.* Ces 300 talens reviennent au moins à 1,680,000 francs, en admettant que ce fussent des talens attiques ou communs.

Ligne 20. *In bibliotheca templi Augusti.* La foudre était tombée sur le palais d'Auguste, au mont Palatin : les aruspices consultés ne virent point dans cet évènement un présage défavorable. Seulement, Apollon avait déclaré par là qu'il voulait loger dans la même demeure que son ami Auguste, aux yeux brillans, son représentant sur la terre ; et le lieu frappé devait devenir son temple, au lieu d'être, comme l'usage antique l'aurait voulu, un de ces bidentals respectés des profanes, et dont Horace disait :

> ...... Pueri, sacer est locus, extra
> Meiite !
>
> *Art. poet.*

Ce qui fut dit fut fait, et Apollon, à côté du temple qu'il dédia

au dieu son ami, éleva une bibliothèque. (*Voyez* SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, 29.)

Page 196, ligne 22. *Sp. Carvilius, etc.* Ce Sp. Carvilius fut deux fois consul, avec L. Papirius Cursor, en 293 et 272 avant J.-C., et deux fois triompha des Samnites. Il avait été édile curule en 299.

Ligne 25. *A Latiari Jove.* La statue de Jupiter Latiaris avait été élevée par quarante-sept cités latines confédérées, et les sacrifices se faisaient en commun, au nom et aux frais des quarante-sept cités (DENYS D'HALIC., liv. II). A Rome appartenait la présidence, et c'est ainsi que la future capitale du monde habituait les esprits à l'idée de sa suprématie. Cette institution fédérative remonte au règne de Tarquin-le-Superbe; il est superflu de dire que lorsque le Latium entier fut devenu la conquête des Romains, les hommages rendus à Jupiter Latiaris ne furent plus que des cérémonies vides de sens. Mais, grâce à elles, les peuplades qui jadis avaient été nations s'imaginaient retrouver une ombre de nationalité, et long-temps encore elles contribuèrent à la dépense.

Page 198, ligne 8. *Zenodorus, etc.* Suétone (*Vie de Néron*, chap. 21) donne cent vingt pieds à la statue. On ignore absolument ce que c'était que Zénodore, et s'il était d'Auvergne. Le nom est grec, mais il a quelque chose d'étranger à la Grèce. C'est surtout dans l'Asie, dans la Syrie, que se trouvèrent les noms de ce genre. Zénodore semblerait donc issu, en Gaule, de parens gréco-syriens ou gréco-asiatiques. Les 40 millions de sesterces donnés à Zénodore, reviennent à 7 millions et quelque chose, ce qui, par an, suppose au delà de 700,000 fr. Ce serait peu pour l'achat des matériaux du colosse : c'est beaucoup pour la façon (*manipretio*).

Ligne 12. *Dicatus Solis venerationi est.* On substitua une autre tête à la tête de Néron (saint Jérôme, sur le chap. 3 d'*Habacuc*), et on l'orna de rayons. *Voyez* Martial :

> Nec te detineat miri radiata colossi,
> Quæ Rhodium moles vincere gaudet opus;
>
> Lib. I, *Epigr.* 71;

et comparez *épigr.* 2 des *Spectacles.* Spartien, en attribuant à l'empereur Adrien le changement de nom de cette statue, commet donc une erreur grave.

Page 198, ligne 14. *Mirabamur... surculis.* Ce mot indique-t-il que les petits modèles par lesquels Zénodore préludait à son grand ouvrage, étaient en bois? Comp., sur ce passage, les notes (fort courtes l'une et l'autre) de Hardouin et de Brotier.

Ligne 23. *Æmulatus est, etc.* Pline apprit sans doute tous ces détails pendant son séjour dans les Gaules. Il est croyable qu'il ne vit pas lui-même les coupes ; car il n'eût pas manqué de dire *mirabar* ou *ipse testis, etc.*

Page 200, ligne 9. *C. Cestius.* Consul, l'an de Rome 787 ou de J.-C. 34, avec M. Servilius Nonianus. Ce n'est pas celui dont Rome possède encore le mausolée, si remarquable par sa forme pyramidale, par les peintures à la détrempe qui se voient à l'intérieur, par son revêtement de marbre blanc, dissimulant les pierres et les briques, enfin par tout ce qui rappelle l'ancienne architecture indigène de l'Etrurie.

Ligne 12. *Martis Ultoris ædem.* Dans le forum Augusti, huitième région de Rome.

Ligne 13. *Regiam.* Le palais de Numa, même quartier.

XIX, page 200, ligne 17. *Jove Olympiæ facto, ex ebore quidem et auro.* C'est dans Pausanias (liv. V de la *Descript. de la Grèce*) qu'il faut aller chercher les détails sur ce chef-d'œuvre de l'artiste d'Athènes.

Ligne 18. *Sed et ex ære signa fecit.* Malheureusement, il ne nous reste aucun des ouvrages de Phidias. Les sculptures du Parthénon, dont une partie subsiste encore, et qui sans doute furent exécutées, sous sa direction, par ses plus illustres élèves, sont à peu près les seuls morceaux dans lesquels on puisse avec certitude reconnaître les pensées et admirer les inspirations de ce prince des artistes anciens. Comp. Emeric-David, art. *Phidias* de la *Biographie universelle.* Nous citerons ici quelques iambes spirituels de Prudence (Περὶ στεφάνων), Hymn. 10 à saint Romain, v. 291 :

> Miror quod ipsum non sacrastis Mentorem,
> Nec templum et aras ipse Phidias habet,

Fabri deorum vel parentes numinum;
Qui si caminis institissent segnius,
Non esset ullus Jupiter conflatilis.

Page 200, ligne 19. *Olympiade* LXXXIII, *etc.* D'autres textes portent LXXXIV. L'olympiade 84 répond aux années 436, 435, 434, 433 avant J.-C. C'est effectivement à la 79e olympiade que M. Emeric-David place la Minerve d'Athènes, et à la 86e qu'il rapporte le Jupiter d'Olympie (Comp. CORSINI, *Fast. att.*, t. III, p. 218 et 220), en dépit de Heyne, qui (*des Époq. de l'art*, recueil de pièces intéressantes, publié par M. Jansen, t. III, p. 53 et 56) pense que le Jupiter dut être fait dans la 81e olympiade. Phidias mourut la première année de la 87e olympiade, 432/431, première année de la guerre du Péloponnèse. Il avait alors de soixante-cinq à soixante-sept ans.

Ligne 20. *Alcamenes.* Ce fut un des élèves les plus illustres de Phidias, et sous ses yeux il sculpta un des frontons du temple de Jupiter à Olympie (PAUSANIAS, liv. V, chap. 10). Comp. TZETZÈS, *Chil.* VIII, hist. 193, v. 342. M. Emeric-David présume que quelques-uns des bas-reliefs du Parthénon furent l'ouvrage d'Alcamène.

Critias. Cet artiste était d'Athènes, au rapport de Pausanias (liv. I et VI).

Ligne 21. *Nestocles.* Il nous est inconnu.

Hegias. Aussi d'Athènes, élève d'Agélade, dont on parlera plus bas, et qui fut aussi le maître ou un des maîtres de Phidias (*Voyez* PAUSANIAS, liv. VIII). Il ne faut pas le confondre avec l'Hégésias de Quintilien (liv. XII, chap. 10), mentionné avec Callon comme dur et presque toscan : *Similis in statuis differentia. Nam duriora et tuscanicis proxima Callon atque Hegesias : jam minus rigida Calamis, molliora adhuc supradictis Myron fecit, etc.* Hégésias était d'Éphèse, et devait le jour à Dosithée. Entre autres ouvrages, il avait composé, comme nous allons le voir, des statues de Castor et Pollux, qui furent transportées à Rome, et placées devant le temple de Jupiter Tonnant. Poinsinet (*Not.* sur Pline) a confondu 1° Hégésias avec Agathias, auteur du gladiateur combattant, sans doute à cause de l'extrême ressemblance du nom dorien ΑΓΑΣΙΑΣ avec Agathias (ΑΓΑΘΙΑΣ);

2° Hégésias avec Hégias, auquel il attribue les statues de Castor et Pollux. Trompé sans doute par ce changement, et croyant que l'auteur des deux Dioscures n'appartenait pas à la période de Canachus (période préparatoire qui sépare la première école d'Égine de celle de Phidias), d'Hancarville a cru retrouver les deux statues d'Hégésias dans les groupes de Montecavallo. Il y avait là, au reste, encore une erreur matérielle, et la voici : c'est que les groupes de Montecavallo ne sont point en bronze.

Page 200, ligne 21. *Agelades, Callon.* Ce que nous venons de dire prouve assez que Pline se trompe lorsqu'il classe Callon dans la période postérieure à la mort de Phidias. Quintilien, au contraire, le nomme avant Calamis, qui vient avant Myron, qui naquit avant Phidias, quoique vraisemblablement il soit mort quelque temps après lui. Et pour qui lit attentivement le passage du grave précepteur de Domitien, en le comparant à la marche toujours progressive de l'art en Grèce, il ne peut exister l'ombre du doute. Même erreur sur Agélade, qui incontestablement fut maître de Myron et de Polyclète, et qui (s'il faut en croire M. Emeric-David) contribua de même aux succès de Phidias : car et le *Géladas* de Tzetzès (*Chil.* VIII, hist. 154, et *Chil.* VIII, hist. 192) et l'*Éladas* du scoliaste d'Aristophane sur *les Grenouilles*, ne semblent pas différer d'Agélade, et c'est à tort qu'Hardouin les distingue. Enfin, s'il y avait besoin de preuves plus décisives, nous ajouterions que l'athlète Timasithée, dont Agélade avait exécuté la statue, fut mis à mort dans Athènes avec d'autres partisans de l'archonte Isagoras, la première année de la 68e olympiade, c'est-à-dire environ cinquante ans avant l'époque que Pline donne comme celle où florissait l'artiste. (PAUSANIAS, liv. VII, chap. 8 ; CORSINI, *Fast. attic.*, t. III, p. 130.) On voit par là combien il faut se défaire de cette chronologie approximative, qu'au ton grave et doctoral de Pline on est tenté de croire exacte, précise et minutieuse. Agélade avait composé, entre autres œuvres remarquables, un char de bronze attelé de quatre chevaux, et sur lequel se voyaient l'athlète vainqueur Cléosthène d'Épidamne et son écuyer (PAUSANIAS, liv. VI, chap. 10), la statue de Jupiter Ithomate (liv. IV, chap. 33), et, s'il faut s'en rapporter à Winckelmann, une Muse colossale que

l'on voit encore à Rome, au palais Barberini. (*Hist. de l'art*, liv. VI, chap. 1; Comp. *Anthol. grecq.*, liv. IV, ch. 12.)

Page 200, ligne 22. *Polycletus... Myron, Pythagoras, Scopas.* Pline va revenir un peu plus bas sur tous ces maîtres.

Phradmon. Et non, comme on le retrouve dans quelques manuscrits trop fidèlement reproduits par d'anciennes éditions, *Phragmon.* Cet artiste, natif d'Argos ou de l'Argolide, est nommé par Pausanias (liv. VI) et par Columelle (*Horticulture*, liv. X).

Ligne 23. *Perelius.* C'est probablement une faute : Scopas était de Parium, ce que les Grecs exprimaient par Παριεύς, *Parieus.*

Ligne 24. *Alexim.* Le sculpteur Alexis donna le jour à Canthare, nommé par Pausanias (liv. VI).

Aristidem. Il en sera reparlé.

Page 202, ligne 1. *Athenodorum, Demeam Clitorium.* Pline aurait mieux fait en écrivant *Clitorios;* car non-seulement tous deux étaient d'Arcadie,

.... Arcades ambo,

comme nous le dit le père Hardouin, mais encore tous deux étaient de la ville de Clitore. (PAUSANIAS, liv. X.) Ces deux sculpteurs exécutèrent une partie des trente-quatre statues consacrées dans le temple de Delphes par les Lacédémoniens, après la bataille d'Ægos-Potamos.

Ligne 3. *Naucydes.* Il est souvent nommé dans Pausanias (liv. II). On le distingue par l'épithète de fils de Mothon, ὁ Μόθωνος.

Dinomenes. C'est le statuaire célèbre qui voulait tailler le mont Athos en statue d'Alexandre. Notable échantillon de sciences mathématiques, ainsi que d'habileté dans l'art du sculpteur. Pline le place trop tôt d'environ quarante ans.

Canachus. Cet artiste vivait effectivement vers 368 avant J.-C. Mais ce que Pline semble ignorer, c'est qu'antérieurement à lui, il y avait eu un Canachus, sculpteur bien moins parfait sans doute, mais bien plus remarquable, puisqu'il figure parmi ceux qui donnèrent à l'art un élan considérable. C'est à lui que

M. Emeric-David attribue en grande partie les rapides progrès des cinquante années qui séparent la première école d'Égine de la période de Phidias. « Canachus ne s'approcha pas assez de la vérité, » dit Cicéron, c'est-à-dire qu'il n'y a pas encore dans ses ouvrages assez de mouvement, d'abandon et de vie. Mais, ajoute-t-il un instant après, en établissant un parallèle entre Caton l'Ancien et lui, on admirait dans ses sculptures un caractère grave, mâle, original et quelque chose de grand et de divin qui le distinguait d'avec tous les statuaires des anciennes écoles. « Le temps où vivait Canachus, ajoute M. Emeric-David, semble pouvoir être fixé par différentes preuves, » et il le fixe à la 67e olympiade, d'après la comparaison des textes de Cicéron (*de Claris oratorib.*, chap. 18, § 70), de Pausanias (liv. VI, chap. 9), de Pindare (*Olymp.* VIII, v. 48, etc.), de Larcher (*Hist. d'Hérodote*, t. VII; *Chronol.*, pag. 657 et 658). Winckelmann et Heyne ne se sont pas aperçus de l'erreur de Pline, et ont été conduits ainsi à quelques agencemens on ne peut plus hasardés sur l'histoire de l'art, et la succession des artistes. Comp. un peu plus bas, ce que dit Pline, sur Canachus, lorsqu'il énumère les ouvrages des artistes en quelque sorte un à un.

Page 202, ligne 5. *Centesima quarta... quum et Alexander Magnus.* Il faudrait ajouter *mortuus est.* Alexandre-le-Grand mourut en 324, c'est-à-dire la première année de la 104e olympiade. La dissertation d'Hardouin, placée en *excursus* au bout du liv. XXXIV, dans l'édition Lemaire, ne fait plus foi, aujourd'hui que des savans plus modernes ont dirigé sur ce fait important de la chronologie (la date précise de la mort d'Alexandre) des recherches plus aptes à mettre en lumière la vérité. Il ne faut surtout tenir aucun compte du paradoxe par lequel il déclare que la chronologie vulgaire des olympiades est de douze années en retard de la chronologie vraie; ce qui ramène la 114e olympiade vulgaire à la 117e réelle (qui est, ajoute-t-il, celle de Pline), et en conséquence, la 114e de Pline à la 111e vulgaire. Du reste, dans cette hypothèse, la première année de la 114e olympiade (supposée identique à la première année de l'olympiade 111e) revient à l'an 336 avant J.-C., ce qui est bien la date du commencement du règne d'Alexandre.

Page 204, ligne 1. *Jovem Olympium.* Il existe, sur cette célèbre statue, une jolie épigramme dans l'*Anthologie*, IV, 6 :

> Ἦ θεὸς ἦλθ' ἐπὶ γῆν ἐξ οὐρανοῦ εἰκόνα δείξων,
> Φειδία, ἢ σύγ' ἔβης τὸν θεὸν ὀψόμενος.

« Est-ce Jupiter qui est descendu des cieux pour poser devant toi, « Phidias, ou bien est-ce toi qui es monté aux cieux pour voir Ju- « piter ? »

Transporté à Rome, et plus tard à Constantinople, le Jupiter Olympien fut détruit vers l'an 475, sous le règne de Zénon l'Isaurien, durant la révolte de Basilisque, par un incendie qui détruisit aussi la Vénus de Cnide, par Praxitèle, la Junon de Samos, attribuée à Bupale, l'Occasion de Lysippe, un grand nombre de statues et une bibliothèque de plus de vingt mille volumes. (GEORG. CEDRENUS, *Hist. Compend.*, tom. I, pag. 322 et 351.)

Ligne 2. *Ex ebore æque Minervam, etc.* Pausanias (l. I et IX) énumère plusieurs Minerves de Phidias. Celle de la citadelle d'Athènes a inspiré aux poètes de l'*Anthologie* trois épigrammes traduites en vers latins par Grotius, et citées par Hardouin. La deuxième et la troisième ne diffèrent que par l'expression. Nous donnerons seulement la deuxième (elle est d'Antipater de Sidon):

> Ἀφρογενοῦς Παφίης ζάθεον περιδέρκεο κάλλος,
> Καὶ λέξεις· Αἰνῶ τὸν Φρύγα τῆς κρίσεως.
> Ἀτθίδα δερκόμενος πάλι Παλλάδα, τοῦτο βοήσεις·
> Ὡς βούτης ὁ Πάρις τήνδε παρετρόχασεν.
>
> Liv. IV.

Les deux autres se trouvent dans le même recueil (liv. IV, ch. 12. Comp. aussi TZETZÈS, *Chiliad.* VIII, v. 192 et 322). Un peu plus bas (v. 334), il parle de la Minerve d'airain. La statue de Minerve, au Parthénon, était colossale, et la raison en est simple, c'est qu'elle était placée à une hauteur considérable.

Ligne 5. *Ut formæ cognomen acceperit.* C'est celle qui était nommée *callimorphos* ou *calliste*. La première sans doute était belle aussi; mais, par là même qu'elle était colossale, et que le sculpteur en la faisant avait pensé à la forte distance qui la séparerait des spectateurs, elle avait les traits moins doux. Aussi

est-ce plutôt de cette dernière que les Antipater de Sidon, Hermodore, etc., auraient dû dire :

Ἀφρογενοῦς Παφίης, etc.,

ou

Τὰν Κνιδίαν Κυθέρειαν ἰδών,.......

si des Hermodore et des Antipater de Sidon tenaient un peu fortement à l'exactitude mathématique et à l'à-propos.

Page 204, ligne 5. *Cliduchum.* En grec on écrivait *κλειδοῦχον*, et par là même on voit qu'il s'agit d'une statue dont la main porte une clef. La clef, comme on le sait, était l'attribut du dieu qui ouvre et qui ferme, Janus. Elle était aussi l'attribut de Proserpine dans les mystères. Pausanias (liv. v) cite un tableau dans lequel se voyaient Pluton, Bacchus, deux nymphes armées, celle-ci d'une boule, celle-là d'une clef, enfin Proserpine. Notons, avant de finir, que rien ne prouve que la clef du Cliduque de Phidias ait été symbolique, et, qu'en conséquence, il est très-permis de penser que le statuaire ne songea ni à Proserpine, ni à Pluton. Pour Janus, nous n'avons donné son nom que pour mémoire; car un écolier même reculerait devant l'idée de Janus figuré par Phidias.

Ligne 7. *Fortunæ hujusque diei.* Ne serait-ce pas plutôt *hujus et diei* ou simplement *hujus diei.* On sait combien les Romains, énorgueillis de leur haute fortune, comme le joueur heureux que son bonheur enivre, affectèrent de reproduire souvent l'image de leur bienfaitrice, de leur protectrice quand même, sur leurs édifices, leurs médailles, leurs tableaux, leurs vases de toute espèce, ainsi que dans leurs poésies. De là cette multitude de dénominations fastueuses prodiguées à la Fortune, *Fortuna Equestris, F. Mascula, F. Muliebris, F. Virilis, F. Virgo, F. Barbata, F. Mammosa, F. hujus diei, F. Obsequens, F. Redux, F. Privata, F. Publica, F. Viscata, F. Seia, F. Automatia* (c'est-à-dire spontanée, inattendue), puis toute la série des Fortunes locales, *F. Prænestina, F. Antias, etc., etc.* C'est donc à tort que l'on veut expliquer *hujusque diei* par *uniuscujusque diei*, ainsi que le propose Hardouin. Du reste, nous ne nions pas absolument qu'*hujusque* ne soit la leçon véritable : *hujusque*, au fond, est bien synonyme de *hujus*, quoiqu'il implique une nuance de plus,

celle-ci, la fortune nous est favorable : si elle nous accorde aujourd'hui un avantage, ce n'est qu'un de plus. Or *et* est nécessaire pour exprimer cette nuance : *Et hujus diei, hujusque diei*, reviennent donc, à une légère modification près, à *hujus diei*. Et si *hujusque* a quelque chose d'un peu dur, ajoutons aussi qu'il est agreste, qu'il respire la forfanterie romaine; c'en est assez pour le faire tolérer. Le temple de la Fortune d'aujourd'hui fut élevé après le triomphe de Marius sur les Cimbres. C'est Catulus qui avait promis le temple : Καθιέρωσεν, dit Plutarque (*Vie de Marius*), τὴν τύχην τῆς ἡμέρας ἐκείνης. Un calendrier antique, mentionné par Gruter (pag. 124), porte : FORT. HVJVSQVE DIEI; et les éditeurs modernes de P. Victor ont réformé, dans le texte de cet auteur, des VICVS DIVSQVE DIEI en VICVS HVJVSQVE DIEI.

Page 204, ligne 11. *Polycletus Sicyonius, etc.* Dans tout ce paragraphe, Pline confond deux artistes de mérite bien différent, il est vrai, mais de même nom : l'un est Polyclète de Sicyone, véritable héritier du génie de Phidias, dont peut-être il n'eut pas toute la hauteur, mais qu'il surpassa en moelleux, en liant, en approximation de la vie réelle ; du reste, architecte en même temps que statuaire, écrivain élégant et judicieux en même temps qu'architecte. Polyclète d'Argos est l'autre. Ce dernier composa la statue d'Antipater de Milet, qui remporta le prix du pugilat (PAUSANIAS, liv. VI, chap. 6), dans la 98e olympiade; celle de Jupiter Philios à Mégalopolis (PAUSANIAS, liv. VIII, chap. 31), dans la 102e olympiade; celle de Jupiter Milichius pour la ville d'Argos, dans la 109e. Ce qui prouve l'authenticité de cette dernière date, c'est que la statue de Jupiter Milichius ne fut érigée qu'à la suite d'une guerre qui se termina au bout de dix ans de durée dans la 109e olympiade (DIOD. DE SICILE, liv. XVI, chap. 34; DÉMOSTHÈNE, *Philippique* II, pag. 65, éd. de Francfort). Cicéron, Vitruve, Strabon, Quintilien, Plutarque, Lucien, ont tous, ainsi que Pline, confondu ces deux Polyclète; et Pline, renchérissant encore sur eux, a fait honneur au sculpteur sicyonien d'ouvrages divers dont cent seize années séparent la production. Pausanias seul, fort de ses connaissances dans l'art et l'histoire de l'art, avait formellement

distingué les deux sculpteurs, mais sans assigner nettement à chacun ses ouvrages, ce qui effectivement ne pouvait être son but. M. Emeric-David, le premier, a su, profitant de l'heureuse distinction de Pausanias, rétablir les faits, donner à chacun des deux sculpteurs sa part de travaux et de gloire, et par là éviter les erreurs diverses dans lesquelles se sont laissé entraîner, sur l'autorité de Pline, d'une part, Winckelmann, Junius, Boullenger, de l'autre Heyne. *Voyez* (*Biog. un.*) les deux art. *Polyclète*, où la question est nettement résolue, et où les résultats les plus importans ont été formulés avec concision.

Page 204, ligne 11. *Diadumenum.* En grec Διαδούμενον. Ce mot veut dire qui a mitre ou bandelettes ou turban. Il est clair que διαδεδουμένον, proposé par quelques savans à la place de *diadumenum*, ne vaut rien. Il n'est pas question ici de diadème. Il y a opposition entre un adulte aux molles allures et un enfant au costume viril. Or ces molles allures, ce costume efféminé, rien ne peut mieux les rendre que ce nom pittoresque de *Diadumène* imposé par Praxitèle à son ouvrage. Il nous reste une copie authentique du Diadumène : elle se voyait autrefois à Rome dans le jardin Farnèse, sur le mont Palatin. Elle a été transportée à Naples depuis quelques années. Elle représente un jeune athlète qui, non moins gracieux que robuste, contourne autour de ses cheveux la bandelette, symbole de son triomphe (Voyez *Catal. du Musée Pio-Clémentin*, p. 18; et comp. notes de Carlo Fea sur Winckelmann, t. II, p. 195); ce qui prouve l'authenticité de cette statue, comme copie du Diadumène, c'est qu'elle est conforme à divers bas-reliefs antiques où le Diadumène de Polyclète est représenté et accompagné d'inscriptions. Un de ces bas-reliefs se voit à Rome dans le musée du Vatican (vestibule en rotonde, 3e niche, n° 6), et c'est celui-là qui est mentionné dans le *Catal. du Musée Pio-Clémentin.*

Ligne 14. *Canona.* Ce canon ou règle, c'est-à-dire le type des belles proportions humaines, est un des monumens les plus célèbres de l'antiquité. Non content de cette statue modèle, Polyclète composa de plus un traité où il démontra quelles devaient être les proportions de toutes les parties du corps humain, comparées les unes aux autres, et dans chacune de leurs subdivisions.

La statue n'était en quelque sorte que l'exemple ajouté au précepte, ou, si l'on veut, la figure de ce traité de géométrie appliqué aux arts. Les belles femmes, les beaux adultes, les beaux éphèbes dont les gynécées et les gymnases abondaient en Grèce, en étaient les pièces justificatives. Comme la statue même, le traité qui en développait le système harmonique fut nommé *Canon*, et il devint comme la théorie des élèves en statuaire. Grâce à cette explication scientifique d'une des parties de l'art, autant qu'à l'incontestable mérite de ses statues, le nom de Polyclète devint populaire, et son atelier fut une école. Les canons ou règles de proportion que s'étaient faites les artistes grecs, et le canon de Polyclète en particulier, ont fourni à M. Emeric-David le sujet d'un chapitre spécial dans son ouvrage intitulé : *Recherches sur l'art statuaire, considéré chez les anciens et chez les modernes*, Paris, 1805, in-8°.

Page 204, ligne 16. *Destringentem.* En grec, ce morceau s'appelait Ἀποξυόμενον, l'*Apoxyomène* (l'homme qui se brosse le corps avec un strigile). Suivant Visconti, l'Apoxyomène était Tydée se purifiant du meurtre de son frère, et il ajoute que cette figure a été copiée sur un grand nombre de pierres gravées (*Musée Pio-Clémentin*, t. 1, pag. 23, n. *a*).

Ligne 22. *Artemona, qui Periphoretos appellatus est.* Cet Artémon Périphorète nous est absolument inconnu. Suivant Héraclide de Pont (qui parle, dit-on, sur l'autorité d'Anacréon), c'était un homme de plaisir, toujours tremblant, toujours entouré d'esclaves qui prévenaient ses moindres désirs, comme le gentleman anglais aux Indes (*the gentleman in East India*), et ne faisant pas plus œuvre de ses deux pieds que de ses dix doigts ou de sa pensée. Ce noble seigneur, dont plus d'un vivant échantillon sans doute vivait de la vie végétative à la cour de Polycrate, ou dans les opulentes satrapies de l'Asie persane, se faisait transporter sur un palanquin (*lectulo pensili*) du lit à la table, de la table dans ses jardins, de ses jardins à ses thermes, etc., etc. Certes le nom de Périphorète exprime à merveille le transport solennel du voluptueux personnage, et le nom même d'Artémon est tout asiatique. Suivant Éphore (cité par Plutarque, *Vie de Périclès*), Artémon était un habile mécanicien boiteux, comme

son patron Vulcain, et en conséquence habitué à se faire transporter en litière à l'atelier.

Page 204, ligne 23. *Toreuticen... aperuisse.* Opposer à l'autorité de Pline, qui déclare l'art des bas-reliefs de l'invention de Phidias, celle d'Anacréon, parce que dans ses poésies il est question de *τορεύτης*, c'est rire de ses lecteurs. Car qui ne sait que deux grands tiers au moins de ces pièces fugitives, qui nous sont venues avec le nom d'Anacréon, sont qui de cent, qui de deux et trois cents, qui de cinq cents et mille ans postérieurs à la vie et à la mort de cet aimable complaisant du tyran de Samos?

Page 206, ligne 3. *Myronem... nobilitavit... laudata.* En effet, on voit jusqu'à près de quarante épigrammes sur cette vache d'airain dans l'*Anthologie* (IV, 4). La plupart sans doute étaient connues de Pline, quoique l'*Anthologie* n'eût pas encore, de son temps, la forme qu'elle a aujourd'hui. Ajoutons que les épigrammatistes de cette époque où les Grecs avaient perdu le génie, mais pétillaient encore d'esprit, ne tarirent pas si vite sur les louanges de la vache myronienne, et que, quelque fondé qu'on eût été à leur opposer la fin de non-recevoir de Virgile,

> Claudite jam rivos, pueri! sat prata biberunt,
>
> *Eclog.* III, fin.,

ils chantèrent avant, pendant et après le naturaliste romain ce chef-d'œuvre du sculpteur d'Éleuthères. Ausone suivit cet exemple, et ses œuvres nous fournissent onze épigrammes sur ce même sujet. Nous nous bornerons à citer ici la première et la plus jolie :

> Bucula sum, cælo genitoris facta Myronis
> Ærea : nec factam me puto, sed genitam :
> Sic me taurus init, sic proxima bucula mugit,
> Sic vitulus sitiens ubera nostra petit.
> Miraris quod fallo gregem? gregis ipse magister
> Inter pascentes me numerare solet.
>
> *Epigr.* 57.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux modernes qui ne se soient crus

obligés de louer Myron ; et Ménage, dans le siècle élégant de Louis XIV, tandis que le grec et le latin commençaient à pâlir devant le français, imprimait :

> Τὴν χαλκῆν Ἥρη ποτὲ πόρτιν ἰδοῦσα Μύρωνος
> Ζηλοτύπησεν, ἰδεῖν Ἰναχίδ' οἰομένη.

« A l'aspect de cette génisse d'airain, fille de Myron, Junon pâlit « de jalousie : elle s'imaginait avoir sous les yeux la fille d'Inachus. »

Comp. la seconde note après celle-ci.

Page 206, ligne 6. *Fecit et canem.* Voyez dans l'*Anthologie* (liv. VI, *ép.* 2) les vers sur le chien de Leucon.

Discobolon. Le Discobole, ou l'homme qui jette un disque, était un des ouvrages les plus admirables de Myron. Il en existe trois belles copies en marbre. La plus remarquable, sans contredit, est celle qu'on voit à Rome, au palais Massimi, et qui a été gravée, dans la traduction de Winckelmann, par Fea (t. II, pl. 2). Une autre avait appartenu au chevalier Hamilton, et se trouve aujourd'hui en Angleterre. Nous en avons eu (1802-1815) une troisième au Musée Napoléon : la tête avait été restaurée. Celle que nous mentionnons en second lieu est fort mutilée. Consultez Visconti (*Mus. Pio-Clém.*, tom. I, tav. A, pag. 95, n. 6, et tom. III, tav. XXVI) ; comp. Fea (not. sur traduct. de Winckelmann, tom. II, p. 211 et suiv.). Pour la vache de Myron, elle n'existe ni par des copies, ni en original. Elle se voyait encore à Rome, dans le forum de la Paix, au milieu du sixième siècle (PROCOPE, *G. des Goths*, liv. IV, chap. 21) : mais depuis ce temps il n'en est plus fait mention. Probablement elle périt au milieu de cette foule de désordres, de révolutions, de révoltes sanglantes, de pillages, d'incendies qui remplirent le moyen âge.

Ligne 7. *Et Satyrum admirantem tibias.* La flûte jetée par Minerve, son inventrice, et quelque temps après ramassée par Mercure, qui laissa dire à l'univers qu'il en était l'auteur. Ainsi se jouait naïvement de ses dieux la simplicité des hommes du premier âge ! Minerve, toute grave, toute sage, toute virginale que nous la montrent les légendes, veut être belle ; et Mercure, ce dieu de la pensée et des spirituelles inventions, ne se refuse

point un plagiat lorsqu'il en rençontre l'occasion. (*Voyez* Ovide, *Fastes*, liv. VI, v. 697.)

Page 206, ligne 10. *Fecisse et cicadæ monumentum ac locustæ, etc.* Une épigramme sur ce sujet se lit dans l'*Anthologie* (III, 14); mais elle est attribuée par les uns à Léonidas, par d'autres au poète Anytas. Grotius l'a traduite en vers latins.

Ligne 11. *Erinna.* Qui croirait qu'Hardouin parle d'Érinna comme d'une contemporaine de Sapho en présence de la tradition ici relatée par Pline? Évidemment de deux choses l'une: ou Érinna ne fut point contemporaine de Sapho, ou il y eut deux Érinna, et il s'agit ici de la dernière. Il est présumable que cette seconde Érinna n'est autre que Mélinno, Lesbienne aussi, et qu'elle choisit ce nom soit parce qu'elle voulait marcher sur les traces de cette amie de Sapho, soit parce qu'elle voulait cacher ses premiers essais sous le voile du pseudonyme. Ce qu'il y a de certain, c'est que la célèbre ode à Rome ou à la vaillance,

> Χαῖρέ μοι, Ῥώμα, θυγάτηρ Ἄρηος
> Χρυσεομίτρα, κ. τ. λ.,

appartient à Mélinno. *Voyez* Fabricius (*Biblioth. grecq.*, t. II, pag. 120, etc.), et dans les *Meletemata e disc. antiquitatis* de Creuzer (2[e] part.), *De Erinna et Corinna poetriis* (*adjectum est Melinnus vulgo Erinnæ lesb. carm. in Rom.*) de Welcker. Sur la véritable Érinna, voyez encore *Anthologie*, I, 67.

Ligne 21. *Stadiodromon Astylon, qui, etc.* Évidemment c'était une statue iconique. Cet Astyle était de Crotone, et remporta trois fois le prix à Olympie.

Ligne 25. *Citharœdum, qui Dicæus, etc.* Vraie ou fausse, l'anecdote a donné lieu à une épigramme de Xénocrate (*Antholog.*, IV, ch. 12). Si l'Apollon eût été transporté comme les statues de Corinthe le furent à Rome par Mummius, ou comme celles de l'Italie le furent à Paris par Napoléon, Apollon se fût trouvé le plus innocemment du monde un dépositaire infidèle.

Page 208, ligne 5. *Fuit et alius Pythagoras Samius.* Daléchamp veut que l'on écrive *Parius*, vu que Pausanias, dans sa description de la Béotie, mentionne comme peintre un Pythagore de

Samos. Mais voyez Diogène Laërce (*Vie de Pythagore*) et la note d'Hardouin.

Page 208, ligne 11. *Audendi rationem cepisse, etc.* Suivant Cicéron (*de Claris oratorib.*, chap. 87), Lysippe se forma sans maître, mais en étudiant le porte-lance ou Doryphore de Polyclète.

Page 210, ligne 1. *In primis vero quadriga cum Sole Rhodiorum.* Ce char, avec le Soleil qui le conduit, se trouve souvent figuré sur les médailles rhodiennes. *Voyez*, sur le char du Soleil, Dion Chrysostome (*Disc. sur les Rhod.*).

Ligne 2. *Fecit et Alexandrum Magnum, etc.* Tout le monde sait qu'Alexandre ne voulait être peint que par Apelle, et représenté en marbre ou en bronze que par Lysippe. *Voyez* Horace:

Edicto vetuit ne quis se præter Apellem
Pingeret........

Lib. II, *Epist.* 2.

Une épigramme de l'*Anthologie* nous atteste la beauté de celle de ces statues qui représentait Alexandre adulte et vainqueur de l'empire des Perses. (*Voyez* liv. IV, chap. 8.) « Si les portraits d'Alexandre étaient bien connus, dit M. Emeric-David (*Classement chronologique des sculpteurs grecs*, note), nous pourrions peut-être retrouver la main de Lysippe dans plusieurs bustes de la plus belle sculpture, qui semblent tous offrir les traits de ce héros. »

Ligne 15. *Capillum exprimendo, etc.* Parmi les plus élégantes statues, dont il exprima ainsi la chevelure, était sa fameuse Occasion (ou l'à-propos, Καιρός). On connaît les quatre à cinq vers où Phèdre, en termes très-pittoresques, décrit la course rapide de la déesse allégorique, sur le fil d'un rasoir (en grec, la déesse est un dieu, parce que καιρός est du masculin). On lit dans l'*Anthologie* (IV, 14) une épigramme spirituelle autant que vive et habilement dialoguée sur cette statue de Lysippe. Hardouin, selon sa coutume, l'a citée traduite en vers latins un peu durs :

Viator.

Tu qui es, hic qui stas?

Signum.

Occasio.

VIATOR.

Quis tibi fictor ?

SIGNUM.

Lysippus.

VIATOR.

Cujas ?

SIGNUM.

De Sicyone satus.

VIATOR.

Nitere cur pedibus summis ?

SIGNUM.

Amo currere.

VIATOR.

Pennæ

Cur pedibus ?

SIGNUM.

Venti turbine rapta volo.

VIATOR.

In dextra cur ista novacula ?

SIGNUM.

Monstrat acutam

Hæc esse et ferro me magis et chalybe.

VIATOR.

Cur in fronte coma est ?

SIGNUM.

Apprendar ut obvia.

VIATOR.

Sed cur

Omnis abest glabro crinis ab occipite ?

SIGNUM.

Nempe quod, eripui quum me semel alite cursu,
Nemo est elapsam qui revocare queat.
Hanc operam fictor propter vos sumpserat, hospes,
Pro monito starem semper ut ante fores.

Page 210, ligne 18. *Non habet latinum nomen symmetria.* L'étymologie seule prouve assez clairement qu'il s'agit ici de l'exacte proportion (*σύν*, avec, ce qui indique des ensembles; *μέτρον*, mesure).

Ligne 22. *Propriæ hujus videntur, etc.* Il est étonnant que Pline

n'ait pas compris dans cette énumération des chefs-d'œuvre de ce grand artiste, le Cupidon de bronze, fait pour les Thespiens. Nous avons vu dans le Musée Napoléon, sous le nº 60, une belle statue de Cupidon tenant un arc: il est permis de croire que c'est la copie du Cupidon de Lysippe. Il existe un grand nombre de statues absolument semblables.

Page 212, ligne 1. *Lahippum,* ou plutôt, comme l'ont voulu quelques commentateurs, *Dahippum.* Quant à l'apparition de l'*h* au milieu du mot, « est-elle grecque? » nous demanderont quelques-uns de nos lecteurs. Nous leur répondrons que non: on doit écrire *Évémère* et non *Évhémère,* quoique dans ce mot entre le radical *hemera,* ἡμέρα; on doit écrire *Evippe* et non *Evhippe,* quoique dans ce nom il y ait du cheval, de l'*hipp...,* ἵππος, comme le dirait Strepsiade (*Voyez* ARISTOPHANE, *Nuées,* act. I). Mais autre chose était le grec, autre chose était le thébain. Les Éoliens aimaient beaucoup à aspirer les syllabes, et de là la fréquence des digamma éoliques; de là, les ὠFόν pour ὠόν, FαFέλιος pour ἀέλιος, αἰFών pour αἰών, etc., etc. De là aussi, ΔάFιππος pour Δάϊππος. De nos jours, pouvons-nous empêcher un honnête citoyen, électeur et juré, de signer Estienne au lieu d'Étienne, comme au temps des doctes Henri et Robert; Leroy au lieu de Leroi, Lethrosne au lieu de Letrone, etc., etc.? *Dahippum* est donc la vraie leçon.

Ligne 8. *Equum cum fiscinis.* C'est peut-être ce morceau qui a inspiré l'épigramme,

> Ἴδ' ὡς ὁ πῶλος χαλκοδαιδάλῳ τέχνῃ
> Κορωνιῶν ἕστηκε,

de l'*Anthologie* (liv. IV, chap. 7), ainsi traduite:

> Vides ut altum cornipes superbiat
> Docta dolatus arte? sic collum erigit,
> Sic acre cernit, deque toto vertice
> Vento fluentes fundit in cursum jubas.
> Si quis lupata, credō, maxillis eques
> Imponat, armos et premat calcaribus,
> Tuus repente spem supra mortalium,
> Lysippe, curret, quippe jam spirat, labor.

Page 212, ligne 13. *Peucestes... tanta gloria.* Quinte-Curce place cet acte d'héroïsme de Peuceste lors de la dangereuse aventure qu'Alexandre, emporté par une fougue juvénile, alla courir dans la ville des Oxydraques (liv. IX, chap. 17). Suivant Strabon, Plutarque, Arrien, Lucien (*Dialog. des morts*), le fait eut lieu lors du siège de la ville des Malles.

Ligne 23. *Proserpinæ raptum.* Les enlèvemens de Proserpine ont été souvent reproduits par les statuaires et par les peintres anciens (*Voyez* MILLIN, *Gal. mytholog.*, etc.).

Page 214, ligne 1. *Catagusam.* Κατάγουσαν. Il s'agit de Cérès ramenant Proserpine des enfers. On sait que la décision souveraine de Jupiter avait accordé à cette mère inconsolable la faveur d'avoir six mois sa fille auprès d'elle : Proserpine passait donc six mois seulement près de son époux, dans le sombre empire. Il ne faut point songer ici aux Anagogies et Catagogies de la Vénus du mont Éryx.

Ebrietatem. Voici la deuxième trace que nous trouvons des statues allégoriques. La première était l'Occasion. Elles se multiplièrent à mesure que la civilisation et la facilité des communications popularisèrent les idées philosophiques et métaphysiques. L'art y perdit plus qu'il n'y gagna ; car les allégories sont presque toujours froides et bien souvent tourmentées.

Ligne 2. *Satyrum, quem Græci Periboeton cognominant.* Περιβόητος, qu'on proclame par monts et par vaux (*circumclamatus*). Ce magnifique morceau était placé, suivant Pausanias, dans la rue des Trépieds à Athènes (*Descript. de la Grèce*, liv. I : Ἔστι δὲ ὁδὸς ἀπὸ τοῦ Πρυτανείου καλουμένη Τρίποδες, etc.) Comp. aussi ATHÉNÉE, qui toutefois mentionne avec le Périboète un groupe de marbre de Paros, représentant Bacchus avec un Satyre (liv. XIII des *Dipnosophist.*). On ne sait ce qu'est devenu le Périboète ; mais Visconti (*Mus. Pio-Clém.*, tom. I, tav. XXX) regarde comme une copie de cette statue le Faune en repos qu'on voyait, sous le n° 50, au Musée Napoléon, et qui aujourd'hui ne se voit plus au Musée royal. Winckelmann était de la même opinion, et il avait vu, dit-il, lui-même plus de trente répétitions de cette figure (liv. IV de l'*Hist. de l'art*, chap. 2, t. II,

p. 52). Quant à l'objection qu'on tirerait de la différence qu'il y a entre les Faunes et les Satyres, quelque distinctes que soient ces deux classes de divinités subalternes, les Grecs des temps postérieurs ne les distinguaient que fort vaguement, ou plutôt ne les distinguaient plus. *Voyez* à ce sujet, HEYNE, *Diss. sur les Faunes et les Satyres* (Recueil de pièces publiées par M. Jansen, t. I, p. 75), ou mieux encore, PARISOT, art. *Satyres* et *Silènes* de la *Biographie mythologique*, suite et complément de la *Biographie universelle* de Michaud.

Page 214, ligne 6. *Spilumenen*. Il est difficile de dire ce que signifie ce mot; nul doute pourtant qu'il ne s'agisse d'une femme: Stephusa, Spilumène, Œnophoros, forment comme une triade de statues féminines *de genre*, pour employer une expression moderne empruntée à la peinture. Mais entre la bouquetière et la femme qui porte du vin, est-ce bien une caricature qu'il faut placer? A notre avis, oui. Mais voir dans Spilumène une vieille femme sale, nous semble quelque chose de trop vague. Nous présumons que Spilumène était un terme familier et mignard (un mot de Phryné et de ses amies) employé à la place de Psilumène, et que Ψιλουμένη, c'était la vieille qui s'épile. On sait que c'était assez la mode des jeunes femmes en Asie, et le siècle de Périclès et d'Aspasie vit cette mode passer en Europe, où elle ne se borna pas à envahir les Cyclades et Corinthe, Athènes et l'île de Calaurie. La grande Grèce tout entière, puis l'Italie, puis sa capitale, Rome, s'empressèrent de copier les nouvelles habitudes de leurs voisins. Martial nous atteste qu'à Rome plus d'une vieille femme, oublieuse de la triste chronologie qui l'excluait du rang des jeunes héroïnes d'aventures galantes, se livrait assidûment à cette grave occupation:

Quid vellis vetulum, Ligella, cunnum?
Quid busti cineres tui lacessis?
Tales munditiæ decent puellas:
Nam tu jam nec anus potes videri.
Istud, crede mihi, Ligella, belle
Non mater facit Herculis, sed uxor.
Erras, si tibi cunnus hic videtur
Ad quem mentula pertinere desit.

Quare, si pudor est, Ligella, noli
Barbam vellere mortuo leoni.

Lib. x, *Epigr.* 90.

Page 214, ligne 9. *Fecit et puberem Apollinem subrepenti... Sauroctonon vocant.* Il existe plusieurs fort belles copies du Sauroctone. Winckelmann suppose que celui de la villa Albani, en bronze, est l'original sorti des mains de Praxitèle ; mais cela ne peut être. Nous nommerons, en second lieu, le Sauroctone de la villa Borghèse (st. II, nº 5), reproduit par Winckelmann (*Monum. ined.*, nº 40) et que l'on voit aujourd'hui au Musée royal sous le nº 19. Le Vatican en possède un troisième (*Musée Pio-Clém.*, t. I, tav. XIII). On en connaît encore plusieurs autres que les bornes étroites de ces notes ne nous permettent pas d'indiquer. Martial nous a laissé une jolie épigramme sur cette statue de Praxitèle :

Ad te reptanti, puer insidiose, lacertæ
Parce : cupit digitis illa perire tuis.

Lib. XIV, *Epigr.* 172.

Espiègle enfant, ce lézard t'idolâtre !
A bas la flèche, à bas l'arc inhumain !
Autour de toi s'il va, vient et folâtre,
Il veut périr..... mais périr de ta main.

Ligne 13. *Hanc putant Phrynen... amorem artificis.* La passion de Praxitèle pour Phryné permet de fixer avec assez d'exactitude l'époque de cet artiste ainsi que la durée de sa vie. Probablement c'est lorsqu'elle jouissait de la plus grande célébrité, c'est-à-dire lorsqu'elle offrit de rebâtir Thèbes à ses frais (111ᵉ olympiade, deuxième année), qu'elle inspira de l'amour au grand statuaire. D'autre part, nous voyons Théophraste, dans son testament, que nous a conservé Diogène Laërce, ordonner à ses héritiers de placer dans son musée, après sa mort, un portrait de Nicomaque, et charger le sculpteur Praxitèle de ce travail. Il y a quarante-neuf ans entre ces deux faits, en supposant que Théophraste faisait son testament très-peu de temps avant sa mort. Il est clair que Praxitèle était fort jeune lors de ses relations amoureuses avec l'illustre courtisane, et, en admettant qu'il eût alors vingt-cinq ans, on est conduit à dire qu'il parvint

à l'âge de soixante-quatorze ans. Il y aurait alors, par conséquent, cent quarante-cinq ans de la mort de Phidias à la sienne.

Page 216, ligne 11. *Vulneratum deficientem... animæ.* Il eût dû aussi placer sur cette physionomie mourante une autre pensée, celle que Virgile exprime si délicieusement dans ce beau vers :

..... Et dulces moriens reminiscitur Argos;

l'adieu cruel, déchirant, que l'œil fait à ce que l'âme aime, au beau soleil, aux vertes prairies, à l'air si frais, si pur, à la patrie, aux projets, aux espérances de gloire :

Que sa pensée entraîne avec elle, en mourant,
D'images, de combats, et de gloire et d'empire!

Ligne 12. *Olympium Periclem.* Voyez, sur cette statue, l'*Anthologie*, liv. V :

Ἠγασάμην δ' ὁρόων σέ, etc.

Ligne 14. *Cephissodotus, etc.* Il y a eu deux Céphissodote, l'un frère d'Eubulus et fils de Praxitèle. Il vivait à la cour des rois de Pergame, et semble avoir hérité des inclinations non moins que des talens de son père; car nous le verrons plus bas transmettre vivans sur le marbre à la postérité les charmes des deux courtisanes, ses maîtresses, exécuter une Vénus qui faisait partie du musée d'Asinius Pollio, etc.

Ligne 17. *Philesius.* Ce mot implique l'idée de φίλημα, baiser. Nous ignorons sur quoi se fonde Brotier pour vouloir que cet Apollon Philésios soit l'Apollon (ou Apollino?) de Florence.

Ligne 22. *Celetizontas pueros.* Des jeunes gens qui font voler un cheval, un coureur dans sa carrière. Les Celétizontes se virent sur une foule de pierres gravées. Nous allons bientôt en retrouver d'autres dans le catalogue de l'œuvre d'Hégias.

Page 218, ligne 2. *Lysimachen... sexaginta quatuor.* Probablement dans Athènes; car là seulement Minerve était desservie par une prêtresse de haut rang.

Ligne 6. *Dædalus.* Ce statuaire ne tient point à son rang chronologique. On serait tenté de le croire postérieur aux Praxitèle

et aux Euphranor. Il est de fait, au contraire, qu'il florissait vers la 95e olympiade. Il sculpta, dans la 91e, le trophée que les Éléens élevèrent dans l'Altis, après avoir vaincu les Lacédémoniens, auxquels commandait Agis Ier (PAUSANIAS, III, 8). Dans la 96e, il exécuta la statue de l'athlète Eupolème; enfin la 98e le vit travailler de même à la statue iconique de l'athlète Aristodème (PAUSANIAS, VI, 3, et DIODORE DE SICILE, XIV, 54).

Page 218, ligne 8. *Pythodemum luctatorem.* Voyez dans l'*Anthologie* (livre III, chap. 2) les iambes élégans de Philippe de Thessalonique à ce sujet.

Page 220, ligne 3. *Leochares aquilam... in Ganymede.* Nous possédons encore deux copies de ce charmant Ganymède de Léocharès. (Voyez *Musée Pio-Clémentin,* III, tav. XLIX.)

Ligne 8. *Lyciscus Lagonem puerum, etc.* Martial mentionne cette statue avec l'accent de l'admiration, et compare à l'enfant fluet et malin ses légères épigrammes, tant qu'elles ne passent point le distique :

> Nos facimus Bruti puerum, nos Lagona vivum;
> Tu magnus luteum, Gaure, Giganta facis.
> Lib. IX, *Epigr.* 51.

Ligne 11. *Menæchmi vitulus genu premitur, replicata cervice.* Cette attitude est justement celle du *Goliath tué par David* de Michel-Ange. (*Voyez* GORI, *Insc. ant.,* t. I, pl. 8, n° 5.)

Ligne 13. *Naucydes... Discobolo.* On croit avoir, dans trois belles statues antiques absolument semblables de pose, de taille et de traits, des copies du Discobole de Naucyde. Celle que l'on voit au Musée royal, sous le n° 309, et qui, sous le rapport de la conservation, ne laisse rien à désirer, nous donne la plus heureuse idée des talens de cet artiste. Toutefois le choix des formes, qui ne sont pas l'idéal de la force athlétique et de la beauté musculaire, donne lieu de croire que cette statue est une figure iconique.

Page 222, ligne 4. *Nec hominem... sed iracundiam.* Comp. dans l'*Anthologie* (IV, 3) l'épigramme sur une Bacchante :

> Ἔκφρονα τὴν Βάκχην........

et celle de Philippe de Thessalonique sur Médée.

Page 222, ligne 9. *Puerum, quem amando Brutus, etc.* C'est cette statue que Martial joint à son Lagon. *Voyez* la quatrième note avant celle-ci.

Page 224, ligne 15. *Alevas.* On sait qu'une famille de ce nom régna dans la Thessalie. (*Voyez* BUTTMANN, *Mythologus*, article *Die Aleuaden.*)

Philosophos. On nous pardonnera de citer ici, mais en le traduisant, Sidoine Apollinaire (liv. IX, épître 9) : « Dans le gymnase de l'Aréopage, dans le Prytanée, Speusippe nous étale l'énorme courbe de sa tête, Aratus ce front bombé en avant, Zénon ses rides profondes, Épicure sa peau si lisse, Diogène sa barbe roussâtre, Socrate sa blanche chevelure, Aristote son bras nu, Xénocrate ses jambes qu'il rentre sous lui, Héraclite ses yeux que ferment les larmes, Démocrite ses lèvres où nage le rire, Chrysippe ses doigts serrés qui semblent chiffrer, Euclide ses mains ouvertes comme pour mesurer l'espace, Cléandre ses ongles qu'il ronge en méditant arithmétique et géométrie. »

Page 226, ligne 8. *Micon.* Il ne faut pas le confondre avec Myron. Ce dernier était d'Éleuthères. Au reste, il faut le distinguer avec non moins de soin d'un autre Mycon de Syracuse, auteur de deux statues d'Hiéron, l'une équestre et l'autre pédestre. (*Voyez* PAUSANIAS, liv. VI.) Daléchamp les a confondus.

XXII, page 234, ligne 8. *Metalla æris multis modis instruunt medicinam, etc.* La plupart des préparations cuivreuses sont plus ou moins dangereuses pour l'économie animale, et on ne doit les administrer, comme tous les médicamens énergiques, qu'avec beaucoup de précautions. Cependant, selon M. Guersent (*Dictionnaire des Sciences médicales*), il est de fait qu'on a employé à l'intérieur, avec succès, dans beaucoup de maladies différentes, les oxides ou sels de cuivre. Les effets ainsi obtenus se divisent en trois classes : 1° donnés instantanément, à dose assez forte, les remèdes cuivreux produisent une irritation vive sur les organes de la digestion (d'où des évacuations alvines et des vomissemens); 2° répétés et continués pendant quelque temps, ils donnent lieu à une excitation générale du système nerveux et sanguin; 3° enfin administrés journellement à des doses assez fortes pour solliciter

constamment quelques évacuations, et pour augmenter en même temps l'action des solides, les sels de cuivre agissent secondairement sur le système lymphatique comme altérans et dépuratifs. Anciennement on employait, comme émétique et purgatif, une espèce d'oxide de cuivre dit *œs ustum*, obtenu au moyen d'une calcination de cuivre seul, ou mélangé avec le nitre, le sel commun ou le soufre, d'où lui est venu le nom de *crocus Veneris* (safran de Vénus, vu que les alchimistes ont donné au cuivre le nom de Vénus). Ce médicament, qu'Arétée recommande comme vomitif ou purgatif, dans l'épilepsie même chez les enfans, et qui se prépare encore dans quelques pharmacopées, principalement en Silésie où les paysans se résignent souvent à en faire usage, cause presque toujours de violentes coliques; et l'on a eu raison de l'abandonner, surtout quand on pense que nous possédons plusieurs substances émétiques et purgatives non moins énergiques, et d'un emploi infiniment moins dangereux.

Page 234, ligne 10. *Cadmia. Fit sine dubio hœc, etc.* Il est clair qu'ici ce n'est plus d'un minéral particulier et natif qu'il s'agit; il n'est plus question, comme dans le chap. 1, de cet hydrosilicate de zinc qui, fondu avec le minerai de cuivre, donnait un laiton ou cuivre jaune, imitation factice de l'aurichalque que fournit la nature. La cadmie du chap. 22 est le résultat d'une opération chimique, la fusion du minerai, de plus en plus épuré, par une haute chaleur. Nous n'avons rien à répondre à la description de Pline, qui là est minutieuse, précise, parfaite. Seulement nous devons ajouter qu'aujourd'hui la cadmie de Pline n'est plus en usage, et qu'on ne s'occupe même pas de la recueillir. La cadmie des modernes résulte de la torréfaction de la pierre calaminaire, et du minerai de cuivre (se rappeler que la pierre calaminaire est l'hydrosilicate de zinc dont nous avons parlé au commencement de ce livre). Les parties qui se volatilisent, vont s'attacher aux grillages supérieurs du fourneau, et bientôt s'y solidifient de nouveau. Il en résulte une croûte épaisse, qu'ensuite on secoue et qu'on obtient par petits fragmens semi-cylindriques, semblables à des écorces d'arbres, sonores, lisses en dedans, tirant sur le jaune, parsemés de petits grains extrêmement fins, d'un gris qui tire sur le bleu. Cette substance tubuleuse se nomme tuthie

ou tuthie (*tuthea officinalis*), et a joué jadis un grand rôle dans les pharmacopées d'où elle n'a pas encore été complètement bannie.

Page 238, ligne 19. *Æris flos, etc.* Il ne faut pas la confondre avec les scories qui viennent faire leur apparition à la surface de la pâte minérale en fusion. Ces scories se forment tant que le cuivre n'est pas pur. Lorsque le dernier grillage a donné ce que l'on appelle le cuivre noir, alors on porte au fourneau d'affinage, où les scories deviennent de plus en plus rares, et où enfin, à la couleur de la pâte et à l'absence des scories, on s'aperçoit que le métal est arrivé à l'état de pureté. A ce moment, on met le bassin de fusion en communication avec ceux de réception que l'on a tenus chauds ; le cuivre s'y rend et s'y réfroidit. Mais pour hâter le réfroidissement, on projette avec un balai de l'eau à sa surface, et, avec un ringard, on enlève la croûte solide à mesure qu'elle se forme. A mesure qu'il tombe des gouttes d'eau dans cette brûlante mer métallique, il s'échappe beaucoup de grains que chasse la brusque pression de la goutelette froide, et qui vient se répandre autour de l'appareil. C'est là ce que Pline appelle fleur d'airain.

XXV, page 240, ligne 10. *Squamæ... stomoma.* Le stomoma est cette croûte solide qui se forme à la surface du cuivre pur en fusion, pourvu qu'on enlève ce stomoma, lorsqu'il n'est encore que pellicule légère, et en quelque sorte imperceptible duvet. Le stomoma est toujours couvert de petites aspérités. Ce sont elles qu'on appelle écailles de cuivre.

XXVI, page 242, ligne 10. *Æruginis, etc.* Le nom d'*ærugo,* chez les anciens, est commun à trois ou même quatre composés cuivreux : 1° l'oxide de cuivre ; 2° le sous-carbonate de cuivre ; 3° le sous-deutacétate de cuivre ; 4° peut-être le deutacétate que l'on fabrique avec le sous-deutacétate et de l'acide acétique. Seules la première et la seconde de ces substances sont natives.

XXX, page 250, ligne 4. *Sory.* On convient généralement que

le sory des anciens était ce qu'on appelle un sel vitriolique, c'est-à-dire un sulfate métallique. Le sory faisait partie du *chalcitis*, minerai de cuivre pyriteux. Il résultait souvent du chalcitis ancien ou vieilli ; il venait ou d'Égypte ou de Chypre : celui d'Égypte était le plus vanté ; celui de Chypre était au second rang. Le sory exhalait une odeur désagréable, devenait noir, avait une consistance spongieuse, un aspect gras quand on le broyait ; son odeur était si nauséabonde, qu'elle excitait au vomissement.

Il nous semble qu'il y a rarement dans les auteurs anciens des substances mieux décrites et mieux caractérisées que ne l'est ici le sory, et qu'on ne peut se refuser à y reconnaître un sulfate de cuivre, peut-être avec excès d'acide, et, par conséquent, un peu déliquescent, et résultant de la composition de cuivre pyriteux, *chalcitis*.

J'ai reçu des environs de Cuença, en Espagne, un sulfate de cuivre naturel, en masse, d'un blanc verdâtre sale, qui avait tous les caractères du sory, sa consistance spongieuse, son aspect gras dans le broyage, et son odeur nauséabonde.

BRONGNIART.

XXXI, page 250, ligne 16. *Misy*. On a beaucoup disserté sur cette substance dont Pline a noué l'histoire à celle du *chalcites* et du *sory*. Il est probable que c'était, comme ces deux derniers, un sulfate métallique ou vitriol, mais il est bien difficile de dire de quel métal; et il est plus probable que c'était l'état ou le mélange de sulfate provenant de la décomposition des pyrites, et par conséquent de sulfate de fer et de cuivre. La couleur jaune qu'il lui attribue convient assez aux efflorescences de sulfate de fer qu'on observe sur les schistes alumineux. BRONGNIART.

XXXIII, page 256, ligne 8. *Quæ vocant pompholygem et spodon*. Évidemment il s'agit ici de carbonate de cuivre mamelonné ou terreux. Mais ce qui occasione une confusion étrange, c'est que très-probablement ces noms furent donnés originairement aux résultats chimiques dont Pline va nous parler quelques lignes plus bas; et là, deux causes graves d'ambiguité se présentent à nous, et nous entravent : 1° il n'est pas clair que la pompholyx et la spodos soient une seule et même matière ; il n'est pas clair

que ce soient deux matières différentes; 2° la différence de formes n'est point indiquée, et pourtant les mots sembleraient en indiquer une : car pompholyx, c'est une espèce de pustule, un boursouflement; spodos, c'est une cendre, une poudre impalpable; 3° décidément quelle est la nuance, la couleur des deux substances? 4° quelle est leur pesanteur spécifique (en général, c'est la pompholyx qui semble plus légère)? 5° quelle est leur saveur? Tout combiné, voilà ce que nous pensons : les boursouflures de la pâte métallique liquide furent dites pompholyx; les parties volatilisées qui se sublimaient aux grillages supérieurs du fourneau, et qui, lorsqu'on les pressait un peu fortement, après les avoir détachées, s'effritaient et se pulvérisaient à l'instant, donnèrent lieu au mot de spodos ou cendre. On ne tarda pas à s'apercevoir que dans ces débris étaient des grains beaucoup plus gros, et qui ne se réduisaient qu'en poudre grossière. Alors il y eut une deuxième pompholyx, en quelque sorte pompholyx spodienne, et *spodos* ne fut dit que de la partie qui fait une poudre impalpable. [On peut penser aussi à la cristallisation que le hasard pouvait amener sur la surface lentement réfroidie des grillages supérieurs des fourneaux. Ces cristaux furent naturellement nommés pompholyx.] Enfin, comme les anciens ont toujours voulu retrouver dans la nature ce qu'ils faisaient dans leur laboratoire, ils ne furent pas long-temps à trouver dans les minerais de carbonate de cuivre, ici des spodos ou cendres, là des pompholyx; le tout sans autre base que des ressemblances très-superficielles. A la longue, il en résulta un dernier changement; c'est que, lorsque le carbonate de cuivre soumis à la fusion se décomposait, en fournissant beaucoup de matières terreuses, qui se boursouflaient, et nuisaient à la fusion, celles-ci furent nommées pompholyx, tandis que l'oxide de cuivre, qui demeurait libre, était la spodos. Cet oxide, on le comprend sans peine, était beaucoup plus lourd spécifiquement, beaucoup plus noir, beaucoup plus âcre que les terres carbonifères qui constituaient la pompholyx. Leur saveur était styptique, et quand on s'avisait de les combiner au vinaigre, elle était d'une amertume affreuse. Nous ne nous en étonnerons pas, nous qui voyons sur-le-champ que cette union de l'oxide de cuivre et de l'acide acé-

tique, donne au moins le sous-deutacétate connu dans le commerce sous le nom de verdet ou vert-de-gris artificiel.

XLI, page 266, ligne 8. *Ilva gignente.* L'île d'Elbe ne semble qu'un rocher de fer oligiste ou peroxide de fer. Du reste, presque toute l'Europe, surtout l'Angleterre, la Suède et l'Allemagne, sont richement pourvues de ce métal si utile à l'homme.

XLIII, page 270, ligne 11. *Cantabriæ maritimæ parte, etc.* On y exploite aujourd'hui la célèbre mine de Sommorostro. *Voyez* Bowles, *Introduction à l'Histoire naturelle de l'Espagne*, pag. 322.

Ligne 13. *Ferrum accensum, etc.* Pline est beaucoup trop sobre de détails dans ce qu'il dit ici du fer. Il est vrai que cette exploitation si compliquée n'était encore que bien peu avancée chez eux, relativement à celle du cuivre qui, malgré les difficultés qu'elle offre, est infiniment plus facile. Il est impossible, à moins d'avoir donné une attention suivie à l'étude des procédés métallurgiques, de s'imaginer combien il faut d'opérations gigantesques, minutieuses, dispendieuses, hardies et longues, pour amener successivement le minerai à l'état de fonte, et la fonte à l'état de métal, pour expulser ces énormes quantités de scories de tous les genres qui nagent à la surface des matières en fusion, pour enlever le laitier, pour affiner, pour cingler la loupe, etc.

XLVII, page 276, ligne 2. *Fabuloseque narratum in insulas, etc.* C'est au contraire l'exacte vérité. Les mines d'étain de Cornouailles sont sans contredit les plus riches de l'univers. Le minerai, il est vrai, n'y est pas à l'état pur; mais, jusqu'ici, on ne l'a jamais trouvé à cet état en quelque lieu que ce soit. Les minerais de Cornouailles sont du deutoxide d'étain.

Ligne 15. *Nec ex albo argentum, quum fiat ex nigro.* En effet, il y a quantité de minerais de plomb et d'argent : telle est entre autres la galène (*sulfure de plomb*) qui presque toujours est argentifère. Joignons-y les doubles sulfures 1° de plomb et argent; 2° de plomb, argent et bismuth.

Page 276, ligne 23. *Ejus qui primus fluit... argentum.* Il est présumable que ce *stannum*, ici indiqué, n'est autre que le bismuth qui, comme on le sait, se fond à une température beaucoup au dessous de celle de l'argent. On ne peut pas en dire autant de l'étain. Comp. la note précédente.

LI, page 286, ligne 2. *Scoria quoque plumbi, etc.* Les prétendues scories dont parle Pline, et qui, dit-il, doivent ne rien contenir de plomb, ne sont autre chose que le massicot ou *protoxide de plomb* (*arséniate de plomb*, selon M. Beudant). Il est jaune, tandis qu'au contraire le minium deutoxide ou tritoxide, selon qu'on échelonne les oxides, d'après les systèmes chimique ou minéralogique, est d'un rouge vif et qui a passé en proverbe.

LIII, page 286, ligne 18. *Est et molybdæna... auri et argenti fornacibus.* C'est la *litharge* ou *protoxide de plomb* fondu. La litharge n'est jamais absolument pure. On l'a distinguée longtemps en *litharge d'or* et *litharge d'argent*, selon que sa nuance, ou jaune ou blanche, semblait se rapprocher de l'un ou de l'autre de ces deux métaux. On prétendait même que cette teinte était due à la présence de l'un ou de l'autre.

LIV, page 288, ligne 14. *Psimmythium.* C'est le *sous-carbonate de plomb*, connu sous les noms de *blanc de plomb*, *blanc de krems*, *blanc de céruse*, et que l'on obtient en faisant passer un courant d'acide carbonique, à travers une dissolution de sous-acétate de plomb : il se forme aussitôt du sous-carbonate de plomb qui se précipite.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

C. PLINII SECUNDI

HISTORIARUM MUNDI

LIBER XXXV.

DE PICTURA ET COLORIBUS.

Honos picturæ.

I. METALLORUM, quibus opes constant, nascentiumque in eis natura indicata propemodum est: ita connexis rebus ut immensa medicinæ silva, officinarumque tenebræ, et morosa cælandi, fingendique, ac tingendi subtilitas simul dicerentur. Restant terræ ipsius lapidumque genera, vel numerosiore serie, plurimis singula a Græcis præcipue voluminibus tractata. Nos in iis brevitatem sequemur utilem instituto: hoc modo nihil necessarium aut naturale omittentes.

1. Primumque dicemus quæ restant de pictura, arte quondam nobili, tunc quum expeteretur a regibus populisque, et illos nobilitante, quos esset dignata posteris tradere: nunc vero in totum marmoribus pulsa, jam

HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE.

LIVRE XXXV.

DE LA PEINTURE ET DES COULEURS.

Honneurs rendus à la peinture.

I. Nous avons traité à peu près toute l'histoire naturelle des métaux, ces trésors de l'homme, et de tout ce qui s'y rapporte; et nous avons suivi un plan tel, que nous avons pu y réunir l'immense quantité de préparations pharmaceutiques qu'ils fournissent, et les secrets des laboratoires, et les minutieux procédés de la ciselure, de la sculpture et de la teinture. Restent les pierres et les terres plus nombreuses encore, et sur chacune desquelles les Grecs ont souvent écrit plusieurs volumes. Toujours fidèles à notre système de brièveté, nous tâcherons de ne rien omettre ici d'essentiel ou de vraiment utile à l'histoire naturelle.

1. Achevons d'abord ce qui nous reste de la peinture, art jadis honoré à une époque où les rois et les peuples en recherchaient les productions, et où l'immortalité était le partage de ceux dont elle retraçait l'image à la postérité. Aujourd'hui les marbres, l'or, l'ont bannie:

quidem et auro: nec tantum ut parietes toti operiantur, verum et interraso marmore, vermiculatisque ad effigies rerum et animalium crustis. Non placent jam abaci, nec spatia montis in cubiculo delitentia: cœpimus et lapidem pingere. Hoc Claudii principatu inventum: Neronis vero, maculas quæ non essent, in crustis inserendo, unitatem variare, ut ovatus esset numidicus, ut purpura distingueretur synnadicus, qualiter illos nasci optarent deliciæ. Montium hæc subsidia deficientium: nec cessat luxuria id agere, ut quam plurimum incendiis perdat.

Honos imaginum.

II. 2. Imaginum quidem pictura quam maxime similes in ævum propagabantur figuræ: quod in totum exolevit. Ærei ponuntur clypei, argenteæ facies surdo figurarum discrimine, statuarum capita permutantur, vulgatis jam pridem salibus etiam carminum. Adeo materiam malunt conspici omnes, quam se nosci. Et inter hæc pinacothecas veteribus tabulis consuunt, alienasque effigies colunt, ipsi honorem non nisi in pretio ducentes, ut frangat heres, furisque detrahat laqueus. Itaque nullius effigie vivente, imagines pecuniæ, non suas, relinquunt. Iidem palæstras athletarum imaginibus, et ceromata sua exornant, et vultus Epicuri per cubicula

non-seulement les murs sont couverts de marbre; on le creuse, on le coupe en segmens légers qui représentent et les animaux et divers objets. Que dis-je? ces compartimens, ces portions de montagnes cachées dans nos boudoirs ont cessé de nous plaire, nous nous sommes mis à peindre la pierre. Cette invention est du temps de Claude. Sous Néron, on incrusta dans le marbre des taches qui n'y étaient pas : pour en varier l'uniformité, on chargea d'ovales le numidique, on veina de pourpre la pierre de Synnade; grâce à ces métamorphoses, la nature devint ce que la rêvaient nos caprices. C'est ainsi que le luxe supplée à ce que lui refusent les carrières, et qu'il ne cesse de se tourmenter pour perdre le plus qu'il pourra par l'incendie.

Honneurs rendus aux portraits.

II. 2. Jadis la peinture transmettait à la postérité des images extrêmement ressemblantes; cet usage n'est plus. Des écussons d'airain, des effigies d'argent sans différences caractéristiques ont succédé. On change les têtes des statues et depuis long-temps on badine, en vers même, sur ce sujet. On aime mieux étaler une matière brillante que se faire reconnaître. Il est vrai que l'on tapisse des galeries de tableaux antiques, et l'on y révère des étrangers; mais pour soi-même on ne prise que le métal, afin sans doute que l'image soit brisée par l'héritier ou soustraite par un voleur. Ce ne sont donc point des portraits vivans, des portraits humains qu'on laisse après soi, c'est l'image de l'opulence où l'on a vécu. Cependant chez ces mêmes hommes, les palestres, les salles d'exercice sont ornées de portraits d'athlètes; celui d'Épicure

gestant, ac circumferunt secum. Natali ejus vicesima luna sacrificant, feriasque omni mense custodiunt, quas Icadas vocant, ii maxime qui se ne viventes quidem nosci volunt. Ita est profecto: artes desidia perdidit: et quoniam animorum imagines non sunt, negliguntur etiam corporum.

Aliter apud majores in atriis hæc erant quæ spectarentur, non signa externorum artificum, nec æra, aut marmora: expressi cera vultus singulis disponebantur armariis, ut essent imagines, quæ comitarentur gentilitia funera: semperque defuncto aliquo, totus aderat familiæ ejus, qui umquam fuerat, populus. Stemmata vero lineis discurrebant ad imagines pictas. Tablina codicibus implebantur, et monumentis rerum in magistratu gestarum. Aliæ foris et circa limina domitarum gentium imagines erant, adfixis hostium spoliis, quæ nec emptori refigere liceret: triumphabantque etiam dominis mutatis ipsæ domus: et erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis, quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum. Exstat Messalæ oratoris indignatio, qua prohibuit inseri genti suæ Lævinorum alienam imaginem. Similis causa Messalæ seni expressit volumina illa, quæ de Familiis condidit, quum Scipionis Pomponiani transisset atrium, vidissetque adoptione testamentaria Salutiones (hoc enim fuerat cognomen), Africa-

occupe les chambres à coucher et accompagne le maître dans ses excursions. Le 20 de la lune, on lui offre un sacrifice; on observe fidèlement la férie Icade: et qui agit ainsi avec plus de scrupule? celui-là même qui ne veut point être connu, même de son vivant. Oui, c'est notre indolence qui a ruiné les arts; les âmes sont sans physionomie; peut-on chercher à connaître celle de la figure?

Quelle différence dans les salles de nos ancêtres! ils n'étalaient à la vue ni statues d'artistes étrangers, ni bronzes, ni marbres; des bustes de cire étaient distribués dans des cases particulières, pour qu'à chaque pompe funèbre ces figures patrimoniales suivissent le convoi: à la mort d'un membre quelconque de la famille, la foule de ses ancêtres assistait en corps aux obsèques. Du reste, des lignes généalogiques expliquaient l'ordre de leur descendance; les archives de la famille se remplissaient des mémoires et des actes de leurs magistratures. Au dehors et autour du seuil étaient les images des nations subjuguées et les dépouilles ennemies; un nouvel acquéreur ne pouvait les déplacer, et les maisons triomphaient encore après avoir changé de maîtres. Puissant motif d'émulation! chaque jour les murs semblaient reprocher à un propriétaire sans gloire son intrusion dans le triomphe d'autrui. Il existe de Messala un passage où cet orateur défend avec indignation que l'on mêle aux images de sa famille celles des Lévinus. Semblable crainte dicta au vieux Messala son ouvrage *sur les Familles*, quand, traversant les galeries de Scipion Pomponien, il eut vu qu'à la faveur d'une adoption testamentaire les Salutions (tel était le surnom de ce Pomponien) glissaient, à la honte des Africains, leur nom parmi les noms des Sci-

norum dedecore irrepentes Scipionum nomini. Sed pace Messalarum dixisse liceat, etiam mentiri clarorum imagines, erat aliquis virtutum amor: multoque honestius, quam mereri, ne quis suas expeteret.

Non est prætereundum et novitium inventum. Siquidem non solum ex auro argentove, aut certe ex ære in bibliothecis dicantur illi, quorum immortales animæ in locis iisdem loquuntur: quinimmo etiam quæ non sunt, finguntur, pariuntque desideria non traditos vultus, sicut in Homero evenit. Quo majus (ut equidem arbitror) nullum est felicitatis specimen, quam semper omnes scire cupere, qualis fuerit aliquis. Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. An priores cœperint Alexandriæ et Pergami reges, qui bibliothecas magno certamine instituere, non facile dixerim.

Imaginum amore flagrasse quosdam testes sunt et Atticus ille Ciceronis edito de his volumine, et Marcus Varro benignissimo invento, insertis voluminum suorum fecunditati, non nominibus tantum septingentorum illustrium, sed et aliquo modo imaginibus, non passus intercidere figuras, aut vetustatem ævi contra homines valere, inventor muneris etiam diis invidiosi, quando immortalitatem non solum dedit, verum etiam in omnes terras misit, ut præsentes esse ubique, et credi possent.

pions. Cependant (que les Messala me le pardonnent), usurper les noms glorieux prouvait quelque amour pour la vertu, et valait bien mieux que prendre à tâche de rendre le sien indigne d'usurpation de ce genre.

N'omettons point ici une idée moderne. On dédie aujourd'hui dans les bibliothèques, en or, en argent, ou du moins en bronze, non-seulement les bustes des hommes dont la voix immortelle retentit en ces lieux, mais encore des bustes imaginaires. Les regrets des curieux ont prêté des traits à des têtes inconnues, par exemple, à celle d'Homère. Or, je le demande, est-il plus haute félicité que d'inspirer à tous ce désir de savoir quels ont été ses traits? Cet usage fut, je crois, établi à Rome par Asinius Pollion, qui le premier, en ouvrant une bibliothèque, fit des beaux génies une propriété publique. Les monarques d'Alexandrie et de Pergame, qui antérieurement instituèrent à l'envi des bibliothèques, eurent-ils les premiers la même idée? je l'ignore.

Quelques hommes ont eu la passion des portraits. Tels furent et Atticus, l'ami de Cicéron, qui écrivit un traité sur ce sujet, et Varron, qui eut l'idée vraiment généreuse d'insérer parmi ses nombreux ouvrages, non-seulement les noms, mais en quelque sorte les portraits de sept cents hommes célèbres, mettant ainsi leurs traits à l'abri du temps, et ne souffrant pas que la durée des siècles prévalût contre l'homme : don capable de rendre jaloux les dieux même; puisqu'il fait connaître les grands hommes au monde entier, et qu'à l'immortalité, par lui devenue leur partage, ils joignent le privilège d'être présens et visibles partout.

Quando primum clypei imaginum instituti : et quando primum in publico positi.

III. 3. Et hoc quidem alienis ille præstitit. Suorum vero clypeos in sacro vel publico privatim dicare primus instituit (ut reperio) Appius Claudius, qui consul cum Servilio fuit anno Urbis CCLIX. Posuit enim in Bellonæ æde majores suos, placuitque in excelso spectari, et titulos honorum legi. Decora res, utique si liberorum parvulis imaginibus ceu nidum aliquem sobolis pariter ostendat: quales clypeos nemo non gaudens favensque aspicit.

Quando in domibus.

IV. Post eum M. Æmilius, collega in consulatu Quinti Lutatii, non in basilica modo Æmilia, verum et domi suæ posuit, id quoque Martio exemplo. Scutis enim, qualibus apud Trojam pugnatum, continebantur imagines: unde et nomen habuere clypeorum: non ut perversa grammaticorum subtilitas voluit, a cluendo. Origo plena virtutis, faciem reddi in scuto cujusque, qui fuerit usus illo. Pœni ex auro factitavere et clypeos, et imagines, secumque in castris tulere. Certe captis eis talem Asdrubalis invenit Marcius, Scipionum in Hispania ultor: isque clypeus supra fores capitolinæ ædis usque ad incendium primum fuit. Majorum quidem nostrorum

A quelle époque on commença à fabriquer des boucliers où étaient sculptés des portraits, et à les exposer en public.

III. 3. C'est à des étrangers que Varron rendit cet honneur. Appius Claudius, consul avec Servilius, l'an de Rome 259, dédia le premier, en son propre et privé nom, dans un temple ou lieu public, des écussons représentant sa famille. Par lui ses ancêtres, avec tous leurs titres d'honneur, furent placés et offerts à la contemplation du peuple romain, dans le temple de Bellone. Magnifique décoration, surtout si des images plus petites représentent les enfans, et montrent en quelque sorte tous les rejetons sortant d'une même tige. Personne ne voit ces tableaux sans intérêt et sans plaisir.

A quelle époque on en vit dans les maisons.

IV. Plus tard M. Émilius, collègue de Q. Lutatius dans le consulat, plaça, non-seulement dans la basilique Émilienne, mais aussi dans sa maison, de semblables images : images martiales, car elles étaient tracées sur des boucliers semblables à ceux dont on se servit à la guerre de Troie. De là, soit dit en passant, l'origine du mot *clypeus*, que l'intempestive subtilité des grammairiens fait venir de *cluo*. Haute et noble idée, que de représenter sur un bouclier celui qui en fit usage. Les Carthaginois aussi ont exécuté de ces boucliers et de ces images en or, et ils les portaient dans les camps. Tel fut du moins celui d'Asdrubal, trouvé à la prise d'un camp punique, par ce Marcius, vengeur des Scipions en Espagne. Suspendu au dessus de la porte du Capitole, il y resta jusqu'au premier incendie de ce temple. Telle était

tanta securitas in ea re adnotatur, ut L. Manlio, Q. Fulvio coss. anno Urbis DLXXV, M. Aufidius tutelæ Capitolii redemptor, docuerit patres argenteos esse clypeos, qui pro æreis per aliquot jam lustra adsignabantur.

De picturæ initiis : de monochromatis picturis : de primis pictoribus.

V. De picturæ initiis incerta, nec instituti operis quæstio est. Ægyptii sex millibus annorum apud ipsos inventam, priusquam in Græciam transiret, adfirmant, vana prædicatione, ut palam est. Græci autem alii Sicyone, alii apud Corinthios repertam, omnes umbra hominis lineis circumducta. Itaque talem primam fuisse: secundam singulis coloribus, et monochromaton dictam, postquam operosior inventa erat : duratque talis etiam nunc. Inventam linearem dicunt à Philocle Ægyptio, vel Cleanthe Corinthio. Primi exercuere Ardices Corinthius, et Telephanes Sicyonius, sine ullo etiamnum hi colore, jam tamen spargentes lineas intus. Ideo et quos pingerent, adscribere institutum. Primus invenit eas colorare, testa (ut ferunt) trita, Cleophantus Corinthius. Hunc, aut eodem nomine alium fuisse, quem tradit Cornelius Nepos secutum in Italiam Demaratum, Tarquinii Prisci romani regis patrem, fugientem a Corintho injurias Cypseli tyranni, mox docebimus.

la sécurité de nos ancêtres à cet égard, que sous le consulat de L. Manlius et de Q. Fulvius, l'an 575, Aufidius, à qui l'on avait affermé la garde du Capitole, avertit le sénat que ces boucliers, passés en compte depuis longtemps pour objets d'airain, étaient en argent.

Commencemens de la peinture. Peintures monochromes. Premiers peintres.

V. On ne sait rien de certain sur les commencemens de la peinture, et cette question importe peu au plan de notre ouvrage. Selon les Égyptiens, elle aurait été inventée dans leur pays six mille ans avant de passer en Grèce : vaine prétention, comme on le voit. Les Grecs, au contraire, la font naître, les uns à Sicyone, les autres à Corinthe; mais tous, à l'occasion de l'ombre d'un homme circonscrite par des lignes. Tel fut l'art dans son enfance; un deuxième pas fut d'employer la couleur et de faire ce qu'après des essais plus compliqués on nomma peinture *monochrome* : ce procédé s'emploie encore. On fait honneur de l'invention du dessin au trait à Philoclès d'Égypte, ou à Cléanthe de Corinthe. Les premiers qui travaillèrent en ce genre sont Ardicès de Corinthe et Téléphane de Sicyone, qui, étrangers encore à l'emploi de la couleur, jetèrent des ombres dans l'esquisse : aussi était-ce l'usage d'écrire au bas du tableau le nom de celui qu'on voulait représenter. Cléophante de Corinthe employa le premier la couleur, en réduisant, dit-on, la brique en poudre. C'est lui ou, du moins, un artiste de même nom qui, au dire de Cornelius Nepos, suivit en Italie Démarate, père du roi romain, Tarquin l'Ancien, lorsque le citoyen de Corinthe s'expatria pour fuir l'injuste tyrannie de Cypsèle.

Antiquitas picturarum in Italia.

VI. Jam enim absoluta erat pictura etiam in Italia. Exstant certe hodieque antiquiores Urbe picturæ Ardeæ in ædibus sacris, quibus equidem nullas æque demiror tam longo ævo durantes in orbitate tecti, veluti recentes. Similiter Lanuvii, ubi Atalante, et Helena, cominus pictæ sunt nudæ ab eodem artifice, utraque excellentissima forma, sed altera ut virgo : ne ruinis quidem templi concussæ. Caius princeps eas tollere conatus est, libidine accensus, si tectorii natura permisisset. Durant et Cære, antiquiores ipsæ. Fatebiturque, quisquis eas diligenter æstimaverit, nullam artium celerius consummatam, quum iliacis temporibus non fuisse eam appareat.

De pictoribus romanis.

VII. 4. Apud Romanos quoque honos mature huic arti contigit. Siquidem cognomina ex ea Pictorum traxerunt Fabii clarissimæ gentis, princepsque ejus, cognominis ipse, ædem Salutis pinxit anno Urbis conditæ CCCCL, quæ pictura duravit ad nostram memoriam, æde Claudii principatu exusta. Proxime celebrata est, in foro Boario æde Herculis, Pacuvii poetæ pictura. Ennii so-

Antiquité des peintures en Italie.

VI. Déjà, en effet, la peinture avait été portée au plus haut point de perfection, même en Italie. Aujourd'hui encore il existe dans les temples, à Ardée, des peintures plus anciennes que Rome même, et rien de plus admirable que ces tableaux qui, depuis tant d'années, n'ont rien perdu de leur fraîcheur, bien qu'ils soient à découvert. On voit de même à Lanuvium une Atalante et une Hélène, peintes en regard l'une de l'autre, par le même artiste : toutes deux sont nues et d'une beauté parfaite, mais il est facile dans l'une d'elles de reconnaître une vierge; le temps, qui a dégradé l'édifice, n'a fait aucun tort aux fresques. Caligula, épris de ces figures, les eût fait enlever, si la matière eût pu se prêter à ce déplacement. Il existe à Cère des peintures encore plus anciennes que celles-là ; et, après les avoir examinées avec attention, on sera forcé d'avouer qu'aucun art n'est arrivé plus vite à la perfection, puisque la peinture n'était pas connue du temps de Troie.

Des peintres romains.

VII. 4. De bonne heure aussi la peinture fut en vogue dans Rome, témoin le surnom de Pictor, donné à une branche de l'illustre famille des Fabius. Le premier qui le porta peignit le temple de Salus, l'an 450. Cet ouvrage, qui a duré jusqu'à nos jours, a été détruit dans l'incendie du temple, sous Claude. Le poète Pacuvius, neveu d'Ennius par sa sœur, orna ensuite de tableaux, vantés aussi, le temple d'Hercule, dans le marché aux Bœufs, et ses succès au théâtre accrurent la considération

rore genitus hic fuit : clarioremque eam artem Romæ fecit gloria scenæ. Postea non est spectata honestis manibus : nisi forte quis Turpilium equitem romanum nostræ ætatis e Venetia velit referre, hodieque pulchris ejus operibus Veronæ exstantibus. Læva is manu pinxit, quod de nullo ante memoratur. Parvis gloriabatur tabellis extinctus nuper in longa senecta, Antistius Labeo prætorius, etiam proconsulatu provinciæ Narbonensis functus. Sed ea res in risu et contumelia erat. Fuit et principum virorum non omittendum de pictura celebre consilium. Q. Pedius, nepos Q. Pedii consularis triumphalisque, a Cæsare dictatore coheredis Augusto dati, quum natura mutus esset, eum Messala orator, ex cujus familia pueri avia erat, picturam docendum censuit, idque etiam divus Augustus comprobavit. Puer magni profectus in ea arte obiit. Dignatio autem præcipua Romæ increvit (ut existimo) a M. Valerio Max. Messala, quum princeps tabulam picturæ prœlii, quo Carthaginienses et Hieronem in Sicilia devicerat, proposuit in latere curiæ Hostiliæ, anno ab Urbe condita CCCCXC. Fecit hoc idem et L. Scipio, tabulamque victoriæ suæ asiaticæ in Capitolio posuit : idque ægre tulisse fratrem Africanum tradunt, haud immerito quando filius ejus in illo prœlio captus fuerat. Non dissimilem offensionem et Æmiliani subiit Lucius Hostilius Mancinus, qui pri-

de cet art qui dans la suite, pourtant, cessa d'être cultivé par des mains honnêtes. On ne peut guère nommer parmi les peintres d'un rang distingué, que Turpilius, chevalier romain de la Vénétie, qui, de nos jours, a laissé à Vérone plusieurs beaux tableaux qu'on y voit encore, tous faits de la main gauche (circonstance unique jusqu'ici chez les peintres), et Antistius Labéon, mort dernièrement dans une extrême vieillesse. Mais les petits tableaux, dont tirait vanité cet homme, jadis préteur et même proconsul de la Gaule Narbonnaise, ne lui valurent que des railleries et du mépris. Je ne puis omettre ici une décision célèbre des premiers personnages de Rome, relativement à la peinture. Q. Pedius, petit-fils de Q. Pedius, personnage honoré du triomphe et du consulat, nommé par César cohéritier d'Auguste, était muet de naissance. Messala, parent de son aïeule, proposa de lui faire apprendre la peinture, et Auguste approuva cet avis. L'enfant mourut après avoir fait de grands progrès. Mais celui qui, à Rome, donna le plus de vogue à la peinture fut, si je ne me trompe, M. Valerius Maximus Messala, qui, le premier, exposa sur une des murailles de la curie Hostilie, l'an de Rome 490, le tableau de la bataille qu'il avait gagnée sur les Carthaginois, et sur Hiéron, en Sicile. Scipion l'Asiatique l'imita et exposa au Capitole le tableau de sa victoire en Asie; et même, dit-on, son frère Scipion l'Africain en fut blessé; susceptibilité excusable, puisque son fils avait été fait prisonnier dans cette bataille. Lucius Hostilius Mancinus excita de même le mécontentement de Scipion Émilien, en exposant dans le Forum le tableau de Carthage, où il était entré le premier, et en décrivant au peuple assemblé les attaques qu'avait

mus Carthaginem irruperat, situm ejus oppugnationesque depictas proponendo in Foro, et ipse adsistens populo spectanti singula enarrando : qua comitate proximis comitiis consulatum adeptus est. Habuit et scena ludis Claudii Pulchri magnam admirationem picturæ, quum ad tegularum similitudinem corvi decepti imagine advolarent.

Quando primum externis picturis dignitas Romæ.

VIII. Tabulis autem externis auctoritatem Romæ publice fecit primus omnium Lucius Mummius, cui cognomen Achaici victoria dedit. Namque quum in præda vendenda rex Attalus distraxisset et x $\overline{\text{VI}}$ emisset tabulam Aristidis, Liberum patrem, pretium miratus, suspicatusque aliquid in ea virtutis, quod ipse nesciret, revocavit tabulam, Attalo multum querente, et in Cereris delubro posuit : quam primam arbitror picturam externam Romæ publicatam. Deinde video et in Foro positas vulgo. Hinc enim ille Crassi oratoris lepos agentis sub Veteribus, quum testis compellatus instaret : « Dic ergo, Crasse, qualem me reris? » — « Talem », inquit, ostendens in tabula pictum inficetissime Gallum exserentem linguam. In Foro fuit et illa pastoris senis cum baculo, de qua Teutonorum legatus respondit, interrogatus, « quanti eum æstimaret, » — « sibi donari nolle talem vivum, verumque. »

subies la ville, et ses diverses localités, complaisance qui lui valut le consulat aux comices suivans. La scène construite par Claudius Pulcher pour donner les jeux, fit aussi éclater la magie de la peinture, quand on vit des corbeaux, trompés par la ressemblance, s'abattre sur des décors comme sur un toit véritable.

A quelle époque Rome commença à rechercher les tableaux étrangers.

VIII. La vogue des tableaux étrangers à Rome date de L. Mummius, qui dut à sa victoire le nom d'Achaïque. Le roi Attale, ayant, lors de la vente du butin, mis à part et acheté six cent mille deniers un Bacchus d'Aristide, le consul, étonné du prix et soupçonnant au tableau quelque qualité inconnue pour lui, rompit le marché, malgré les plaintes d'Attale, et plaça le tableau dans le temple de Cérès. Ce fut, je crois, le premier tableau étranger rendu public à Rome. Il devint ensuite commun d'en placer dans le Forum. De là le mot de Crassus, qui, plaidant un jour sous les vieux portiques, fut interpellé par un témoin qu'il récusait. « Qui suis-je donc à tes yeux, Crassus? » disait le témoin. « Ce qu'est cet homme, » répondit Crassus; et il montrait un Gaulois qu'on avait peint tirant la langue d'une manière hideuse. C'est aussi au Forum qu'était ce vieux berger appuyé sur une houlette. On demandait à un député des Teutons « combien il estimait ce tableau : » le Barbare répondit « qu'il ne voudrait pas même de l'original, le lui donnât-on pour rien. »

Quando primum dignitas picturæ, et quibus publice Romæ.

IX. Sed præcipuam auctoritatem fecit publice tabulis Cæsar dictator, Ajace et Medea ante Veneris Genetricis ædem dicatis. Post eum M. Agrippa vir rusticitati propior quam deliciis. Exstat certe ejus oratio magnifica, et maximo civium digna, de tabulis omnibus signisque publicandis : quod fieri satius fuisset, quam in villarum exsilia pelli. Verum eadem illa torvitas tabulas duas Ajacis et Veneris mercata est a Cyzicenis x $\overline{\text{III}}$. In thermarum quoque calidissima parte marmoribus incluserat parvas tabellas, paulo ante quum reficerentur, sublatas.

Qui victorias suas pictas proposuerunt.

X. Super omnes divus Augustus in foro suo celeberrima in parte posuit tabulas duas, quæ belli faciem pictam habent et triumphum. Idem Castores ac Victoriam posuit, et quas dicemus sub artificum mentione in templo Cæsaris patris. Idem in curia quoque, quam in Comitio consecrabat, duas tabulas impressit parieti. Nemeam sedentem supra leonem, palmigeram ipsam, adstante cum baculo sene, cujus supra caput tabula bigæ dependet. Nicias scripsit se inussisse : tali enim usus est verbo. Alterius tabulæ admiratio est, puberem

A quelle époque la peinture et les peintres commencèrent à acquérir de la considération à Rome.

IX. César ajouta encore à cette considération des Romains pour les tableaux, en dédiant, dans le temple de Vénus Génitrix, un Ajax et une Médée. Agrippa, quoique plus voisin de la rusticité que des raffinemens du luxe, marcha sur ses traces. On a de lui un discours sur l'utilité qu'il y aurait à rendre publics les statues et les tableaux: parti plus sage, en effet, que l'exil qu'ils subissent, bannis qu'ils sont dans nos maisons de plaisance. Ce Romain sévère acheta trois cent mille deniers un Ajax et une Vénus à la ville de Cyzique, et fit incruster dans le marbre de la partie la plus chaude de ses thermes de petits tableaux, qu'on n'a enlevés que depuis peu, lors de la réparation des bains.

Quels généraux firent exposer des tableaux représentant leurs victoires.

X. Auguste fit plus encore : dans la partie la plus apparente de son forum, il fit placer deux tableaux qui représentaient, l'un la Guerre, l'autre un triomphe; dans le temple de César, son père, furent mis un tableau des Dioscures, une Victoire et d'autres ouvrages, dont nous parlerons en nommant les auteurs. La curie fondée par lui dans les Comices reçut sur ses murailles deux tableaux; savoir, une forêt de Némée personnifiée, tenant à la main un palmier, assise sur un lion, et ayant près d'elle un vieillard avec une houlette; au dessus de sa tête est peint un char à deux chevaux. Ces ouvrages ont été faits par Nicias, à l'encaustique (tel est le

filium seni patri similem esse, salva ætatis differentia, supervolante aquila draconem complexa. Philochares hoc suum opus esse testatus est : immensa, vel unam si quis tantum hanc tabulam æstimet, potentia artis, quum propter Philocharem, ignobilissimos alioqui Glaucionem filiumque ejus Aristippum, senatus populusque romanus tot sæculis spectet. Posuit et Tiberius Cæsar minime comis imperator, in templo ipsius Augusti, quas mox indicabimus.

Ratio pingendi.

XI. 5. Hactenus dictum sit de dignitate artis morientis. Quibus coloribus singulis primi pinxissent, diximus, quum de pigmentis traderemus in metallis. Qui monochromatea genera picturæ vocaverint, qui deinde, et quæ invenerint, et quibus temporibus, dicemus in mentione artificum, quoniam indicare naturas colorum, causa instituti operis prior est. Tandem se ars ipsa distinxit, et invenit lumen atque umbras, differentia colorum alterna vice sese excitante. Deinde adjectus est splendor, alius hic quam lumen : quem quia inter hoc et umbram esset, appellaverunt tonon : commissuras vero colorum et transitus, harmogen.

mot dont se servit cet artiste). On admire dans le second tableau la ressemblance extrême d'un vieux père et de son fils adolescent, ressemblance dans laquelle ressort pleinement pourtant la différence des âges; au dessus de tous les deux vole un aigle, qui porte un dragon dans ses serres. Philocharès s'annonce comme auteur de ce chef-d'œuvre; merveilleuse puissance de l'art (dût-on ne considérer que ce tableau), de l'art, dis-je, qui, par l'intermédiaire de Philocharès, fait, depuis des siècles entiers, contempler, au sénat et au peuple romain, l'obscur Glaucion et son fils Aristippe non moins obscur. On doit aussi à Tibère, ce prince si peu gracieux, des tableaux qu'il fit placer dans le temple d'Auguste et dont nous parlerons plus bas.

Procédés de la peinture.

XI. 5. En voilà assez sur la dignité d'un art expirant. Nous avons décrit ci-dessus, en parlant des compositions métalliques, les couleurs qu'employaient les peintres en monochromes. Quant à ces artistes eux-mêmes, nous en parlerons, ainsi que de leurs successeurs, des inventions de ceux-ci et de la date des inventions, lorsqu'il sera question des peintres. Notre plan exige que, préalablement, nous fassions connaître les couleurs. L'art en vint enfin à des distinctions, et sépara la lumière de l'ombre à l'aide de l'altération des couleurs, altération qui faisait ressortir chacune d'elles. On connut ensuite la dégradation de lumière, différant de la lumière en ce qu'elle est le passage de celle-ci à l'ombre. Les Grecs l'ont nommée ton; *harmoge* désigne l'endroit où se touchent et se remplacent les couleurs.

De coloribus nativis, et de coloribus factitiis, et de pigmentis, præter metallica.

XII. 6. Sunt autem colores austeri, aut floridi. Utrumque natura, aut mixtura evenit. Floridi sunt, quos dominus pingenti præstat, minium, armenium, cinnabaris, chrysocolla, indicum, purpurissum. Ceteri austeri. Ex omnibus alii nascuntur, alii fiunt. Nascuntur sinopis, rubrica, parætonium, melinum, eretria, auripigmentum. Ceteri finguntur, primumque quos in metallis diximus. Præterea e vilioribus, ochra, cerussa usta, sandaraca, sandyx, syricum, atramentum.

De sinopide: medicinæ ex ea, XI.

XIII. Sinopis inventa est primum in Ponto: nomen a Sinope urbe. Nascitur et in Ægypto, Balearibus, Africa: sed optima in Lemno, et in Cappadocia, effossa e speluncis. Quæ saxis adhæsit, excellit. Glebis suus colos, extra maculosus. Hacque usi sunt veteres ad splendorem. Species sinopidis tres: rubra, et minus rubens, et inter has media. Pretium optimæ in libras, X II. Usus ad penicillum, aut si lignum colorare libeat. Ejus, quæ ex Africa venit, octoni asses: cicerculum appellant. Quæ magis ceteris rubet, utilior abacis. Idem pretium

Des couleurs naturelles et artificielles. Des préparations des couleurs, à l'exception de celles qui sont tirées des métaux.

XII. 6. Parmi les couleurs, les unes sont dures, les autres sont fleuries. Parmi les unes et les autres, il en est que fournit la nature, il en est qui se font artificiellement. Les couleurs fleuries sont celles que fournit au peintre celui pour qui il travaille, le minium, l'arménium, le cinabre, la chrysocolle, l'indicum, le purpurissum. Toutes les autres sont des couleurs dures. De celles-ci, on trouve dans la nature la sinopide, la rubrica, le parétonium, le melinum, l'érétrie, l'orpiment; on doit à l'art d'abord ce dont nous avons parlé parmi les compositions métalliques, puis l'ocre, la céruse brûlée, la sandaraque, la sandyx, le syricum, l'atramentum : les six dernières sont des couleurs communes.

De la sinopide : 11 remèdes qu'elle fournit.

XIII. La sinopide, qui tire son nom de la ville de Sinope, a d'abord été trouvée dans le Pont; l'Égypte, les Baléares, l'Afrique, en donnent aussi : la meilleure est extraite des cavernes de Lemnos et de la Cappadoce; celle qui adhère au roc excelle surtout. L'intérieur a la couleur pure de la sinopide, l'extérieur est moucheté. Les anciens s'en servaient pour les dégradations de lumière. On en distingue de trois espèces : la rouge, la rouge pâle, la rouge moyenne. La meilleure vaut deux deniers la livre. On s'en sert soit pour peindre au pinceau, soit pour peindre sur bois. Celle qui vient d'Afrique sous le nom de *cicerculus* se vend huit as. La plus rouge de toutes est excellente pour les compartimens; son prix est le

ejus, quæ pressior vocatur, et est maxime fusca. Usus ejus ad bases abacorum. In medicina vero blandus, emplastrisque et malagmatis, sive sicca compositione ejus, sive liquida, facilis : contra ulcera in humore sita, veluti oris, sedis. Alvum sistit infusa : feminarum profluvia, pota denarii pondere. Eadem adusta siccat scabritias oculorum, e vino maxime.

De rubrica; de terra lemnia : medicinæ ex ea, IX.

XIV. Rubricæ genus in ea voluere intelligi quidam secundæ auctoritatis : palmam enim lemniæ dabant. Minio proxima hæc est, multum antiquis celebrata, cum insula, in qua nascitur. Nec nisi signata venumdabatur : unde et sphragidem appellavere. Hac minium sublinunt adulterantque. In medicina, præclara res habetur. Epiphoras enim oculorum mitigat et dolores circumlita. Ægilopas manare prohibet. Sanguinem rejicientibus ex aceto datur bibenda. Bibitur et contra lienum renumque vitia, et purgationes feminarum. Item et contra venena, et serpentium ictus terrestrium marinorumque, omnibus ideo antidotis familiaris.

De ægyptia terra.

XV. Ex reliquis rubricæ generibus, fabris utilissima ægyptia et africana, quoniam maxime sorbentur picturis.

même que celui de la rouge brune, dite sinopide foncée, et dont on se sert pour les bases des chapiteaux. En médecine, la sinopide est adoucissante, et entre dans la composition des emplâtres et des cataplasmes tant secs que liquides. Elle est bonne pour les ulcères humides du siège ou de la bouche; en clystère, elle arrête le flux de ventre; bue à la dose d'un denier, elle fait cesser les pertes des femmes; brûlée, et appliquée surtout avec du vin, elle adoucit les âpretés des paupières.

Rubrica, ou terre rouge. Terre de Lemnos, 9 remèdes.

XIV. Quelques-uns veulent que cette terre ne soit que de la rubrica de deuxième qualité, car celle de Lemnos l'emporte encore : celle-ci vient immédiatement après le minium et a été singulièrement vantée par les anciens, ainsi que l'île qui la fournit. On ne la vendait que munie d'un sceau, d'où son nom de *sphragis*. On s'en sert pour altérer et falsifier le minium. Elle est célèbre en médecine comme adoucissant les fluxions inflammatoires, et les douleurs d'yeux en liniment; elle prévient le flux des égilopes; on la fait boire, dissoute dans du vinaigre, à ceux qui crachent le sang; on la boit aussi pour arrêter les maux de reins et de rate, ainsi que l'excès du flux menstruel; enfin c'est un des antidotes les plus usités contre les poisons et contre la morsure des serpens terrestres ou marins.

Terre d'Égypte.

XV. Des autres rubrica, la plus utile aux ouvriers est celle d'Égypte et d'Afrique, parce qu'elle mord le mieux dans la peinture.

De ochra.

XVI. Nascitur autem et in ferrariis metallis ochra : ex ea fit exusta rubrica, in ollis novis luto circumlitis. Quo magis arsit in caminis, hoc melior. Omnis autem rubrica siccat, ideoque et emplastris convenit, igni etiam sacro.

Leucophorum.

XVII. Sinopidis ponticæ selibra, silis lucidi libris x et melini græciensis duabus mixtis tritisque una, per dies XII, leucophorum fit, hoc est, glutinum auri, quum inducitur ligno.

Paraetonium.

XVIII. Paraetonion nomen loci habet ex Ægypto : spumam maris esse dicunt solidatam cum limo : et ideo conchæ minutæ inveniuntur in eo. Fit et in Creta insula, atque Cyrenis. Adulteratur Romæ creta cimolia decocta, conspissataque. Pretium optimo in pondo sex, X I. E candidis coloribus pinguissimum, et tectoriis tenacissimum, propter lævorem.

Melinum : medicinæ ex eo, VI.

XIX. Melinum candidum et ipsum est, optimum in Melo insula. In Samo quoque nascitur : sed eo non utuntur pictores propter nimiam pinguitudinem. Adcu-

Ocre.

XVI. L'ocre se trouve dans les mines de fer. Brûlée dans des chaudières neuves bien lutées, elle donne de la rubrica; plus elle a été calcinée, mieux celle-ci vaut. Toutes les rubrica sont siccatives : aussi conviennent-elles à merveille dans les emplâtres, même pour l'érysipèle.

Leucophorum.

XVII. Demi-livre de sinopide du Pont mêlée et triturée avec dix livres de silis translucide et deux livres de mélinum grec donne, au bout de douze jours, le leucophorum, enduit par lequel on fixe l'or sur le bois.

Parétonium.

XVIII. Le parétonium, ainsi nommé d'un lieu d'Égypte, est, dit-on, un mélange de limon et d'écume de mer solidifiée : aussi y trouve-t-on de petites coquilles. La Crète et Cyrène en fournissent aussi. On la falsifie à Rome en y mêlant de la terre cimolienne bouillie et réduite en pâte. La meilleure se vend un denier les six livres. De tous les enduits des murailles c'est le plus tenace, à cause de son poli.

Mélinum, 6 remèdes.

XIX. Le mélinum est blanc aussi; le meilleur vient de l'île de Mélos. On en trouve aussi à Samos; mais ce dernier est trop gras pour que les peintres en fassent usage. Ceux qui l'extraient se couchent à terre pour découvrir

bantes effodiunt ibi inter saxa venas scrutantes. In medicina eumdem usum habet, quem eretria creta. Præterea linguam tactu siccat. Pilos detrahit et mitigat. Pretium in libras sestertii singuli. Est et colos tertius e candidis, cerussæ, cujus rationem in plumbi metallis diximus. Fuit et terra per se in Theodoti fundo inventa Smyrnæ, qua veteres ad navium picturas utebantur. Nunc omnis ex plumbo et aceto fit, ut diximus.

Cerussa usta.

XX. Usta casu reperta incendio Piræei, cerussa in orcis cremata. Hac primus usus est Nicias supra dictus. Optima nunc asiatica habetur, quæ et purpurea appellatur. Pretium ejus in libras, x vi. Fit et Romæ cremato sile marmoroso, et restincto aceto. Sine usta non fiunt umbræ.

Eretria terra : medicinæ ex ea, vi.

XXI. Eretria terræ suæ habet nomen. Hac Nicomachus, et Parrhasius usi. Refrigerat, emollitque. Explet vulnera, si coquatur, ad siccanda utilis : præcipua et capitis doloribus, et ad deprehendenda pura. Subesse enim ea intelligunt, si ex aqua illita non arescat.

le filon entre les rochers. En médecine, il a les mêmes propriétés que la craie d'Érétrie; de plus il est émollient; il dessèche la langue et fait tomber les poils. On le vend un sesterce la livre. La troisième couleur blanche est la céruse, dont nous avons traité à propos des minerais de plomb. Jadis on trouvait cette terre à l'état natif dans les propriétés d'un certain Théodote à Smyrne, et les anciens s'en servaient pour peindre les vaisseaux : aujourd'hui on la fabrique avec du plomb et du vinaigre, comme il a été dit.

Céruse brûlée.

XX. La découverte de la céruse brûlée eut lieu lors de l'incendie du Pirée, où l'on trouva de la céruse brûlée dans des vases : Nicias, ci-dessus nommé, s'en servit le premier. La meilleure est celle d'Asie, dite aussi céruse purpurine : on la vend six deniers la livre. On en fabrique à Rome en brûlant du silis marbré, qu'on éteint dans du vinaigre. La céruse brûlée est nécessaire pour peindre les ombres.

Terre d'Érétrie, 6 remèdes.

XXI. La terre d'Érétrie porte le nom de son pays. Nicomaque et Parrhasius l'ont employée. Elle est réfrigérante et émolliente, incarne les plaies, les sèche si on la calcine, calme les céphalalgies, et fait connaître si la poitrine recèle du pus : ce qui empêche la terre, mouillée et appliquée sur la peau, de sécher.

Sandaraca.

XXII. Sandaracam et ochram Juba tradit in insula Rubri maris Topazo nasci : inde nunc pervehuntur ad nos. Sandaraca quomodo fieret, diximus. Fit et adulterina ex cerussa in fornace cocta. Colos esse debet flammeus. Pretium in libras, asses quini.

Sandyx.

XXIII. Hæc si torreatur, æqua parte rubrica admixta, sandycem facit. Quamquam animadverto Virgilium existimasse herbam id esse, illo versu :

Sponte sua sandyx pascentes vestiet agnos.

Pretium in libras, dimidium ejus, quod sandaracæ. Nec sunt alii duo colores majoris ponderis.

Syricum.

XXIV. Inter factitios est et syricum, quo minium sublini diximus. Fit autem sinopide et sandyce mixtis.

Atramentum.

XXV. Atramentum quoque inter factitios erit, quamquam est et terra geminæ originis. Aut enim salsuginis modo emanat, aut terra ipsa sulphurei coloris ad hoc probatur. Inventi sunt pictores, qui e sepulcris carbones

Sandaraque.

XXII. Juba fait naître l'ocre et la sandaraque à Topaze, île de la mer Rouge, d'où nous les recevons. Nous avons indiqué la composition de la sandaraque. Il s'en fait de fausse à l'aide de la céruse calcinée. Sa couleur doit être celle de la flamme. Son prix est de cinq as par livre.

Sandyx.

XXIII. Brûlée avec portion égale de rubrica, la sandaraque se convertit en sandyx. Virgile, il est vrai, a fait de cette substance une herbe, dans ce vers :

> La sandyx d'elle-même ornera les toisons.

Son prix est, par livre, moitié de celui de la sandaraque. Ce sont les deux couleurs les plus pesantes.

Syricum.

XXIV. Parmi les couleurs artificielles, figure aussi le syricum, qui sert, avons-nous dit, à contrefaire le minium : c'est un mélange de sinopide et de sandyx.

Atramentum.

XXV. Le noir est aussi une préparation ; cependant on en trouve de natif et même deux variétés : tantôt c'est comme une concrétion saline qui suinte de terre, tantôt c'est une vraie terre couleur de soufre. On a vu des peintres aller fouiller dans les tombeaux, pour en tirer

infectos effoderent. Importuna hæc omnia ac novitia. Fit enim e fuligine pluribus modis, resina vel pice exustis. Propter quod officinas etiam ædificavere, fumum eum non emittentes. Laudatissimum eodem modo fit e tedis. Adulteratur fornacum balinearumque fuligine, quo ad volumina scribenda utuntur. Sunt qui et vini fæcem siccatam excoquant : adfirmantque, si ex bono vino fæx fuerit, indici speciem id atramentum præbere. Polygnotus et Micon celeberrimi pictores Athenis, e vinaceis fecere : tryginon appellant. Apelles commentus est ex ebore combusto facere, quod elephantinum vocavit. Adportatur et indicum, inexploratæ adhuc inventionis mihi. Fit etiam apud infectores ex flore nigro, qui adhærescit æreis cortinis. Fit et e tedis ligno combusto, tritisque in mortario carbonibus. Mira in hoc sepiarum natura : sed ex his non fit. Omne autem atramentum sole perficitur, librarium gummi, tectorium glutino admixto. Quod autem aceto liquefactum est, ægre eluitur.

Purpurissum.

XXVI. E reliquis coloribus, quos a dominis dari diximus, propter magnitudinem pretii, ante omnes est purpurissum e creta argentaria : cum purpuris pariter tingitur, bibitque eum colorem celerius lanis. Præcipuum est primum, fervente aheno rudibus medicamen-

des charbons d'un beau noir : idée récente et inutile, puisqu'on en fabrique de plusieurs sortes avec la fumée qui résulte de la combustion, soit de la résine, soit de la poix. On a même élevé des fabriques où les voûtes ne laissent point échapper la fumée. Le plus beau noir se fait avec les pins *téda* (à torches). On l'imite avec le noir de fumée des bains et des fours ; celui-ci sert à écrire. D'autres font brûler la lie de vin séchée ; si cette lie provient d'un bon vin, le noir, dit-on, offre tout l'aspect du noir indique. Polygnote et Micon, célèbres peintres d'Athènes, tiraient le leur de marc de raisin, ce qui le fit nommer *tryginum*. Apelle imagina d'en faire d'ivoire calciné, et lui donna le nom d'*elephantinum*. Le noir indique vient de l'Inde, mais sa composition n'est point connue. Les teinturiers en font de la fleur noire qui s'attache aux parois de cuivre de leurs chaudières. Triturés dans un mortier, les charbons qui proviennent de la combustion du téda, en fournissent aussi. L'encre des sèches est un véritable prodige ; mais l'art n'en a point tiré parti. Tout noir s'achève au soleil, et l'on y mélange de la gomme pour l'encre à écrire, du glutinum pour les compositions destinées aux peintres. On a de la peine à effacer les traces de celles qui ont été dissoutes dans le vinaigre.

Purpurissum.

XXVI. Parmi les autres couleurs, c'est-à-dire parmi celles que leur haut prix force les maîtres à fournir aux peintres, la première est le purpurissum : faite de craie à brunir l'argent, elle entre dans la chaudière des teinturiers en pourpre en même temps que la laine, et s'imprègne plus vite qu'elle de ce suc précieux. Le meilleur

tis inebriatum. Proximum, egesto eo, addita creta in jus idem. Et quoties id factum est, levatur bonitas pro numero, dilutiore sanie. Quare puteolanum potius laudatur, quam tyrium, aut gætulicum, vel laconicum, unde pretiosissimæ purpuræ. Causa est, quod hysgino maxime inficitur, rubiamque cogitur sorbere. Vilissimum a Canusio. Pretium huic a singulis denariis in libras, ad triginta. Pingentes sandyce sublita, mox ovo inducentes purpurissum, fulgorem minii faciunt. Si purpuram facere malunt, cæruleum sublinunt, mox purpurissum ex ovo inducunt.

Indicum : medicinæ ex eo, IV.

XXVII. Ab hoc maxima auctoritas indico. Ex India venit, arundinum spumæ adhærescente limo : quum teritur, nigrum : at in diluendo mixturam purpuræ cæruleique mirabilem reddit. Alterum genus ejus est in purpurariis officinis innatans cortinis : et est purpuræ spuma. Qui adulterant, vero indico tingunt stercora columbina : aut cretam selinusiam : vel annulariam vitro inficiunt. Probatur carbone. Reddit enim, quod sincerum

est celui qu'on retire le premier de la chaudière bouillante, quand la pourpre n'a point encore été altérée par des mixtions précédentes; vient ensuite celui que donne la craie jetée dans la même chaudière, après l'extraction du premier. Chaque fois que l'on y plonge de nouvelle craie, le purpurissum qui en résulte est moins bon, parce que la pourpre perd de son intensité. Aussi le purpurissum de Pouzzoles l'emporte-t-il sur celui de Tyr, de la Gétulie, et de la Laconie, quoiqu'en ces lieux la pourpre soit de qualité supérieure : cela vient de ce que la teinture hysgine est celle que la craie boit le mieux, et qu'on la force à s'imprégner de garance. Le moins bon des purpurissum vient de Canusie. On en trouve de tous les prix, depuis trente jusqu'à un denier. Une couche de purpurissum, appliquée à l'aide de blanc d'œuf sur de la sandyx, donne à celle-ci l'éclat du minium; si l'on voulait imiter la pourpre, il suffit d'une couche de bleu sur laquelle, avec du blanc d'œuf, on passe de même une couche de purpurissum.

Indicum (indigo?), 4 remèdes.

XXVII. La couleur la plus estimée ensuite est l'indicum : c'est l'Inde qui nous le fournit. C'est, dit-on, de la vase adhérente à l'écume des joncs. Broyé, il est noir; délayé, il donne une magnifique couleur de bleu mêlé de pourpre. Les fabriques de pourpre en font aussi de l'écume purpurine qui flotte au dessus des chaudières. On falsifie l'indicum avec de la fiente de pigeon, de la craie de Sélinonte ou de l'annulaire teinte à l'aide du verre. On l'éprouve avec du charbon; en effet, la flamme, si la substance n'a point été falsifiée, a l'aspect de la plus

est, flammam excellentis purpuræ : et dum fumat, odorem maris. Ob id quidam e scopulis id colligi putant. Pretium indico, x x in libras. In medicina indicum rigores et impetus sedat, siccatque ulcera.

Armenium : medicina ex eo, I.

XXVIII. Armenia mittit, quod ejus nomine appellatur. Lapis est hic quoque chrysocollæ modo infectus : optimusque est, qui maxime vicinus est, communicato colore cum cæruleo. Solebant libræ ejus tricenis nummis taxari. Inventa per Hispanias arena est, similem curam recipiens. Itaque ad denarios senos vilitas rediit. Distat a cæruleo candore modico, qui teneriorem hunc efficit colorem. Usum in medicina ad pilos tantum alendos habet, maximeque in palpebris.

Viride appianum.

XXIX. Sunt etiamnum novitii duo colores, et vilissimi. Viride quod appianum vocatur, et quod chrysocollam mentitur, ceu parum multa sint mendacia ejus. Fit et ex creta viridi, æstimatum sestertiis in libras.

Annulare.

XXX. Annulare quod vocant, candidum est, quo muliebres picturæ illuminantur. Fit et ipsum ex creta, ad-

belle pourpre, et la fumée a l'odeur de la mer. C'est ce qui a fait croire qu'on le recueillait sur les rochers. L'indicum vaut dix deniers la livre. En médecine, il amollit les enflures, adoucit les irruptions phlegmoneuses et sèche les ulcères.

Arménium, 1 remède.

XXVIII. De l'Arménie nous vient l'arménium, pierre semblable à la chrysocolle, et teinte par les mêmes procédés : la meilleure en a presque les nuances, et le bleu les lui communique tout-à-fait. On le vendait trois cents sesterces la livre, mais depuis on a trouvé en Espagne un sable qui se traite de la même manière, et qui a réduit le prix à six deniers. Il ne diffère du bleu que par une nuance de blanc qui lui donne un aspect plus tendre. Considéré médicalement, il nourrit la chevelure et plus spécialement les cils.

Vert appien.

XXIX. Un mot de deux couleurs nouvelles, et toutes deux d'un prix très-bas. Le vert appien (tel est le nom de l'une) simule la chrysocolle, comme si on ne la falsifiait pas déjà de mille manières, et se fait de craie verte. Son prix est d'un sesterce la livre.

Annulaire, ou pour anneaux.

XXX. L'annulaire est blanche; les peintres s'en servent pour représenter la carnation des femmes. On la fait

mixtis vitreis gemmis ex vulgi annulis, unde et annulare dictum.

Qui colores udo non inducantur.

XXXI. 7. Ex omnibus coloribus cretulam amant, udoque illini recusant, purpurissum, indicum, cæruleum, melinum, auripigmentum, appianum, cerussa. Ceræ tinguntur iisdem coloribus ad eas picturas, quæ inuruntur, alieno parietibus genere, sed classibus familiari, jam vero et onerariis navibus : quoniam et pericula expingimus, ne quis miretur et rogos pingi; juvatque pugnaturos ad mortem, aut certe cædem, speciose vehi. Qua contemplatione tot colorum, tanta varietate, subit antiquitatem mirari.

Quibus coloribus antiqui pinxerint.

XXXII. Quatuor coloribus solis immortalia illa opera fecere : ex albis melino, ex silaceis attico, ex rubris sinopide pontica, ex nigris atramento, Apelles, Echion, Melanthius, Nicomachus, clarissimi pictores, quum tabulæ eorum singulæ oppidorum venirent opibus. Nunc et purpuris in parietes migrantibus, et India conferente fluminum suorum limum, et draconum et elephantorum saniem, nulla nobilis pictura est. Omnia ergo meliora

aussi avec de la craie combinée aux verres qui tiennent lieu de gemmes dans les anneaux des gens du peuple, et de là son nom d'annulaire.

Couleurs qui ne prennent point sur l'humide.

XXXI. 7. De toutes les couleurs, celles qui aiment la craie, et qui refusent de prendre sur tout enduit humide, sont le purpurissum, l'indicum, le céruleum, le melinum, l'orpiment, le vert appien, la céruse. Elles prennent au contraire sur la cire dans les peintures dites à l'encaustique, dont on couvre, non-seulement les murailles, mais encore les galères et même les bâtimens de transport. Nous ornons le théâtre même de nos dangers : qu'on s'étonne de nous voir décorer nos bûchers! On va combattre, et l'on veut marcher magnifiquement à la mort, ou du moins au massacre. Cette multiplicité, cette variété de couleurs nous fournit un nouveau sujet d'admirer les anciens.

Couleurs employées par les premiers peintres.

XXXII. En effet, leurs chefs-d'œuvre immortels ne présentent que quatre couleurs, en fait de blanc le mélinum, en teintes de silis le silis attique, en rouge la sinopide de Pont, en noir l'atrament. Tels sont les élémens que possédaient les Apelle, les Echion, les Melanthius, les Nicomaque, ces hommes célèbres dont les tableaux s'achetaient au prix des revenus d'une cité. Aujourd'hui que la pourpre a passé sur les murailles, que l'Inde nous envoie la vase de ses fleuves, le sang de ses dragons et de ses éléphans, la peinture ne produit plus de chefs-

tunc fuere, quum minor copia. Ita est, quoniam, ut supra diximus, rerum, non animi, pretiis excubatur.

Quando primum gladiatorum pugnæ, et picturæ propositæ sint.

XXXIII. Et nostræ ætatis insaniam in pictura non omittam. Nero princeps jusserat colosseum se pingi cxx pedum in linteo, incognitum ad hoc tempus. Ea pictura quum peracta esset in Maianis hortis, accensa fulmine cum optima hortorum parte conflagravit. Libertus ejus quum daret Antii munus gladiatorium, publicas porticus investivit pictura, ut constat, gladiatorum, ministrorumque omnium veris imaginibus redditis. Hic multis jam sæculis summus animus in pictura. Pingi autem gladiatoria munera, atque in publico exponi cœpta a C. Terentio Lucano. Is avo suo, a quo adoptatus fuerat, triginta paria in Foro per triduum dedit, tabulamque pictam in nemore Dianæ posuit.

De ætate picturæ : nobilitates operum, et artificum in pictura, cccv.

XXXIV. 8. Nunc celebres in ea arte quam maxima brevitate percurram : neque enim instituti operis est ampla executio. Itaque quosdam velut in transcursu, et in aliorum mentione obiter nominasse satis erit, exceptis operum claritatibus, quæ et ipsa conveniet attingi, sive

d'œuvres : tout était donc mieux alors qu'il existait moins de ressources. Oui, comme nous l'avons déjà dit, aujourd'hui c'est la matière qu'on prise, et non le génie.

Époque à laquelle on fit voir des combats de gladiateurs, et leurs tableaux, pour la première fois.

XXXIII. Parlons aussi des folies de notre siècle en fait de peinture. Néron fit peindre sur toile son portrait et lui donna la hauteur jusqu'alors inouïe de cent vingt pieds. Cet ouvrage, exposé, dès qu'il fut achevé, dans les jardins de Maïus, brûla avec la plus grande partie des jardins. Un des affranchis de ce prince, donnant à Antium un spectacle de gladiateurs, tapissa les portiques de tableaux représentant et les gladiateurs et tous les employés, même subalternes de ces jeux. Au reste, c'est un fait que l'ancienneté de l'estime qu'on avait pour la peinture. L'usage de représenter ainsi les jeux gladiatoriaux, et de les exposer en public, date de Terentius Lucanus. Adopté et élevé par son oncle, ce citoyen fit combattre, pendant trois jours, au Forum, en son honneur, trente paires de gladiateurs, et consacra le tableau de ce combat dans le temple de Diane.

Antiquité de la peinture. Noms des chefs-d'œuvre de l'art et des artistes les plus célèbres, 306.

XXXIV. 8. Parcourons maintenant aussi rapidement que possible le catalogue des plus célèbres artistes : le plan de cet ouvrage nous interdit les trop longs développemens. Je ne tracerai donc leur histoire qu'en passant ; quelques-uns même seront simplement nommés, sauf pourtant les chefs-d'œuvre, qu'il faudra toujours

exstant, sive intercidere. Non constat sibi in hac parte Græcorum diligentia, multas post olympiadas celebrando pictores, quam statuarios, ac toreutas: primumque olympiade nonagesima, quum et Phidiam ipsum initio pictorem fuisse tradatur, Olympiumque Athenis ab eo pictum: præterea in confesso sit, octogesima tertia fuisse Panænum fratrem ejus, qui clypeum intus pinxit, Elide, Minervæ, quam fecerat Colotes Phidiæ discipulus, et in faciendo Jove Olympio adjutor. Quid quod in confesso perinde est, Bularchi pictoris tabulam, in qua erat Magnetum prœlium, a Candaule rege Lydiæ Heraclidarum novissimo, qui et Myrsilus vocitatus est, repensam auro? Tanta jam dignatio picturæ erat. Id circa ætatem Romuli acciderit necesse est: duo enim de vicesima olympiade interiit Candaules: aut (ut quidam tradunt) eodem anno, quo Romulus, nisi fallor, manifesta jam tum claritate artis adeo non absolutæ. Quod si recipi necesse est, simul apparet multo vetustiora principia esse, eosque qui monochromata pinxerint (quorum ætas non traditur), aliquanto ante fuisse, Hygiemonem, Diniam, Charmadam, et qui primus in pictura marem feminamque discrevit, Eumarum Atheniensem, figuras omnes imitari ausum: quique inventa ejus excoluit, Cimonem Cleonæum. Hic catagrapha invenit, hoc est, obliquas imagines: et varie formare vultus, respicientes,

effleurer, soit qu'ils existent, soit que le temps les ait détruits. En faisant leurs premiers peintres postérieurs d'un assez grand nombre d'olympiades aux statuaires et aux ciseleurs, l'exactitude des Grecs se trouve en défaut. Le premier peintre qu'ils nomment est de la quatre-vingt-dixième olympiade, et cependant on assure que Phidias cultiva la peinture avant de se faire sculpteur, et qu'il peignit pour Athènes Périclès Olympien. On avoue, de plus, que, dans la quatre-vingt-troisième olympiade, vivait Panénus, frère de Phidias, auteur des peintures du bouclier de la Minerve d'Élis, ouvrage de Colotès, disciple de Phidias, et son collaborateur dans la confection du Jupiter Olympien. Il est avéré aussi que Candaule, dit Myrsile, roi de Lydie, le dernier de la race des Héraclides, paya au poids de l'or un tableau de Bularque, représentant le combat des Magnètes : tant déjà la peinture était en honneur ! Ce fait ne peut avoir eu lieu que vers le temps de Romulus; car la mort de Candaule se rapporte à la dix-huitième olympiade, ou, comme le veulent quelques-uns, elle eut lieu l'année même de la mort de Romulus : ainsi, dès-lors, un art bien loin encore de la perfection, était extrêmement renommé. Si l'on doit admettre ces faits, il est clair que l'art remonte beaucoup plus haut qu'on ne le dit, et qu'il faut placer à une époque plus reculée les peintres auteurs de monochromates, dont on ne spécifie pas l'âge, Hygiémon, Dinias, Charmadas et Eumare d'Athènes, qui, le premier, distingua les sexes dans la peinture, et osa imiter toute espèce de figures, ainsi que Cimon de Cléones, qui poussa plus loin les inventions d'Eumare. Ce dernier, dit-on, inventa les catagraphes, ou figures de profil, et varia

suspicientesque, et despicientes. Articulis etiam membra distinxit. Venas protulit : præterque in veste et rugas, et sinus invenit. Panænus quidem frater Phidiæ, etiam prœlium Atheniensium adversum Persas apud Marathona factum pinxit. Adeo jam colorum usus increbruerat, ut in eo prœlio iconicos duces pinxisse tradatur, Atheniensium Miltiadem, Callimachum, Cynegirum : Barbarorum Datim, Artaphernem.

Picturæ primum certamen.

XXXV. 9. Quinimmo certamen picturæ etiam florente eo institutum est Corinthi ac Delphis : primusque omnium certavit cum Timagora Chalcidense, superatus ab eo Pythiis, quod et ipsius Timagoræ carmine vetusto apparet, chronicorum errore non dubio. Alii quoque post hos clari fuere ante nonagesimam olympiadem, sicut Polygnotus Thasius, qui primus mulieres lucida veste pinxit, capita earum mitris versicoloribus operuit, plurimumque picturæ primus contulit. Siquidem instituit os adaperire, dentes ostendere, vultum ab antiquo rigore variare. Hujus est tabula in porticu Pompeii, quæ ante Curiam ejus fuerat : in qua dubitatur, ascendentem cum clypeo pinxerit, an descendentem. Hic Delphis ædem pinxit : hic et Athenis porticum, quæ Pœcile vocatur, gratuito, quum partem ejus Micon mercede pingeret : unde major huic auctoritas. Siquidem Amphi-

les poses de la figure selon que les personnes étaient censées regarder en haut, en bas ou derrière elles; de plus, il marqua les veines, indiqua les plis et les creux des vêtemens. Panénus, frère de Phidias, peignit aussi les Athéniens aux prises avec les Perses à Marathon. Déjà l'emploi des couleurs était fréquent, et le peintre représenta au vrai les chefs athéniens Miltiade, Callimaque, Cynégire, ainsi que les généraux barbares Datis et Artapherne.

Premier concours de peinture.

XXXV. 9. Panenus était célèbre quand on ouvrit à Delphes et à Corinthe un concours de peinture : le premier de tous, il y disputa le prix à Timagoras de Chalcis, qui fut son vainqueur aux jeux Pythiens, comme le prouve encore une ancienne pièce de vers de Timagoras lui-même, où l'on voit l'erreur de la chronologie vulgaire. Après ceux-ci et avant la quatre-vingt-dixième olympiade, se distinguèrent Polygnote de Thasos, qui, le premier, donna aux femmes des vêtemens transparens, couvrit leur tête de mitres de diverses couleurs, et fit faire de grands progrès à la peinture en séparant légèrement les lèvres, en faisant apparaître les dents, en donnant de l'expression aux physionomies, jadis immobiles. On voit, au portique de Pompée, un de ses tableaux, placé jadis devant la Curie : c'est celui qui représente un homme avec un bouclier, mais l'on ne sait si cet homme monte ou descend. C'est encore Polygnote qui peignit le temple de Delphes et le portique d'Athènes, dit Pécile. Micon l'aidait dans ce travail, mais il était payé : aussi fut-il moins considéré; et

ctyones, quod est publicum Græciæ concilium, hospitia ei gratuita decrevere. Fuit et alius Micon, qui minoris cognomine distinguitur : cujus filia Timarete et ipsa pinxit.

est-ce à Polygnote que l'assemblée des Amphictyons, conseil général du pays, offrit gratuitement l'hospitalité dans toute la Grèce. Un autre Micon, surnommé le jeune, exerça le même art, et eut une fille, nommée Timarète, qui marcha sur ses traces.

NOTES

DU LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

(PREMIÈRE PARTIE.)

CHAP. I, page 344, ligne 7. *Ita connexis rebus ut immensa medicinæ... fingendi subtilitas.* Et c'est justement ce que nous avons blâmé dans la méthode de Pline ; quoi de plus bizarre, en effet, que d'entasser pêle-mêle à propos de minéralogie, médecine et teinture, pharmacopée et arts du dessin. C'est ce que l'on pardonnerait à peine aux *olla podrida* littéraires, qui du moins ont la conscience de s'intituler *le salmigondis.* Les anciennes éditions portaient *pingendique.* C'est Pintianus qui a rétabli *fingendique.* Gronovius a confirmé cette leçon, mais il l'a mal expliquée en y voyant allusion à la plastique (*plasticen intellige et fingere ex argilla similitudines, ut alibi loquitur*). Mais, évidemment, il s'agit ici non pas de ce que Pline va dire, mais de ce qu'il a dit : *indicata est.* Hardouin a donc bien eu raison d'appliquer *fingendi* aux bronzes qu'on semble tailler ; *cœlandi* à l'or et à l'argent qu'on sculpte; *tingendi*, aux couleurs qu'il indique (XXXIII, 36) comme tirées du minium et du cinabre. Pour *morosa*, il ne faut pas voir exclusivement dans ce mot le caractère des ouvrages léchés : vaguement et secondairement peut-être, cette idée y est contenue; mais expressément, le mot indique *travail minutieux et lent*, rien de plus. Du reste, l'interprète que nous réfutons ici rappelle, à ce propos, le caractère de cet Apollodore qui, toujours mécontent de ses plus beaux ouvrages, les brisait au grand regret de ses admirateurs (liv. XXXIV, 19).

Page 346, ligne 1. *Quos esset dignata posteris tradere.* « Raphaël, nous dit ici Durand, peignit souvent sa maîtresse, et

entre autres sur une carte qu'on a encore; Rembrant peignit sa servante sur une table de bois qui est aujourd'hui à Paris; Mignard a placé sa fille dans tous les grands morceaux de peinture qu'il a exécutés; l'Albane en faisait autant de sa femme et de ses enfans, et, pour ne pas sortir de notre Pline, c'est ainsi qu'Arellius peignait, à Rome, toutes ses concubines, l'une après l'autre, dans ses sujets les plus graves; et que Pausanias fit admirer sa Glycère, cette faiseuse de guirlandes qu'il avait aimée dans sa jeunesse, et dont la copie seule se vendit à Athènes 1200 écus. »

Page 346, ligne 4. *Interraso marmore, vermiculatisque... crustis.* Nous reparlerons plus bas (liv. XXXVI, ch. 60-64) des mosaïques. Pour l'instant, remarquons ce mot *vermiculato*, qui devint le terme technique pour exprimer la mosaïque fine :

Quam lepide lexes compostæ, ut tesserulæ omnes
Arte pavimento atque emblemate vermiculato.

LUCIL., *Fragm.*

Ligne 9. *Ut ovatus esset numidicus... synnadicus.* Il est croyable que le marbre numidique présentait des caractères tout autres que les ovales dont la paradoxomanie romaine voulait qu'il fût chamarré. Le marbre de Synnade approchait, selon Strabon, de la couleur de l'albâtre. Dupinet a pris *Numidicus* et *Synnadicus* pour deux héros romains.

II, page 346, ligne 16. *Aurei ponuntur clypei, etc.* C'est *aurei* et non *æreі* qu'il faut lire. La preuve, c'est qu'effectivement on consacrait aux grands hommes ou aux puissans de la terre, qui, comme on sait, sont toujours de grands hommes, tant qu'ils vivent et qu'ils ont de l'or et des places à donner, des boucliers d'argent ou d'or sur lesquels parfois était sculptée l'image du héros prétendu. On voulut en consacrer un à Germanicus (TACITE, *Annal.*, II, ch. 83). On en consacra un à l'empereur Adrien (CAPITOLIN, *Vie d'Antonin*) et un à Claude II, surnommé le Gothique, qu'Hardouin a pris fort plaisamment pour l'époux de Messaline et d'Agrippine, et le prédécesseur de Néron

(Trebellius Pollion). Ajoutons les deux inscriptions suivantes tirées de Gruter :

NESTORI.
AVG. NEPETE.
HIC. LVDOS. FECIT.
ET. DEDICATIONE.
STATVAE. PATRONI.
QVAM. IPSE. POSVIT.
ET. CLVPEI. SVI. ITERVM.
MVNICIPIBVS. NEPESINIS.
EPVLVM. DEDIT.

(Page 441 de la première édition.)

M. BAEBIO.
DECVRIONES.
FVNVS. PVBLICVM.
STATVAM. EQVESTREM.
CLVPEVM. ARGENTEVM.

(Page 374 de la même édition.)

Le Musée royal de Paris possède le bouclier de Scipion et celui d'Annibal, tous deux en argent.

Page 346, ligne 17. *Statuarum capita permutantur... carminum.* Il y aurait en effet de quoi fournir long-temps des refrains aux chansonnettes de notre France politique. Tout buste était bon pour dix têtes différentes. Ce régime, au reste, était économique, et il y avait urgence de l'adopter dans cette Rome qui devait bientôt changer de tyrans plus souvent que nos départemens ne changent de préfets. De cet usage les têtes *exemptiles*, comme nous l'apprenons de Suétone (*Vie de Tibère*, chap. 22). Nous avons vu plus haut le célèbre colosse de Néron, par Zénodore, devenir la statue du Soleil.

Ligne 20. *Pinacothecas.* Galeries de tableaux. *Voyez* Vitruve (liv. vi, chap. 5), et comp. Pétrone, qui parle d'une pinacothèque où il n'y avait que d'anciens tableaux. En Allemagne, les noms donnés aux musées se terminent souvent par le mot *thèque :* dactyliothèques, agalmatothèques, etc., etc.

Page 346, ligne 25. *Vultus Epicuri per cubicula gestant, etc.* Ainsi l'hommage rendu à la mémoire d'Épicure avait quelque chose de l'aspect d'un culte. Déjà Cicéron s'en plaint : « Épicure ! impossible de l'oublier, même si je le voulais, lui dont l'image, non contente d'occuper les toiles, envahit coupes et anneaux. » Épicure était né le 10 de gamélion (septième mois de l'année athénienne). Or, conformément au vœu exprimé par Épicure lui-même, ses adhérens célébraient : 1° annuellement, sa naissance ; 2° mensuellement, le repas de fraternité fixé de son vivant même au 20 de chaque mois (ou de chaque lune, car l'année, dans Athènes, était lunaire). De là, le nom d'icadistes (εἰκαδισταί) donné aux épicuriens (icade, εἰκάς, veut dire vingtaine, vingtième jour) ; et c'est à tort qu'on a voulu expliquer Icadistes par *à images,* c'est-à-dire qui portent l'image de leur maître (*R.* εἰκών, image). Comp. DIOG. LAERCE, *Vie d'Épicure,* paragraphe du testament.

Page 348, ligne 9. *Expressi cera vultus, etc.* Les atriums, en ce temps-là, ressemblaient en petit aux magasins de Curtius. On retrouve souvent, chez les orateurs et chez les poètes, des allusions à cette vieille coutume. Salluste (*Jugurtha*) : « Dix fois j'ai entendu dire à Q. Maxime, à Scipion, etc., qu'à l'aspect des images de leurs ancêtres, leur âme s'embrasait d'un vif amour de la vertu ; non pas que cette cire, que ces figures possédassent elles-mêmes cette force excitante, mais, etc. » Et Juvénal,

> Tota licet veteres exornent undique ceræ
> Atria, nobilitas sola est atque unica virtus.
>
> *Sat.* VIII.

Ligne 12. *Stemmata.* C'étaient des espèces d'arbres généalogiques. Il s'agit seulement de savoir si chaque buste de cire avait le sien, ou si tous ensemble, réunis par des lignes diverses, constituaient un arbre unique ; c'est ce que nous présumons. Il est possible aussi que les deux méthodes aient été employées concurremment, quoique par des familles différentes. Rappelons ici l'expression pittoresque de Sénèque : *Nomina familiæ suæ longo ordine ac multis stemmatum illigata flexuris.* (*Bienfaits*, ch. 28.)

Ligne 13. *Tablina.* C'était le lieu où l'on conservait les archives (*R. tabulæ*). Le *tablinum* était placé à côté du vestibule.

Page 348, ligne 21. *Inseri genti suæ... Scipionum nomini.* Les Lévinus formaient une des branches de la famille Valeria. Leur nom, qui a pour radical *lævus*, placé à gauche, passait, chez les superstitieux Romains, pour être de mauvais augure. Il a été question des Salutions qui, à ce qu'il paraît, tenaient fort au cœur à Pline. On sait, d'après un passage du livre VII, chapitre 10, qu'un membre de la famille des Scipions avait reçu le sobriquet de Salution, à cause de sa ressemblance fortuite avec le mime de ce nom. Ce même Scipion, ou peut-être un de ses descendans, fut adopté par le riche Pomponius, qui lui donna sa fille, et l'institua son héritier, à condition que, suivant l'usage, il ajouterait à son nom celui de Pomponianus. C'est à la vie de César que se rapporte l'anecdote de Scipion Salution. Comme un vieil adage prophétique à peu près conçu en ce sens :

> Des Scipions, chez la gent Ibéra,
> Le nom toujours heureux et grand sera,

courait le monde romain ; pour empêcher son armée de concevoir de vaines craintes quand il la menait combattre un Scipion, il eut soin d'avoir Scipion Salution dans son camp. (SUÉTONE, *Vie de César,* chap. 59.)

Page 350, ligne 8. *Quinimmo etiam quæ non sunt, finguntur... evenit.* Les portraits de Virgile, d'Horace, de Nepos sont absolument dans le même cas : ils ont péri avec les bibliothèques où ils étaient consacrés, ce qui n'empêche pas qu'on ne les reproduise tous les jours. Nous avons aussi les portraits d'Ossian, de Jésus-Christ, etc., etc. L'*Anthologie grecque* (liv. V) présente une description assez élégante d'un portrait d'Homère. En voici le commencement :

> Ἔκφρονα χαλκὸν Ὅμηρος ἐδείκνυεν......

Grotius l'a traduite en vers latins.

Ligne 14. *An priores cœperint Alexandriæ et Pergami reges, etc.* La plus ancienne bibliothèque dont il soit fait mention par les Grecs, est celle du tyran d'Héraclée de Pont, Cléarque, disciple de Platon et d'Isocrate (MEMNON, dans Photius, extr. CCXXIV). On voit ensuite Aristote, puis Théophraste, donner tous deux des soins à leur bibliothèque qui, après leur mort, est achetée

par Nélée le fils de Corisque. Les rois de Pergame et d'Égypte ne furent pas lents, il faut l'avouer, à suivre ces nobles exemples, et les deux empires luttèrent à qui l'emporterait dans cette carrière pacifique. L'avantage ne pouvait manquer de rester à l'Égypte, tant à cause de la puissance supérieure du pays dont elle était la capitale, qu'à cause de sa position commerciale si avantageuse, et de la variété que naturellement devaient offrir des ouvrages relatifs à l'Afrique, à l'ancienne Égypte, à l'Arabie, etc., etc. On peut voir dans Montfaucon, *Palæographia græca,* plusieurs détails curieux sur la richesse de ces beaux établissemens, bien surpassés par quelques-uns des nôtres, mais certes moins surpassés qu'ils ne devraient l'être, si l'on pense à l'immense quantité de volumes que la presse livre chaque année à la civilisation.

Page 350, ligne 19. *Insertis voluminum suorum fecunditati, etc.* Ainsi les ouvrages à gravure étaient connus des anciens, et, parmi les ouvrages à gravures, sont des biographies à portraits, de véritables iconographies.

III, page 352, ligne 3. *Suorum vero clypeos... anno Urbis* CCLIX. Ou 495 avant J.-C. Son nom entier est Appius Claudius Sabinus (primitivement Clausus); celui de son collègue, P. Servilius Priscus. Dans les dédicaces en question, l'offrant donnait d'ordinaire un repas au peuple. (Voyez *Insc.* de Gruter, pag. 441 et 496.) Quoique Pline fasse honneur à Claudius de l'invention des boucliers appendus ainsi à la voûte des temples, on peut tenir pour certain que cet usage datait de plus loin. Nous n'incidenterons pas beaucoup sur ce passage charmant du *Cantique des Cantiques :* « Ton cou est comme la tour de David, revêtue de boulevards; mille boucliers y sont suspendus, et les armes des plus vaillans. » Mais on voit, par quelques mots de Plutarque (*Vie de Demetrius*), qu'on dédiait à Delphes de ces sortes de boucliers en l'honneur des chefs victorieux. Dans la vieille mythologie aussi Abas en dédie un dans le temple de Junon.

IV, page 352, ligne 13. *Post eum M. Æmilius, etc.* Ce dernier était consul l'an de Rome 671, ou, avant J.-C., l'an 83: c'est-

à-dire plus de quatre siècles après Claudius. L'exemple de ce fier et arrogant patricien n'avait donc pas été suivi, et il est probable que ce fut en partie à cause du peu de sympathie qu'il inspirait même aux optimates de Rome. L'Émilius dont il est ici fait mention, était le père de Lépide le triumvir. C'est lui qui, après avoir répudié sa femme coupable d'infidélité, mourut de chagrin de n'être plus son époux. (*Voyez* PLINE, liv. VII, 36; et PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, 91.)

Page 352, ligne 17. *Unde et nomen habuere clypeorum : non, etc.* L'étymologie des grammairiens romains est fort mauvaise, en effet ; mais celle de Pline (qu'on admette pour radical de *clypeus*, *γλύφειν*, ciseler, ou *clepere*, vieux mot latin qui a le même sens) ne vaut pas mieux. Très-certainement *clypeus* dérive d'un mot qui signifie protéger, couvrir, et qui est plus ou moins analogue au *kalypto* (radical *kalyp*) des Grecs. Nous ne prétendons pas, toutefois, que ce radical soit grec; bien au contraire.

Ligne 20. *Pœni et ex auro, etc.* Il est possible que Pline ait écrit *argento* (abréviation, *arto*), ainsi que le soupçonne Durand; mais plus probablement, *auro* est la véritable leçon, et Pline n'a qu'une inadvertance à se reprocher : il aura écrit *auro* en pensant à *et ex auro et ex argento;* il aura écrit plus bas *talem* en pensant seulement à *ex argento.* Ce qui motive toutes ces remarques, c'est 1° que, selon Tite-Live, le bouclier était d'argent (liv. XXV, chap. 39), et 2° que le bouclier de Scipion, aujourd'hui au Musée royal des antiques, bouclier qui fut donné au héros par les Espagnols, est aussi d'argent.

Page 354, ligne 4. *Adsignabantur.* Étaient portés sur le cahier des charges, étaient certifiés, étaient confiés à titre de... Le fait eut lieu pendant la deuxième guerre punique, et au temps où le trésor était dans une détresse extrême, à tel point que tous les services publics étaient négligés : *Quum jam censores*, dit Tite-Live, *ob inopiam ærarii se abstinerent jam locationibus ædium sacrarum tuendarum, curuliumque equorum præbendorum, ac similium his rerum, etc.* Mais alors tous les fonctionnaires, tous les créanciers du trésor se piquèrent d'honneur, et promirent d'attendre, pour présenter des demandes au trésor, la terminaison de la guerre : *Convenere ad eos frequentes, qui hastæ hujus generis adsue-*

verant, hortatique censores, ut omnia perinde agerent, locarent, ac si pecunia in ærario esset; neminem, nisi bello confecto, pecuniam ab ærario petiturum esse. Pour bien comprendre en quoi consistait ici la générosité, il faut se bien pénétrer du sens de *redemptor,* acheteur, c'est-à-dire concessionnaire. Le concessionnaire du Capitole était celui qui se chargeait, aux moindres frais possibles, de l'entretien du Capitole. Cette concession, on le voit, n'avait lieu que par adjudication publique (*sub hasta*), et supposait un état des lieux, un cahier des charges. Quant à l'erreur du sénat, qui prenait des boucliers d'argent pour des boucliers de cuivre, il faut songer que de l'argent s'oxide un peu à l'air, se combine avec un peu de soufre répandu dans l'atmosphère, et y contracte une couleur rouge très-peu différente de celle du cuivre, surtout pour qui ne visite pas journellement les objets que couvre l'oxide. Hardouin, à propos de ces boucliers, en relate d'un autre genre : 1° ceux que l'on envoyait comme présens aux princes, ou bien à l'état (par exemple celui dont Simon Macchabée fit hommage au peuple romain, et qui était du poids de mille mines d'or); 2° les anciles. Il est vrai qu'à son avis, ANCILIA, gravé au bas de deux boucliers (ANGELONI, pag. 171), ne veut pas dire anciles, mais doit se lire ainsi : *Augures Narbonenses clypeos insignes legaverunt imperatori Antonino.* Les initiales des sept mots donnent ANCILIA.

V, page 354, ligne 7. *De picturæ initiis incerta... ut palam est.* Certainement les six mille ans sont absurdes; mais que les Égyptiens aient possédé l'art de peindre très-long-temps avant les Grecs, c'est ce qu'aujourd'hui il n'est plus permis de méconnaître, après les belles explorations dont les résultats, aussi précieux qu'inattendus, enrichissent aujourd'hui les musées de Paris, de Turin, de Londres. Tombeaux, temples, momies, manuscrits, en Égypte tout fut peint. Il est vrai que cet art, tout en fournissant avec éclat sa carrière, et en passant par toutes les phases qui font la vie complète, enfance, maturité, déclin, ne dépassa jamais certaines limites. Ce caractère de l'école égyptienne, caractère qui se retrouve chez d'autres peuples nés avec le goût de la peinture (Persans, Hindous, Chinois, Astèques, etc.),

passe pour tenir (et tient jusqu'à un certain point) à l'organisation sacerdotale qui imposa comme dogme à ses peintres les formes trouvées les premières, et les premières proclamées images de la divinité. Toutefois, pour faire connaître toute notre pensée, nous croirions plutôt que l'on serait dans le vrai en voyant, et dans l'imperfection de la peinture, et dans l'organisation sacerdotale du pays, les résultats simultanés d'un même fait, l'esprit stationnaire ou peu souple. Les Égyptiens connurent peu la perspective, le jeu de la lumière et des ombres, la loi de la dégradation des couleurs. En général, les teintes sont plates, et très-souvent au lieu d'être conformes à la nature, elles sont symboliques. Toutes les figures sont de profil à l'exception de celle d'Athor. Six couleurs seulement sont employées, le blanc, le noir, le bleu, le rouge, le jaune, le vert. Du reste, le dessin, quoique grossier, approximatif et anguleux, semble retracer avec une grande fidélité le matériel des formes, et surtout celles des vêtemens, des coiffures, des meubles, etc. Le bois, la toile, le papyrus et les pierres, soit dures, soit tendres, recevaient l'application des couleurs. Le bois est couvert d'une couche de blanc de céruse, le contour des figures est tracé en noir, et leur intérieur rempli de teintes plates assez heureusement combinées. Sur le papyrus, tout est peint, même le blanc. Quelquefois la dorure est associée aux couleurs : la feuille d'or alors est placée sur le blanc de céruse. Sur le granit, le grès et autres pierres très-dures, les couleurs sont appliquées immédiatement. On a reconnu qu'elles les pénètrent assez profondément, ce qui prouve que l'Égypte avait un procédé chimique très-propre à les fixer. On s'est assuré aussi que presque toutes les couleurs sont à base métallique : le bleu de cobalt surtout y est employé à profusion ; et que de fois pourtant le bleu de cobalt a été vanté comme une découverte totalement moderne!

Page 354, ligne 11. *Umbra hominis lineis circumducta.* Cette circonscription de l'ombre, qu'on nomme aujourd'hui silhouette, et qui en grec porta le nom de sciagraphie (*σκιά*, ombre ; *γράφω*, tracer), n'est pas identique à l'esquisse, ainsi que le pense Hardouin. L'esquisse indique quantité de linéamens intérieurs, les articulations, les membres, les lignes qui séparent une partie du corps

ou du visage d'avec une autre partie. Tout le moude a entendu prononcer le nom de la fille de Dibutade qui, dit-on, dessina la première à la silhouette. Dans Athénagore, on faisait mention d'un nommé Saurias qui, le premier, circonscrivit l'ombre d'un cheval au soleil.

Page 354, ligne 13. *Monogrammon*, que quelques interprètes proposent à la place de *monochromaton*, est une faute. En admettant que ce mot, qui signifie d'une seule ligne, puisse s'entendre de la silhouette, quel progrès y aurait-il à passer de la silhouette à la silhouette, et à quoi servirait de parler de ligues quand c'est de couleurs qu'il est question? Au contraire, le progrès des idées est mauifeste quand on dit 1° dessin-silhouette ; 2° dessin-silhouette, plus coloris-monochrome.

Ligne 15. *Linearem... spargentes lineas intus.* Voilà l'esquisse. Athénagore attribue à Craton l'invention de l'esquisse.

Ligne 19. *Adscribere institutum.* Nos vieux coloriages du moyen-âge nous offreut des faits de ce genre. De la bouche de chaque personnage sort un long parchemin qui, en se déroulant et en tombant aux pieds du héros, iudique son nom à l'œil du spectateur sachant lire.

Primus invenit... docebimus. Pline semble ici dire que la peinture fut importée de Grèce en Italie par Tarquin et Cléophante. Ce qui suit un peu plus bas est en opposition formelle avec cette assertion. Reste à décider qui a raison de Pline faisant venir la peinture étrusque de la Grèce, ou de Pline laissant les Étrusques produire d'eux-mêmes, ou du moins sans le concours des Grecs, des peintures qui portent les caractères de l'indigénat. Nous n'opterons pas : nous nous bornerons aux deux remarques suivantes : 1° la peinture peut fort bien ne pas être indigène en Étrurie, et pourtant ne pas être venue de la Grèce ; 2° dans la supposition même de l'origine grecque, c'est bien avant l'époque des Tarquins, c'est même avaut le siège de Troie, qu'il faudrait placer la naissance de la peinture en Étrurie.

VI, page 356, ligne 2. *Jam enim absoluta... diligenter æstimaverit, etc.* Ces peintures, si autiques et si fraîches, ne sont pas les seules que l'on connaisse. Parmi les antiquités étrusques dé-

couvertes en si grand nombre depuis un siècle, figurent beaucoup de peintures : « On voit de nos jours, près de Tarquinies, près de deux mille grottes qui ont jadis servi de tombeaux aux Étrusques. Les pilastres sont chargés d'arabesques, et une frise qui règne tout autour des grottes est composée de figures peintes de deux ou trois palmes de hauteur, drapées, ailées, armées, combattant ou traînées dans des chars attelés de chevaux. Ces scènes peintes sont très-variées ; on y retrouve les idées des Étrusques sur l'état de l'âme après la mort, des combats de guerrier à guerrier, des combats plus nombreux, un roi qui survient dans la mêlée, des danseuses, etc. » (M. CHAMPOLLION aîné.) Un moderne présume que les sculptures de Lanuvium étaient non pas étrusques, mais grecques ; car, dit-on, jamais la peinture étrusque n'eût pu séduire Caligula à ce point. Cette hypothèse repose sur deux bases : la première, que nul tableau à formes grêles, étriquées, ne peut contenir de véritables beautés ; l'autre, que tout auguste personnage, par là même qu'il est auguste personnage, se connaît en peinture. On lisait dans les anciennes éditions : *Pontius legatus Caii principis*. C'est Gronovius qui, non content de blâmer cette fausse leçon, en a démontré l'origine, et cette origine, c'est que primitivement le texte chargé de sigles portait : *Concussegatus princeps tollere conatus est.* Au lieu d'y voir *concussæ Caius, etc.*, on répéta l'élément initial, et l'on eut *concussæ Pontius legatus ;* ce qui, dans les idées dominantes du temps, était fort admissible. Car enfin, Ponce Pilate avait été employé par Tibère : qu'est-ce qui empêche qu'il n'ait eu aussi quelque place sous Caligula ? Puis il a été injuste à l'égard de Notre Seigneur : n'est-il pas tout simple qu'il ait commis quelque autre vilain trait, quitte à se laver de nouveau les mains, et à laisser la responsabilité à qui de droit ?

Page 356, ligne 13. *Iliacis temporibus non fuisse eam appareat.* C'est par l'*Iliade* et l'*Odyssée* que Pline en juge ainsi. Nous tirerions, nous, de ces deux belles épopées, la conclusion contraire. Homère, il est vrai, ne parle pas de peinture ; mais la toile brodée par Hélène, avec un dessin et des couleurs variées, n'indique-t-elle pas que déjà, depuis long-temps, la peinture était en possession de fournir des canevas aux arts ? Et le bouclier d'Achille, ce chef-

d'œuvre de l'esprit et de l'art de Vulcain, est-il concevable si l'on n'admet la préexistence de la peinture? Est-ce que jamais des actions, des paysages, des compositions de tous les genres, indiqués avec autant de grandeur et de détail, n'ont pas été ou décrits d'après un tableau qu'on a sous les yeux, ou imaginés par un homme qui a vu des centaines de tableaux? Il resterait à dire qu'Homère a vu les tableaux en pays étranger, et qu'*iliacis temporibus non fuisse eam* s'applique à la Grèce! Soit, nous ne le nions pas.

VII, page 356, ligne 17. *Cognomen ex ea Pictorum traxerunt Fabii, etc.* Mais qui pourrait assurer que ce surnom ne fût pas un sobriquet? Les Romains avaient pour les maîtres des beaux-arts cet absurde dédain que nous avons souvent encore aujourd'hui pour les comédiens. On connaît le célèbre passage de Virgile :

Excudent alii spirantia mollius æra :
. . . .
Orabunt causas melius.
Æneid., liv. VI, v. 847.

Mais ce magnifique mépris qu'exprime le poète, n'est rien près de la plate ironie avec laquelle Valère-Maxime conspue Fabius Pictor lui-même : *Illa* (la gloire) *a claris viris interdum ex humilibus rebus petita est. Nam quid sibi voluit C. Fabius, nobilissimus civis, qui, quum in æde Salutis, quam C. Jun. Bubulcus dedicaverat, parietes pinxisset, nomen his suum inscripsit? Nempe hoc ornamenti familiæ, consulatibus et sacerdotiis et triumphis celeberrimæ deerat! Ceterum sordido studio deditum ingenium qualemcumque illum laborem suum silentio obliterari noluit.* Il est vrai que Pline ne partage pas absolument cette aristocratique manière de voir. Mais les exceptions ne prouvent rien contre la règle. Peut-être aussi va-t-on dire que les Romains, au temps de leurs hautes prospérités, méprisèrent les arts, mais que primitivement, et lorsqu'ils les connaissaient à peine, ils ne les écrasaient pas ainsi du poids de leurs dédains. Nous répondrons que les Romains du siècle de César et de Vespasien étaient les Romains de Camille et de Valerius Corvus, un peu plus développés, mais au fond

les mêmes. Le consulat de C. Junius Bubulcus se rapporte à l'an 437 de Rome, c'est-à-dire à 317 avant J.-C. On a quelquefois confondu le Fabius Pictor, donné ici comme peintre, avec le Fabius Pictor, doyen des historiens romains ; c'est une faute grave. Ce dernier vivait du temps d'Annibal, c'est-à-dire cent ans environ après le peintre. Il ne portait le nom de Pictor que parce que les nombreuses branches de la *nobilissima gens Fabia* se distinguaient par des *agnomen* ou surnoms. Le prénom de l'historien, d'ailleurs, était Quintus ; celui du peintre avait été Caïus. L'histoire romaine nous montre encore, 1° un C. Fabius Pictor, député, avec son frère Numerius Fab. Pictor et Ogulnius, à Ptolémée Philadelphe, puis consul en 485 ; 2° un Fab. Pictor, député en 538, pour consulter l'oracle de Delphes sur la guerre allumée entre Rome et Annibal, déjà deux fois vainqueur. Ce dernier, peut-être, est le même que Pictor l'historien. Celui qui géra le consulat en 485 fit frapper à Rome la première monnaie d'argent. (*Voyez* liv. XXXIII, chap. 13.)

Page 356, ligne 22. *Pacuvii poetæ pictura.* C'était le neveu d'Ennius, celui dont Horace a dit :

> . . . . Aufert
> Pacuvius docti famam senis . . . .
>
> *Epist.* 1 ;

et que Quintilien place, pour le talent tragique, à côté d'Accius. Il nous reste de lui de fort beaux fragmens : nous nous bornerons à citer les deux suivans :

1°. Sur le monde :

> Hoc vide circum supraque
>   Quod complexu continet
> Terram : id quod nostri cælum memorant,
>   Graii perhibent æthera.
> Quidquid est hoc, omnia is animat,
>   Format, auget, alit, ferat,
> Sepelit, recipitque in sese omnia,
>   Omniumque idem est pater,
> Indidemque eadem quæ oriuntur,
>   De integro æque eodem occidunt.

2°. Sur la Fortune :

Fortunam insanam esse et cæcam et
  Brutam perhibent philosophi,
Saxoque instare eam globoso
  Prædicant volubilem :
Ideo quod saxum fors impulerit,
  Cadere Fortunam autumant.
Cæcam ob eam rem esse memorant, quia
  Nihil cernat quo sese adplicet ;
Insanam autem illam aiunt, quia atrox,
  Incerta, instabilisque sit ;
Brutam, quia dignum atque indignum
  Nequeat internoscere.
Sunt autem et alii philosophi, qui
  Contra Fortunam negent
Esse ullam, sed temeritate om-
  nia autument regi. Id magis
Vero simile aiunt : quod usus
  Reapse experiundo edocet,
Velut hic Orestes : modo fuit rex ;
  Nunc mendicus factus est !

On ne sait à quoi pensait De Piles, lorsqu'il a fait d'Ennius un peintre, comme s'il suffisait pour être peintre d'avoir un neveu qui manie le pinceau, ou bien qu'il fallût prendre à la lettre l'hémistiche d'Horace :

. . . . Ut pictura poesis.

Mais Félibien est plus amusant encore lorsqu'il transforme Mummius, ce fameux destructeur de Corinthe, qui se proposait de faire remplacer les tableaux d'Apelle aux frais des *calones* de l'armée, en un peintre distingué.

Page 358, ligne 5. *Veronæ exstantibus.* Pline connaissait à merveille ce pays si voisin du lieu de sa naissance, et presque son séjour de prédilection. S'il eût connu aussi bien tout l'empire, il est probable qu'il aurait encore trouvé dans quelques lieux des ouvrages de peintres romains de haute naissance, quoique certainement toujours en bien petit nombre.

Læva.... pinxit. S'il fut le premier, il n'a pas été le dernier.

Holbein, un des plus illustres membres de l'école flamande, peignait aussi de la main gauche ; Mignard était dans le même cas. On cite quelques peintres qui ont été aussi habiles d'une main que de l'autre.

Page 358, ligne 7. *Antistius Labeo.* C'était un homme tout scientifique. Auguste le chargea de nommer tous les sénateurs, puis lui offrit le consulat : Antistius refusa pour se livrer tout entier à la science. Un beau jour, on fit en plein sénat une motion tendant à ce que chaque sénateur, à tour de rôle, allât veiller auprès d'Auguste Labéon ne s'y opposa point, mais il dit : « Pour moi, il y a une difficulté, c'est que je m'endors aisément, et qu'ensuite je ronfle deux raisons majeures pour que je ne monte pas la garde auprès de César. » Ce mot fit tomber la motion.

Ligne 11. *Qu. Pedius, nepos Qu. Pedii consularis, etc.* Probablement ce Pedius à consulat et à triomphe, est le petit-neveu de Jules-César, qui triompha, par son ordre, l'an de Rome 707, et qui, deux ans après, fut consul avec Auguste. Il mourut d'épuisement, à force de s'agiter pour apaiser la terreur des Romains, lors des proscriptions du second triumvirat.

Ligne 21. *Fecit hoc idem et L. Scipio,.... etc.* Les deux Scipions étaient en Asie à cette campagne contre Antiochus ; mais c'est Lucius qui était le consul, le général en chef ; Publius (ou l'Africain) n'était que son lieutenant. L'expédition fut très-glorieuse. L'unique échec qu'éprouvèrent les généraux fut la perte du fils de Scipion l'Africain qui se laissa prendre : Tite-Live ne dit pas comment. On sait qu'à cette époque être fait prisonnier passait pour très-honteux :

.... Vidi ego civium
Retorta tergo brachia libero,
.... et arva
Marte coli populata nostro.
HORACE, liv. III.

Et

Milesne Crassi conjuge barbara
Turpis maritus vixit......... ?

Ligne 25. *Lucius Hostilius Mancinus, qui....* Appien raconte le fait un peu autrement. Suivant son récit, Mancinus est brave,

mais téméraire : il faut que Scipion vienne à son secours, et l'assaut qu'il donne à Carthage n'est pas suivi de succès.

Page 360, ligne 4. *Habuit et scena.... picturæ.* Cinq particularités signalèrent les jeux d'Appius Claudius Pulcher, en 653 de Rome : 1° des éléphans combattirent dans le Cirque les uns contre les autres ; 2° Claudius embellit ses jeux de toutes les raretés de la nature et de l'art qu'il put rassembler ; 3° ses amis lui prêtèrent tout ce qu'ils avaient d'anciens monumens de peinture et de sculpture, et, entre autres, le célèbre Cupidon de Praxitèle ; 4° les décorations du théâtre furent peintes, luxe jusqu'alors inouï ; 5° enfin des corbeaux se laissèrent tromper à l'aspect des fruits que l'art avait représentés sur les toiles. A propos de ce dernier trait, on se rappellera les chardons de Lebrun : ils étaient si bien représentés, que tous les jours des ânes s'y trompaient et voulaient se jeter dessus pour les engloutir. On objectera que ce n'étaient que des ânes ; soit, mais très-souvent des hommes ont été dupes d'illusions semblables. Rembrandt peignit un jour sur une planche rognée sa servante placée à une de ses fenêtres, et comme regardant dans la rue ; et tous les bons Anversois de croire que, du matin au soir, la servante du peintre faisait le guet à la fenêtre. L'on a vu à Londres, dans une vente, des amateurs s'approcher d'un tableau représentant une femme, et vouloir soulever la gaze qui, à ce qu'ils croyaient, l'enveloppait ; et la gaze, ainsi que la femme, étaient peints.

VIII, Page 360, ligne 13. *Suspicatusque aliquid in ea virtutis.* Il s'imaginait que le tableau sans doute était un talisman dont la possession conférait à son heureux propriétaire la fortune, la victoire, la stabilité, etc., etc. C'est ainsi que, de nos jours encore, les pieux Musulmans, les Arabes croient que nous allons chercher dans les hypogées des trésors ou des talismans : ils ne peuvent comprendre ce que nous voulons faire de squelettes et de momies, de vieux dessins zodiacaux et d'obélisques.

Ligne 15. *Cereris delubro.* Dès le temps de Strabon, le tableau, ainsi que le temple, avaient été réduits en cendre par un de ces incendies aussi fréquens que difficiles à éteindre à Rome. Au reste, Mummius, dans son ignorance naïve et barbare, commit bien

d'autres irrégularités bizarres. Toute ville qui lui demandait des tableaux était à peu près certaine d'en obtenir, car il y en avait alors beaucoup à distribuer. Un jour, Lucullus, pensant orner le temple de la Bonne-Fortune et quelques portiques dont il devait faire la dédicace, le prie de lui prêter ses beaux tableaux, s'engageant à les lui rendre dès que la cérémonie serait terminée : elle se termine en effet, et, au lieu de rendre les tableaux, il prie Mummius de venir les enlever du temple, s'il les veut. Mummius n'a cure de l'avis, et laisse tous les tableaux à Lucullus.

Page 360, ligne 18. *Hinc... Crassi oratoris lepos.* D'autres attribuent ce bon mot à Jules-César, qui, ce jour-là, dit-on, avait en tête Mancia ou Mancina. (*Voyez* CICÉRON, *de Orat.*, II, 266; et QUINTILIEN, *Instit. orat.*, VI, 3.)

Ligne 19. *Dic ergo.... ostendens.* Le piquant et l'à-propos de la repartie portent sur *ostende, ostendens,* au moins autant que sur *qualis sis.* Aussi ni Quintilien ni Cicéron n'ont oublié de placer deux fois ce mot dans la bouche des interlocuteurs, tandis que, dans le récit, et lorsqu'ils parlent en leur nom, il n'y a plus que *demonstravi, demonstravit digito* qui ne permet plus l'équivoque. On sait qu'en français le mot *montrer* offre une ambiguité analogue à celle d'*ostendo :* « Il me montre l'hébreu, » disait une dame à son mari. La réponse du mari est connue, et certes mille l'auraient faite à sa place.

IX, page 362, ligne 9. X III. Hardouin traduit ces deux chiffres par *denarium tribus millibus* ou 12,000 sesterces. Or, l'Ajax et la Médée de Timomaque étaient, du temps même de César, estimés à un prix très-élevé : le dictateur en avait donné 800,000 sesterces (*voyez* PLINE, l. VII). De bonne foi, est-il possible que Pline accouple ainsi comme amateurs ou acheteurs de tableaux, Agrippa et César, et les place sur le même rang, puis dise que celui des deux qui vint le dernier, donna un prix minime de chefs-d'œuvre probablement comparables à ceux qu'avait acquis César? Qu'on pense bien que 12,000 sesterces sous Auguste valaient à peine 2,400 francs, ou 1200 par tableau. Il resterait la ressource de dire que c'était un hasard, et qu'on a vendu des Raphaël à fort bon compte. Qui l'ignore? Mais le gain, dans

toutes ces occasions, est pour le commissionnaire en tableaux, et non pour le grand seigneur. Nous pensons donc avec Brotier que III est là pour *ter centenis,* ce qui donne 1,200,000 sesterces, somme qui n'est pas encore exorbitante.

Page 369, ligne 9. *In Thermarum... calidissima parte.* Dans le *vaporarium.* Les thermes d'Agrippa étaient situés dans la neuvième région, et avaient été le domaine particulier du gendre d'Auguste, qui ne les donna au peuple romain qu'à sa mort.

Ligne 11. *Paulo ante quum reficerentur, sublatas.* Ainsi les thermes d'Agrippa furent restaurés sous Vespasien, peu de temps avant l'époque où Pline publia son ouvrage. Hermolaüs lisait *refringerentur* au lieu de *reficerentur.*

X, page 362, ligne 15. *Belli... faciem, etc.* Ces tableaux étaient d'Apelle. Nous y reviendrons plus bas. On dirait que Virgile les avait sous les yeux lorsqu'il dépeignait ainsi la guerre:

> ...... Diræ ferro et compagibus altis
> Claudentur Belli portæ. Furor impius intus
> Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
> Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.
>
> *Æneid.*, I, v. 291.

Comparez SERVIUS, *Commentaire sur Virgile.*

Ligne 17. *Duas tabulas impressit parieti.* De quelque manière que l'on entende *impressit,* il est clair qu'il ne faut pas y voir l'incrustation, l'encadrement indiqué par le *marmoribus incluserat* du chapitre IX; dès-lors les peintures en question ne peuvent avoir été que des fresques ou des encaustiques : la première était dans ce cas, au dire même de Pline, *Nicias scripsit se inussisse.*

Ligne 20. *Nemeam sedentem supra leonem.* Les Romains, sous l'empire, ne cessèrent de personnifier les provinces et les villes sur les médailles, et conséquemment souvent aussi dans leurs statues, dans leurs tableaux. Némée, on le sait, est une ville d'Argolide; placée au fond d'un vallon boisé entre Cléones et Phlionte, elle donna son nom au célèbre lion tué par Hercule, et aux jeux qui furent, dit-on, institués à cette occasion. — Nicias était contemporain d'Apelle; et, par conséquent, en plaçant Némée sur son lion, il n'avait pas songé à Auguste; mais la cour impériale

y songea pour lui, et ce que le peintre ne pouvait soupçonner, les metteurs en œuvre qui dédièrent le tableau le proclamèrent à haute voix. Plutarque (*Vie d'Alcibiade*) fait mention d'un autre tableau de Némée. La ville-déesse y tenait le jeune Alcibiade sur ses genoux. Était-ce le même que celui dont parle Athénée comme d'un chef-d'œuvre dû aux pinceaux d'Aglaophon ? — L'*inussisse* de Pline n'est, comme on le devine, qu'une traduction de Ο· ΝΙΚΙΑΣ. ΕΝΕΚΑΥΣΕΝ.

Page 364, ligne 2. *Philochares hoc suum opus esse testatus est.* C'est que probablement on lisait au bas du tableau : ΦΙΛΟΧΑΡΟΥΣ. ΕΡΓΟΝ, formule qui tenait le milieu entre le modeste ἔγραφεν, ἐποίει, et le hardi ἐποίησεν, ἔγραψεν, ἀνέγλυψεν, ἐνέκαυσεν Philocharès ne nous est connu que par ce passage de Pline, et en conséquence que par ce tableau. Peut-être (et pourtant ce n'est pas notre opinion) ce nom n'est-il qu'un pseudonyme.

XI, page 364, ligne 11. *Artis morientis.* Pline n'a que trop raison, et, au reste, du temps même de Cicéron, cette décadence se faisait sentir. Deux raisons expliquent ce fait : 1° le défaut de tout mouvement, et surtout de tout mouvement d'ascendance chez ce monde romain enfin arrivé à l'époque organique ; 2° l'absence de foi. — Notons pourtant en passant qu'il ne faut pas dénier tout talent aux contemporains de Pline : à défaut d'art, ils avaient le métier, et certes c'étaient d'habiles coloristes.

Ligne 19. *Differentia colorum.* Nous verrons plus bas que ces couleurs se bornaient à quatre principales, le rouge, le jaune, le blanc, le noir, qu'on mélangeait diversement pour obtenir les couleurs secondaires.

Lumen atque umbras. C'est comme dans la peinture moderne la lumière et les ombres. La lumière diffère effectivement du ton, vigueur avec laquelle la lumière et les ombres se dessinent. Lumière et ombres s'opposent à teinte plate ; ton s'oppose à mollesse, sécheresse, froideur, etc., mais surtout à mollesse.

Page 366, ligne 2. *Harmogen.* Ἁρμογή, c'est l'art de fondre, c'est-à-dire de passer insensiblement d'une couleur à une autre par une suite de nuances telles, que l'œil distingue à peine où commence l'une et où finit l'autre. Cette *harmoge* ne doit pas être

confondue avec la loi de cette dégradation, quoique l'application de cette loi soit un des détails de la science de l'harmogé. Ovide a quelque chose de semblable lorsqu'il décrit l'arc-en-ciel :

> In quo quum niteant diversi mille colores,
> Transitus ipse tamen spectantia lumina fallit,
> Usque adeo quod tangit idem est, tamen ultima distant.
>
> *Metam*, lib. VI, v. 65.

XII, page 366, ligne 5. *Austeri, aut floridi, etc.* La définition qui suit n'est bonne que pour la boutique d'un marchand de couleurs, ou comme moyen mnémonique pour faciliter la connaissance des couleurs qu'il s'apprête à nommer. Les traductions *couleur chargée, foncée, qui n'a point d'éclat, couleur vive, éclatante,* ne rendent que la moitié de la pensée. *Austeri* emporte de plus l'idée de couleur commune, *floridi* celle de couleur fine : c'est même pour cela, et uniquement pour cela, que les amateurs les fournissaient aux peintres, de peur que, poussant à l'économie, ils n'en achetassent d'inférieures. Nous ne sommes donc pas mécontens de la traduction de Poinsinet, qui dit *austères* et *florides* pour *austeri* et *floridi,* quitte ensuite à expliquer en notes l'idée complexe qu'impliquent les deux épithètes.

Ligne 11. *Primumque quos in metallis diximus.* Par exemple le vert-de-gris, *ærugo.*

XIII, page 366, ligne 15. *Sinopis inventa est primum in Ponto.* C'est ce que nous appelons aujourd'hui sinope, bol rouge, rouge brun : c'est une espèce d'argile ocreuse qu'on trouve placée entre la première formation calcaire, le calcaire alpin et le grès avec argile. Son nom dérive de ce que, primitivement, le grand entrepôt de cette terre était à Sinope, en Cappadoce. Il ne faut pas confondre la terre sinopique avec le sinople du blason qui est de couleur verte.

Ligne 16. *Nascitur et in Ægypto....* X II. Il paraît que cette belle terre était confondue avec le vermillon par les Grecs, qui l'appelaient *μίλτος ἡ σινωπική* (Dioscoride). Telle en était la beauté, que Strabon, en parlant du minium d'Espagne, se croit obligé d'ajouter qu'il ne le cède en rien à la terre sinopique (*καὶ μίλτος οὐ χείρων τῆς σινωπικῆς γῆς*). Effectivement le vermillon ne le

cède pas à l'ocre rouge; il le surpasse de beaucoup au contraire : les Romains le savaient, car (au témoignage de Pline) on leur vendait la plus belle sinopide 3 deniers, et le minium en valait 17; et les marchands le savaient aussi, car ils frelataient le minium avec de la sinopide. (Comparez AETIUS, II, 5; et VITRUVE, VII, 7.)

Page 366, ligne 23. *Cicerculum.* Grise ou gris brun : telle est en effet la couleur des pois chiches.

Page 368, ligne 1. *Quæ magis ceteris rubet, utilior abacis.* La meilleure n'était donc pas celle qui était du rouge le plus vif. *Abaci* désigne ici, non pas, comme ordinairement, des buffets, mais les compartimens, les panneaux des murailles.

XIV, page 368, ligne 10. *Rubricæ...... signata venumdabatur.* Aujourd'hui encore on l'appelle *terre sigillée.* C'est une espèce de silicate alumineux décomposé, et probablement une simple variété de l'argile bolaire dont il vient d'être question. Son utilité en médecine est nulle.

XV, page 368, ligne 23. *Utilissima ægyptia et africana..... in ferrariis metallis.* Il s'agit ici non plus de l'argile bolaire proprement dite, mais de l'hydroxide de fer que l'on trouve en petite quantité dans les filons de fer carbonaté : il est d'un jaune verdâtre ou plus ou moins brun, tendre, pulvérulent et assez pur.

XVI, page 370, ligne 5. *Ex ea fit ochra, etc.* La preuve que les anciens connaissaient bien mal toutes ces substances, c'est qu'ils en disent à chaque instant tout le contraire. Suivant Pline, de la rubrique brûlée se fabrique l'ocre; s'il faut en croire Théophraste, on brûlait l'ocre pour en obtenir de la rubrique : Γίνεται μίλτος (on se rappelle que ce nom désigne le minium, et en général tout minerai rouge pulvérulent ou terreux), dit-il, καὶ ἐκ τῆς ὤχρας κατακαιομένης. — (Περὶ λίθων.)

XVII, page 370, ligne 10. *Silis lucidi.* Nous en avons parlé, livre III, chap. 56. C'est l'*ocre luisante.*

Ligne 11. *Melini.* Nous reparlerons plus bas de cette terre (ou blanc de Mélos).

Page 370, ligne 11. *Græciensis.* Cette terminaison donnée au mot *Græcus* est peu fréquente, et sent la boutique du droguiste. On ne le trouve que dans l'*Aulu-Gelliana,* connu sous le nom de *Nuits Attiques* (*in scimpodio,* dit-il, *græciensi*), et dans l'*Ane d'or* d'Apulée (l. III, *dictu græciensi*). *Melini græciensis* indique combien les falsifications étaient fréquentes; car c'est comme si l'on disait du vin de Bordeaux de Gascogne. A moins qu'on n'admette qu'il y avait plusieurs Mélos qu'il fallait distinguer par le nom du pays dont elles faisaient partie, comme nombre de braves gens le font en disant, « Je revenais de Lille en Flandre! »

Ligne 12. *Leucophorum.* Quelques commentateurs, d'après un vieux manuscrit cité par Daléchamp, se sentent tentés d'écrire *in Chrysophoron.* C'est le cas de dire aux manuscrits : *Et ne nos inducas in tentationem;* et au bon sens : *Sed libera nos a malo.* De ce que *leucophoron* soit le glutinum de l'or, il ne faut pas conclure que, comme l'or, il soit jaune; au contraire, la composition même du mélange indique une pâte blanche, et cette pâte blanche est très-convenablement désignée par le nom de *leucophorum.*

XVIII, page 370, ligne 15. *Parætonion nomen.... habet.* La ville de ce nom a été mentionnée liv. V, chap. 6 : elle était sur les confins de la Libye et de l'Égypte. — Pour le minéral lui-même, il est croyable que notre naturaliste, avec tous les anciens, confond ici deux terres totalement différentes, la magnésie silicatée hydratée connue sous les noms de *pierre de lard* ou *stéatite* (στέαρ, lard), à cause de la surface luisante de ses pseudo-cristaux et le carbonate de chaux rhomboédrique crayeux. Le silicate s'appelle vulgairement blanc d'Espagne; le carbonate, craie. Voici leur composition :

1°. Silicate (hydro-) de magnésie :

3 atomes de magnésie.........	magnesium	1
	oxigène........	2
4 d° de silice................	silicium........	1
	oxigène........	3
2 d° d'eau.		

2°. Carbonate de chaux rhomboédrique crayeux (de Meudon) :

Carbonate de chaux.......................... 98

Magnésie et un peu de fer 1
Argile 1

Le carbonate de chaux même se compose de :

Chaux .... 1 atome.
Acide carbonique...... 2

et en voici la formule : $\ddot{C}a\,\ddot{C}^2$.

Douce et grasse au toucher, la stéatite, qui joint à ses autres noms celui de *pierre de savon* (quoiqu'elle diffère du minéral de ce nom par l'absence d'alumine), se laisse rayer et entamer par l'ongle ; elle a été en usage comme terre à porcelaine dans les fabriques anglaises. On l'emploie dans quelques cas comme terre à foulon. Les femmes hindoues en font des galettes qu'elles mangent avec délices ; et M. De Humbolt assure que des sauvages, entre autres les Otomaques des bords de l'Orénoque, en mangent beaucoup. Le nom de la pierre ne doit être pour rien dans cet appétit singulier qu'elle excite en eux : il est probable plutôt qu'elle contient quelques principes nutritifs. En effet les dendrites qu'elle offre à l'intérieur, et que, généralement, on regarde comme dus à des infiltrations d'oxide de fer et de manganèse, ont été pris, par M. Link, pour des vestiges de véritables corps organisés, et il les a décrits comme étant des fucus et des céramions analogues à ceux qu'on trouve dans la mousse de Corse des pharmacies (*Fucus Helminthochorton,* GEOFF.). Pour la craie vulgaire, elle forme des bancs immenses et tels, que c'est, non plus un minéral, mais une roche. Il est des collines entières souvent dégradées et qui ne contiennent que de la craie. Ce carbonate constitue les dernières assises des terrains secondaires, assises qui reposent le plus généralement sur le grès vert, et souvent recouvertes par l'argile plastique. Elle renferme un grand nombre de débris de corps organisés, et surtout de coquilles et madrépores de divers genres : c'est même la présence de ces débris organiques qui caractérise essentiellement la craie. Du reste, ces débris sont inégalement répandus dans la formation crayeuse, et même offrent des différences considérables d'espèces et de genres, suivant qu'ils appartiennent aux parties inférieure ou supérieure de la création. La craie chloritée qui est l'assise la plus ancienne,

la craie tufau qui vient immédiatement après, en contiennent le plus grand nombre. La craie blanche, qui est la plus récente de toutes, contient (aux environs de Paris du moins) beaucoup de térébratules, de bélemnites, d'oursins, des huîtres, des peignes, des astéries, des millépores, mais nulle coquille à spire simple et régulière, sauf le *trochus Basteroti.* Au contraire les nautilites et plusieurs ammonites abondent dans la craie tufau, aux environs de Rouen. Il n'est pas impossible que la magnésite compacte, ou écume de mer, que jadis on prenait pour un felds-path, n'ait été aussi de loin en loin confondue avec l'hydrosilicate de magnésie, qui fait dire à Pline *E candidis coloribus pinguissimum,* et lui ait inspiré son *Spumam maris esse dicunt, etc.*

Page 370, ligne 18. *Adulteratur Romæ... cimolia.* Nous reviendrons un peu plus bas sur la terre cimolienne (chap. LVII, même livre).

XIX, page 370, ligne 23. *Melinum candidum et ipsum est.* Il paraît que la terre de Milo (tel est aujourd'hui le nom de Mélos) ne diffère en rien de celle de l'Argentière ou Cimolie. Voici comment en parle Tournefort (*Voyage du Levant,* t. I, p. 62): « On n'emploie ni bois ni lessive dans cette île pour blanchir le linge; on le met dans l'eau, puis on le savonne avec une terre blanche qui ne diffère en rien de la terre cimolée. Peut-être qu'on y en trouverait de plus fine et de plus blanche, si l'on se donnait la peine de creuser. » (Comparez notre note sur le chapitre LVII.)

Page 372, ligne 3. *Eumdem usum habet, quem eretria creta.* Peu importe de quelle variété de terre d'Érétrie parle Pline, la grise ou la blanche. (*Voyez* DIOSCORIDE, l. V, 171.)

Ligne 6. *Cerussæ... ex plumbo et aceto fit.* C'est ainsi qu'aujourd'hui on fabrique par toute l'Europe le blanc de céruse, qui n'est autre chose qu'un sous-carbonate de plomb (*voyez* nos notes sur le liv. XXXIV, ch. 54) formé à l'aide d'un courant de gaz acide carbonique, passant à travers une dissolution d'acétate de plomb (tel est le procédé suivi à Clichy), ou bien à l'aide de lames de plomb roulées en spirale dans des pots de terre au fond desquels on met quelques pouces d'épaisseur de mauvais vinaigre, et qu'on place ensuite dans des couches de fumier neuf, ou dans de la

tannée, de manière à ce qu'ils en soient presque entièrement recouverts (ce dernier mode de fabrication est en usage à Vienne). Dans l'un comme dans l'autre cas, l'acétate de plomb se trouve toujours formé le premier; puis l'acide carbonique, en décomposant le sel, rend l'acide acétique libre, et s'empare de l'oxide de plomb qu'il convertit en carbonate ou en sous-carbonate. Quant à la terre du domaine de Théodote, c'était probablement du carbonate de plomb natif. Ce minerai, sans être commun, est classé le premier, pour l'abondance, parmi les minerais de plomb, après les sulfures; il n'existe jamais en grandes masses; les cristaux sont souvent accompagnés de quartz, ou reposent immédiatement sur lui. On a long-temps donné à ce carbonate le nom de céruse native, et on le mêle assez souvent à la céruse du commerce qu'effectivement il ne peut gâter.

XX, page 372, ligne 11. *Usta... cerussa in orcis cremata.* C'étaient les tonneaux mêmes où l'on gardait la céruse pour la vendre en gros: *Omnino veteribus et vinarium et olearium vas erat orca.* Il est présumable que le carbonate de plomb, décomposé par l'action du feu, cédait son acide carbonique à d'autres bases, et, en conséquence, redevenait deutoxide de plomb ou minium. D'autres disent que l'*usta* est la mine de plomb.

Ligne 15. *Sine usta non fiunt umbræ.* En voici la raison: c'est que la lumière, en général, vient bien, grâce à l'empâtement, et qu'au contraire les ombres ne réussissent qu'à l'aide des couleurs transparentes: or, le rouge et les bruns sont d'une transparence remarquable. Peut-être aussi le principe exprimé ici par Pline a-t-il rapport au procédé du glacis qui, de nos jours même, est employé non-seulement pour exprimer des milliers d'accidens et pour augmenter la fraîcheur et l'éclat des tons clairs, mais pour rompre les demi-teintes et pour donner de la vigueur et de la profondeur aux ombres, en diminuant leur obscurité.

XXI, page 372, ligne 18. *Eretria... nomen.* Parce que ἐρυθρός veut dire rouge. Il existait encore deux terres d'Érétrie, l'une blanche, l'autre grise. (*Voyez* plus haut.)

XXII, page 374, ligne 2. *In insula Rubri maris Topazo.* Cette

île se nomme aujourd'hui Zémorgète. Pour la sandaraque même, nous avons vu (liv. XXXIV, chap. 22) que c'est du sulfure rouge d'arsenic.

XXIII, page 374, ligne 9. *Sandycem facit, etc.* N'est-il pas croyable que la sandyx a été un nom commun à deux matières colorantes, l'une végétale, l'autre minérale? La végétale semble avoir été la garance; la minérale se composait, ainsi que notre auteur nous l'apprend, de sandaraque et de rubrique. Le nom même de sandaraque vient probablement de *sand* radical de sandyx, de Sandès, qui fut le nom d'Hercule en Asie Mineure, ou au moins en Lydie, de Sandak, qui fut celui d'un ancêtre de Cinyre et d'Adonis. Et en général, on peut dire que *sand*, dans un vieil idiome de l'Orient, signifia rougeâtre.

XXIV, page 374, ligne 15. *Inter factitios est et syricum, quo, etc.* Aétius regarde le syrique comme le résultat de la torréfaction de la céruse pure, et dit que par cette opération le minéral devient plus ténu, plus impalpable : λεπτομερέστερον δὲ, etc. Il ajoute que sandyx et syricum reviennent au même, que seulement la dénomination de sandyx est plus usitée chez les médecins.

XXV, page 374, ligne 18. *Atramentum quoque, etc.* Le noir s'obtient de trois manières principales : 1° de l'ivoire ou des os brûlés; 2° de l'huile de noix, de la lie de vin, ou autres débris végétaux soumis à la même opération; 3° d'un minéral métallique, solide ou terreux, épuré par le même moyen. A cette dernière classe appartient la *terra ipsa sulphurei coloris* qui désigne la couperose, ou deutosulfate de cuivre, dont la solution se colore en noir, par l'acide gallique, et qui sert fréquemment aux teinturiers en noir. Le deutosulfate de cuivre, disent nos minéralogies modernes, paraît provenir de l'action de l'air et de l'eau hygrométrique sur les pyrites cuivreuses. Il se trouve presque toujours en dissolution dans les eaux voisines des mines de cuivre, ou qui circulent dans leur intérieur. Il est tout naturel de penser que celui qu'on rencontre à l'état d'incrustation

sur les parois de quelques galeries de mines, ou sous forme de poussière disséminée à la surface de différentes substances, a été déposé par les eaux qui en étaient primitivement chargées. Ce sont ces eaux que l'on a nommées cémentatoires, parce qu'on a supposé que, dans certaines circonstances, le cuivre en était précipité par l'intermède du fer, ou de quelques autres substances soit métallifères, soit organiques. Nous demandons s'il est possible de s'accorder plus nettement, non-seulement avec Pline, mais avec ce que dit de la même substance Dioscoride, bien plus précis et plus détaillé : Τῆς δὲ μελαντηρίας, ἡ μέν τις τῶν ὀρυγμάτων στομίοις, ἀφ' ὧν ἂν μεταλλευθῇ ὁ χαλκὸς, ἐπιπήσσεται ἁλμυρίδος τρόπον· ἡ δὲ ἐκ τῆς ἄνωθεν ἐπιφανείας τῶν προειρημένων τόπων, ἥτις καὶ γεώδης ἐστίν. Διαφέρει δ' αὐτῆς ἡ θεείχρους, κ. τ. λ.

Page 376, ligne 2. *Fit enim e fuligine, etc.* C'est le noir de fumée qui, mêlé à l'huile et à quelques autres ingrédiens, constitue aujourd'hui l'encre des imprimeurs.

Ligne 3. *Propter quod officinas etiam ædificavere, fumum eum non emittentes.* Effectivement Vitruve en décrit la construction : « On fait, dit-il, un petit édifice en forme d'étuve, enduit par dedans avec du stuc et fort poli ; au devant de cette étuve, on bâtit un petit fourneau avec un conduit qui entre dans l'étuve. Il faut que la porte du cendrier se puisse fermer exactement, afin que par cet endroit la flamme ne puisse sortir du fourneau dans lequel on met brûler de la résine : car la fumée, étant poussée par la force du feu dans l'étuve, y laisse sa suie, qui s'attache aux parois et à la voûte. Cette suie étant amassée, on la détrempe avec de la gomme pour faire l'encre à écrire. Ceux qui peignent les murailles, s'en servent avec de la colle. »

Ligne 6. *Sunt qui et vini fæcem... id atramentum præbere.* Vitruve en décrit le procédé (liv. VII, chap. 10), et ajoute « que le noir, ainsi obtenu, est fort beau, et quelquefois même rivalise avec celui de l'Inde, pourvu toutefois que le vin, dont on emploie la lie, soit bon. » On assure que les peintres d'Italie se servent encore aujourd'hui de la lie de vin brûlée pour faire ce qu'ils appellent de la *fescia di botta.* Quant à ce que l'on dit de la belle encre obtenue par les noix de galle infusées dans le

vin rouge, il est évident que c'est moins au vin rouge qu'à la noix de galle qu'il faut attribuer l'origine de cet atrament, et en conséquence, il est inutile de nous en occuper ici.

Page 376, ligne 12. *Adportatur et indicum ex India, inexploratœ adhuc inventionis mihi.* Ce noir de l'Inde semble être l'encre de la Chine, dont la composition est encore et passe encore pour un secret, quoiqu'il s'en fabrique en grand par toute l'Europe. On la fait ordinairement avec la fumée d'une mèche qu'on laisse brûler dans une terrine remplie de saindoux, et fermée hermétiquement par un plat vernissé. Ce qui suit : *Mira in hac sepiarum natura, sed ex his non fit,* est sujet à ambiguité. Pline veut-il dire que les sèches ne fournissent point d'atrament? Il a grand tort, et très-probablement c'est leur liqueur noire qui est la base de l'encre de Chine véritable. Veut-il dire seulement que l'atrament des sèches n'est point artificiel ? D'accord. Effectivement il a très-peu besoin de préparation. Cependant il faut y joindre un peu d'alun. Les peuples du Nord s'en sont souvent servis. Il y a mieux : une encre des anciens semble avoir été composée de cette façon ; témoin le vers de Perse :

> Nigra quod infusa vanescat sepia lympha.
>
> *Sat.* III.

Témoin Ausone :

> Cadmi nigellas filias,
> Melonis albam filiam,
> Notasque furvæ sepiæ,
> Cnidiosque nodos.
>
> *Lett.* IV, v. 77.

Au reste, à ce nom de noir de l'Inde, se rattache ce fait que l'encre de Chine n'a pas été inventée en Chine. C'est l'Inde qui en est la patrie. On conte que vers 620 avant J.-C., un roi de Corée, tributaire de la Chine, envoya à l'empereur des tablettes de ce noir. Les Chinois en recherchèrent la composition, et s'occupèrent de l'imiter : ils n'y parvinrent que quinze siècles après, c'est-à-dire vers l'an de J.-C. 900. On donne comme ingrédiens des tablettes coréennes, la résine et la colle de corne de cerf.

XXVI, page 376, ligne 22. *Ante omnes est purpurissum... tingitur.* Pour la craie argentine, il faut se reporter à ce que Pline a dit liv. XVII, chap. 4, et pour la pourpre proprement dite, au liv. IX, chap. 60. Aujourd'hui les peintres, pour avoir la couleur pourpre, se contentent de mêler la laque, sorte de rouge, à l'outremer. Quelquefois aussi, sur un glacis rouge, ils placent du violet, et l'on obtient ainsi un pourpre très-éclatant.

Page 378, ligne 3. *Puteolanum.* Les riverains de la mer Morte de Pouzzoles recueillent encore les pourpres, mais c'est pour les manger et non pour en teindre les étoffes. La cochenille, à cet égard, l'emporte sur tout ce que le monde contient de pourpres, de buccins et de murex.

Ligne 5. *Hysgino maxime inficitur, etc.* On ignore ce que c'est que l'*hysginum.* Il n'est pas clair que ce soit l'hyacinthe dont il a été parlé (liv. I, chap. 26), et dont Virgile dit :

> .... Phœbo sua semper apud me
> Munera sunt, laurique et suave rubens hyacinthus.
>
> *Eclog.* III.

Il n'est pas clair non plus que cet *hysginum* fût rouge. *Rubiam*, qui suit, semble être la garance, dont le rouge clair a besoin, pour se convertir en *purpurissum*, d'un suc plus foncé et presque noir. Pour l'*hysginum*, peut-être ce nom était-il donné au mélange de la garance et du suc noir qui en renforcissait le ton. Les Grecs donnaient le nom d'*hysginobaphes* (ὑσγινοβαφεῖς) aux étoffes teintes à l'aide de l'*hysginum.*

Ligne 8. *Mox ovo inducentes purpurissum.* Il ne faut pas s'imaginer, avec Durand, qu'*ovo* signifie la palette à cause de sa forme ovalaire. Ainsi qu'Hardouin l'a fait remarquer, on peut simplement conclure de ce passage que les anciens détrempaient leurs couleurs avec du blanc d'œuf.

XXVII, page 378, ligne 13. *Ab hoc maxima auctoritas indico... reddit.* Il est impossible de méconnaître ici l'indigo, qui vient en effet d'une des légumineuses de Jussieu (*Indigofera tinctoria*). Hardouin a totalement tort de le méconnaître et de dire qu'à la place de cette couleur perdue nous fabriquons aujourd'hui,

1.° l'écume d'azur ; 2° l'indigo. Il aurait dû d'autant moins tomber dans cette erreur, que Dioscoride, cité par lui, est encore bien plus précis que Pline : Τοῦ δὲ λεγομένου Ἰνδικοῦ, τὸ μὲν αὐτομάτως γίνεται, οἱονεὶ ἔκβρασμα ὂν τῶν Ἰνδικῶν καλάμων... ἄριστον δὲ ἡγητέον εἶναι τὸ κ υ α ν ο ε ι δ έ ς.

Page 378, ligne 19. *Cretam selinusiam.* On trouvait à Sélinonte quantité de palmes sauvages et surtout beaucoup de persil. Aussi Énée (dans Virgile) se hâte-t-il de la quitter :

Teque datis linquo ventis, palmosa Selinus.
Æneid., III, v. 705.

Ce n'est aujourd'hui qu'un simple village dit *Terra de li Pulici*, pays des puces ? (*R.* σέλινον, persil.)

Aut annulariam. La craie annulaire était, dit-on, une composition de craie blanche et de poussière de verre, de laquelle on faisait des bagues *ad usum* des élégans de la classe prolétaire. Ne serait-ce pas plutôt de l'argile figuline, mêlée à du sable très-fin, et presque vitrifiée par la cuisson ?

XXVIII, page 380, ligne 6. *Armenia mittit, quod ejus nomine appellatur.* L'*armenium* ou *armeniacum.* Cette argile se nomme encore bol d'Arménie. Sa nuance est celle du vert de mer.

XXIX, page 380, ligne 17. *Viride... Appianum.* Le vert Appien, ainsi nommé d'Appius son inventeur ou son détenteur. Il est incroyable que des commentateurs aient pensé ici au persil, *apium*, et aient voulu en dériver *apianum*, qu'à la vérité ils écrivent alors par un seul *p*.

XXX, page 380, ligne 21. *Annulare, quod vocant, etc.* C'est la même craie dont il vient d'être parlé, et qui peut-être était de l'argile figuline.

XXXI, page 382, ligne 4. *Cretulam amant.* — *Cretula* est un enduit sec qui, très-probablement, ne contient pas de chaux (mais seulement des silicates soit alumineux, soit non alumineux ?). En effet, nous avons déjà vu à l'article de l'azur : *Usus in creta, calcis impatiens* ; et la table porte : *Qui colores udo non inducantur.* De nos jours encore, les peintres distinguent con-

stamment les couleurs qui conviennent à la fresque, et celles qui ne lui conviennent pas. Ce sont absolument les mêmes que celles de Pline.

Page 382, ligne 7. *Ceræ tinguntur iisdem, etc.* La peinture à l'encaustique est restée long-temps un secret pour les modernes. Enfin M. le comte de Caylus, en multipliant les expériences, est parvenu à la retrouver. Il indique quatre procédés divers pour y parvenir: les deux derniers se rapportent parfaitement à ce que disent de l'encaustique Vitruve, qui est assez détaillé, et Pline, qui ne l'est guère. Les recherches du comte de Caylus se trouvent dans le *Rec. des Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-lettres,* t. XLVIII de l'édition in-12.

XXXII, page 382, ligne 15. *Quatuor coloribus solis, etc.* Bien entendu que de ces quatre couleurs primitives, ils formaient, par le mélange, toutes celles dont ils avaient besoin.

Ligne 21. *Et draconum et elephantorum saniem.* La couleur dite sang de dragon, et qui passait effectivement pour la sanie qui sortait des membres brisés et meurtris d'un dragon écrasé sous la masse d'un éléphant expirant, n'était, comme nous le savons, que la résine du *Pterocarpus Draco* de Linné.

XXXIII, page 384, ligne 5. *Nero princeps jusserat colosseum se pingi* CXX, *etc.* Ainsi la toile était de même grandeur que le bronze doré qu'il avait commandé aux talens de Zénodore. « Ce fait que je n'aurais pas imaginé possible, dit M. le comte de Caylus, me fournit plusieurs réflexions. Il nous indique les grands moyens d'exécution que les artistes d'alors pouvaient avoir. Si ce colosse a été bien exécuté et s'il a eu ce que l'on appelle de l'effet, comme on ne peut presque en douter, puisque Néron l'exposa à la vue de tout le peuple, on doit regarder ce morceau non-seulement comme un chef-d'œuvre de la peinture, mais comme une chose que peu de nos modernes auraient été capables de penser et d'exécuter. Michel-Ange seul l'aurait osé, et le Corrège l'aurait peint; car aucun de nos modernes n'a vu la peinture en grand comme ce dernier. Les figures colossales de la cathédrale de Parme, qu'il a hasardées le premier, en sont une preuve; car il n'est pas douteux qu'un pareil ouvrage de peinture

ne soit plus difficile que tous les colosses de sculpture. Chaque partie, dans ce dernier genre, conduit nécessairement aux proportions de celle qui l'approche. D'ailleurs la sculpture porte nécessairement ses ombres avec elle, et dans la peinture, il faut les donner, il faut les placer, et pour ainsi dire les créer successivement; il faut enfin avoir une aussi grande machine tout à la fois dans la tête. Il est absolument nécessaire qu'elle n'en sorte point, non-seulement pour les proportions et le caractère, mais pour l'accord et l'effet. L'esprit a donc beaucoup plus à travailler pour un tableau d'une étendue si prodigieuse que pour tous les colosses dépendans de la sculpture. Cette immense production de l'art fut exposée dans les jardins de Marius : c'est une circonstance qui ne doit rien changer à nos idées; car elle ne prouve pas que ces espaces réservés dans Rome fussent plus étendus que nous le croyons; le terrain était aussi cher, et les maisons aussi proches les unes des autres; la distance nécessaire pour le point de vue de ce tableau n'était pas fort grande. La règle la plus simple de ce point de vue donne une distance égale à la hauteur; ajoutons-y deux toises pour faire mieux embrasser l'objet à l'œil, et nous n'aurons jamais que vingt-deux toises, ce qui n'est pas fort considérable, si l'on pense que ces jardins des Marius étaient publics, et si l'on suppose avec quelque apparence de raison que l'on aura choisi le terrain le plus espacé. Cet ouvrage surprenant, mais ridicule en lui-même, fut consumé par la foudre, comme si l'entreprise était trop audacieuse pour la peinture. Pline fait souvent des exclamations pour des choses assez médiocres; cependant il se contente de rapporter tout simplement un fait aussi singulier qu'étonnant : ce n'est pas qu'il l'ait trouvé assez grand par lui-même pour n'avoir pas besoin d'être appuyé et relevé; il semble, au contraire, qu'il l'a trouvé tout simple. Pour moi, j'avoue que cette opération de l'art me paraît au dessus de l'esprit humain. » Une autre remarque à laquelle ce passage aurait dû donner lieu, c'est que voilà la peinture sur toile connue des anciens. Or, cette manière, chez eux, était rare. D'ordinaire, ils peignaient sur des tables de bois blanchies avec de la craie, comme aujourd'hui nos peintres en miniature sur l'ivoire et même sur le cuivre. Le bois employé

d'ordinaire était le larix femelle (notre mélèse?), remarquable parce qu'il était uni, amer, et qu'il ne se fendait pas : *Larix femina habet quod Græci vocant αἰγίδα, mellei coloris; inventum est pictorum tabellis immortale, nullisque fissile rimis hoc lignum.* C'est donc bien à tort que Félibien, de Piles et d'autres, en parlant des tableaux des anciens, emploient souvent l'expression *la toile.* Parmi les modernes même, l'usage de la toile n'est pas très-ancien. D'Holbein peignit, à Bâle, sur bois; et Raphaël, à Rome, n'a pas toujours peint sur toile. Cependant il faut convenir que depuis l'invention de la peinture à l'huile, la toile a toujours eu de plus en plus une faveur marquée, parce qu'elle boit les couleurs, qu'elle dure autant que le bois, et qu'elle est convenable pour les tableaux que l'on veut transporter.

Page 384, ligne 12. *Pingi autem gladiatoria munera, etc.* Ces peintures, à ce qu'il paraît, étaient grossières. C'est du moins ce que semblent indiquer ces vers d'Horace :

Vel quum Pausiaca torpes, insane, tabella,
Qui peccas minus atque ego, quum Fulvi Rutubæque,
Aut Placideiani contento poplite miror
Prœlia, rubrica picta aut carbone......

Lib. III, *Sat.* 7. v. 94.

XXXIV, page 386, ligne 4. *Phidiam ipsum initio pictorem fuisse tradatur, etc.* C'est ainsi que Puget s'était d'abord signalé dans la peinture, mais qu'après une maladie dangereuse qu'il fit en 1657, il y renonça et embrassa la statuaire comme moins pénible et moins fatigante pour la vue.

Ligne 8. *Colotes.* Junius distingue deux Colotès, l'un d'Athènes, et disciple de Phidias; l'autre de Paros, et disciple de Pasitèle. C'est du premier qu'il est question ici. Hardouin a tort de ne pas distinguer ces deux artistes.

Ligne 10. *Bularchi pictoris tabulam in qua.* C'est tout ce que nous savons de Bularque. Quant aux Magnètes, on sait par Photius (extr. CLXXXVI, tiré de l'*Hist. de Conon*) que ce peuple, ayant été à la guerre de Troie sous la conduite de Pirithoüs, consacra, en revenant de l'Asie, la dîme du butin à Delphes, et que, remontant sur ses vaisseaux, il passa en Crète, d'où il fut chassé et jeté sur les côtes d'Ionie et d'Éolie : c'est là qu'eut

lieu la bataille représentée par le peintre ; si tant est que le texte soit pur (et qu'on ne doive pas lire *exitium* ou *exsilium*), les Maguètes avaient combattu vaillamment en faveur des Ioniens et des Magnésiens contre leurs ennemis.

Page 386, ligne 12. *Repensam auro*. Est-ce payer son pesant d'or (le tableau étant sur bois pouvait peser beaucoup), ou simplement couvert d'or ? Ce serait fort peu. Il est vrai qu'on peut dire : « L'or était rare à cette époque, et la peinture ne faisait que de naître. » Quant au personnage royal dont il est question ici, il n'est personne qui ne le connaisse, ne fût-ce que par le conte de La Fontaine. Est-il besoin d'ajouter que toute cette historiette est fabuleuse au moins dans les détails ?

Ligne 21. *Et qui primus..... Eumarum Atheniensem*. M. de La Nauze se trompe sans doute lorsqu'il prétend que jusque-là on s'était borné à représenter des figures ou des bustes, et qu'Eumare dessina le corps entier. La figure aussi eût pu avoir les marques caractéristiques du sexe, la barbe. On sait par exemple combien les Égyptiens, même dans leurs peintures les plus grossières, expriment nettement ce détail de la physionomie humaine. Il est donc probable que jusque-là on s'était borné à dessiner tant bien que mal les corps humains, mais sans songer à y faire apparaître les marques du sexe. Même progression eut lieu dans l'art de la sculpture. (*Voyez* WINCKELMANN, *Hist. de l'art.*)

Ligne 23. *Cimonem Cleonæum*. Il est croyable que c'est celui dont parle Élien sous le nom de Conon de Cléones (*Hist. div.*, liv. VIII, chap. 8). *N. B.* On lisait jadis Κόνων ὁ Κλεωναῖος dans ce passage, mais Hardouin et Perizonius, soutenus ici par Junius, ont remplacé Conon par Cimon. L'*Anthologie* contient une épigramme en l'honneur de cet artiste ; nous ne la donnerons qu'en latin :

Ista Cimon pinxit minime rudis : omne sed est qui
Culpet opus ; nec tu, Dædale, liber eras.
(Trad. de Grotius.)

Et en français (de la façon de Durand) :

Cimon de Cléonée a fait ce bel ouvrage,
Des critiques malins tous les jours insulté.
Mais quoi Dédale même avait-il l'avantage,
Avec tous ses talens, d'en être respecté ?

Page 386, ligne 24. *Hic catagrapha invenit... et despicientes.* Tous les commentateurs, ou peu s'en faut, s'entendent pour traduire *obliquas imagines* par figures de profil : nous avons de la peine à le croire. 1° Quel rapport y a-t-il entre obliquité et profil ? 2° quel progrès y a-t-il donc à faire des figures de profil ? est-ce que ce n'est pas par des profils que commencent les élèves en dessin dans la méthode vulgaire ? Est-ce que, de la silhouette, par laquelle commença l'art du dessin, à ce que l'on nous assure (et certes ce qu'on nous assure là n'est pas chose invraisemblable) ; est-ce que de la silhouette, disons-nous, on ne doit pas passer immédiatement au profil ? La silhouette d'une tête vue de face ne serait qu'un cercle ovalaire et informe ; les seules qu'on ait dû chercher à circonscrire avec crayon ou ocre rouge, évidemment ce sont les silhouettes de profil : et à celles-là, que manquait-il pour être de vraies têtes de profil ? les traits intérieurs. Ces traits dûrent être de bonne heure imaginés par les peintres, et sans doute ce n'est pas eux qu'indique le terme *obliquas imagines*. Ceci posé, nous présumons que, par ce mot, il faut entendre ou les trois-quarts ou les raccourcis. Pour les raccourcis surtout, l'expression serait excellente, pittoresque. Mais nous craignons beaucoup que ce sens fort joli ne soit pas le sens véritable. Nous ne parlons pas d'Hermolaüs qui a vu dans *catagrapha* des pinceaux. On a souvent cité, à propos de ce passage, les vers suivans de Catulle :

Remitte pallium mihi
  Meum quod involasti,
Sudariumque sætabum,
  Catagraphumque linon,
Inepte ! . . . .

Carm. XXV.

Catagraphum ici est pris dans un tout autre sens. Il indique les rayures ou dessins sur le linge ; c'est comme qui dirait toile peinte. Le sens du mot se trouve encore plus restreint, et ne peut être pris que pour rayé, bariolé, strié, dans ce passage d'Athénée (liv. IX) où il est question de l'attagen : *κατάγραφος*, dit le polygraphe, *τὰ περὶ τὸν νῶτον*.

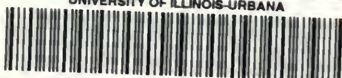
Page 388, ligne 6. *Iconicos, etc.* Que ce mot soit pris ou ad-

verbialement, εἰκονικῶς, ou adjectivement, εἰκονικούς, ce qui nous est complètement indifférent, il est clair que ces tableaux, n'eussent-ils été que copiés par les artistes des temps postérieurs pour arriver ainsi jusqu'à nous, auraient été bien précieux par l'authenticité des portraits qu'ils nous auraient donnés. Car l'idée d'*icones* emporte ici celle de portraits, et déjà nous avons vu (livre XXXIV) les statues iconiques des athlètes et autres hommes remarquables dont on voulait officiellement faire connaître les traits à la postérité. On sait que presque toujours, à présent, les modernes, dans ce que l'on devrait uniquement appeler *tableaux d'histoire*, cherchent à reproduire les traits des personnages qu'ils mettent en scène. Malheureusement les exigences contemporaines ne leur permettent pas de reproduire toujours bien exactement, et sans les flatter, les figures historiques qu'ils se chargent ainsi de faire connaître aux âges futurs, et il s'en faut de beaucoup que leurs prétendus portraits soient ce qu'ils devraient être, le procès-verbal du physique de tel ou tel prince, de tel ou tel général, ministre, héros ou homme d'état.

XXXV, page 388, ligne 18. *Siquidem instituit os, etc.* C'était peut-être complaire aux belles Athéniennes qui, plus d'une fois, lui servirent de modèles. Telle f[illegible] entre autres, la sœur de Cimon, « laquelle aultrement (nous dit Plutarque par la bouche d'Amyot) n'avoit guères bon bruict ; car elle forféta son honneur avec le peinctre Polygnotus, qui, en peignant les dames troyennes contre les parois du portique qu'on appeloit alors Plerianactum, et qui se nomme maintenant Pœcile, c'est-à-dire enrichi de diverses peinctures, il tira, comme l'on dit, le visage de la Laodice, sur le vif de Helpinice. » (*Vie de Cimon.*)

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

01


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084204137